This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Finch MM. 27

[illegible] 119 [illegible]

paginii

0/77

250

95-5[illegible]

POÉSIES COMPLÈTES

DE

ALFRED DE MUSSET

Poitiers.—Typ. de A. DUPRÉ.

POÉSIES COMPLÈTES

DE

ALFRED DE MUSSET

Nouvelles éditions

REVUES, CORRIGÉES ET TRÈS-AUGMENTÉES

Contes d'Espagne et d'Italie
Poésies diverses
Un Spectacle dans un Fauteuil
Poésies nouvelles

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, RUE DE LILLE

1849

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1965
OF OXFORD
LIBRARY

AU LECTEUR.

Ce livre est toute ma jeunesse;
Je l'ai fait sans presque y songer.
Il y paraît, je le confesse,
Et j'aurais pu le corriger.

Mais quand l'homme change sans cesse,
Au passé pourquoi rien changer?
Va-t'en, pauvre oiseau passager,
Que Dieu te mène à ton adresse!

Qui que tu sois qui me liras,
Lis-en le plus que tu pourras,
Et ne me condamne qu'en somme.

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

PREMIÈRE PARTIE.

CONTES

D'ESPAGNE ET D'ITALIE.

— 1830. —

Frère, mieux lui vaudrait, comme ce statuaire
Qui pressait dans ses bras son amante de pierre,
Réchauffer de baisers un marbre, mieux vaudrait
Une louve affamée en quelque âpre forêt.

Ce que je dis ici, je le prouve en exemple.
J'entre donc en matière, et, sans discours plus ample,
Écoutez une histoire :

Un mardi, cet été,
Vers deux heures de nuit, si vous aviez été
Place San-Bernardo, contre la jalousie
D'une fenêtre en brique, à frange cramoisie,
Et que, le cerveau mû de quelque esprit follet,
Vous eussiez regardé par le trou du volet,
Vous auriez vu, d'abord, une chambre tigrée,
De candélabres d'or ardemment éclairée;
Des marbres, des tapis montant jusqu'aux lambris;
Çà et là, les flacons d'un souper en débris;
Des vins, mille parfums; à terre, une mandore
Qu'on venait de quitter et frémissant encore,
De même que le sein d'une femme frémit
Après qu'elle a dansé. — Tout était endormi;
La lune se levait; sa lueur souple et molle,
Glissant aux trèfles gris de l'ogive espagnole,
Sur les pâles velours et le marbre changeant
Mêlait aux flammes d'or ses longs rayons d'argent;
Si bien que, dans le coin le plus noir de la chambre,
Sur un lit incrusté de bois de rose et d'ambre,
En y regardant bien, frère, vous auriez pu
Dans l'ombre transparente entrevoir un pied nu.
— Certes, l'Espagne est grande, et les femmes d'Espagne
Sont belles; mais il n'est château, ville, ou campagne,
Qui, contre ce pied-là, n'eût en vain essayé
(Comme dans *Cendrillon*) de mesurer un pied.
Il était si petit, qu'un enfant l'eût pu prendre

Dans sa main. — N'allez pas, frère, vous en surprendre ;
La dame dont ici j'ai dessein de parler
Était de ces beautés qu'on ne peut égaler :
Sourcils noirs, blanches mains, et, pour la petitesse
De ses pieds, elle était Andalouse, et comtesse.

Cependant les rideaux, autour d'elle tremblant,
La laissaient voir pâmée aux bras de son galant;
Œil humide, bras morts, tout respirait en elle
Les langueurs de l'amour, et la rendait plus belle.
Sa tête avec ses seins roulaient dans ses cheveux ;
Pendant que sur son corps mille traces de feux,
Que sa joue empourprée, et ses lèvres arides,
Qui se pressaient encor, comme en des baisers vides,
Et son cœur gros d'amour, plus fatigué qu'éteint,
Tout d'une folle nuit vous eût rendu certain.
Près d'elle, son amant, d'un œil plein de caresse,
Cherchant l'œil de faucon de sa jeune maîtresse,
Se penchait sur sa bouche, ardent à l'apaiser,
Et pour chaque sanglot lui rendait un baiser.
Ainsi passait le temps. — Sur la place moins sombre,
Déjà le blanc matin faisant grisonner l'ombre,
L'horloge d'un couvent s'ébranla lentement;
Sur quoi le jouvenceau courut en un moment,
D'abord à son habit, ensuite à son épée;
Puis, voyant sa beauté de pleurs toute trempée :
« Allons, mon adorée, un baiser, et bonsoir!
— Déjà partir, méchant! — Bah! je viendrai vous voir
Demain, midi sonnant; adieu, mon amoureuse!
— Don Paez! don Paez! Certe, elle est bien heureuse
La galante pour qui vous me laissez sitôt.
— Mauvaise! vous savez qu'on m'attend au château.
Ma galante; ce soir, mort-Dieu! c'est ma guérite.
— Eh! pourquoi donc alors l'aller trouver si vite?
Par quel serment d'enfer êtes-vous donc lié?
— Il le faut, Laisse-moi baiser ton petit pied!

— Mais regardez un peu, qu'un lit de bois de rose,
Des fleurs, une maîtresse, une alcôve bien close,
Tout cela ne vaut pas, pour un fin cavalier,
Une vieille guérite au coin d'un vieux pilier!
— La belle épaule blanche, ô ma petite fée!
Voyons, un beau baiser! — Comme je suis coiffée!
Vous êtes un vilain. — La paix! Adieu, mon cœur;
Là, là, ne faites pas ce petit air boudeur.
Demain c'est jour de fête; un jour de promenade,
Veux-tu?—Non, ma jument anglaise est trop malade.
— Adieu donc; que le diable emporte ta jument!
— Don Paez! mon amour, reste encore un moment.
— Ma charmante, allez-vous me faire une querelle?
Ah! je m'en vais si bien vous décoiffer, ma belle,
Qu'à vous peigner, demain, vous passerez un jour!
— Allez-vous-en, vilain! — Adieu, mon seul amour! »

Il jeta son manteau sur sa moustache blonde,
Et sortit; l'air était doux, et la nuit profonde;
Il détourna la rue à grands pas, et le bruit
De ses éperons d'or se perdit dans la nuit.

Oh! dans cette saison de verdeur et de force,
Où la chaude jeunesse, arbre à la rude écorce,
Couvre tout de son ombre, horizon et chemin,
Heureux, heureux celui qui frappe de la main
Le col d'un étalon rétif, ou qui caresse
Les seins étincelants d'une folle maîtresse!

II.

Don Paez, l'arme au bras, est sur les arsenaux;
Seul, en silence, il passe au revers des créneaux;

On le voit comme un point; il fume son cigare
En route, et d'heure en heure, au bruit de la fanfare,
Il mêle sa réponse au qui-vive effrayant
Que des lansquenets gris s'en vont partout criant.
Près de lui, çà et là, ses compagnons de guerre,
Les uns, dans leurs manteaux, s'endormant sur la terre,
D'autres jouant aux dés. — Propos, récits d'amours,
Et le vin (comme on pense), et les mauvais discours,
N'y manquent pas. — Pendant que l'un fait, après boire,
Sur quelque brave fille une méchante histoire,
L'autre chante à demi, sur la table accoudé,
Celui-ci, de travers examinant son dé,
A chaque coup douteux, grince dans sa moustache.
Celui-là, relevant le coin de son panache,
Fait le beau parleur, jure; un autre, retroussant
Sa barbe à moitié grise, aiguisée en croissant,
Se verse d'un poignet chancelant, et se grise,
A la santé du roi, comme un chantre d'église.
Pourtant un maigre suif, allumé dans un coin,
Chancelle sur la nappe à chaque coup de poing.
Voici donc qu'au milieu des rixes, des injures,
Des bravos, des éclats qu'allument les gageures,
L'un d'eux : — « Messieurs, dit-il, vous êtes gens du roi,
Braves gens, cavaliers volontaires. — Bon. — Moi,
Je vous déclare ici trois fois gredin et traître
Celui qui ne va pas proclamer, reconnaître
Que les plus belles mains qu'en ce chien de pays
On puisse voir encor de Burgos à Cadix,
Sont celles de dona Cazales, de Séville,
Laquelle est ma maîtresse, au dire de la ville! »

Ces mots, à peine dits, causèrent un haro
Qui du prochain couvent ébranla le carreau.
Il n'en fut pas un seul qui de bonne fortune
Ne se dît passé maître et n'en vantât quelqu'une :
Celle-ci pour ses pieds, celle-là pour ses yeux;

L'autre c'était la taille, et l'autre les cheveux.
Don Paez, cependant, debout et sans parole,
Souriait; car, le sein plein d'une ivresse folle,
Il ne pouvait fermer ses paupières, sans voir
Sa maîtresse passer, blanche avec un œil noir!

— « Messieurs, cria d'abord notre moustache rousse,
La petite Inésille est la peau la plus douce
Où j'aie encor frotté ma barbe jusqu'ici.
— Monsieur, dit un voisin, rabaissant son sourcil,
Vous ne connaissez pas l'Arabelle; elle est brune
Comme un jais. — Quant à moi, je n'en puis citer une,
Dit quelqu'un, j'en ai trois. — Frères, cria de loin
Un dragon jaune et bleu qui dormait dans du foin,
Vous m'avez éveillé; je rêvais à ma belle.
— Vrai, mon petit ribaud! dirent-ils; quelle est-elle?
Lui, bâillant à moitié : — Par Dieu, c'est l'Orvado,
Dit-il, la Juana, place San-Bernardo. »

Dieu fit que don Paez l'entendit; et, la fièvre
Le prenant aux cheveux, il se mordit la lèvre :
— « Tu viens là de lâcher quatre mots imprudents,
Mon cavalier, dit-il, car tu mens par tes dents!
La comtesse Juana d'Orvado n'a qu'un maître;
Tu peux le regarder, si tu veux le connaître.
— Vrai? reprit le dragon; lequel de nous ici
Se trompe? Elle est à moi, cette comtesse, aussi.
— Toi? s'écria Paez; mousquelon d'écurie,
Prendras-tu ton épée, ou s'il faut qu'on t'en prie?
Elle est à toi, dis-tu? Don Étur, sais-tu bien
Que j'ai suivi quatre ans son ombre comme un chien?
Ce que j'ai fait ainsi, penses-tu que le fasse
Ce peu de hardiesse empreinte sur ta face,
Lorsque j'en saigne encore, et qu'à cette douleur
J'ai pris ce que mon front a gardé de pâleur?
— Non; mais je sais qu'en tout, bouquets et sérénades,

Elle m'a bien coûté deux ou trois cents cruzades.
— Frère, ta langue est jeune et facile à mentir.
— Ma main est jeune aussi, frère, et rude à sentir.
— Que je la sente donc, et garde que ta bouche
Ne se rouvre une fois, sinon je te la bouche
Avec ce poignard, traître, afin d'y renfoncer
Les faussetés d'enfer qui voudraient y passer.
— Oui-da! celui qui parle avec tant d'arrogance,
A défaut de son droit, prouve sa confiance;
Et quand avons-nous vu la belle? Justement
Cette nuit?

— Ce matin.

— Ta lèvre sûrement
N'a pas de ses baisers sitôt perdu la trace?
— Je vais te les cracher, si tu veux, à la face.
— Et ceci, dit Étur, ne t'est pas inconnu? »

Comme à cette parole il montrait son sein nu,
Don Paez sur son cœur vit une mèche noire
Que gardait sous du verre un médaillon d'ivoire;
Mais dès que son regard, plus terrible et plus prompt
Qu'une flèche, eût atteint le redoutable don,
Il recula soudain de douleur et de haine,
Comme un taureau qu'un fer a piqué dans l'arène :
— « Jeune homme, cria-t-il, as-tu dans quelque lieu
Une mère, une femme? ou crois-tu pas en Dieu?
Jure-moi par ton Dieu, par ta mère et ta femme,
Par tout ce que tu crains, par tout ce que ton âme
Peut avoir de candeur, de franchise et de foi,
Jure que ces cheveux sont à toi; rien qu'à toi!
Que tu ne les a pas volés à ma maîtresse,
Ni trouvés, — ni coupés par derrière à la messe?
— J'en jure; dit l'enfant, ma pipe et mon poignard.
— Bien! reprit don Paez le traînant à l'écart,

Viens ici; je te crois quelque vigueur à l'âme.
En as-tu ce qu'il faut pour tuer une femme?
— Frère, dit don Étur, j'en ai trois fois assez
Pour donner leur paiment à tous serments faussés.
— Tu vois, prit don Paez, qu'il faut qu'un de nous meure.
Jurons donc que celui qui sera dans une heure
Debout, et qui verra le soleil de demain,
Tuera la Juana d'Orvado de sa main.
— Tope! dit le dragon, et qu'elle meure, comme
Il est vrai qu'elle va causer la mort d'un homme. »

Et sans vouloir pousser son discours plus avant,
Comme il disait ce mot il mit la dague au vent.

Comme on voit dans l'été, sur les herbes fauchées,
Deux louves, remuant les feuilles desséchées,
S'arrêter face à face et se montrer la dent;
La rage les excite au combat; cependant
Elles tournent en rond lentement, et s'attendent;
Leurs mufles amaigris l'un vers l'autre se tendent:
Tels, et se renvoyant de plus sombres regards,
Les deux rivaux, penchés sur le bord des remparts,
S'observent; — par instant entre leur main rapide
S'allume sous l'acier un éclair homicide,
Tandis qu'à la lueur des flambeaux incertains
Tous viennent à voix basse agiter leurs destins.
Eux, muets, haletant vers une mort hâtive,
Pareils à des pêcheurs courbés sur une rive,
Se poussent à l'attaque, et, prompts à riposter,
Par l'injure et le fer tâchent de s'exciter.
Étur est plus ardent, mais don Paez plus ferme.
Ainsi que sous son aile un cormoran s'enferme,
Tel il s'est enfermé sous sa dague; — le mur
Le soutient; à le voir, on dirait à coup sûr
Une pierre de plus dans les pierres gothiques
Qu'agitent les falots en spectres fantastiques.

Il attend. — Pour Étur, tantôt d'un pied hardi,
Comme un jeune jaguar en criant il bondit;
Tantôt calme à loisir, il le touche et le raille,
Comme pour l'exciter à quitter la muraille.

Le manége fut long. — Pour plus d'un coup perdu,
Plus d'un bien adressé fut aussi bien rendu,
Et déjà leurs cuissards, où dégouttaient des larmes,
Laissaient voir clairement qu'ils saignaient sous leurs armes.
Don Paez le premier, parmi tous ces débats,
Voyant qu'à ce métier ils n'en finissaient pas :
— A toi, dit-il, mon brave! et que Dieu te pardonne!
Le coup fut mal porté, mais la botte était bonne;
Car c'était une botte à lui rompre du coup,
S'il l'avait attrapé, la tête avec le cou.
Étur l'évita donc, non sans peine, et l'épée
Se brisa sur le sol, dans son effort trompée.
Alors chacun saisit au corps son ennemi,
Comme après un voyage on embrasse un ami.
— Heur et malheur! on vit ces deux hommes s'étreindre
Si fort, que l'un et l'autre ils faillirent s'éteindre,
Et qu'à peine leur cœur eut pour un battement
Ce qu'il fallait de place en cet embrassement.
— Effroyable baiser! — où nul n'avait d'envie
Que de vivre assez long pour prendre une autre vie;
Où chacun, en mourant, regardait l'autre, et si,
En le faisant râler, il râlait bien aussi;
Où pour trouver au cœur les routes les plus sûres,
Les mains avaient du fer, les bouches des morsures.
— Effroyable baiser! — Le plus jeune en mourut.
Il blêmit tout à coup comme un mort, et l'on crut,
Quand on voulut après le tirer à la porte,
Qu'on ne pourrait jamais, tant l'étreinte était forte,
Des bras de l'homicide ôter le trépassé.
— C'est ainsi que mourut Étur de Guadassé.

Amour, fléau du monde, exécrable folie,

Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur,
Si jamais, par les yeux d'une femme sans cœur,
Tu peux m'entrer au ventre et m'empoisonner l'âme,
Ainsi que d'une plaie on arrache une lame
(Plutôt que comme un lâche on me voie en souffrir),
Je t'en arracherai, quand j'en devrais mourir.

III.

Connaîtriez-vous point, frére, dans une rue
Déserte, une maison sans porte, à moitié nue,
Près des barrières, triste? — On n'y voit jamais rien,
Sinon un pauvre enfant fouettant un maigre chien;
Des lucarnes sans vitre, et par le vent cognées,
Qui pendent comme font des toiles d'araignées;
Des pignons délabrés, où glisse par moment
Un lézard au soleil; — d'ailleurs nul mouvement.
Ainsi qu'on voit souvent, sur le bord des marnières,
S'accroupir vers le soir de vieilles filandières
Qui, d'une main calleuse agitant leur coton,
Faibles, sur leur genou laissent choir leur menton;
De même l'on dirait que, par l'âge lassée,
Cette pauvre maison, honteuse et fracassée,
S'est accroupie un soir au bord de ce chemin.
C'est là que don Paez, le lendemain matin,
Se rendait. — Il monta les marches inégales,
Dont la mousse et le temps avaient rompu les dalles.
— Dans une chambre basse après qu'il fut entré,
Il regarda d'abord d'un air mal assuré.
Point de lit au dedans. — Une fumée étrange
Seule dans ce taudis atteste qu'on y mange.
Ici, deux grands bahuts, des tabourets boiteux,

Cassant à tout propos quand on s'asseoit sur eux ;
— Des pots ; — mille haillons ; — et sur la cheminée,
Où chantent les grillons la nuit et la journée,
Quatre méchants portraits pendus, représentant
Des faces qui feraient fuir en enfer Satan.
— Femme, dit don Paez, es-tu là ? — Sur la porte
Pendait un vieux tapis de laine rousse, en sorte
Que le jour en tout point trouait le canevas ;
Pour l'écarter du mur, Paez leva le bras.

— Entre, répond alors une voix éraillée.
Sur un mauvais grabat, de lambeaux habillée,
Une femme, pieds nus, découverte à moitié,
Gisait. — C'était horreur de la voir, — et pitié.
Peut-être qu'à vingt ans elle avait été belle ;
Mais un précoce automne avait passé sur elle ;
Et noire comme elle est, on dirait à son teint
Que sur son front hâlé ses cheveux ont déteint.
A dire vrai, c'était une fille de joie.
Vous l'eussiez vue un temps en basquine de soie,
Et l'on se retournait quand, avec son grelot,
La Belisa passait sur sa mule au galop.
C'étaient des boléros, des fleurs, des mascarades.
La misère aujourd'hui la prise. — Les alcades,
Connaissant le taudis pour triste et mal hanté,
La laissent sous son toit mourir par charité.
Là, depuis quelques ans, elle traîne une vie
Que soutient à grand'peine une sale industrie ;
Elle passe à Madrid pour sorcière, et les gens
Du peuple vont la voir à l'insu des sergents.

Don Paez, cependant, hésitant à sa vue,
Elle lui tend les bras, et sur sa gorge nue,
Qui se levait encor pour un embrassement,
Elle veut l'attirer. —

D. PAEZ.

Quatre mots seulement,

Vieille. — Me connais-tu? Prends cette bourse, et songe
Que je ne veux de toi ni conte ni mensonge.

BELISA.

De l'or, beau cavalier? Je sais ce que tu veux :
Quelque fille de France avec de beaux cheveux
Bien blonds! — J'en connais une

D. PAEZ.

Elle perdrait sa peine;
Je n'ai plus maintenant d'amour que pour ma haine.

BELISA.

Ta haine? Ah! je comprends. — C'est quelque trahison;
Ta belle t'a fait faute, et tu veux du poison.

D. PAEZ.

Du poison, j'en voulais d'abord. — Mais la blessure
D'un poignard est, je crois, plus profonde et plus sûre.

BELIZA.

Mon fils, ta main est faible encor; — tu manqueras
Ton coup, et mon poison ne le manquera pas.
Regarde comme il est vermeil; il donne envie
D'y goûter; on dirait que c'est de l'eau-de-vie.

D. PAEZ.

Non. — Je ne voudrais pas, vois-tu, la voir mourir
Empoisonnée; — on a trop longtemps à souffrir.
Il faudrait rester là deux heures, et peut-être
L'achever. — Ton poison, c'est une arme de traître;
C'est un chat qui mutile et qui tue à plaisir
Un misérable rat dont il a le loisir.
Et puis cet attirail, cette mort si cruelle,
Ces sanglots, ces hoquets. — Non, non; — elle est trop belle!
Elle mourra d'un coup. —

BELISA.

Alors, que me veux-tu?

D. PAEZ.

Écoute. — A-t-on raison de croire à la vertu
Des filtres? — Dis-moi vrai.

BELISA.

Vois-tu sur cette planche
Ce flacon de couleur brune, où trempe une branche?
Approches-en ta lèvre, et tu sauras après
Si les discours qu'on tient sur les filtres sont vrais.

D. PAEZ.

Donne. — Je vais t'ouvrir ici toute mon âme;
Après tout, vois-tu bien, je l'aime, cette femme.
Un cep, depuis cinq ans planté dans un rocher,
Tient encore assez ferme à qui veut l'arracher.
C'est ainsi, Belisa, qu'au cœur de ma pensée
Tient et résiste encor cette amour insensée.
Quoi qu'il en soit, il faut que je frappe. — Et j'ai peur
De trembler devant elle. —

BELISA.

As-tu si peu de cœur?

D. PAEZ.

Elle mourra, sorcière, en m'embrassant.

BELISA.

Écoute.
Es-tu bien sûr de toi? Sais-tu ce qu'il en coûte
Pour boire ce breuvage?

D. PAEZ.

En meurt-on?

BELISA.

Tu seras
Tout d'abord comme pris de vin. — Tu sentiras
Tous tes esprits flottants, comme une langueur sourde
Jusqu'au fond de tes os, et ta tête si lourde
Que tu la croiras prête à choir à chaque pas.

Tes yeux se lasseront, — et tu t'endormiras, —
Mais d'un sommeil de plomb, — sans mouvement, sans rêve.
C'est pendant ce moment que le charme s'achève.
Dès qu'il aura cessé, mon fils, quand tu serais
Plus cassé qu'un vieillard, ou que dans les forêts
Sont ces vieux sapins morts qu'en marchant le pied brise,
Et que par les fossés s'en va poussant la bise,
Tu sentiras ton cœur bondir de volupté,
Et les anges du ciel marcher à ton côté!

D. PAEZ.

Et souffre-t-on beaucoup pour en mourir ensuite?

BELISA.

Oui, mon fils.

D. PAEZ.

Donne-moi ce flacon. — Meurt-on vite?

BELISA.

Non. — Lentement.

D. PAEZ.

Adieu, ma mère!

Le flacon
Vide, il le reposa sur le bord du balcon. —
Puis tout à coup, stupide, il tomba sur la dalle,
Comme un soldat blessé que renverse une balle.
— Viens, dit la Belisa l'attirant, viens dormir
Dans mes bras, et demain tu viendras y mourir.

IV.

Comme elle est belle au soir, aux rayons de la lune,
Peignant sur son col blanc sa chevelure brune!

Sous la tresse d'ébène on dirait, à la voir,
Une jeune guerrière avec un casque noir!
Son voile déroulé plie et s'affaisse à terre.
Comme elle est belle et noble! et comme, avec mystère,
L'attente du plaisir et le moment venu
Font sous son collier d'or frissonner son sein nu!
Elle écoute. — Déjà, dressant mille fantômes,
La nuit comme un serpent se roule autour des dômes;
Madrid, de ses mulets écoutant les grelots,
Sur son fleuve endormi promène ses falots.
— On croirait que, féconde en rumeurs étouffées,
La ville s'est changée en un palais de fées,
Et que tous ces granits dentelant les clochers
Sont aux cimes des toits des follets accrochés.
La senora pourtant, contre sa jalousie,
Collant son front rêveur à sa vitre noircie,
Tressaille chaque fois que l'écho d'un pilier
Répète derrière elle un pas dans l'escalier.
— Oh! comme à cet instant bondit un cœur de femme!
Quand l'unique pensée où s'abîme son âme
Fuit et grandit sans cesse, et devant son désir
Recule comme une onde, impossible à saisir!
Alors, le souvenir excitant l'espérance,
L'attente d'être heureux devient une souffrance:
Et l'œil ne sonde plus qu'un gouffre éblouissant,
Pareil à ceux qu'en songe Alighieri descend.
Silence! — Voyez-vous, le long de cette rampe,
Jusqu'au faîte en grimpant tournoyer une lampe?
On s'arrête; — on l'éteint. — Un pas précipité
Retentit sur la dalle, et vient de ce côté.
— Ouvre la porte, Inès! et vois-tu pas, de grâce,
Au bas de la poterne un manteau gris qui passe?
Vois-tu sous le portail marcher un homme armé?
C'est lui, c'est don Paez! — Salut, mon bien-aimé!

D. PAEZ.

Salut; — que le Seigneur vous tienne sous son aide.

JUANA.

Êtes-vous donc si las, Paez, ou suis-je laide,
Que vous ne venez pas m'embrasser aujourd'hui?

D. PAEZ.

J'ai bu de l'eau-de-vie à dîner, je ne puis.

JUANA.

Qu'avez-vous, mon amour? pourquoi fermer la porte
Au verrou? don Paez a-t-il peur que je sorte?

D. PAEZ.

C'est plus aisé d'entrer que de sortir d'ici.

JUANA.

Vous êtes pâle, ô ciel! Pourquoi sourire ainsi?

D. PAEZ.

Tout à l'heure, en venant, je songeais qu'une femme
Qui trahit son amour, Juana, doit avoir l'âme
Faite de ce métal faux dont sont fabriqués
La mauvaise monnaie et les écus marqués.

JUANA.

Vous avez fait un rêve aujourd'hui, je suppose?

D. PAEZ.

Un rêve singulier. — Donc, pour suivre la chose,
Cette femme-là doit, disais-je assurément,
Quelquefois se méprendre et se tromper d'amant.

JUANA.

M'oubliez-vous, Paez, et l'endroit où nous sommes?

D. PAEZ.

C'est un péché mortel, Juana, d'aimer deux hommes.

JUANA.

Hélas! rappelez-vous que vous parlez à moi.

D. PAEZ.

Oui, je me le rappelle; oui, par la sainte foi,
Comtesse.

JUANA.

Dieu! vrai Dieu! quelle folie étrange
Vous a frappé l'esprit, mon bien-aimé! mon ange!
C'est moi, c'est ta Juana. — Tu ne le connais pas
Ce nom qu'hier encore tu disais dans mes bras?
Et nos serments, Paez, nos amours infinies!
Nos nuits, nos belles nuits! nos belles insommies!
Et nos larmes, nos cris dans nos fureurs perdus!
Ah! mille fois malheur! il ne s'en souvient plus!

Et comme elle parlait ainsi, sa main ardente
Du jeune homme au hasard saisit la main pendante.
Vous l'eussiez vu soudain pâlir et reculer,
Comme un enfant transi qui vient de se brûler.
— Juana, murmura-t-il, tu l'as voulu! Sa bouche
N'en put dire plus long; car déjà sur la couche
Ils se tordaient tous deux, et sous les baisers nus
Se brisaient les sanglots du fond du cœur venus.
Oh! comme, ensevelis dans leur amour profonde,
Ils oubliaient le jour, et la vie, et le monde!
C'est ainsi qu'un nocher, sur les flots écumeux,
Prend l'oubli de la terre à regarder les cieux!

Mais, silence! écoutez. — Sur le sein qui se froisse,
Pourquoi ce sombre éclair, avec ces cris d'angoisse?
Tout se tait. — ui les trouble, ou qui les a surpris?
— Pourquoi donc cet éclair, et pourquoi donc ces cris?
— Qui le saura jamais? — Sous une nue obscure
La lune a dérobé sa clarté faible et pure. —
Nul flambeau, nul témoin que la profonde nuit
Qui ne raconte pas les secrets qu'on lui dit.
— Qui le saura? — Pour moi, j'estime qu'une tombe
Est un asile sûr où l'espérance tombe,
Où pour l'éternité l'on croise les deux bras,
Et dont les endormis ne se réveillent pas.

TAYLOR INST
-OXFORD-

LES MARRONS DU FEU.

PROLOGUE.

Mesdames et messieurs, c'est une comédie,
Laquelle, en vérité, ne dure pas longtemps;
Seulement que nul bruit, nulle dame étourdie
Ne fasse aux beaux endroits tourner les assistants.
La pièce, à parler franc, est digne de Molière;
Qui le pourrait nier? Mon groom et ma portière,
Qui l'ont lue en entier, en ont été contents.

Le sujet vous plaira, seigneurs, si Dieu nous aide;
Deux beaux-fils sont rivaux d'amour. La signora
Doit être jeune et belle, et si l'actrice est laide,
Veuillez bien l'excuser. — Or il arrivera
Que les deux cavaliers, grands teneurs de rancune,
Vont ferrailler d'abord. — N'en ayez peur aucune;
Nous savons nous tuer, personne n'en mourra.

Mais ce que cette affaire amènera de suites,
C'est ce que vous saurez, si vous ne sifflez pas.
N'allez pas nous jeter surtout de pommes cuites
Pour mettre nos rideaux et nos quinquets à bas.
Nous avons pour le mieux repeint les galeries. —
Surtout, considérez, illustres seigneuries,
Comme l'auteur est jeune, et c'est son premier pas.

PERSONNAGES.

L'ABBÉ ANNIBAL DESIDERIO.
RAFAËL GARUCI.
PALFORIO, Hôtelier.
MATELOTS.
VALETS.
MUSICIENS.
PORTEURS, etc.
LA CAMARGO, Danseuse.
LÆTITIA, sa Camériste.
ROSE.
CYDALISE.

LES MARRONS DU FEU.

L'amour est la seule chose ici-bas qui ne veuille d'autre acheteur que lui-même. — C'est le trésor que je veux donner ou enfouir à jamais; tel que ce marchand qui, dédaignant tout l'or du Rialto, et se raillant des rois, jeta sa perle dans la mer, plutôt que de la vendre moins qu'elle ne valait.

(SCHILLER.)

SCÈNE I.

Le bord de la mer. — Un orage.

UN MATELOT.

Au secours! il se noie! au secours, monsieur l'hôte!

PALFORIO.

Qu'est-ce? qu'est-ce?

LE MATELOT.

Un bateau d'échoué sur la côte.

PALFORIO.

Un bateau, juste ciel! Dieu l'aie en sa merci!
C'est celui du seigneur Rafael Garuci.
(*En dehors.*)
Au secours!

LE MATELOT.

Ils sont trois; on les voit se débattre.

PALFORIO.

Trois! Jésus! Courons vite; on nous paîra pour quatre
Si nous en tirons un. — Le seigneur Rafael!
Nul n'est plus magnifique et plus grand sous le ciel!
(*Exeunt.*)

(*Rafael est apporté, une guitare cassée à la main.*)

RAFAEL.

Ouf! — A-t-on pas trouvé là-bas une ou deux femmes
Dans la mer?

DEUXIÈME MATELOT.

Oui, seigneur.

RAFAEL.

Ce sont deux bonnes âmes.
Si vous les retirez, vous me ferez plaisir.
Ouf!

(*Il s'évanouit.*)

DEUXIÈME MATELOT.

Sa main se roidit. — Il tremble. — Il va mourir.
Entrons-le là dedans.

(*Ils le portent dans une maison.*)

TROISIÈME MATELOT.

Jean, sais-tu qui demeure
Là?

JEAN.

C'est la Camargo, par ma barbe, ou je meure.

TROISIÈME MATELOT.

La danseuse?

JEAN.

Oui vraiment, la même qui jouait
Dans le Palais d'Amour.

PALFORIO, *rentrant.*

Messeigneurs, s'il vous plaît,
Le seigneur Rafael est-il hors, je vous prie?

TROISIÈME MATELOT.

Oui, monsieur.

PALFORIO.

L'a-t-on mis dans mon hôtellerie,
Ce glorieux seigneur?

TROISIÈME MATELOT.

Non; on l'a mis ici.

UN VALET, *sortant de la maison.*

De la part du seigneur Rafael Garuci,
Remerciments à tous, et voilà de quoi boire.

MATELOTS.

Vive le Garuci!

PALFORIO.

Que Dieu serve sa gloire!
Cet excellent seigneur a-t-il rouvert les yeux,
S'il vous plaît?

UN VALET.

Grand merci, mon brave homme, il va mieux.
Holà! retirez-vous! Ma maîtresse vous prie
De laisser en repos dormir sa seigneurie.

SCÈNE II.

(Chez la Camargo.)

RAFAEL, *couché sur une chaise longue;*
LA CAMARGO, *assise.*

CAMARGO.

Rafael, avouez que vous ne m'aimez plus.

RAFAEL.

Pourquoi? — d'où vient cela? — Vous me voyez perclus,
Salé comme un hareng! — Suis-je, de grâce, un homme
A vous faire ma cour? — Quand nous étions à Rome,
L'an passé —

CAMARGO.

Rafael, avouez, avouez
Que vous ne m'aimez plus.

RAFAEL.

Bon! comme vous avez
L'esprit fait! — Pensez-vous, madame, que j'oublie
Vos bontés?

CAMARGO.

C'est le vrai défaut de l'Italie,
Que ses soleils de juin font l'amour passager.
— Quel était près de vous ce visage étranger
Dans ce yacht?

RAFAEL.

Dans ce yacht?

CAMARGO.

Oui.

RAFAEL.

C'était, je suppose,
Laure. —

CAMARGO.

Non. —

RAFAEL.

C'est donc la Cydalise, — ou Rose. —
Cela vous déplaît-il? —

CAMARGO.

Nullement. — La moitié
D'un violent amour, c'est presque une amitié,
N'est-ce pas?

RAFAEL.

Je ne sais. D'où nous vient cette idée?
Philosopherons-nous?

CAMARGO.

Je ne suis pas fâchée
De vous voir. — A propos, je voulais vous prier.
De me permettre —

RAFAEL.

A vous? — Quoi?

CAMARGO.

De me marier.

RAFAEL.

De vous marier?

CAMARGO.

Oui.

RAFAEL.

Tout de bon? — Sur mon âme,
Vous m'en voyez ravi. Mariez-vous, madame!

CAMARGO.

Vous n'en aurez nulle ombre et nul déplaisir?

RAFAEL.

Non. —
Et du nouvel époux peut-on dire le nom?
Foscoli, je suppose?

CAMARGO.

Oui, Foscoli lui-même.

RAFAEL.

Parbleu! j'en suis charmé; c'est un garçon que j'aime,
Bonne lignée, et qui vous aime fort aussi.

CAMARGO.

Et vous me pardonnez de vous quitter ainsi?

RAFAEL.

De grand cœur! Écoutez, votre amitié m'est chère;
Mais parlons franc. Deux ans! c'est un peu long. Qu'y faire?
C'est l'histoire du cœur. — Tout va si vite en lui!
Tout y meurt comme un son, tout, excepté l'ennui!
Moi qui vous dis ceci, que suis-je? une cervelle
Sans fond. — La tête court, et les pieds après elle;
Et quand viennent les pieds, la tête au plus souvent
Est déjà lasse, et tourne où la pousse le vent!
Tenez, soyons amis, et plus de jalousie.
Mariez-vous. — Qui sait? s'il nous vient fantaisie
De nous reprendre, eh bien! nous nous reprendrons—hein?

CAMARGO.

Très-bien.

RAFAEL.

Par saint Joseph! je vous donne la main
Pour aller à l'église et monter en carrosse!
Vive l'hymen! — Ceci, c'est mon présent de noce, —

(*Il l'embrasse.*)

Et j'y joindrai ceci, pour souvenir de moi.

CAMARGO.

Quoi ! votre éventail ?

RAFAEL.

Oui. N'est-il pas beau, ma foi ?
Il est large à peu près comme un quartier de lune —
Cousu d'or comme un paon — frais et joyeux comme une
Aile de papillon — incertain et changeant
Comme une femme. — Il a des paillettes d'argent
Comme Arlequin. — Gardez-le, il vous fera peut-être
Penser à moi ; c'est tout le portrait de son maître.

CAMARGO.

Le portrait en effet ! — O malédiction !
Misère ! — Oh ! par le ciel, honte et dérision !...
Homme stupide, as-tu pu te prendre à ce piége
Que je t'avais tendu ? — Dis ? — Qui suis-je ? — Que fais-je ?
Va, tu parles avec un front mal essuyé
De nos baisers d'hier. — Oh ! c'est honte et pitié !
Va, tu n'es qu'une brute, et tu n'as qu'une joie
Insensée, en pensant que je lâche ma proie !
Quand je devrais aller, nu-pieds, t'attendre au coin
Des bornes, si caché que tu sois, et si loin,
J'irai. — Crains mon amour, Garuc', il est immense
Comme la mer ! — Ma fosse est ouverte, mais pense
Que je viendrai d'abord par le dos t'y pousser.
Qui peut lécher peut mordre, et qui peut embrasser
Peut étouffer. — Le front des taureaux en furie,
Dans un cirque, n'a pas la cinquième partie
De la force que Dieu met aux mains des mourants.
Oh ! je te montrerai si c'est après deux ans,
Deux ans de grincements de dents, et d'insomnie,
Qu'une femme pour vous s'est tachée et honnie,
Qu'elle n'a plus au monde, et pour n'en mourir pas,
Que vous, que votre col où pendre ses deux bras,
Qu'elle porte un amour à fond, comme une lame

Torse, qu'on n'ôte plus du cœur sans briser l'âme,
Si c'est alors qu'on peut la laisser, comme un vieux
Soulier qui n'est plus bon à rien.

RAFAEL.

Ah! les beaux yeux!
Quand vous vous échauffez ainsi, comme vous êtes
Jolie!

CAMARGO.

Oh! laissez-moi, monsieur, ou je me jette
Le front contre ce mur! —

RAFAEL, *l'attirant.*

Là, là, modérez-vous.
Ce mur vous ferait mal; ce fauteuil est plus doux.
Ne pleurez donc pas tant. — Ce que j'ai dit, mon ange,
Après votre demande, était-il donc étrange?
Je croyais vous complaire en vous parlant ainsi;
Mais — je n'en pensais pas une parole. —

CAMARGO.

Oh si!
Si! vous parliez franc.

RAFAEL.

Non. L'avez-vous bien pu croire?
Vous me faisiez un conte, et j'ai fait une histoire!
Calmez-vous. — Je vous aime autant qu'au premier jour.
Ma belle! — mon bijou! — mon seul bien! — mon amour!

CAMARGO.

Mon Dieu, pardonnez-lui, s'il me trompe!

RAFAEL.

Cruelle!
Doutez-vous de ma flamme, en vous voyant si belle?

(*Il tourne la glace.*)

Dis, l'amour, qui t'a fait l'œil si noir, ayant fait
Le reste de ton corps d'une goutte de lait?
Parbleu! quand ce corps-là de sa prison s'échappe,

Gageons qu'il passerait par l'anneau d'or du pape!

CAMARGO.

Allez voir s'il ne vient personne.

RAFAEL, *à part.*

Ah! quel ennui!

CAMARGO, *seule un moment, le regardant s'éloigner.*

— Cela ne se peut pas. — Je suis trompée! Et lui
Se rit de moi. Son pas, son regard, sa parole,
Tout me le dit. — Malheur! Oh! je suis une folle!

RAFAEL, *revenant.*

Tout se tait au dedans comme au dehors. — Ma foi,
Vous avez un jardin superbe.

CAMARGO.

Écoutez-moi;
J'attends de votre amour une marque certaine.

RAFAEL.

On vous la donnera.

CAMARGO.

Ce soir je pars pour Vienne;
M'y suivrez-vous?

RAFAEL.

Ce soir! — Était-ce pour cela
Qu'il fallait regarder si l'on venait?

CAMARGO.

Holà!
Lætitia! Lafleur! Pascariel!

LÆTITIA, *entrant.*

Madame?

CAMARGO.

Demandez des chevaux pour ce soir.

(*Exit Lætitia.*)

RAFAEL.

Sur mon âme,
Vous avez des vapeurs, madame, assurément.

CAMARGO.

Me suivrez-vous?

RAFAEL.

Ce soir! à Vienne? — Non vraiment,
Je ne puis.

CAMARGO.

Adieu donc, Garuci. Je vous laisse. —
Je pars seule. — Soyez plus heureux en maîtresse.

RAFAEL.

En maîtresse? heureux, moi? — Ma parole d'honneur,
Je n'en ai jamais eu.

CAMARGO, *hors d'elle.*

Qu'étais-je donc?

RAFAEL.

Mon cœur,
Ne recommencez pas à vous fâcher.

CAMARGO.

Et celle
De tantôt? Quels étaient ces gens? — Que faisait-elle,
Cette femme? — J'ai vu! — Voudrais-tu t'en cacher?
Quelque fille, à coup sûr. — J'irai lui cravacher
La figure! —

RAFAEL.

Ah! tout beau, ma belle Bradamante.
Tout à l'heure, voyez, vous étiez si charmante.

CAMARGO.

Tout à l'heure j'étais insensée — à présent
Je suis sage!

RAFAEL.

Eh! mon Dieu, l'on vous fâche en faisant
Vos plaisirs! — J'étais là, près de vous. — Vous me dites
D'aller là regarder si l'on vient. — Je vous quitte,
Je reviens. — Vous partez pour Vienne! Par la croix
De Jésus, qui saurait comment faire?

CAMARGO.

Autrefois,
Quand je te disais : « Va ! » c'était à cette place !
(*Montrant son lit.*)
Tu t'y couchais—sans moi.—Tu m'appelais par grâce !—
Moi, je ne venais pas. — Toi, tu priais. — Alors
J'approchais, lentement — et tes bras étaient forts
Pour me faire tomber sur ton cœur ! — Mes caprices
Étaient suivis alors, — et tous étaient justices.
Tu ne te plaignais pas; — c'était toi qui pleurais !
Toi qui devenais pâle, et toi qui me nommais
Ton inhumaine ! — Alors, étais-je ta maîtresse ?

RAFAEL, *se jetant sur le lit.*

Mon inhumaine, allons ! Ma reine ! ma déesse !
Je vous attends, voyons ! Les champs-clos sont rompus !
M'osez-vous tenir tête ?

CAMARGO, *dans ses bras.*

Ah ! tu ne m'aimes plus !

SCÈNE III.

(Devant la maison de la Camargo.)

L'ABBÉ ANNIBAL DESIDERIO, *descendant de sa chaise.*

MUSICIENS, PORTEURS.

L'ABBÉ.

Holà ! dites, marauds — est-ce pas là que loge
La Camargo ?

UN PORTEUR.

Seigneur, c'est là, — proche l'horloge
Saint-Vincent, tout devant; ces rideaux que voici,
C'est sa chambre à coucher.

L'ABBÉ.

Voilà pour toi, merci.

Parbleu! cette soirée est propice, et je pense
Que mes feux pourraient bien avoir leur récompense.
La lune ne va pas tarder à se lever;
La chose au premier coup peut ici s'achever.
Têtebleu! c'est le moins qu'un homme de ma sorte
Ne s'aille pas morfondre à garder une porte;
Je ne suis pas des gens qu'on laisse s'enrouer.
— Or, vous autres, coquins, qu'allez-vous nous jouer?
— Piano, signor basson — amoroso! la dame
Est une oreille fine! — Il faudrait à ma flamme
Quelque mi bémol, — hein? Je m'en vais me cacher
Sous ce contrevent-là; c'est sa chambre à coucher,
N'est-ce pas?

UN PORTEUR.

Oui, seigneur.

L'ABBÉ.

Je ne puis trop vous dire
D'aller bien lentement. — C'est un cruel martyre
Que le mien! Têtebleu! je me suis ruiné
Presque à moitié, le tout pour avoir trop donné
A mes divinités de soupers et d'aubades.

MUSICIENS.

Andantino, seigneur!

(*Musique.*)

L'ABBÉ.

Tous ces airs-là sont fades.
Chantez tout bonnement: « Belle Philis, » ou bien:
« Ma Clymène. »

MUSICIENS.

Allegro, seigneur!

(*Musique.*)

L'ABBÉ.

Je ne vois rien
A cette fenêtre. — Hum!

(*La musique continue.*)

Point. — C'est une barbare.

— Rien ne bouge. — Allons, toi, donne-moi ta guitare.

(*Il prend une guitare.*)

Fi donc! pouah!

(*Il en prend une autre.*)

Hum! je vais chanter, moi. — Ces marauds
Se sont donné, je crois, le mot pour chanter faux.

(*Il chante.*)

Pour tant de peine et tant d'émoi...

Hum! mi, mi, la.

Pour tant de peine et tant d'émoi...

Mi, mi. — Bon.

Pour tant de peine et tant d'émoi,
Où vous m'avez jeté, Clymène,
Ne me soyez point inhumaine,
Et, s'il se peut, secourez-moi,
Pour tant de peine!

Quoi! rien ne remue!
Va-t-elle me laisser faire le pied de grue!
Tètebleu, nous verrons!

(*Il chante.*)

De tant de peine, mon amour...

RAFAEL, *sortant de la maison, s'arrête sur le pas de la porte.*

Ah! ah! monsieur l'abbé
Desiderio! — Parbleu! vous êtes mal tombé.

L'ABBÉ.

Mal tombé, monsieur! — Mais, pas si mal. Je vous chasse,
Peut-être?

RAFAEL.

Point du tout; je vous laisse la place.
Sur ma parole, elle est bonne à prendre, et, de plus,
Toute chaude.

L'ABBÉ.

Monsieur, monsieur, pour faire abus

Des oreilles d'un homme, il ne faut pas une heure —
Il ne faut qu'un mot.

RAFAEL.

Vrai? j'aurais cru, que je meure,
Les vôtres sur ce point moins promptes, aux façons
Dont les miennes d'abord avaient pris vos chansons.

L'ABBÉ.

Tête et ventre, monsieur! faut-il qu'on vous les coupe?

RAFAEL.

Là, tout beau, sire! Il faut d'abord, moi, que je soupe.
Je ne me suis jamais battu sans y voir clair,
Ni couché sans souper.

L'ABBÉ.

Pour quelqu'un du bel air,
Vous sentez le mauvais soupeur, mon gentilhomme.
(*Le touchant.*)
Ce vieux surtout mouillé! Qu'est-ce donc qu'on vous nomme?

RAFAEL.

On me nomme seigneur Vide-bourse, casseur
De pots; c'est, en anglais, blockhead; maître tueur
D'abbés. — Pour le seigneur Garuci, c'est son père
Le plus communément qui couche avec ma mère.

L'ABBÉ.

S'il y couche demain, il court, je lui prédis,
Risque d'avoir pour femme une mère sans fils.
Votre logis?

RAFAEL.

Hôtel du Dauphin-Bleu. La porte
A droite, au petit Parc.

L'ABBÉ.

Vos armes?

RAFAEL.

Peu m'importe;
Fer ou plomb, balle ou pointe.

L'ABBÉ.

Et votre heure?

RAFAEL.

Midi.

(*L'abbé le salue et retourne à sa chaise.*)

RAFAEL.

Ce petit abbé-là m'a l'air bien dégourdi.
Parbleu, c'est un bon diable; il faut que je l'invite
A souper. — Hé, monsieur! n'allez donc pas si vite?

L'ABBÉ.

Qu'est-ce, monsieur?

RAFAEL.

Vos gens s'ensauvent comme si
La fièvre à leurs talons les emportait d'ici.
Demeurez pour l'amour de Dieu, que je vous pose
Un problème d'algèbre. — Est-ce pas une chose
Véritable, et que voit quiconque a l'esprit sain,
Que la table est au lit ce qu'est la poire au vin?
De plus, deux gens de bien, à s'aller mettre en face
Sans s'être jamais vus, ont plus mauvaise grâce
Assurément que, quand il pleut, une catin
A descendre de fiacre en souliers de satin.
Donc, si vous m'en croyez, nous souperons ensemble;
Nous nous connaîtrons mieux pour demain. Que t'en semble,
Abbé?

L'ABBÉ.

Parbleu, marquis, je le veux, et j'y vais.

(*Il sort de sa chaise.*)

RAFAEL.

Voilà les musiciens qui sont déjà trouvés;
Et pour la table — holà, Palforio! l'auberge!

(*Frappant.*)

Cette porte est plus rude à forcer qu'une vierge.
Palforio, manant tripier, sac à boyaux!

Vous verrez qu'à cette heure ils dorment, les bourreaux !

(*Il jette une pierre dans la vitre.*)

PALFORIO, *à la fenêtre.*

Quel est le bon plaisir de votre courtoisie ?

RAFAEL.

Fais-nous faire à souper. Certes, l'heure est choisie
Pour nous laisser ainsi casser tous tes carreaux !
Dépêche, sac à vin! — Pardieu, si j'étais gros
Comme un muid, comme toi, je dirais qu'on me porte
En guise d'écriteau sur le pas de ma porte;
On saurait où me prendre au moins.

PALFORIO.

Excusez-moi,
Très-excellent seigneur.

RAFAEL.

Allons, démène-toi.
Vite! va mettre en l'air ta marmitonnerie.
Donne-nous ton meilleur vin et ta plus jolie
Servante; embroche tout : tes oisons, tes poulets,
Tes veaux, tes chiens, tes chats, ta femme et tes valets!
— Toi, l'abbé, passe donc; en joie! et, pour nous battre
Après, nous taperons, vive Dieu! comme quatre.

SCÈNE IV.

La loge de la Camargo. On la chausse.

CAMARGO.

Il ira. — Laissez-moi seule, et ne manquez pas
Qu'on me vienne avertir, quand ce sera mon pas.

— C'est la règle, ô mon cœur! — Il est sûr qu'une femme

Met dans une âme aimée une part de son âme.
Sinon, d'où pourrait-elle et pourquoi concevoir
La soif d'y revenir et l'horreur d'en déchoir ?
Au contraire un cœur d'homme est comme une marée
Fuyarde des endroits qui l'ont mieux attirée.
Voyez qu'en tout lieu, l'amour à l'un grandit
Et par le temps empire, à l'autre refroidit.
L'un, ainsi qu'un cheval qu'on pique à la poitrine,
En insensé toujours contre la javeline
Avance, et se la pousse au cœur jusqu'à mourir.
L'autre, dès que ses flancs commencent à s'ouvrir,
Qu'il sent le froid du fer et l'aride morsure
Aller chercher le cœur au fond de la blessure,
Il prend la fuite en lâche, et se sauve d'aimer. —
Ah ! que puissent mes yeux quelque-part allumer
Une plaie à la mienne en misère semblable,
Et je serai plus dure et plus inexorable
Qu'un pauvre pour son chien, après qu'un jour entier
Il a dit : « Pour l'amour de Dieu ! » sans un denier.
—Suis-je pas belle encor?—Pour trois nuits mal dormies,
Ma joue est-elle creuse? ou mes lèvres blêmies?
Vrai Dieu ! ne suis-je plus la Camargo? — Sait-on
Sous mon rouge, d'ailleurs, si je suis pâle ou non?
Va, je suis belle encor ! C'est ton amour, perfide
Garuci, que déjà le temps efface et ride,
Non mon visage. — Un nain contrefait et boiteux,
Voulant jouer Phœbus, lui ressemblerait mieux
Qu'aux façons d'une amour fidèle et bien gardée
L'allure d'une amour défaillante et fardée.
Ah ! c'est de ce matin que ton cœur m'est connu,
Car en le déguisant tu me l'as mis à nu.
Certes, c'est un loisir magnifique et commode
Que la paisible ardeur d'une intrigue à la mode !
— Qu'est-ce alors? — C'est un flot qui nous berce rêvant !
C'est l'ombre qui s'enfuit d'une fumée au vent !
Mais que l'ombre devienne un spectre, et que les ondes

S'enfoncent sous les pieds, vivantes et profondes,
Le mal aimant recule, et le bon reste seul.
Oh! que dans sa douleur ainsi qu'en un linceul
Il se couche à cette heure et dorme! La pensée
D'un homme est de plaisirs et d'oublis traversée;
Une femme ne vit et ne meurt que d'amour;
Elle songe une année à quoi lui pense un jour!

LÆTITIA, *entrant.*

Madame, on vous attend à la troisième scène.

CAMARGO.

Est-ce la Monanteuil, ce soir, qui fait la reine?

LÆTITIA.

Oui, madame, et monsieur de Monanteuil, Sylvain.

CAMARGO.

Fais porter cette lettre à l'hôtel du Dauphin.

SCÈNE V.

Une salle à manger très-riche.

GARUCI, *à table*, AVEC L'ABBÉ ANNIBAL.
MUSICIENS.

RAFAEL.

Oui, mon abbé, voilà comme, une après-dînée,
Je vis, pris et vainquis la Camargo, l'année
Dix-sept cent soixante-un de la nativité
De Notre-Seigneur.

L'ABBÉ.

— Triste, oh! triste, en vérité! —

RAFAEL.

Triste, abbé? — Vous avez le vin triste? — Italie,
Voyez-vous, à mon sens, c'est la rime à folie.
Quant à mélancolie, elle sent trop les trous

Aux bas, le quatrième étage, et les vieux sous.
On dit qu'elle a des gens qui se noient pour elle. —
— Moi, je la noie.

(*Il boit.*)

L'ABBÉ.

Et quand vous eûtes cette belle
Camargo, vous l'aimiez fort?

RAFAEL.

Oh! très-fort — et puis,
A vous dire le vrai, je m'y suis très-bien pris.
Contre un doublon d'argent un cœur de fer s'émousse.
Ce fut, le premier mois, l'amitié la plus douce
Qui se puisse inventer. Je m'en allais la voir,
Comme ça, tout au saut du lit — ou bien le soir
Après le spectacle. — Oh! c'était une folie
Dans ce temps-là! — Pauvre ange! — Elle était bien jolie!
Si bien qu'après un mois je cessai d'y venir.
Elle de remuer terre et ciel — moi de fuir. —
Pourtant je fus trouvé — reproches, pleurs, injure;
Le reste à l'avenant. — On me nomma parjure,
C'est le moins. — Je rompis tout net. — Bon — cependant
Nous nous allions fuyant et l'un l'autre oubliant. —
Un beau soir, je ne sais comment se fit l'affaire,
La lune se levait cette nuit-là si claire,
Le vent était si doux, l'air de Rome est si pur —
C'était un petit bois qui côtoyait un mur,
Un petit sentier vert, — je le pris — et, Jean comme
Devant, je m'en allai l'éveiller dans son somme.

L'ABBÉ.

Et vous l'avez reprise?

RAFAEL, *cassant son verre.*

Aussi vrai que voilà
Un verre de cassé. — Mon amour s'en alla
Bientôt. — Que voulez-vous? moi, j'ai donné ma vie
A ce Dieu fainéant qu'on nomme fantaisie.

C'est lui qui, triste ou fou, de face ou de profil,
Comme un polichinel me traîne au bout d'un fil;
Lui qui tient les cordons de ma bourse et la guide
De mon cheval; jaloux, badaud, constant, perfide,
En chasse au point du jour dimanche, et vendredi
Cloué sur l'oreiller jusque et passé midi.
Ainsi je vais en tout — plus vain que la fumée
De ma pipe — accrochant tous les pavés. — L'année
Dernière, j'étais fou de chiens d'abord, et puis
De femmes. — Maintenant, ma foi, je ne le suis
De rien. — J'en ai bien vu, des petites princesses!
La première surtout m'a mangé de caresses;
Elle m'a tant baisé, pommadé, ballotté!
C'est fini, voyez-vous — celle-là m'a gâté.
Quant à la Camargo, vous la pouvez bien prendre
Si le cœur vous en dit; mais je me veux voir pendre
Plutôt que si ma main de sa nuque approchait.

L'ABBÉ.

Triste!

RAFAEL.

Encor triste, abbé?

(*Aux musiciens.*)

Hé! messieurs de l'archet,
En ut! égayez donc un peu sa courtoisie.

(*Musique.*)

Ma foi, voilà deux airs très-beaux.

(*Il parle en se promenant, pendant que l'orchestre joue piano.*)

La poésie,
Voyez-vous, c'est bien. — Mais la musique, c'est mieux.
Pardieu! voilà deux airs qui sont délicieux;
La langue sans gosier n'est rien. — Voyez le Dante;
Son Séraphin doré ne parle pas — il chante!
C'est la musique, moi, qui m'a fait croire en Dieu.

— Hardi, ferme, poussez — crescendo !

Mais, parbleu !
L'abbé s'est endormi. — Le voilà sous la table.
C'est vrai qu'il a le vin mélancolique en diable.
O doux, ô doux sommeil ! ô baume des esprits !
Reste sur lui, sommeil ! dormir quand on est gris,
C'est, après le souper, le premier bien du monde.

PALFORIO, *entrant.*

Une lettre, seigneur.

RAFAEL, *après avoir lu.*

Que le ciel la confonde !
Dites que je n'irai, certes, pas. — Attendez !
Si — c'est cela — parbleu ! — je — non — si fait, restez.
Dites que l'on m'attende.

(*Exit Palforio.*)

Hé, l'abbé ! Sur mon âme,
Il ronfle en enragé.

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, madame;
Est-ce que je dormais ?

RAFAEL.

Hé, voulez-vous avoir
La Camargo, l'ami ?

L'ABBÉ, *se levant.*

Tête et ventre ! ce soir ?

RAFAEL.

Ce soir même. — Écoutez bien — elle doit m'attendre
Avant minuit. — Il est onze heures, — il faut prendre
Mon habit —

(*L'abbé se déboutonne.*)

Me donner le vôtre.

(*L'abbé ôte son manteau.*)

Vous irez

A la petite porte, et là vous toussérez
Deux fois; toussez un peu.

L'ABBÉ.

Hum! hum!

RAFAEL.

C'est à merveille.
Nous sommes à peu près de stature pareille.
Changeons d'habit. —

(*Ils changent.*)

Parbleu! cet habit de cafard
Me donne l'encolure et l'air d'un escobard.
Le marquis Annibal! — l'abbé Garuci! — Certe,
Le tour est des meilleurs. Or donc, la porte ouverte,
On vous introduira piano. — Mais n'allez pas
Perdre la tête là. — Prenez-la dans vos bras,
Et tout d'abord du poing renversez la chandelle. —
L'alcôve est à main droite en entrant. — Pour la belle,
Elle ne dira mot, ne réponds rien. —

L'ABBÉ.

J'y vais.
Marquis, c'est à la vie, à la mort. — Si jamais
Ma maîtresse te plaît, à tel jour, à telle heure
Que ce soit, écris-moi trois mots, et que je meure
Si tu ne l'as le soir.

RAFAEL *lui crie par la fenêtre.*

L'abbé, si vous voulez
Qu'on vous prenne pour moi tout à fait, embrassez
La servante en entrant. — Holà, marauds! qu'on dise
A quelqu'un de m'aller chercher la Cydalise!

SCÈNE VI.

Chez la Camargo.

CAMARGO, *entrant.*

Déchausse-moi. — J'étouffe! — A-t-on mis mon billet?

LÆTITIA.

Oui, madame.

CAMARGO.

Et qu'a-t-on répondu?

LÆTITIA.

Qu'il viendrait.

CAMARGO.

Était-il seul?

LÆTITIA.

Avec un abbé. —

CAMARGO.

Qui se nomme...?

LÆTITIA.

Je ne sais pas. — Un gros, joufflu, court, petit homme.

CAMARGO.

Lætitia!

LÆTITIA.

Madame?

CAMARGO.

Approchez un peu. — J'ai,
Depuis le mois dernier, bien pâli, bien changé,
N'est-ce pas? Je fais peur. — Je ne suis pas coiffée;
Et vous me serrez tant, je suis toute étouffée.

LÆTITIA.

Madame a le plus beau teint du monde ce soir.

CAMARGO.

Vous croyez? — Relevez ce rideau. — Viens t'asseoir

Près de moi. — Penses-tu, toi, que, pour une femme,
C'est un malheur d'aimer — dans le fond de ton âme?

LÆTITIA.

Un malheur, quand on est riche!

L'ABBÉ, *dans la rue.*

Hum!

CAMARGO.

N'entends-tu pas
Qu'on a toussé? — Pourtant ce n'était point son pas.

LÆTITIA.

Madame, c'est sa voix. — Je vais ouvrir la porte.

CAMARGO.

Versez-moi ce flacon sur l'épaule.

(*La Camargo reste un moment seule, en silence. Lætitia rentre, accompagnée de l'abbé sous le manteau du Garuci, puis se retire aussitôt. Le coin du manteau accroche en passant la lampe, et la renverse.*)

L'ABBÉ, *se jetant à son cou.*

Oh!

(*La Camargo est assise; elle se lève, et va à son alcôve. L'abbé la suit dans l'obscurité. Elle se retourne et lui tend la main; il la saisit.*)

CAMARGO.

Main-forte!
Au secours! Ce n'est pas lui!

(*Tous deux restent immobiles un instant.*)

L'ABBÉ.

Madame, en pensant —

CAMARGO.

Au guet! — Mais quel est donc cet homme?

L'ABBÉ, *lui mettant son mouchoir sur la bouche.*

Ah! tête et sang!
Ma belle dame, un mot. — Je vous tiens, quoi qu'on fasse.

Criez si vous voulez; mais il faut qu'on en passe
Par mes volontés.

CAMARGO, *étouffant.*

Heuh!

L'ABBÉ.

Écoute! — Si tu veux
Que nous passions une heure à nous prendre aux cheveux,
A ton gré, je le veux aussi, mais je te jure
Que tu n'y peux gagner beaucoup — et sois bien sûre
Que tu n'y perdras rien. — Madame, au nom du ciel,
Vous allez vous blesser. — Si mon regret mortel
De vous offenser, si —

CAMARGO *arrache la boucle de sa ceinture et l'en frappe au visage.*

Tu n'es qu'un misérable
Assassin. — Au secours!

L'ABBÉ.

Soyez donc raisonnable,
Madame! calmez-vous. — Voulez-vous que vos gens
Fassent jaser le peuple, ou venir les sergents?
Nous sommes seuls, la nuit, — et vous êtes trompée
Si vous pensez qu'on sort à minuit sans épée.
Lorsque vous m'aurez fait éventrer un valet
Ou deux, m'en croira-t-on moins heureux, s'il vous plaît?
Et n'en prendra-t-on pas le soupçon légitime
Qu'étant si criminel, j'ai commis tout le crime?

CAMARGO.

Et qui donc es-tu, toi qui me parles ainsi?

L'ABBÉ.

Ma foi, je n'en sais rien. — J'étais le Garuci
Tout à l'heure; à présent —

CAMARGO, *le menant à l'endroit de la fenêtre où donne la lune.*

Viens ici. — Sur ta vie

Et le sang de tes os, réponds. — Que signifie
Ce chiffre?

L'ABBÉ.

Ah! pardonnez, madame, je suis fou
D'amour de vous. — Je suis venu sans savoir où.
Ah! ne me faites pas cette mortelle injure,
Que de me croire un cœur fait à cette imposture.
Je n'étais plus moi-même, et le ciel m'est témoin
Que de vous mériter nul n'a pris plus de soin.

CAMARGO.

Je te crois volontiers en effet la cervelle
Troublée. — Et cette plaque enfin, d'où te vient-elle?

L'ABBÉ.

De lui.

CAMARGO.

Lui? — L'as-tu donc égorgé?

L'ABBÉ.

Moi? non point.
Je l'ai laissé très-vif, une bouteille au poing.

CAMARGO.

Quel jeu jouons-nous donc?

L'ABBÉ.

Eh! madame, lui-même
Ne pouvait-il pas seul trouver ce stratagème?
Et ne voyez-vous point que lui seul m'a donné
Ce dont je devais voir mon amour couronné?
Et quel autre que lui m'eût dit votre demeure?
M'eût prêté ces habits? m'eût si bien marqué l'heure?

CAMARGO.

Rafael! Rafael! le jour que de mon front
Mes cheveux sur mes pieds un à un tomberont;
Que ma joue et mes mains bleuiront comme celles
D'un noyé, que mes yeux laisseront mes prunelles
Tomber avec mes pleurs, alors tu penseras
Que c'est assez souffert, et tu t'arrêteras!

L'ABBÉ.

Mais —

CAMARGO.

Et quel homme encor me met-il à sa place?
De quelle fange est l'eau qu'il me jette à la face?
Viens, toi. — Voyons lequel est écrit dans tes yeux
Du stupide ou du lâche, ou si c'est tous les deux?

L'ABBÉ.

Madame —

CAMARGO.

Je t'ai vu quelque part.

L'ABBÉ.

Chez le comte
Foscoli.

CAMARGO.

C'est cela. — Si ce n'était de honte,
Ce serait de pitié, qu'à te voir ainsi fait
Comme un bouffon manqué, le cœur me lèverait!
Voyons, qu'avais-tu bu? dans cette violence,
Pour combien est l'ivresse, et combien l'impudence?
Va, je te crois sans peine, et lui seul sûrement
Est le joueur ici qui t'a fait l'instrument.
Mais écoute. — Ceci vous sera profitable. —
Va-t'en le retrouver, s'il est encore à table;
Dis-lui bien ton succès, et que lorsqu'il voudra
Prêter à ses amis des filles d'Opéra —

L'ABBÉ.

D'Opéra! — Hé parbleu! vous seriez bien surprise
Si vous saviez qu'il soupe avec la Cydalise.

CAMARGO.

Quoi! Cydalise!

L'ABBÉ.

Hé oui. Gageons que l'on entend
D'ici les musiciens, s'il fait un peu de vent.

(*Tous deux prêtent l'oreille à la fenêtre. On entend une symphonie lente dans l'éloignement.*)

CAMARGO.

Ciel et terre, c'est vrai!

L'ABBÉ.

C'est ainsi qu'il oublie
Auprès d'elle, qui n'est ni jeune ni jolie,
La perle de nos jours! Ah! madame, songez
Que vos attraits surtout par là sont outragés.
Songez au temps, à l'heure, à l'insulte, à ma flamme;
Croyez que vos bontés —

CAMARGO.

Cydalise!

L'ABBÉ.

Eh! madame,
Ne daignerez-vous pas baisser vos yeux sur moi?
Si le plus absolu dévoûment...

CAMARGO.

Lève-toi.
As-tu le poignet ferme?

L'ABBÉ.

Hai...

CAMARGO.

Voyons ton épée.

L'ABBÉ.

Madame, en vérité, vous vous êtes coupée.

CAMARGO.

Hé quoi! pâle avant l'heure, et déjà faiblissant?

L'ABBÉ.

Non pas, mais, têtebleu! voulez-vous donc du sang?

CAMARGO.

Abbé, je veux du sang. J'en suis plus altérée
Qu'une corneille au vent d'un cadavre attirée.
Il est là-bas, dis-tu? — Cours-y donc, — coupe-lui
La gorge, et tire-le par les pieds jusqu'ici.

Tords-lui le cœur, abbé, de peur qu'il n'en réchappe.
Coupe-le en quatre, et mets les morceaux dans la nappe;
Tu me l'apporteras, et puisse m'écraser
La foudre, si tu n'as par blessure un baiser!
Tu tressailles, Romain? C'est une faute étrange,
Si tu te crois ici conduit par ton bon ange!
Le sang te fait-il peur! Pour t'en faire un manteau
De cardinal, il faut la pointe d'un couteau.
Me jugeais-tu le cœur si large, que j'y porte
Deux amours à la fois, et que pas un n'en sorte?
C'est une faute encor; mon cœur n'est pas si grand,
Et le dernier venu ronge l'autre en entrant.

L'ABBÉ.

Mais, madame, vraiment—c'est—Est-ce que?—Sans doute...
C'est un assassinat. — Et la justice?

CAMARGO.

Écoute.
Je t'en supplie à deux genoux.

L'ABBÉ.

Mais je me bats
Avec lui demain, moi. Cela ne se peut pas;
Attendez à demain, madame. —

CAMARGO.

Et s'il te tue? —
Demain! et si j'en meurs? — Si je suis devenue
Folle? Si le soleil, se prenant à pâlir,
De ce sombre horizon ne pouvait pas sortir?
On a vu quelquefois de telles nuits au monde.
Demain! le vais-je attendre à compter par seconde
Les heures sur mes doigts, ou sur les battements
De mon cœur, comme un juif qui calcule le temps
D'un prêt? — Demain ensuite, irai-je pour te plaire
Jouer à croix ou pile, et mettre ma colère
Au bout d'un pistolet qui tremble avec ta main?
Non pas. — Non! Aujourd'hui est à nous, mais demain
Est à Dieu! —

L'ABBÉ.

Songez donc —

CAMARGO.

Annibal, je t'adore!
Embrasse-moi!

(*Il se jette à son cou.*)

L'ABBÉ.

Démon!! —

CAMARGO.

Mon cher amour, j'implore
Votre protection. — Voyez qu'il se fait tard. —
Me refuserez-vous? — Tiens, tiens, prends ce poignard.
Qui te verra passer? il fait si noir!

L'ABBÉ.

Qu'il meure,
Et vous êtes à moi?

CAMARGO.

Cette nuit.

L'ABBÉ.

Dans une heure.
Ah! je ne puis marcher—mes pieds tremblent.—Je sens,
Je — je vois—

CAMARGO.

Annibal, je suis prête, et j'attends.

SCÈNE VII.

A l'auberge.

RAFAEL *est assis*, AVEC ROSE ET CYDALISE.

RAFAEL *chante.*

Trivelin ou Scaramouche,
Remplis ton verre à moitié;

Si tu le bois tout entier,
Je dirai que tu te mouches
Du pied.

Je ne sais pas au fond de quelle pyramide
De bouteilles de vin, au cœur de quel broc vide
S'est caché le démon qui doit me griser, mais
Je désespère encor de le trouver jamais.

CYDALISE.

A toi, mon prince!

RAFAEL.

A toi! Buvons à mort, déesse!
Ma foi, vive l'amour! Au diable ma maîtresse!
La vie est à descendre un rude grand chemin;
Gai donc, la voyageuse, au coup du pèlerin!

CYDALISE.

Chante, je vais danser.

RAFAEL.

Bien dit. — Ah! la jolie
Jambe! —

(*Il se couche aux pieds de Rose, et prélude.*)

Je suis Hamlet aux genoux d'Ophélie.
Mais, reine, ma folie est plus douce, et mes yeux
Sous vos longs sourcils noirs invoquent d'autres dieux.

(*Il chante.*)

Si, dans les antres de Guide,
Au bras de Vénus porté,
Le vieux Jupiter, que ride
Sa vieille immortalité,
Dans sa céleste furie
Me laissait finir sa vie,
Qui jamais ne finira,
Dieux immortels, que je meure!
J'aimerais mieux un quart d'heure
Chez la blanche Lydia.

Que j'aime ces beaux seins qui battent la campagne!
Au menuet, danseuse! — Et vous, du vin d'Espagne.

(*A Rose.*)

Et laissez vos regards avec le vin couler.
Dieu merci, ma raison commence à s'en aller!

CYDALISE.

Tu me laisses danser toute seule?

RAFAEL.

Ma reine,
Cela n'est pas bien dit.

(*Il se lève.*)

Cette table nous gêne.

(*Il la renverse du pied.*)

PALFORIO, *entrant.*

Seigneur, je ne puis dire autre chose, sinon
Que de vous déranger je demande pardon;
Mais vous faites un bruit bien fort, et qui fait mettre
Autour de ma maison le monde à la fenêtre.
Veuillez crier moins haut.

RAFAEL.

Ah! parbleu, je crierai,
Maître porte-bedaine, autant que je voudrai.
Holà! hé! ohé! ho!

PALFORIO.

Seigneur, je vous supplie
D'observer qu'il est tard.

RAFAEL.

Allons, paix, vieille truie!
Je suis abbé, d'abord. — Si vous dites un mot,
Je vous excommunie. — Arrière, toi, pied-bot!

(*Il danse en chantant.*)

Monsieur l'abbé, où courez-vous?
Vous allez vous casser le cou.

PALFORIO.

Seigneur, si vous criez, j'irai chercher la garde;
J'en demande pardon à votre honneur. —

RAFAEL.

Prends garde
Que mon pied n'aille voir tes chausses.

PALFORIO.

Aye! à moi!
Je suis mort!

RAFAEL.

Ventrebleu! je suis ici chez toi;
J'y suis pour mon plaisir, et n'en sortirai mie.

PALFORIO.

Seigneur, excusez-moi; c'est mon hôtellerie,
Et vous en sortirez. — A la garde!

RAFAEL, *lui jetant une bouteille à la tête:*

Tiens!

PALFORIO.

Ah!
(*Il tombe.*)

CYDALISE.

Vous l'avez tué!

RAFAEL.

Non.

CYDALISE.

Si fait.

RAFAEL.

Non.

ROSE.

Si fait.

RAFAEL.

Bah!
(*Il le secoue.*)
Hé, Palforio, vieux porc! Il sait mieux que personne
Où vont, après leur mort, les gredins. — Je m'étonne
Que Satan ou Pluton, dès la première fois,
Dans cette nuque chauve aient enfoncé les doigts.
Ma foi, bonsoir; le drôle a soufflé sa chandelle.
Adieu, ventre sans tête. — Il faut partir, ma belle;

Les sergents nous feraient payer les pots. — Allons.
C'est dur de nous quitter sitôt. — Allons, partons.
Je le croyais plus ferme, et que les vieilles âmes
Se rouillaient à l'étui comme les vieilles lames.

CYDALISE.

Paix, on vient.

VOIX.

Au guet!

RAFAEL.

Hein? Je crois que les bourreaux
Sont gens, Dieu me pardonne, à querir les prévôts.
Ne les attendons pas, mon ange. — Cette issue
Secrète nous conduit, par la petite rue,
A mon hôtel.

VOIX.

C'est là.

CYDALISE.

Mon Dieu! si l'on entrait!

RAFAEL.

Allons, le mantelet, le loup et le bonnet;
Par ici, par ici; bonsoir, mes Cydalises.

CYDALISE.

Bonsoir, mon prince.

UN SERGENT, *entrant.*

Arrête! En voilà deux de prises.

CYDALISE.

Mon prince, sauvez-vous!

LE SERGENT.

Qu'on le retienne.

RAFAEL.

Il pleut
Un peu, mais c'est égal. — Ma foi, sauve qui peut!

(*Il saute par la fenêtre.*)

UN SOLDAT.

Sergent, nous n'avons rien. — Votre homme est passé maître
Dans le saut périlleux. — Il a pris la fenêtre.

LE SERGENT.

Oh! oh! tenez-le bien. — Que vois-je? L'hôtelier
Est mort. Courez tous vite, et sus le meurtrier!

SCÈNE VIII.

Une rue au bord de la mer.

RAFAEL *descend le long d'un treillis;* ANNIBAL *passe dans le fond.*

RAFAEL.

Peste soit des barreaux! Hé, rendez-moi ma veste,
Mon camarade! Où donc vous sauvez-vous si preste?
Eh bien, et vos amours — que font-ils?

L'ABBÉ.

Le voilà!

RAFAEL.

On me poursuit, mon cher. — Je vous dirai cela;
Mais rendez-moi l'habit.

L'ABBÉ.

On crie. — On vous appelle!
Têtebleu! qu'est-ce donc?

RAFAEL.

Bon! une bagatelle.
Je crois que j'ai tué quelqu'un là-bas.

L'ABBÉ.

Vraiment!

RAFAEL.

Je vous dirai cela; mais l'habit seulement.

L'ABBÉ.

L'habit? non, de par Dieu! je ne veux pas du vôtre.
Les sergents me prendraient pour vous.

RAFAEL.

Le bon apôtre!

(*Plusieurs gens traversent le théâtre.*)

Attendez. — Donnez-moi ce manteau.—Bon.—Je vais
Dire à ces gredins-là deux petits mots.

L'ABBÉ.

Jamais
Je n'oserai tuer cet homme.

(*Il s'asseoit sur une pierre.*)

LE SERGENT.

Holà! je cherche
Le seigneur Rafael.

RAFAEL.

A moins qu'il ne se perche
Sur quelque cheminée en manière d'oiseau,
Qu'il n'entre dans la terre, ou qu'il ne saute à l'eau,
Vous l'aurez à coup sûr. Le connaissez-vous?

LE SERGENT.

Certe,
J'ai son signalement. — C'est une plume verte
Avec des bas orange.

RAFAEL.

En vérité! — Parbleu!
Vous n'aurez point de peine, et vous jouez beau jeu.
Combien vous donne-t-on?

LE SERGENT.

Hai...

RAFAEL.

Trouvez-vous qu'en somme
Votre prévôt vous ait assez payé votre homme?
Le bon sire est-il doux ou dur sur les écus?

LE SERGENT.

Mais, il n'en mourrait pas pour donner un peu plus.
Mais je n'y pense pas. — Le ventre à la besogne,
Et non le dos. — Mieux vaut la hart que la vergogne.
Et puis, l'homme pendu, nous avons le pourpoint.

RAFAEL.

Sans compter les revers, s'il met l'épée au poing.

LE SERGENT.

J'ai de bons pistolets.

RAFAEL.

Voyons. — Et puis?

LE SERGENT.

Ma canne
De sergent.

RAFAEL.

Bon. — Et puis?

LE SERGENT.

Ce poignard de Toscane.

RAFAEL.

Très-excellent. — Et puis?

LE SERGENT.

J'ai cette épée.

RAFAEL.

Et puis?

LE SERGENT.

Et puis! je n'ai plus rien.

RAFAEL, *le rossant.*

Tiens, voilà pour tes cris,
Et pour tes pistolets.

LE SERGENT.

Aye! Aye!

RAFAEL.

Et pour la canne,
Et pour ton fin poignard en acier de Toscane.

LE SERGENT.

Aye! aye! je suis mort!

RAFAEL.

Le seigneur Garuci
Est sans doute au logis. — On y va par ici.

(*Il le chasse.*)

C'est du don Juan, ceci.

(*Revenant.*)

Que dis-tu du bon homme?
Sauvons-nous maintenant. — Moi, je retourne à Rome.

(*L'abbé va à lui, et lui met son poignard dans la gorge.*)

RAFAEL.

Êtes-vous fou, l'abbé? — L'abbé?

(*Il tombe.*)

Je n'y suis pas.
Ah! malédiction! Mais tu me le paîras.

(*Il veut se relever.*)

Mon coup de grâce, abbé! Je suffoque! Ah! misère!
Mon coup, mon dernier coup, mon cher abbé. La terre
Se roule autour de moi; — miserere! Le ciel
Tourne. Ah! chien d'abbé, va! par le Père éternel!...
Qu'attends-tu donc là, toi, fantôme, qui demeures.

L'ABBÉ.

Moi? j'attends que tu meures.

RAFAEL.

Damnation! Tu vas me laisser là, crever
Comme un païen, gredin, et ne pas m'achever!
Je ne te ferai rien; viens m'achever. — Un verre
D'eau, pour l'amour de Dieu! — tu diras à ma mère
Que je donne mes biens à mon bouffon Pippo.

(*Il meurt.*

L'ABBÉ.

Va, ta mort est ma vie, insensé! Ton tombeau

Est le lit nuptial où va ma fiancée
S'étendre sous le dais de cette nuit glacée!
Maintenant le hibou tourne autour des falots.
L'esturgeon monstrueux soulève de son dos
Le manteau bleu des mers, et regarde en silence
Passer l'astre des nuits sur leur miroir immense.
La sorcière accroupie, et murmurant tout bas
Des paroles de sang, lave pour les sabbats
La jeune fille nue; Hécate aux trois visages
Froisse sa robe blanche aux joncs des marécages;
Écoutez. — L'heure sonne! et par elle est compté
Chaque pas que le temps fait vers l'éternité.
Va dormir dans la mer, cendre! et que ta mémoire
S'enfonce avec ta vie au cœur de cette eau noire!

(*Il jette le cadavre dans la mer.*)

Vous, nuages, crevez! essuyez ce chemin!
Que le pied, sans glisser, puisse y passer demain.

SCÈNE IX.

Chez la Camargo.

(*La Camargo est à son clavacin, en silence; on entend frapper à petits coups.*)

CAMARGO.

Entrez.

(*L'abbé entre. Il lui présente son poignard. La Camargo le considère quelque temps, puis se lève.*)

A-t-il souffert beaucoup?

L'ABBÉ.

Bon! c'est l'affaire
D'un moment.

CAMARGO.

Qu'a-t-il dit?

L'ABBÉ.

Il a dit que la terre
Tournait.

CAMARGO.

Quoi! rien de plus?

L'ABBÉ.

Ah! qu'il donnait son bien
A son bouffon Pippo.

CAMARGO.

Quoi! rien de plus?

L'ABBÉ.

Non, rien.

CAMARGO.

Il porte au petit doigt un diamant. De grâce,
Allez me le chercher.

L'ABBÉ.

Je ne le puis.

CAMARGO.

La place
Où vous l'avez laissé n'est pas si loin.

L'ABBÉ.

Non, mais
Je ne le puis.

CAMARGO.

Abbé, tout ce que je promets,
Je le tiens.

L'ABBÉ.

Pas ce soir.

CAMARGO.

Pourquoi?

L'ABBÉ.

Mais —

CAMARGO.

Misérable!
Tu ne l'as pas tué.

L'ABBÉ.

Moi! que le ciel m'accable
Si je ne l'ai pas fait, madame, en vérité.

CAMARGO.

En ce cas, pourquoi non?

L'ABBÉ.

Ma foi, je l'ai jeté
Dans la mer.

CAMARGO.

Quoi! ce soir, dans la mer?

L'ABBÉ.

Oui, madame.

CAMARGO.

Alors, c'est un malheur pour vous, — car, sur mon âme,
Je voulais cet anneau.

L'ABBÉ.

Si vous me l'aviez dit,
Au moins...

CAMARGO.

Et sur quoi donc t'en croirai-je, maudit?
Sur quel honneur vas-tu me jurer? Sur laquelle
De tes deux mains de sang? Où la marque en est-elle?
La chose n'est pas sûre, et tu te peux vanter. —
Il fallait lui couper la main, et l'apporter.

L'ABBÉ.

Madame, il faisait nuit... La mer était prochaine...
Je l'ai jeté dedans.

CAMARGO.

Je n'en suis pas certaine.

L'ABBÉ.

Mais, madame, ce fer est chaud, et saigne encor.

CAMARGO.

Ni le sang ni le feu ne sont rares.

L'ABBÉ.

Son corps
N'est pas si loin, madame; il se peut qu'on se charge —

CAMARGO.

La nuit est trop épaisse, et l'Océan trop large.

L'ABBÉ.

Mais je suis pâle, moi! tenez.

CAMARGO.

Mon cher abbé,
L'étais-je pas ce soir, quand j'ai joué Thisbé
Dans l'opéra?

L'ABBÉ.

Madame, au nom du ciel!

CAMARGO.

Peut-être
Qu'en y regardant bien, vous l'aurez. — Ma fenêtre
Donne sur la mer.

(*Elle sort.*)

L'ABBÉ.

Mais! — Elle est partie, ô Dieu!
J'ai tué mon ami, j'ai mérité le feu,
J'ai taché mon pourpoint, et l'on me congédie.
C'est la moralité de cette comédie.

PORTIA.

Qu'est le hasard? — C'est le marbre qui reçoit la vie des mains du statuaire. La Providence donne le hasard.

(SCHILLER.)

I.

Les premières clartés du jour avaient rougi
L'orient, quand le comte Onorio Luigi
Rentra du bal masqué. — Fatigue ou nonchalance,
La comtesse à son bras s'appuyait en silence,
Et d'une main distraite écartait ses cheveux
Qui tombaient en désordre et voilaient ses beaux yeux.
Elle s'alla jeter, en entrant dans la chambre,
Sur le bord de son lit. — On était en décembre,
Et déjà l'air glacé des longs soirs de janvier
Soulevait par instant la cendre du foyer.
Luigi n'approcha pas toutefois de la flamme
Qui l'éclairait de loin. — Il regardait sa femme;
Une idée incertaine et terrible semblait
Flotter dans son esprit, que le sommeil troublait.

— Le comte commençait à vieillir. — Son visage
Paraissait cependant se ressentir de l'âge
Moins que des passions qui l'avaient agité.
C'était un Florentin; jeune, il avait été
Ce qu'on appelle à Rome un coureur d'aventure.
Débauché par ennui, mais triste par nature,
Voyant venir le temps, il s'était marié;
Si bien qu'ayant tout vu, n'ayant rien oublié —

Pourquoi ne pas le dire? il était jaloux. — L'homme
Qui vit sans jalousie, en ce bas monde, est comme
Celui qui dort sans lampe; il peut sentir le bras
Qui vient pour le frapper, mais il ne le voit pas.

Pour le palais Luigi, la porte en était libre.
Le comte eût mis en quatre et jeté dans le Tibre
Quiconque aurait osé toucher sa femme au pied;
Car nul pouvoir humain, quand il avait prié,
Ne l'eût fait d'un instant différer ses vengeances.
Il avait acheté du ciel ses indulgences,
On le disait du moins. — Qui dans Rome eût pensé
Qu'un tel homme pût être impunément blessé?
Mariée à quinze ans, noble, riche, adorée,
De tous les biens du monde à loisir entourée,
N'ayant dès le berceau connu qu'une amitié,
Sa femme ne l'avait jamais remercié;
Mais quel soupçon pouvait l'atteindre? Et qu'était-elle,
Sinon la plus loyale et la moins infidèle
Des épouses? —

Luigi s'était levé. Longtemps
Il parut réfléchir en marchant à pas lents.
Enfin, s'arrêtant court : — Portia, vous êtes lasse,
Dit-il, car vous dormez tout debout. — Moi, de grâce?
Prit-elle en rougissant; oui, j'ai beaucoup dansé.
Je me sens défaillir malgré moi. — Je ne sais,
Reprit Onorio, quel était ce jeune homme
En manteau noir; il est depuis deux jours à Rome.
Vous a-t-il adressé la parole? — De qui
Parlez-vous, mon ami? dit Portia. — De celui
Qui se tenait debout à souper, ce me semble,
Derrière vous; j'ai cru vous voir parler ensemble.
Vous a-t-on dit quel est son nom? — Je n'en sais rien
Plus que vous, dit Portia. — Je l'ai trouvé très-bien,
Dit Luigi, n'est-ce pas? Et gageons qu'à cette heure

Il n'est pas comme vous défaillant, que je meure;
Joyeux plutôt. — Joyeux? sans doute; et d'où vous vient,
S'il vous plaît, ce dessein d'en parler qui vous tient?
— Et, prit Onorio, d'où ce dessein contraire,
Lorsque j'en viens parler, de vous en vouloir taire?
Le propos en est-il étrange? Assurément
Plus d'un méchant parleur le tient en ce moment.
Rien n'est plus curieux ni plus gai, sur mon âme,
Qu'un manteau noir au bal. — Mon ami, dit la dame,
Le soleil va venir tout à l'heure; pourquoi
Demeurez-vous ainsi? Venez auprès de moi.
— J'y viens, et c'est le temps, vrai Dieu, que l'on achève
De quitter son habit quand le soleil se lève!
Dormez si vous voulez, mais tenez pour certain
Que je n'ai pas sommeil quand il est si matin.

— Quoi! me laisser ainsi toute seule? J'espère
Que non—n'ayant rien fait, seigneur, pour vous déplaire.

Madame, dit Luigi, s'avançant quatre pas, —
Et comme hors du lit pendait un de ses bras,
De même que l'on voit d'une coupe approchée
Se saisir ardemment une lèvre séchée,
Ainsi vous l'auriez vu sur ce bras endormi
Mettre un baiser brûlant — puis, tremblant à demi :
— Tu ne le connais pas, ô jeune Vénitienne!
Ce poison florentin qui consume une veine,
La dévore, et ne veut qu'un mot pour arracher
D'un cœur d'homme dix ans de joie, et dessécher
Comme un marais impur ce premier bien de l'âme
Qui fait l'amour d'un homme et l'honneur d'une femme!
Mal sans fin, sans remède, affreux, que j'ai sucé
Dans le lait de ma mère, et qui rend insensé.
— Quel mal? dit Portia.

— C'est quand on dit d'un homme

Qu'il est jaloux. Ceux-là, c'est ainsi qu'on les nomme.
— Maria! dit l'enfant, est-ce de moi, mon Dieu!
Que vous seriez jaloux?

— Moi, madame! à quel lieu?
Jaloux? vous l'ai-je dit? sur la foi de mon âme,
Aucunement. Jaloux! pourquoi donc? Non, madame,
Je ne suis pas jaloux; allez, dormez en paix.

Comme il s'éloignait d'elle à ce discours, après
Qu'il se fut au balcon accoudé d'un air sombre
(Et le croissant déjà pâlissait avec l'ombre),
En regardant sa femme il vit qu'elle fermait
Ses bras sur sa poitrine, et qu'elle s'endormait.

Qui ne sait que la nuit a des puissances telles,
Que les femmes y sont, comme les fleurs, plus belles,
Et que tout vent du soir qui les peut effleurer
Leur enlève un parfum plus doux à respirer?
Ce fut pourquoi, nul bruit ne frappant son ouïe,
Luigi, qui l'admirait si fraîche épanouie,
Si tranquille, si pure, œil mourant, front penché,
Ainsi qu'un jeune faon dans les hauts blés couché,
Sentit ceci, — qu'au front d'une femme endormie,
Il n'est âme si rude et si bien affermie,
Qui ne trouve de quoi voir son plus dur chagrin
Se fondre comme au feu d'une flamme l'airain.
Car, à qui s'en fier, mon Dieu, si la nature
Nous fait voir à sa face une telle imposture,
Qu'il faille séparer la créature en deux,
Et défendre son cœur de l'amour de ses yeux! —

Cependant que debout dans son antique salle,
Le Toscan sous sa lampe inclinait son front pâle,
Au pied de son balcon il crut entendre, au long
Du mur, une voix d'homme, avec un violon.

Sur quoi, s'étant sans bruit avancé sous la barre,
Il vit distinctement deux porteurs de guitare —
L'un inconnu — pour l'autre, il n'en pouvait douter,
C'était son manteau noir — il le voulut guetter.
Pourtant rien ne trahit ce qu'en sentit son âme,
Sinon qu'il mit la main lentement à sa lame,
Comme pour éprouver, la tirant à demi,
Qu'ayant là deux rivaux, il avait un ami. —

Tout se taisait. Il prit le temps de reconnaître
Les traits du cavalier; puis, fermant sa fenêtre,
Sans bruit, et sans que rien sur ses traits eût changé,
Il vit si dans le lit sa femme avait bougé.
— Elle était immobile, et la nuit défaillante
La découvrait au jour plus belle et plus riante.
Donc notre Florentin, ayant dit ses avés
Du soir, se mit au lit. — Frère, si vous avez
Par le monde jamais vu quelqu'un de Florence,
Et de son sang en lui pris quelque expérience,
Vous savez que la haine en ce pays n'est pas
Un géant, comme ici, fier et levant le bras;
C'est une empoisonneuse, en silence accroupie
Au revers d'un fossé, qui de loin vous épie,
Boiteuse, retenant son souffle avec sa voix,
Et, crainte de faillir, s'y prenant à deux fois.

— II. —

L'église était déserte, et les flambeaux funèbres
Croisaient en chancelant leurs feux dans les ténèbres,
Quand le jeune étranger s'arrêta sur le seuil.
Sa main n'écarta pas son long manteau de deuil,
Pour puiser l'eau bénite au bord de l'urne sainte.

Il entra sans respect dans la divine enceinte,
Mais aussi sans mépris. — Quelques religieux
Priaient bas, et le chœur était silencieux.
Les orgues se taisaient, les lampes immobiles
Semblaient dormir en paix sous les voûtes tranquilles;
Un écho prolongé répétait chaque pas.
Solitudes de Dieu! qui ne vous connaît pas?
Dômes mystérieux, solennité sacrée,
Quelle âme, en vous voyant, est jamais demeurée
Sans doute ou sans terreur? — Toutefois devant vous
L'inconnu ne baissa le front ni les genoux.
Il restait en silence et comme dans l'attente.
— L'heure sonna. — Ce fut une femme tremblante
De vieillesse sans doute ou de froid (car la nuit
Était froide), qui vint à lui. — Le temps s'enfuit,
Dit-il, entendez-vous le coq chanter? La rue
Paraît déserte encor, mais l'ombre diminue;
Marchez donc devant moi. — La vieille répliqua :
— Voici la clef; allez jusqu'à ce mur, c'est là
Qu'on vous attend; allez vite, et faites en sorte
Qu'on vous voie. — Merci, dit l'étranger. — La porte
Retomba lentement derrière lui. — Le ciel
Les garde! dit la vieille en marchant à l'autel.

Où donc, noble jeune homme, à cette heure où les ombres
Sous les pieds du passant tendent leurs voiles sombres,
Où donc vas-tu si vite? et pourquoi ton coursier
Fait-il jaillir le feu de l'étrier d'acier?
Ta dague bat tes flancs, et ta tempe ruisselle;
Jeune homme, où donc vas-tu? qui te pousse ou t'appelle?
Pourquoi comme un fuyard sur l'arçon te courber?
Frère, la terre est grise, et l'on y peut tomber.
Pourtant ton serviteur fidèle, hors d'haleine,
Voit de loin ton panache, et peut le suivre à peine.
Que Dieu soit avec toi, frère, si c'est l'amour
Qui t'a dans l'ombre ainsi fait devancer le jour!

L'amour sait tout franchir, et bienheureux qui laisse
La sueur de son front aux pieds de sa maîtresse!
Nulle crainte en ton cœur, nul souci du danger,
Va! — Et ce qui t'attend là-bas, jeune étranger,
Que ce soit une main à la tienne tendue,
Que ce soit un poignard au tournant d'une rue,
Qu'importe? — Va toujours, frère, Dieu seul est grand!

Mais, près de ce palais, pourquoi ton œil errant
Cherche-t-il donc à voir et comme à reconnaître
Ce kiosque, à la nuit close entr'ouvrant sa fenêtre?
Tes vœux sont-ils si haut et si loin avancés?
Jeune homme, songes-y; ce réduit, tu le sais,
Se tient plus invisible à l'œil que la pensée
Dans le cœur de son maître, inconnue et glacée.
Pourtant au pied du mur, sous les arbres caché,
Comme un chasseur, l'oreille au guet, tu t'es penché.
D'où partent ces accents? et quelle voix s'élève
Entre ces barreaux, douce et faible comme un rêve?

« Dalti, mon cher trésor, mon amour, est-ce toi? —
» Portia! flambeau du ciel! Portia, ta main, c'est moi. »

Rien de plus. — Et déjà sur l'échelle de soie
Une main l'attirait, palpitante de joie;
Déjà deux bras ardents, de baisers enchaîné,
L'avaient comme une proie à l'alcôve traîné.

O vieillards décrépits! têtes chauves et nues!
Cœurs brisés, dont le temps ferme les avenues!
Centenaires voûtés! spectres à chef branlant,
Qui, pâles au soleil, cheminez d'un pied lent,
C'est vous qu'ici j'invoque et prends en témoignage.
Vous n'avez pas toujours été sans vie, et l'âge
N'a pas toujours plié de ses mains de géant
Votre front à la terre, et votre âme au néant!

Vous avez eu des yeux, des bras et des entrailles !
Dites-nous donc, avant que de vos funérailles
L'heure vous vienne prendre, ô vieillards, dites-nous
Comme un cœur à vingt ans bondit au rendez-vous !

— Amour, disait l'enfant, après que, demi-nue,
Elle s'était, mourante, à ses pieds étendue,
Vois-tu comme tout dort? Que ce silence est doux!
Dieu n'a dans l'univers laissé vivre que nous.

Puis elle l'admirait avec un doux sourire,
Comme elles font toujours. Quelle femme n'admire
Ce qu'elle aime, et quel front peut-elle préférer
A celui que ses yeux ne peuvent rencontrer
Sans se voiler de pleurs? — Voyons, lui disait-elle,
T'es-tu fait beau pour moi, qui me suis faite belle?
Pour qui ce collier d'or? Pour qui ces fins bijoux?
Ce beau panache noir? Était-ce un peu pour nous?
Et puis elle ajouta : — Mon amour! que personne
Ne vous ait vu venir surtout, car j'en frissonne.

Mais le jeune Dalti ne lui répondait pas;
Aux rayons de la lune, il avait de ses bras
Entouré doucement sa pâle bien-aimée;
Elle laissait tomber sa tête parfumée
Sur son épaule, et lui regardait, incliné,
Son beau front, d'espérance et de paix couronné!

— Portia, murmura-t-il, cette glace dans l'ombre
Jette un reflet trop pur à cette alcôve sombre;
Ces fleurs ont trop d'éclat, tes yeux trop de langueurs;
Que ne m'accablais-tu, Portia, de tes rigueurs!
Peut-être, Dieu m'aidant, j'eusse trouvé des armes.
Mais quand tu m'as noyé de baisers et de larmes,
Dis, qui m'en peut défendre, ou qui m'en guérira?
Tu m'as fait trop heureux; ton amour me tuera!

Et comme sur le bord de la longue ottomane,
Elle attachée à lui comme un lierre au platane,
Il s'était renversé, tremblant à ce discours,
Elle le vit pâlir : O mes seules amours,
Dit-il, en toute chose il est une barrière
Où, pour grand qu'on se sente, on se jette en arrière;
De quelque fol amour qu'on ait empli son cœur,
Le désir est parfois moins grand que le bonheur.
Le ciel, ô ma beauté, ressemble à l'âme humaine :
Il s'y trouve une sphère où l'aigle perd haleine,
Où le vertige prend, où l'air devient le feu,
Et l'homme doit mourir où commence le Dieu.

La lune se voilait; la nuit était profonde,
Et nul témoin des cieux ne veillait sur le monde.
La lampe tout à coup s'éteignit. — Reste là,
Dit Portia, je m'en vais l'allumer. — Elle alla
Se baisser au foyer.— La cendre à demi morte
Couvrait à peine encore une étincelle, en sorte
Qu'elle resta longtemps. — Mais lorsque la clarté
Eut enfin autour d'eux chassé l'obscurité;
Ciel et terre, Dalti! nous sommes trois, dit-elle.
— Trois, répéta près d'eux une voix à laquelle
Répondirent au loin les voûtes du château.
Immobile, caché sous les plis d'un manteau,
Comme au seuil d'une porte une antique statue,
Onorio, debout, avait frappé leur vue.
— D'où venait-il ainsi? Les avait-il guettés
En silence longtemps, et longtemps écoutés?
De qui savait-il l'heure, et quelle patience
L'avait fait une nuit épier la vengeance?
Cependant son visage était calme et serein;
Son fidèle poignard n'était pas dans sa main;
Son regard ne marquait ni colère ni haine;
Mais ses cheveux, plus noirs, la veille, que l'ébène,
Chose étrange à penser, étaient devenus blancs.

Les amants regardaient, sous les rayons tremblants
De la lampe, déjà par l'aurore obscurcie,
Ce vieillard d'une nuit, cette tête blanchie,
Avec ses longs cheveux plus pâles que son front.
— Portia, dit-il d'un ton de voix lent et profond,
Quand ton père, en mourant, joignit nos mains, la mienne
Resta pourtant ouverte; en retirer la tienne
Était aisé. Pourquoi l'as-tu donc fait si tard?

Mais le jeune Dalti s'était levé. — Vieillard,
Ne perdons pas de temps. Vous voulez cette femme?
En garde! Qu'un de nous la rende avec son âme.

— Je le veux, dit le comte; et deux lames déjà
Brillaient en se heurtant. — Vainement la Portia
Se traînait à leurs pieds, tremblante, échevelée.
Qui peut sous le soleil tromper sa destinée?
Quand des jours et des nuits qu'on nous compte ici-bas
Le terme est arrivé, la terre sous nos pas
S'entr'ouvrirait plutôt; que sert qu'on s'en défende?
Lorsque la fosse attend, il faut qu'on y descende.

Le comte ne poussa qu'un soupir, et tomba.

Dalti n'hésita pas. — Viens, dit-il à Portia,
Sortons. — Mais elle était sans parole, et mourante.
Il prit donc d'une main le cadavre, l'amante
De l'autre, et s'éloigna. La nuit ne permit pas
De voir de quel côté se dirigeaient ses pas.

III.

Une heure est à Venise, — heure des sérénades;
Lorsqu'autour de Saint-Marc, sous les sombres arcades,

Les pieds dans la rosée, et son masque à la main,
Une nuit de printemps joue avec le matin,
Nul bruit ne trouble plus, dans les palais antiques,
La majesté des saints debout sous les portiques.
La ville est assoupie, et les flots prisonniers
S'endorment sur le bord de ses blancs escaliers.
C'est alors que de loin, au détour d'une allée,
Se détache en silence une barque isolée,
Sans voile, pour tout guide ayant son matelot,
Avec son pavillon flottant sous son falot.
Telle, au sein de la nuit, et par l'onde bercée,
Glissait, par le zéphyr lentement balancée,
La légère chaloupe où le jeune Dalti
Agitait en ramant le flot appesanti.
Longtemps, au double écho de la vague plaintive,
On le vit s'éloigner, en voguant, de la rive;
Mais lorsque la cité, qui semblait s'abaisser,
Et lentement au loin dans les flots s'enfoncer,
Eut, en se dérobant, laissé l'horizon vide,
Semblable à l'alcyon qui, dans son cours rapide,
S'arrête tout à coup, la chaloupe écarta
Ses rames sur l'azur des mers, et s'arrêta.
— Portia, dit l'étranger, un vent plus doux commence
A se faire sentir. — Chante-moi ta romance.

Peut-être que le seuil du vieux palais Luigi
Du pur sang de son maître était encor rougi;
Que tous les serviteurs sur les draps funéraires
N'avaient pas achevé leurs dernières prières;
Peut-être qu'alentour des sinistres apprêts
Les moines, s'agitant comme de noirs cyprès,
Et mêlant leurs soupirs aux cantiques des vierges,
N'avaient pas sur la tombe encore éteint les cierges;
Peut-être de la veille avait-on retrouvé
Le cadavre perdu, le front sous un pavé;
Son chien pleurait sans doute et le cherchait encore.

Mais quand Dalti parla, Portia prit sa mandore,
Mêlant sa douce voix, que l'écho répétait,
Au murmure moqueur du flot qui l'emportait.

— Quel homme fut jamais, si grand qu'il se put croire,
Certain, ayant vécu, d'avoir une mémoire
Où son souvenir, jeune et bravant le trépas,
Pût revivre une vie, et ne s'éteindre pas?
Les larmes d'ici-bas ne sont qu'une rosée
Dont un matin au plus la terre est arrosée;
Que la brise secoue, et que boit le soleil;
Puis l'oubli vient au cœur, comme aux yeux le sommeil.

Dalti, le front baissé, tantôt sur son amante
Promenait ses regards, tantôt sur l'eau dormante.
Ainsi muet, penchant sa tête sur sa main,
Il sembla quelque temps demeurer incertain.
— Portia, dit-il enfin, ce que vous pouviez faire
Vous l'avez fait; c'est bien. Parlez-moi sans mystère :
Vous en repentez-vous? — Moi! dit-elle, de quoi?
— D'avoir, dit l'étranger, abandonné pour moi
Vos biens, votre maison et votre renommée
(Il fixa de ses yeux perçants sa bien-aimée,
Et puis il ajouta d'un ton dur), — votre époux.
Elle lui répondit : J'ai fait cela pour vous;
Je ne m'en repens pas.

— O nature, nature!
Murmura l'étranger, vois cette créature;
Sous les cieux les plus doux qui la pouvaient nourrir,
Cette fleur avait mis dix-huit ans à s'ouvrir.
A-t-elle pu tomber et se faner si vite,
Pour avoir une nuit touché ma main maudite?
C'est bien, poursuivit-il, c'est bien, elle est à moi.
Viens, dit-il à Portia; viens et relève-toi.
T'est-il jamais venu dans l'esprit de connaître

Qui j'étais, qui je suis?

— Eh! qui pouvez-vous être,
Mon ami, si ce n'est un riche et beau seigneur?
Nul ne vous parle ici, qui ne vous rende honneur.

— As-tu, dit le jeune homme, autour des promenades,
Rencontré quelquefois, le soir, sous les arcades,
De ces filles de joie errant en carnaval,
Qui traînent dans la boue une robe de bal?
Elles n'ont pas toujours au bout de la journée
Du pain pour leur souper. Telle est leur destinée;
Car souvent de besoin ces spectres consumés
Prodiguent aux passants des baisers affamés.
Elles vivent ainsi. C'est un sort misérable,
N'est-il pas vrai? Le mien cependant est semblable.

— Semblable à celui-là! dit l'enfant. Je vois bien,
Dalti, que voulez rire, et qu'il n'en est rien.

— Silence! dit Dalti, la vérité tardive
Doit se montrer à vous ici, quoi qu'il arrive.
Je suis fils d'un pêcheur.

— Maria! Maria!
Prenez pitié de nous, si c'est vrai, dit Portia.

— C'est vrai, dit l'étranger. Écoutez mon histoire.
Mon père était pêcheur; mais je n'ai pas mémoire
Du jour où pour partir le destin l'appela,
Me laissant pour tout bien la barque où nous voilà.
J'avais quinze ans, je crois; je n'aimais que mon père,
Ma venue en ce monde ayant tué ma mère.
Mon véritable nom est Daniel Zoppieri.
Pendant les premiers temps mon travail m'a nourri.

Je suivais le métier qu'avait pris ma famille;
L'astre mystérieux qui sur nos têtes brille
Voyait seul quelquefois tomber mes pleurs amers
Au sein des flots sans borne et des profondes mers;
Mais c'était tout. D'ailleurs je vivais seul, tranquille,
Couchant où je pouvais, rarement à la ville.
Mon père, cependant, qui, pour un batelier,
Était fier, m'avait fait d'abord étudier;
Je savais le toscan, et j'allais à l'église;
Ainsi dès ce temps-là je connaissais Venise.

Un soir, un grand seigneur, Michel Gianinetto,
Pour donner un concert me loua mon bateau.
Sa maîtresse (c'était, je crois, la Muranese)
Y vint seule avec lui; la mer était mauvaise;
Au bout d'une heure au plus, un orage éclata.
Elle, comme un enfant qu'elle était, se jeta
Dans mes bras, effrayée, et me serra contre elle.
Vous savez son histoire, et comme elle était belle;
Je n'avais jusqu'alors rien rêvé de pareil,
Et de cette nuit-là je perdis le sommeil.

L'étranger, à ces mots, parut reprendre haleine,
Puis, Portia l'écoutant et respirant à peine,
Il poursuivit : —

Venise! ô perfide cité,
A qui le ciel donna la fatale beauté,
Je respirai cet air dont l'âme est amollie,
Et dont ton souffle impur empesta l'Italie!
Pauvre et pieds nus, la nuit j'errais sous tes palais.
Je regardais tes grands, qu'un peuple de valets
Entoure, et rend pareils à des paralytiques;
Tes nobles arrogants, et tous tes Magnifiques
Dont l'ombre est saluée, et dont aucun ne dort
Que sous un toit de marbre et sur un pavé d'or.

Je n'étais cependant qu'un pêcheur; mais, aux fêtes,
Quand j'allais au théâtre écouter les poëtes,
Je revenais le cœur plein de haine, et navré.
Je lisais, je cherchais; c'est ainsi, par degré,
Que je chassais, Portia, comme une ombre légère,
L'amour de l'Océan, ma richesse première.
Je vous vis, — je vendis ma barque et mes filets.
Je ne sais pas pourquoi, ni ce que je voulais,
Pourtant je les vendis. C'était ce que sur terre
J'avais pour tout trésor, ou pour toute misère.
Je me mis à courir, emportant en chemin
Tout mon bien, qui tenait dans le creux de ma main.
Las de marcher bientôt, je m'assis, triste et morne,
Au fond d'un carrefour, sur le coin d'une borne.
J'avais vu par hasard, auprès d'un mauvais lieu
De la place Saint-Marc, une maison de jeu.
J'y courus. Je vidai ma main sur une table,
Puis, muet, attendant l'arrêt inévitable,
Je demeurai debout. Ayant gagné d'abord,
Je résolus de suivre et de tenter le sort.
Mais pourquoi vous parler de cette nuit terrible?
Toute une nuit, Portia, le démon invincible
Me cloua sur la place, et je vis devant moi
Pièce à pièce tomber la fortune d'un roi.
Ainsi je demeurai, songeant au fond de l'âme,
Chaque fois qu'en criant tournait la roue infâme,
Que la mer était proche, et qu'à me recevoir
Serait toujours tout prêt ce lit profond et noir.
Le banquier cependant, voyant son coffre vide,
Me dit que c'était tout. Chacun d'un œil avide
Suivait mes mouvements; je tendis mon manteau.
On me jeta dedans la valeur d'un château,
Et la corruption de trente courtisanes.
Je sortis. — Je restai trois jours sous les platanes
Où je vous avais vue, ayant pour tout espoir,
Quand vous y passeriez, d'attendre et de vous voir.

Tout le reste est connu de vous.

— Bonté divine!
Dit l'enfant, est-ce là tout ce qui vous chagrine?
Quoi! de n'être pas noble? Est-ce que vous croyez
Que je vous aimerais plus, quand vous le seriez?
— Silence! dit Dalti, vous n'êtes que la femme
Du pêcheur Zoppieri; non, sur ma foi, madame,
Rien de plus.

— Et quoi rien, mon amour?

— Rien de plus,
Vous dis-je; ils sont partis comme ils étaient venus,
Ces biens. Ce fut hier la dernière journée
Où j'ai (pour vous du moins) tenté la destinée.
J'ai perdu; voyez donc ce que vous décidez.

— Vous avez tout perdu?

—Tout, sur trois coups de dés;
Tout, jusqu'à mon palais, cette barque exceptée,
Que j'ai depuis longtemps en secret rachetée.
Maudissez-moi, Portia; mais je ne ferai pas,
Sur mon âme, un effort pour retenir vos pas.
Pourquoi je vous ai prise, et sans remords menée
Au point de partager ainsi ma destinée,
Ne le demandez pas. Je l'ai fait, c'est assez.
Vous pouvez me quitter et partir; choisissez.

Portia, dès le berceau, d'amour environnée,
Avait vécu comtesse ainsi qu'elle était née.
Jeune, passant sa vie au milieu des plaisirs,
Elle avait de bonne heure épuisé les désirs,
Ignorant le besoin, et jamais, sur la terre,
Sinon pour l'adoucir, n'ayant vu de misère.
Son père, déjà vieux, riche et noble seigneur,

Quoiqu'avare, l'aimait, et n'avait de bonheur
Qu'à la voir admirer, et quand on disait d'elle
Qu'étant la plus heureuse, elle était la plus belle.
Car tout lui souriait, et même son époux,
Onorio, n'avait plié les deux genoux
Que devant elle et Dieu. Cependant, en silence,
Comme Dalti parlait, sur l'Océan immense
Longtemps elle sembla porter ses yeux errants.
L'horizon était vide, et les flots transparents
Ne reflétaient au loin, sur leur abîme sombre,
Que l'astre au pâle front qui s'y mirait dans l'ombre.
Dalti la regardait, mais sans dire un seul mot.

— Avait-elle hésité? — Je ne sais; — mais bientôt,
Comme une tendre fleur que le vent déracine,
Faible, et qui lentement sur sa tige s'incline,
Telle elle détourna la tête, et lentement
S'inclina toute en pleurs jusqu'à son jeune amant.
— Songez bien, dit Dalti, que je ne suis, comtesse,
Qu'un pêcheur; que demain, qu'après, et que sans cesse
Je serai ce pêcheur. Songez bien que tous deux,
Avant qu'il soit longtemps, nous allons être vieux.
Que je mourrai peut-être avant vous.

— Dieu rassemble
Les amants, dit Portia; nous partirons ensemble.
Ton ange en t'emportant me prendra dans ses bras.

Mais le pêcheur se tut, car il ne *croyait* pas.

CHANSONS A METTRE EN MUSIQUE,

ET FRAGMENTS.

—

Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame.

(*La Folle Journée.*)

L'ANDALOUSE.

Avez-vous vu, dans Barcelone,
Une Andalouse au sein bruni?
Pâle comme un beau soir d'automne!
C'est ma maîtresse, ma lionne!
La marquesa d'Amaëgui.

J'ai fait bien des chansons pour elle;
Je me suis battu bien souvent.
Bien souvent j'ai fait sentinelle,
Pour voir le coin de sa prunelle,
Quand son rideau tremblait au vent.

Elle est à moi, moi seul au monde.
Ses grands sourcils noirs sont à moi,
Son corps souple et sa jambe ronde,
Sa chevelure qui l'inonde,
Plus longue qu'un manteau de roi!

C'est à moi son beau col qui penche
Quand elle dort dans son boudoir,

Et sa basquina sur sa hanche,
Son bras dans sa mitaine blanche,
Son pied dans son brodequin noir!

Vrai Dieu! lorsque son œil pétille
Sous la frange de ses réseaux,
Rien que pour toucher sa mantille,
De par tous les saints de Castille,
On se ferait rompre les os.

Qu'elle est superbe en son désordre,
Quand elle tombe, le seins nus,
Qu'on la voit, béante, se tordre
Dans un baiser de rage, et mordre
En criant des mots inconnus!

Et qu'elle est folle dans sa joie,
Lorsqu'elle chante le matin,
Lorsqu'en tirant son bas de soie,
Elle fait, sur son flanc qui ploie,
Craquer son corset de satin!

Allons, mon page, en embuscades!
Allons! la belle nuit d'été!
Je veux ce soir des sérénades
A faire damner les alcades
De Tolose au Guadalété!

LE LEVER.

Assez dormir, ma belle!
Ta cavale isabelle
Hennit sous tes balcons.
Vois tes piqueurs alertes,
Et sur leurs manches vertes
Les pieds noirs des faucons.

Vois écuyers et pages,
En galants équipages,
Sans rochet ni pourpoint,
Têtes chaperonnées,
Traîner les haquenées,
Leur arbalète au poing.

Vois bondir dans les herbes
Les lévriers superbes,
Les chiens trapus crier.
En chasse, et chasse heureuse!
Allons, mon amoureuse,
Le pied dans l'étrier!

Et d'abord sous la moire,
Avec ce bras d'ivoire,
Enfermons ce beau sein,
Dont la forme divine,
Pour que l'œil la devine,
Reste aux plis du coussin.

Oh! sur ton front qui penche,
J'aime à voir ta main blanche
Peigner tes cheveux noirs;
Beaux cheveux qu'on rassemble
Les matins, et qu'ensemble
Nous défaisons les soirs!

Allons, mon intrépide,
Ta cavale rapide
Frappe du pied le sol,
Et ton bouffon balance,
Comme un soldat sa lance,
Son joyeux parasol!

Mets ton écharpe blonde
Sur ton épaule ronde,
Sur ton corsage d'or,
Et je vais, ma charmante,
T'emporter dans la mante,
Comme un enfant qui dort!

MADRID.

Madrid, princesse des Espagnes,
Il court par tes mille campagnes
Bien des yeux bleus, bien des yeux noirs.
La blanche ville aux sérénades,
Il passe par tes promenades
Bien des petits pieds tous les soirs.

Madrid, quand tes taureaux bondissent,
Bien des mains blanches applaudissent,
Bien des écharpes sont en jeux.
Par tes belles nuits étoilées,
Bien des senoras long-voilées
Descendent tes escaliers bleus.

Madrid, Madrid, moi je me raille
De tes dames à fines tailles
Qui chaussent l'escarpin étroit;
Car j'en sais une par le monde
Que jamais ni brune ni blonde
N'ont valu le bout de son doigt!

J'en sais une, et certes la duègne
Qui la surveille et qui la peigne
N'ouvre sa fenêtre qu'à moi;
Certes, qui veut qu'on le redresse
N'a qu'à l'approcher à la messe,
Fût-ce l'archevêque ou le roi.

Car c'est ma princesse andalouse !
Mon amoureuse ! ma jalouse !
Ma belle veuve au long réseau !
C'est un vrai démon ! c'est un ange !
Elle est jaune comme une orange,
Elle est vive comme un oiseau !

Oh ! quand sur ma bouche idolâtre
Elle se pâme, la folâtre,
Il faut voir, dans nos grands combats,
Ce corps si souple et si fragile,
Ainsi qu'une couleuvre agile,
Fuir et glisser entre mes bras !

Or si d'aventure on s'enquête
Qui m'a valu telle conquête,
C'est l'allure de mon cheval,
Un compliment sur sa mantille,
Puis des bonbons à la vanille
Par un beau soir de carnaval.

MADAME LA MARQUISE.

Vous connaissez que j'ai pour mie
Une Andalouse à l'œil lutin,
Et sur mon cœur, toute endormie,
Je la berce jusqu'au matin.

Voyez-la, quand son bras m'enlace,
Comme le col d'un cygne blanc,
S'enivrer, oublieuse et lasse,
De quelque rêve nonchalant.

Gais chérubins! veillez sur elle.
Planez, oiseaux, sur notre nid;
Dorez du reflet de votre aile
Son doux sommeil, que Dieu bénit!

Car toute chose nous convie
D'oublier tout, fors notre amour:
Nos plaisirs, d'oublier la vie;
Nos rideaux, d'oublier le jour.

Pose ton souffle sur ma bouche,
Que ton âme y vienne passer!
Oh! restons ainsi dans ma couche
Jusqu'à l'heure de trépasser!

Restons! L'étoile vagabonde
Dont les sages ont peur de loin[1],
Peut-être, en emportant le monde,
Nous laissera dans notre coin.

Oh! viens! dans mon âme froissée
Qui saigne encor d'un mal bien grand,
Viens verser ta blanche pensée,
Comme un ruisseau dans un torrent!

Car sais-tu, seulement pour vivre,
Combien il m'a fallu pleurer?
De cet ennui qui désenivre
Combien en mon cœur dévorer?

Donne-moi, ma belle maîtresse,
Un beau baiser, car je te veux
Raconter ma longue détresse,
En caressant tes beaux cheveux.

Or voyez qui je suis, ma mie,
Car je vous pardonne pourtant
De vous être hier endormie
Sur mes lèvres, en m'écoutant.

Pour ce, madame la marquise,
Dès qu'à la ville il fera noir,
De par le roi sera requise
De venir en notre manoir;

Et sur mon cœur, toute endormie,
La bercerai jusqu'au matin,
Car on connaît que j'ai pour mie
Une Andalouse à l'œil lutin.

[1] Dans ce temps-là, on parlait beaucoup de la comète de 1832.

Quand je t'aimais, pour toi j'aurais donné ma vie.
Mais c'est toi, de t'aimer, toi qui m'ôtas l'envie.
A tes piéges d'un jour on ne me prendra plus;
Tes ris sont maintenant et tes pleurs superflus.
Ainsi, lorsqu'à l'enfant la vieille salle obscure
Fait peur, il va tout nu décrocher quelque armure;
Il s'enferme, il revient tout palpitant d'effroi
Dans sa chambre bien noire, et dans son lit bien froid.
Et puis, lorsqu'au matin le jour vient à paraître,
Il trouve son fantôme aux plis de sa fenêtre,
Voit son arme inutile, il rit, et, triomphant,
S'écrie : Oh! que j'ai peur! oh! que je suis enfant!

AU YUNG-FRAU.

Yung-Frau, le voyageur qui pourrait sur ta tête
S'arrêter, et poser le pied sur sa conquête,
Sentirait en son cœur un noble battement,
Quand son âme, au penchant de ta neige éternelle,
Pareille au jeune aiglon qui passe et lui tend l'aile,
Glisserait et fuirait sous le clair firmament.

Yung-Frau, je sais un cœur qui, comme toi, se cache.
Revêtu, comme toi, d'une robe sans tache,
Il est plus près de Dieu que tu ne l'es du ciel.
Ne t'étonne donc point, ô montagne sublime,
Si, la première fois que j'en ai vu la cime,
J'ai cru le lieu trop haut pour être d'un mortel.

A ULRIC G.

Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme,
Ni les hérons plongeurs, ni les vieux matelots.
Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime,
Comme un soldat vaincu brise ses javelots.

Ainsi, nul œil, Ulric, n'a pénétré les ondes
De tes douleurs sans borne, ange du ciel tombé.
Tu portes dans ta tête et dans ton cœur deux mondes,
Quand le soir, près de moi, tu vas triste et courbé.

Mais laisse-moi du moins regarder dans ton âme,
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux;
Toi si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi si jeune, enviant ta blessure et tes maux.

Juillet 1829.

VENISE.

Dans Venise la rouge,
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau
Pas un falot.

Seul, assis à la Grève,
Le grand lion soulève,
Sur l'horizon serein,
Son pied d'airain.

Autour de lui, par groupes,
Navires et chaloupes,
Pareils à des hérons
Couchés en ronds,

Dorment sur l'eau qui fume,
Et croisent dans la brume,
En légers tourbillons,
Leurs pavillons.

La lune qui s'efface
Couvre son front, qui passe,
D'un nuage étoilé
Demi-voilé.

Ainsi la dame abbesse
De Sainte-Croix rabaisse

Sa cape aux larges plis
Sur son surplis.

Et les palais antiques,
Et les graves portiques,
Et les blancs escaliers
Des chevaliers,

Et les ponts, et les rues,
Et les mornes statues,
Et le golfe mouvant
Qui tremble au vent,

Tout se tait, fors les gardes
Aux longues hallebardes,
Qui veillent aux créneaux
Des arsenaux.

— Ah! maintenant plus d'une
Attend, au clair de lune,
Quelque jeune muguet,
L'oreille au guet.

Pour le bal qu'on prépare,
Plus d'une qui se pare,
Met devant son miroir
Le masque noir.

Sur sa couche embaumée,
La Vanina pâmée
Presse encor son amant,
En s'endormant;

Et Narcissa, la folle,
Au fond de sa gondole
S'oublie en un festin
Jusqu'au matin.

Et qui, dans l'Italie,
N'a son grain de folie?
Qui ne garde aux amours
Ses plus beaux jours?

Laissons la vieille horloge,
Au palais du vieux doge,
Lui compter de ses nuits
Les longs ennuis.

Comptons plutôt, ma belle,
Sur ta bouche rebelle
Tant de baisers donnés...
Ou pardonnés.

Comptons plutôt tes charmes,
Comptons les douces larmes
Qu'à nos yeux a coûté
La volupté!

STANCES.

Que j'aime à voir dans la vallée
Désolée
Se lever comme un mausolée
Les quatre ailes d'un noir moutier!
Que j'aime à voir, près de l'austère
Monastère,
Au seuil du baron feudataire,
La croix blanche et le bénitier!

Vous, des antiques Pyrénées
Les aînées,
Vieilles églises décharnées,
Maigres et tristes monuments,
Vous que le temps n'a pu dissoudre,
Ni la foudre,
De quelques grands monts mis en poudre
N'êtes-vous pas les ossements?

J'aime vos tours à tête grise,
Où se brise
L'éclair qui passe avec la brise.
J'aime vos profonds escaliers
Qui, tournoyant dans les entrailles
Des murailles,
A l'hymne éclatant des ouailles
Font répondre tous les piliers!

Oh! lorsque l'ouragan, qui gagne
La campagne,

Prend par les cheveux la montagne
Que le temps d'automne jaunit,
Que j'aime, dans le bois qui crie
Et se plie,
Les vieux clochers de l'abbaye,
Comme deux arbres de granit!

Que j'aime à voir, dans les vesprées
Empourprées,
Jaillir en veines diaprées
Les rosaces d'or des couvents!
Oh! que j'aime, aux voûtes gothiques
Des portiques,
Les vieux saints de pierre athlétiques
Priant tout bas pour les vivants!

SONNET.

Que j'aime le premier frisson d'hiver! le chaume
Sous le pied du chasseur refusant de ployer!
Quand vient la pie aux champs que le foin vert embaume,
Au fond du vieux château s'éveille le foyer;

C'est le temps de la ville. — Oh! lorsque, l'an dernier,
J'y revins, que je vis ce bon Louvre et son dôme,
Paris et sa fumée, et tout ce beau royaume
(J'entends encore au vent les postillons crier),

Que j'aimais ce temps gris, ces passants, et la Seine
Sous ses mille falots assise en souveraine!
J'allais revoir l'hiver. — Et toi, ma vie, et toi,

Oh! dans tes longs regards j'allais tremper mon âme;
Je saluais tes murs. — Car, qui m'eût dit, madame,
Que votre cœur sitôt avait changé pour moi?

Août 1829.

BALLADE A LA LUNE.

C'était, dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un i.

Lune, quel esprit sombre
Promène au bout d'un fil,
Dans l'ombre,
Ta face et ton profil?

Es-tu l'œil du ciel borgne?
Quel chérubin cafard
Nous lorgne
Sous ton masque blafard?

N'es-tu rien qu'une boule?
Qu'un grand faucheux bien gras
Qui roule
Sans pattes et sans bras?

Es-tu, je t'en soupçonne,
Le vieux cadran de fer
Qui sonne
L'heure aux damnés d'enfer?

Sur ton front qui voyage,
Ce soir ont-ils compté
Quel âge
A leur éternité?

Est-ce un ver qui te ronge,
Quand ton disque noirci
S'allonge
En croissant rétréci?

Qui t'avait éborgnée
L'autre nuit? T'étais-tu
Cognée
A quelque arbre pointu?

Car tu vins, pâle et morne,
Coller sur mes carreaux
Ta corne,
A travers les barreaux.

Va, lune moribonde,
Le beau corps de Phœbé
La blonde
Dans la mer est tombé.

Tu n'en es que la face,
Et déjà, tout ridé,
S'efface
Ton front dépossédé.

Rends-nous la chasseresse;
Blanche, au sein virginal,
Qui presse
Quelque cerf matinal!

Oh! sous le vert platane!
Sous les frais coudriers,
Diane,
Et ses grands lévriers!

Le chevreau noir qui doute,
Pendu sur un rocher,
L'écoute,
L'écoute s'approcher.

Et, suivant leurs curées,
Par les vaux, par les blés,
Les prées,
Ses chiens s'en sont allés.

Oh! le soir, dans la brise,
Phœbé, sœur d'Apollo,
Surprise
A l'ombre, un pied dans l'eau!

Phœbé qui, la nuit close,
Aux lèvres d'un berger
Se pose,
Comme un oiseau léger.

Lune, en notre mémoire,
De tes belles amours
L'histoire
T'embellira toujours.

Et, toujours rajeunie,
Tu seras du passant
Bénie,
Pleine-lune ou croissant.

T'aimera le vieux pâtre
Seul, tandis qu'à ton front
D'albâtre
Ses dogues aboîront.

T'aimera le pilote
Dans son grand bâtiment
Qui flotte
Sous le clair firmament!

Et la fillette preste
Qui passe le buisson,
Pied leste,
En chantant sa chanson.

Comme un ours à la chaîne,
Toujours sous tes yeux bleus
Se traîne
L'Océan montueux.

Et qu'il vente ou qu'il neige,
Moi-même, chaque soir,
Que fais-je,
Venant ici m'asseoir?

Je viens voir, à la brune,
Sur le clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

Peut-être quand déchante[1]
Quelque pauvre mari,
Méchante,
De loin tu lui souris

Dans sa douleur amère,
Quand au gendre béni
La mère
Livre la clef du nid,

1 Ces vers et les suivants avaient été supprimés dans la 1re édition.

Le pied dans sa pantoufle.
Voilà l'époux tout prêt
Qui mouille
Le bougeoir mélancolique.

Au pudique hymenée
La vierge qui se croit
Bénie,
Couchée en son lit froid.

Mais monsieur tout en flamme
Commence à ronfler
Madame
Qui commence à crier.

Ouf! (dit-il) je travaille,
Ma bonne, et ne fais rien
Qui vaille;
Tu ne te tiens pas bien.

Et vite il se dépêche.
Mais quel démon caché
L'empêche
De commettre un péché?

— Ah! dit-il, prenons garde.
Quel témoin curieux
Regarde
Avec ces deux grands yeux?

Et c'est, dans la nuit brune,
Sur son clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

MARDOCHE.

> Voudriez-vous dire, comme de fait on peut logicalement inférer, que par ci-devant le monde eût été fat, maintenant serait devenu sage?
>
> (PANTAGRUEL, liv. V.)

I.

J'ai connu, l'an dernier, un jeune homme nommé
Mardoche, qui vivait nuit et jour enfermé.
O prodige! il n'avait jamais lu de sa vie
Le Journal de Paris, ni n'en avait envie.
Il n'avait vu ni Kean, ni Bonaparte, ni
Monsieur de Metternich; — quand il avait fini
De souper, se couchait, précisément à l'heure
Où (quand par le brouillard la chatte rôde et pleure)
Monsieur Hugo va voir mourir Phébus le blond.
Vous dire ses parents, cela serait trop long.

II.

Bornez-vous à savoir qu'il avait la Pucelle
D'Orléans pour aïeule en ligne maternelle.
D'ailleurs son compagnon, compère et confident,
Était un chien anglais, bon pour l'œil et la dent.
Cet homme, ainsi reclus, vivait en joie. — A peine
Le spleen le prenait-il quatre fois par semaine.
Pour ses moments perdus, il les donnait parfois
A l'art mystérieux de charmer par la voix;
Les Muses visitaient sa demeure cachée,
Et quoiqu'il fît rimer *idée* avec *fâchée*,

III.

On le lisait. C'était du reste un esprit fort;
Il eût fait volontiers d'une tête de mort,
Un falot, et mangé sa soupe dans le crâne
De sa grand'mère. — Au fond, il estimait qu'un âne,
Pour Dieu, qui nous voit tous, est autant qu'un ânier.
Peut-être que n'ayant pour se désennuyer
Qu'un livre (c'est le cœur humain que je veux dire),
Il avait su trop tôt et trop avant y lire :
C'est un grand mal d'avoir un esprit trop hâtif.
— Il ne dansait jamais au bal par ce motif.

IV.

Je puis certifier pourtant qu'il avait l'âme
Aussi tendre en tout point qu'un autre, et que sa femme
(En ne le faisant pas c—u) n'eût pas été
Plus fort ni plus souvent battue, en vérité,
Que celle de monsieur de C***. En politique,
Son sentiment était très-aristocratique,
Et je dois avouer qu'à consulter son goût,
Il aimait mieux la Porte et le sultan Mahmoud
Que la chrétienne Smyrne, et ce bon peuple hellène
Dont les flots ont rougi la mer Hellespontienne,

V.

Et taché de leur sang tes marbres, ô Paros!
— Mais la chose ne fait rien à notre héros.
Bien des heures, des jours, bien des longues semaines
Passèrent, sans que rien dans les choses humaines
Le tentât d'y rentrer. — Tout à coup, un beau jour ..

Fut-ce l'ambition, ou bien fut-ce l'amour?
(Peut-être tous les deux, car ces folles ivresses
Viennent à tout propos déranger nos paresses);
Quoi qu'il en soit, lecteur, voici ce qu'il advint
A mon ami Mardoche, en l'an 1820 :

VI.

Je ne vous dirai pas quelle fut la douairière
Qui lui laissa son bien en s'en allant en terre,
Sur quoi de cénobite il devint élégant,
Et n'allait plus qu'en fiacre au boulevard de Gand.
Que dorme en paix ta cendre, ô quatre fois bénie,
Douairière, pour le jour où cette sainte envie,
Comme un rayon d'en haut, te vint prendre en toussant,
De demander un prêtre et de cracher le sang!
Ta tempe fut huilée, et sous la lame neuve
Tu te laissas clouer, comme dit Sainte-Beuve.

VII.

Tes meubles furent mis, douairière, au Châtelet,
Chacun vendu le tiers de l'argent qu'il valait.
De ta robe de noce on fit un parapluie;
Ton boudoir, ô Vénus! devint une écurie.
Quatre grands lévriers chassèrent du tapis
Ton chat, qui, de tout temps sur ton coussin tapi,
S'était frotté le soir l'oreille à ta pantoufle,
Et qui, maigre aujourd'hui, la queue au vent, s'essouffle
A courir sur les toits des repas incertains.
— Admirable matière à mettre en vers latins!

VIII.

Je ne vous dirai pas non plus à quelle dame
Mardoche ayant d'abord laissé prendre son âme,

Une lèvre à la turque, et, sous un col de cygne,
Un sein vierge et doré comme la jeune vigne;
Telle que par instant Giorgione en devina,
Ou que dans cette histoire était la Rosina.

XIV.

Il en est de l'amour comme des litanies
De la Vierge. — Jamais on ne les a finies;
Mais une fois qu'on les commence, on ne peut plus
S'arrêter. — C'est un mal propre aux fruits défendus.
C'est pourquoi chaque soir la nuit était bien proche
Et le soleil bien loin, quand mon ami Mardoche
Quittait la jalousie écartée à demi,
D'où l'indiscret lorgnon plongeait sur l'ennemi.
— Même, quand il faisait clair de lune, l'aurore
A son poste souvent le retrouvait encore.

XV.

Philosophes du jour, je vous arrête ici.
O sages demi-dieux, expliquez-moi ceci.
On ne volerait pas à coup sûr une obole
A son voisin; pourtant, quand on peut on lui vole...
Sa femme! — Car il faut, ô lecteur bien appris,
Vous dire que Rosine, entre tous les maris,
Avait reçu du ciel, par les mains d'un notaire,
Le meilleur qu'à Dijon avait trouvé son père.
On pense, avec raison, que la mère, en partant,
N'avait rien oublié sur le point important.

XVI.

Rien n'est plus amusant qu'un premier jour de noce;
Au débotté d'ailleurs on avait pris carrosse.

Le reste à l'avenant. — Sans compter les chapeaux
D'Herbeau, rien n'y manquait. — C'est un méchant propos
De dire qu'à six ans une poupée amuse
Autant qu'à dix-neuf ans un mari. — Mais tout s'use.
Une lune de miel n'a pas trente quartiers
Comme un baron Saxon. — Et gare les derniers!
L'amour (hélas! l'étrange et la fausse nature!)
Vit d'inanition, et meurt de nourriture.

XVII.

Et puis, que faire? — Un jour, c'est bien long. — Et demain?
Et toujours? — L'ennui gagne. — A quoi rêver au bain?
— Hélas! l'Oisiveté s'endort, laissant sa porte
Ouverte. — Entre l'Amour. — Pour que la Raison sorte,
Il ne faut pas longtemps. La vie en un moment
Se remplit; — on se trouve avoir pris un amant.
— L'un attaque en hussard la déesse qu'il aime,
L'autre fait l'écolier; chacun a son système.
Hier un de mes amis, se trouvant à souper
Auprès d'une duchesse, eut soin de se tromper

XVIII.

De verre. — Mais vraiment, dit la dame en colère,
Êtes-vous fou, monsieur? vous buvez dans mon verre.
— O l'homme peu galant, qui ne répondit rien,
Si ce n'est : — Faites-en, madame, autant du mien.
Assurément, lecteur, le tour était perfide,
Car, l'ayant pris tout plein, il le replaça vide.
La dame avait du blanc, et pourtant en rougit.
Qu'y faire? On chuchota. Dieu sut ce qu'on en dit.
Mon Dieu, qui peut savoir lequel on récompense
Le mieux, ou du respect — ou de certaine offense?

XIX.

Je n'ai dessein, lecteur, de faire aucunement
Ici ce qu'à Paris l'on appelle un roman.
Peu s'en faut qu'un auteur, qui pas à pas chemine,
Ne vous fasse coucher avec son héroïne.
Ce n'est pas ma manière, et, si vous permettez,
Ce sera quinze jours que nous aurons sautés.
— Un dimanche (observez qu'un dimanche la rue
Vivienne est tout à fait vide, et que la cohue
Est aux Panoramas, ou bien au boulevard),
Un dimanche matin, une heure, une heure un quart,

XX.

Mardoche, habit marron, en landau de louage,
Par-devant Tortoni passait en grand tapage.
Gare! criait le groom. — Quoi! Mardoche en landau?
—Oui.—La grisette à pied, trottant comme un perdreau,
Jeta plus d'une fois sans doute à la portière
Du jeune gentleman l'œillade meurtrière.
Mais il n'y prit pas garde; un important projet
A ses réflexions semblait donner sujet.
Son regard était roide, et jamais diplomate
Ne parut plus guindé, ni plus haut sur cravate.

XXI.

Où donc s'en allait-il? — Il allait à Meudon.
—Quoi! si matin, si loin, si vite? Et pourquoi donc?
—Le voici.—D'où sait-on, s'il vous plaît, qu'on approche
D'un village, sinon qu'on en entend la cloche?
Or la cloche suppose un clocher, —le clocher

Un curé. — Le curé, quand c'est jour de prêcher,
A besoin d'un bedeau. — Le bedeau, d'ordinaire,
Est en même temps cuistre à l'école primaire.
Or le cuistre du lieu, lecteur, était l'ancien
Allié des parents de Mardoche, et le sien.

XXII.

Ayant donc débarqué, notre héros fit mettre[1]
Sa voiture en un lieu sûr, qu'il pût reconnaître,
Puis s'éloigna, sans trop regarder son chemin,
D'un pas plus mesuré qu'un sénateur romain.
Longtemps et lentement, comme un bâilleur aux grues,
Il marcha, coudoyant le monde par les rues.
Il savait dès longtemps que le bon magister,
Les dimanches matin, sortait pour prendre l'air;
C'est pourquoi, sans l'aller demander à sa porte,
Il détourna d'abord le coin du bois, en sorte

XXIII.

Qu'au bout de trente pas il était devant lui :
« *And how do you do*, mon bon père, aujourd'hui? »
Le vieillard, à vrai dire, un peu surpris, et comme
Distrait d'un rêve, ôta de ses lèvres la pomme
De sa canne. — Mon fils, tout va bien, Dieu merci,
Dit-il; et quel sujet vous fait venir ici?
— Sujet, reprit Mardoche, excessivement sage,
Très-moral, un sujet très-logique. Je gage
Ma barbe et mon bonnet qu'on pourrait vous donner
Dix-sept éternités pour nous le deviner.

[1] Ces vers, jusqu'à la strophe XL, avaient été retranchés à la 1re édition.

XXIV.

La matinée était belle; les alouettes
Commençaient à chanter; quelques lourdes charrettes
Soulevaient çà et là la poussière. C'était
Un de ces beaux matins un peu froids, comme il fait
En octobre. Le ciel secouait de sa robe
Les brouillards vaporeux sur le terrestre globe.
— Asseyez-vous, mon fils, dit le prêtre; voilà
L'un des plus beaux instants du jour. — Pour ce vent-là,
Je le crois usurier, mon père, dit Mardoche,
Car il vous met la main malgré vous à la poche.

XXV.

— L'un des plus beaux instants, mon fils, où les humains
Puissent à l'Éternel tendre leurs faibles mains;
L'âme s'y sent ouverte, et la prière aisée.
— Oui, mais nous avons là les pieds dans la rosée,
Bon père; autant vaudrait prier en plus bas lieu.
— Les monts, dit le vieillard, sont plus proches de Dieu,
Ce sont ses vrais autels; et si le saint prophète
Moïse le put voir, ce fut au plus haut faîte.
— Hélas! reprit Mardoche, un homme sur le haut
Du plus pointu des monts, serait-ce la Jung-Frau,

XXVI.

Me fait le même effet justement qu'une mouche
Au bout d'un pain de sucre. Ah! bon père, la bouche
Des hommes, à coup sûr, les met haut, mais leurs pieds
Les mettent bas. — Mon fils, dit le docteur, voyez

Que vos cheveux sont d'or et les miens sont de neige.
Attendez que le temps vienne.—Et qu'en apprendrai-je?
Prit l'autre, souriant de son méchant souris;
Science des humains n'est-elle pas mépris? —
Il s'assit à ce mot. — Laissons cela, mon père,
Dit-il, je suis venu pour vous parler d'affaire.

XXVII.

Comme vous le disiez tout à l'heure, je suis
Jeune, par conséquent amoureux. Je ne puis
Voir ma maîtresse; elle a son mari. La fenêtre
Est haute, à parler franc, et... — Je vous ai vu naître,
Mon ami, dit le prêtre, et je vous ai tenu
Sur les fonts baptismaux. Quand vous êtes venu
Au monde, votre père (et que Dieu lui pardonne,
Car il est mort) vous prit des bras de votre bonne,
Et me dit : Je le mets sous la protection
Du ciel; qu'il soit sauvé de la corruption!

XXVIII.

— Le malheur, dit Mardoche, est que les demoiselles
Sont toutes, par nature ou par mode, cruelles;
Car je vous entends bien, et je sais que c'est mal.
Mais que voudriez-vous, monsieur, qu'on fît au bal?
— Oui! vous avez raison, dit le bedeau, le monde
Est un lieu de misère et de pitié profonde.
— Donc, dit Mardoche, avec votre consentement,
Je reprends mon récit et mon raisonnement.
Or je ne puis pas voir ma maîtresse; hier même
J'ai failli m'y casser le cou. — Bonté suprême!

XXIX.

Dit le bedeau, c'est Dieu qui vous aurait frappé.
Quel est le malheureux que vous avez trompé?
—Malheureux? dit Mardoche; il n'en sait rien, mon père.
—Il n'en sait rien, mon fils! Nul secret sur la terre
N'est secret bien longtemps. —Bon, dit Mardoche, mais
Je ne bavarde guère, et je n'écris jamais.
— Et quand cela serait, mon fils, je le demande,
Une injure cachée en est-elle moins grande?
En aurez-vous donc moins desséché, désuni
Un lien que la main d'un prêtre avait béni?

XXX.

En aurez-vous moins fait le plus coupable outrage
A la société, dans sa loi la plus sage?
Ce secret, qu'à jamais la terre ignorera,
Pensez-vous que le ciel, qui le sait, l'oublira?
Songez à ce que c'est qu'un monde, et que le nôtre
A quatre pas de long, et, pour l'horizon, l'autre.
— Quittons ce sujet-ci, dit Mardoche, je vois
Que vous avez le crâne autrement fait que moi.
Je vous racontais donc comme quoi ma maîtresse
Était gardée à vue : on la promène en lesse.

XXXI.

— Et l'on a, dit le prêtre, éminemment raison.
Ah! qu'elle pense donc à garder sa maison,
A vouer au Seigneur un cœur exempt de feinte,
A donner à ses fils un lait pur, et la crainte
Du ciel. — Mon révérend, dit l'autre, les oiseaux

Qui sont les plus charmants sont ceux qui chantent faux.
Ne vous paraît-il pas simple et tout ordinaire
Qu'un rossignol soit laid, honteux, lorsqu'au contraire
Le paon, ce mal-appris, porte un manteau doré,
Comme un diacre à Noël à côté du curé?

XXXII.

Ne vous étonnez donc aucunement, bon père,
Que le plus bel oiseau que nous ayons sur terre,
La femme, chante faux, et sur ce, laissez-moi
Vous finir mon récit, je vous dirai pourquoi.
Hier donc, je revenais, ayant failli me rompre
Les... — Et, dit le vieillard, qui donc l'a pu corrompre
Ainsi, fils d'un tel père, et jeune comme il est!
N'est-ce pas monstrueux? — J'ai, dit Mardoche, fait
Mes classes de bonne heure; et puis, dans les familles,
Voyez-vous, j'ai toujours trouvé quatre ou cinq filles

XXXIII.

Contre un ou deux garçons, ce qui m'a fait penser
Qu'on pouvait en aimer la moitié sans blesser
Dieu. — Dieu! mon cher enfant? voyons, soyez sincère :
Y croyez-vous? — Monsieur, dit Mardoche, Voltaire
Y croyait. — Comment donc l'offensez-vous ainsi?
— Or, dit le jouvenceau, je reprends mon récit.
J'adore cette femme, et ne connais de joie
Qu'à la voir : vous sentez qu'il faut que je la voie;
Et j'ai compté sur vous dans cette occasion.
— Sur moi! dit le bedeau, perdez-vous la raison?

XXXIV.

— La raison, révérend, hélas! je l'ai perdue;

Et si, par un miracle, elle m'était rendue,
Vous me la verriez fuir, ou plutôt renvoyer
Comme un pigeon fidèle au toit du colombier.
Ah! secourez-moi donc; votre bonne assistance
Peut seule me sauver dans cette circonstance.
— Et de quelle façon, mon ami? — Vous sentez,
Dit Mardoche, que j'ai cherché de tous côtés,
Pour la voir, une chambre, un lit, un trou, n'importe;
Y venir n'était rien, mais il faut bien qu'on sorte,

XXXV.

Et le rustre la guette. — Eh bien! dit le bedeau,
Puis-je l'en empêcher? — Vous avez un très-beau
Lit à rideaux bleu-ciel, monsieur; un presbytère
N'est pas suspect... — Jamais! dit le vieillard. — Bon père,
Dit l'autre, je n'ai pas si peu de temps vécu,
Qu'au premier jour d'ennui je croie une vertu,
De partir (en parlant ainsi, l'ami Mardoche
Tirait tout bas un long pistolet de sa poche).
— Porter la main sur vous, mon fils! dit le chrétien.
En êtes-vous donc là? ne croyez-vous à rien?

XXXVI.

— Révérend, répondit Mardoche, je m'ennuie.
Shakspeare, dans *Hamlet*, dit qu'on tient à la vie
Parce qu'on ne sait pas ce qu'on doit voir après;
Les vers me semblent beaux, mais ils seraient plus vrais
S'ils disaient qu'on y tient parce qu'une cervelle
A peur d'un pistolet qui s'applique sur elle,
Pour la faire craquer et sauter d'un seul bond,
Comme un bouchon de vin de Champagne, au plafond.
Je ne suis pas douillet. — Un suicide! on se damne,
Mon fils! — Nous n'avons pas, dit Mardoche, le crâne

XXXVII.

Fait de même. — Attendez du moins jusqu'à demain,
Mon fils, et retirez ceci de votre main.
Songez-y donc : chez moi ! dans ma chambre ! une femme !
Mon enfant, un suicide ! Ah ! songez à votre âme.
— Henri huit, révérend, dit Mardoche, fut veuf
De sept reines, tua deux cardinaux, dix-neuf
Évêques, treize abbés, cinq cents prieurs, soixante-
Un chanoine, quatorze archidiacres, cinquante
Docteurs, douze marquis, trois cent dix chevaliers,
Vingt-neuf barons chrétiens, et six vingts roturiers.

XXXVIII.

Moi je n'en tuerai qu'un, révérend ; mais, de grâce,
Parlez, et dites-nous ce qu'il vous plaît qu'on fasse?
— Qu'on fasse ! dit le prêtre ; et l'enfer, mon cher fils !
L'enfer ! — Monsieur, reprit Mardoche, je ne puis
Répondre là-dessus, n'ayant eu pour nourrice
Qu'une chèvre. — Le bout de l'arme tentatrice
Brillait au plein soleil. — Eh bien ! je le veux bien,
S'écria le vieillard, mais vous n'en direz rien,
Sur votre foi, mon fils ! songez à ce qu'on pense...
— Touchez là, dit Mardoche, et Dieu vous récompense !

XXXIX.

Telle fut, de tout point, la conversation
Qu'avec son oncle Évrard Mardoche eut à Meudon
(Car Évrard du bedeau fut le nom véritable).
De l'oncle ou du neveu qui fut le plus coupable?
Le neveu fut impie, et l'oncle fut trop bon.
L'un plaidait pour le ciel, l'autre pour le démon.

Le parallèle prête à faire une élégie :
Oncle, tu fus trop bon ; neveu, tu fus impie.
Mais n'importe ; il suffit de savoir pour l'instant,
Quel qu'en soit le motif, que Mardoche est content.

XL.

De plus, j'ai déjà dit que c'était jour de fête.
Une fête à Meudon tourne plus d'une tête ;
Et qui pouvait savoir, tandis que, soucieux,
Notre héros à terre avait fixé ses yeux,
Ce qu'il cherchait encor ? — Le fait est qu'en silence
Au digne magister il fit sa révérence,
Puis s'éloigna pensif, sans trop regarder où,
La tête basse, et, comme on dit, à pas de loup.
— Toujours un amoureux s'en va tête baissée,
Cheminant de son pied moins que de sa pensée.

XLI.

Heureux un amoureux ! — Il ne s'enquête pas
Si c'est pluie ou gravier dont s'attarde son pas.
On en rit ; c'est hasard s'il n'a heurté personne.
Mais sa folie au front lui met une couronne,
A l'épaule une pourpre, et devant son chemin
La flûte et les flambeaux, comme un jeune Romain !
Tel était celui-ci, qu'à sa mine inquiète
On eût pris pour un fou, sinon pour un poëte.
Car vous verriez plutôt une moisson sans pré,
Sans serrure une porte, et sans nièce un curé,

XLII.

Que sans manie un homme ayant l'amour dans l'âme.
Comme il marchait pourtant, un visage de femme,

Qui passa tout à coup sous un grand voile noir,
Le jeta dans un trouble horrible à concevoir.
Qu'avait-il? Qu'était donc cette beauté voilée?
Peut-être sa Rosine! — Au detour de l'allée
Avait-il reconnu, sous les plis du schall blanc,
Sa démarche à l'anglaise et son pas nonchalant?
Elle n'était pas seule; un homme à face pâle
L'accompagnait d'un air d'aisance conjugale.

XLIII.

Quoi qu'il en soit, lecteur, notre héros suivit
Cette beauté voilée, aussitôt qu'il la vit.
Longtemps et lentement, au bord de la terrasse,
Il marcha comme un chien basset sur une trace,
Toujours silencieux, car il délibérait
S'il devait passer outre ou bien s'il attendrait.
L'ennemi tout à coup, à sa grande surprise,
Fit volte-face. Il vit que l'instant de la crise
Approchait; tenant donc le pied ferme, aussitôt
Il rajusta d'un coup son col et son jabot.

XLIV.

Muses! — depuis le jour où John Bull, en silence,
Vit jadis par Brummel, en dépit de la France,
Les gilets blancs proscrits, et jusques aux talons
(Exemple monstrueux!) traîner les pantalons;
Jusqu'à ces heureux temps où nos compatriotes
Enfin jusqu'à mi-jambe ont relevé leurs bottes,
Et, ramenant au vrai tout un siècle enhardi,
Dégagé du maillot le mollet du dandy!
Si jamais, retroussant sa royale moustache,
Gentilhomme au plein vent fit siffler sa cravache;

XLV.

D'un air tendre et rêveur, si jamais merveilleux,
Pour montrer une bague, écarta ses cheveux;
Oh! surtout, si jamais manchon aristocrate
Fit mollement plier la douillette écarlate,
Ou si jamais, pareil à l'étoile du soir,
Pût sous un voile épais scintiller un œil noir;
O muses d'Hélicon! — ô chastes Piérides!
Vous qui du double roc buvez les eaux rapides,
Dites, ne fut-ce pas lorsque, la canne en l'air,
Mardoche en sautillant passa comme un éclair?

XLVI.

Ce ne fut qu'un coup d'œil, et, bien que passé maître,
Notre époux, à coup sûr, n'y put rien reconnaître.
Un vieux Turc accroupi, qui près de là fumait,
N'aurait pas eu le temps de dire — Mahomet.
La dame, je crois même, avait tourné la tête;
Et, sans s'inquiéter autrement de la fête,
Ni des gens de l'endroit, ni de son bon parent,
Mardoche regagna sa voiture en courant.
A Paris! — dit le groom en fermant la portière.
A Paris! O l'étrange et la plaisante affaire!

XLVII.

Lecteur, qui ne savez que penser de ceci,
Et qui vous préparez à froncer le sourcil,
Si vous n'avez déjà deviné que Mardoche
Emportait de Meudon un billet dans sa poche,

Vous serez, en rentrant, étonné de le voir
Se jeter tout soudain le nez contre un miroir,
Demander du savon, et gronder sa servante;
Puis, laissant son laquais glacé par l'épouvante,
Se vider sur le front, ainsi qu'un flot lustral,
Un flacon tout entier d'huile de Portugal.

XLVIII.

Vénus! flambeau divin! — astre cher aux pirates!
Astre cher aux amants! — tu sais que de cravates,
Un jour de rendez-vous, chiffonne un amoureux;
Tu sais combien de fois il en refait les nœuds!
Combien coule sur lui de lait de rose et d'ambre!
Tu sais que de gilets et d'habits par la chambre
Vont traînant au hasard, mille fois essayés,
Pareils à des blessés qu'on heurte et foule aux pieds;
Vous surtout, dards légers, qu'en ses doctes emphases
Delille a consacrés par quatre périphrases [1]!

XLIX.

O bois silencieux! ô lacs! — ô murs gardés!
Balcons quittés si tard! si vite escaladés!
Masques, qui ne laissez entrevoir d'une femme
Que deux trous sous le front qui lui vont jusqu'à l'âme!
O capuchons discrets! — ô manteaux de satin
Que presse sur la taille une amoureuse main!
Amour, mystérieux amour, douce misère!
Et toi, lampe d'argent, pâle et fraîche lumière
Qui fais les douces nuits plus blanches que le lait!
— Soutenez mon haleine en ce divin couplet!

[1] Les épingles.

L.

Je veux chanter ce jour d'éternelle mémoire
Où, son dîner fini, devant qu'il fît nuit noire,
Notre héros, le nez caché sous son manteau,
Monta dans sa voiture une heure au moins trop tôt!
Oh! qu'il était joyeux, et, quoiqu'on n'y vît goutte,
Que de fois il compta les bornes de la route!
Lorsqu'enfin le tardif marchepied s'abaissa,
Comme, le cœur battant, d'abord il s'élança!
Tout le quartier dormait profondément, en sorte
Qu'il leva lentement le marteau de la porte.

LI.

Êtes-vous quelquefois sorti par un temps doux,
Le soir, seul, en automne, — ayant un rendez-vous?
Il est de trop bonne heure, et l'on ne sait que faire
Pour tuer, comme on dit, le temps, ou s'en distraire.
On s'arrête, on revient. — De guerre lasse, enfin,
On entre. — On va poser son front sur un coussin, —
Sur le bord de son lit, — place à jamais sacrée!
Tiède encor des parfums d'une tête adorée!
— On écoute, — on attend. — L'ange du souvenir
Passe, et vous dit tout bas : « L'entends-tu pas venir? »

LII.

J'ai vu, sur les autels, le pudique hyménée
Joindre une sèche main de prude surannée
A la main sans pudeur d'un roué de vingt ans.
Au Havre, dans un bal, j'ai vu les yeux mourants
D'une petite Anglaise, à l'air mélancolique,
Jeter un long regard plein d'amour romantique

Sur un buveur de punch, et qui, dans le moment,
Venait de se griser abominablement!
J'ai vu des apprentis se vendre à des douairières,
Et des Almaviva payer leurs chambrières.

LIII.

Est-il donc étonnant qu'une fois, à Paris,
Deux jeunes cœurs se soient rencontrés — et compris?
Hélas! de belles nuits le ciel nous est avare
Autant que de beaux jours! — Frère, quand la guitare
Se mêle au vent du soir, qui frise vos cheveux,
Quand le clairet vous a ranimé de ses feux,
Oh! que votre maîtresse, alors surtout, soit belle!
Sinon, quand vous voudrez jeter les yeux sur elle,
Vous sentirez le cœur vous manquer, et soudain
L'instrument, malgré vous, tomber de votre main.

LIV.

L'auteur du présent livre, en cet endroit, supplie
Sa lectrice, si peu qu'elle ait la main jolie
(Comme il n'en doute pas), d'y jeter un moment
Les yeux, et de penser à son dernier amant.
Qu'elle songe, de plus, que Mardoche était jeune,
Amoureux, qu'il avait pendant un mois fait jeûne,
Que la chambre était sombre, et que jamais baisé
Plus long ni plus ardent ne put être posé
D'une bouche plus tendre, et sur des mains plus blanches
Que celles que Rosine eut au bout de ses manches.

LV.

Car, à dire le vrai, ce fut la Rosina
Qui parut tout à coup quand la porte tourna.

Je ne sais, ô lecteur, si notre ami Mardoche
En cette occasion crut son bien sans reproche,
Mais il en profita. — Pour la table, le thé,
Les biscuits et le feu, ce fut vite apporté.
— Il pleuvait à torrents. — Qu'on est bien deux à table!
Une femme! un souper! Je consens que le diable
M'emporte, si jamais j'ai souhaité d'avoir
Rien autre chose avant de me coucher le soir.

LVI.

Lecteur, remarquez bien cependant que Rosine
Était blonde, l'œil noir, avait la jambe fine,
Même, hormis les pieds qu'elle avait un peu forts,
Joignait les qualités de l'esprit et du corps.
Il paraît donc assez simple et facile à croire
Que son féal époux, sans être d'humeur noire,
Voulût la surveiller. — Peut-être qu'il était
Averti de l'affaire en dessous; le fait est
Que Mardoche et sa belle, au fond, ne pensaient guère
A lui, quand il cria, comme au festin de Pierre :

LVII.

Ouvrez-moi !! — Pechero! dit la dame, je suis
Perdue! — Où se cacher, Mardoche? — Au fond d'un puits.
Il s'y serait jeté, de peur de compromettre
La reine de son cœur. Il ouvrit la fenêtre.
Stratagème excellent! — Rien n'était mieux trouvé.
Et reste! Il se démit le pied sur un pavé.
O bizarre destin! ô fortune inconstante!
O malheureux amant! Plus malheureuse amante!

Cette ilu est usée, et nous la donnons telle
Par grand éloignement de la mode nouvelle.

Après ce coup fatal qu'allez-vous devenir,
Hélas! et comment donc ceci va-t-il finir?

LVIII.

De tout temps les époux, grands dénoueurs de trames,
Ont mangé les soupers des amants de leurs femmes;
On peut voir, pour cela, depuis maître Gil Blas
Jusqu'à Crébillon fils et monsieur de Faublas.
Mais notre Dijonnais à la face chagrine
Jugea la chose mal à propos. — Et Rosine,
Que fit-elle? — Elle avait cet air désappointé
Que fait une perruche à qui l'on a jeté
Malicieusement une fève arrangee
Dans du papier brouillard en guise de dragée.

LIX.

Elle prend avec soin l'enveloppe, ôte tout,
Tire, et s'attend à bien, puis, quand elle est au bout
Du papier imposteur, voyant la moquerie,
Reste moitié colère et moitié bouderie.
« Madame, dit l'époux, vous irez au couvent. »
Au couvent! — O destin cruel et décevant!
Le calice était plein; il fallait bien le boire.
Et que dit à ce mot la pauvre enfant? — L'histoire
N'en sait rien. — Et que fit Mardoche? — Pour changer
D'amour, il lui fallut six mois à voyager. —

FIN DES CONTES D'ESPAGNE ET D'ITALIE.

POÉSIES DIVERSES.

— 1831. —

LES VŒUX STÉRILES.

Puisque c'est ton métier, misérable poëte,
Même en ces temps d'orage, où la bouche est muette,
Tandis que le bras parle, et que la fiction
Disparaît comme un songe au bruit de l'action;
Puisque c'est ton métier de faire de ton âme
Une prostituée, et que, joie ou douleur,
Tout demande sans cesse à sortir de ton cœur;
Que du moins l'histrion, couvert d'un masque infâme,
N'aille pas, dégradant ta pensée avec lui,
Sur d'ignobles tréteaux la mettre au pilori;
Que nul plan, nul détour, nul voile ne l'ombrage.
Abandonne aux vieillards sans force et sans courage
Ce travail d'araignée, et tous ces fils honteux
Dont s'entoure en tremblant l'orgueil qui craint les yeux.
Point d'autel, de trépied, point d'arrière aux profanes!
Que ta muse, brisant le luth des courtisanes,
Fasse vibrer sans peur l'air de la liberté;
Qu'elle marche pieds nus, comme la vérité.

O Machiavel! tes pas retentissent encore
Dans les sentiers déserts de San-Casciano.
Là, sous des cieux ardents dont l'air sèche et dévore,
Tu cultivais en vain un sol maigre et sans eau.
Ta main, lasse le soir d'avoir creusé la terre,
Frappait ton pâle front dans le calme des nuits.

Là, tu fus sans espoir, sans proches, sans amis;
La vile oisiveté, fille de la misère,
A ton ombre en tous lieux se traînait lentement,
Et buvait dans ton cœur les flots purs de ton sang :
« Qui suis-je? écrivais-tu; qu'on me donne une pierre,
» Une roche à rouler; c'est la paix des tombeaux
» Que je fuis, et je tends des bras las du repos. »

C'est ainsi, Machiavel, qu'avec toi je m'écrie :
O médiocrité, celui qui pour tout bien
T'apporte à ce tripot dégoûtant de la vie,
Est bien poltron au jeu s'il ne dit : tout ou rien.

Je suis jeune; j'arrive. A moitié de ma route,
Déjà las de marcher, je me suis retourné.
La science de l'homme est le mépris sans doute;
C'est un droit de vieillard qui ne m'est pas donné.
Mais qu'en dois-je penser? Il n'existe qu'un être
Que je puisse en entier et constamment connaître,
Sur qui mon jugement puisse au moins faire foi,
Un seul!... Je le méprise. — Et cet être, c'est moi.

Qu'ai-je fait? qu'ai-je appris? — Le temps est si rapide
L'enfant marche joyeux, sans songer au chemin;
Il le croit infini, n'en voyant pas la fin.
Tout à coup il rencontre une source limpide;
Il s'arrête, il se penche, il y voit un vieillard.
Que me dirai-je alors? Quand j'aurai fait mes peines,
Quand on m'entendra dire : Hélas! il est trop tard;
Quand ce sang, qui bouillonne aujourd'hui dans mes veines,
Et s'irrite en criant contre un lâche repos,
S'arrêtera, glacé jusqu'au fond de mes os...
O vieillesse! à quoi donc sert ton expérience?
Que te sert, spectre vain, de te courber d'avance
Vers le commun tombeau des hommes, si la mort
Se tait en y rentrant, lorsque la vie en sort?

N'existait-il donc pas à cette loterie
Un joueur par le sort assez bien abattu
Pour que, me rencontrant sur le seuil de la vie,
Il me dît en sortant : N'entrez pas, j'ai perdu !

Grèce, ô mère des arts, terre d'idolâtrie,
De mes vœux insensés éternelle patrie,
J'étais né pour ces temps où les fleurs de ton front
Couronnaient dans les mers l'azur de l'Hellespont.
Je suis un citoyen de tes siècles antiques;
Mon âme avec l'abeille erre sous tes portiques.
La langue de ton peuple, ô Grèce, peut mourir ;
Nous pouvons oublier le nom de tes montagnes;
Mais qu'en fouillant le sein de tes blondes campagnes,
Nos regards tout à coup viennent à découvrir
Quelque dieu de tes bois, quelque Vénus perdue...
La langue que parlait le cœur de Phidias
Sera toujours vivante et toujours entendue;
Les marbres l'ont apprise, et ne l'oublîront pas.
Et toi, vieille Italie, où sont ces jours tranquilles
Où sous le toit des cours de Rome avait abrité
Les arts, ces dieux amis, fils de l'oisiveté ?
Quand tes peintres alors s'en allaient par les villes,
Élevant des palais, des tombeaux, des autels,
Triomphants, honorés, dieux parmi les mortels ;
Quand tout, à leur parole, enfantait des merveilles,
Quand Rome combattait Venise et les Lombards,
Alors c'était des temps bienheureux pour les arts !
Là, c'était Michel-Ange, affaibli par les veilles,
Pâle au milieu des morts, un scalpel à la main,
Cherchant la vie au fond de ce néant humain,
Levant de temps en temps sa tête appesantie,
Pour jeter un regard de colère et d'envie
Sur les palais de Rome, où, du pied de l'autel,
A ses rivaux de loin souriait Raphaël.
Là, c'était le Corrége, homme pauvre et modeste,

Travaillant pour son cœur, laissant à Dieu le reste;
Le Giorgione, superbe, au jeune Titien
Montrant du sein des mers son beau ciel vénitien;
Bartholomé, pensif, le front dans la poussière,
Brisant son jeune cœur sur un autel de pierre,
Interrogé tout bas sur l'art par Raphaël,
Et bornant sa réponse à lui montrer le ciel...
Temps heureux, temps aimés! Mes mains alors peut-être,
Mes lâches mains, pour vous auraient pu s'occuper;
Mais aujourd'hui pour qui? dans quel but? sous quel maître?
L'artiste est un marchand, et l'art est un métier.
Un pâle simulacre, une vile copie,
Naissent sous le soleil ardent de l'Italie...
Nos œuvres ont un an, nos gloires ont un jour;
Tout est mort en Europe — oui, tout — jusqu'à l'amour.

Ah! qui que vous soyez, vous qu'un fatal génie
Pousse à ce malheureux métier de poésie,
Rejetez loin de vous, chassez-moi hardiment
Toute sincérité; gardez que l'on ne voie
Tomber de votre cœur quelques gouttes de sang;
Sinon, vous apprendrez que la plus courte joie
Coûte cher, que le sage est ami du repos,
Que les indifférents sont d'excellents bourreaux.

Heureux, trois fois heureux, l'homme dont la pensée
Peut s'écrire au tranchant du sabre ou de l'épée!
Ah! qu'il doit mépriser ces rêveurs insensés
Qui, lorsqu'ils ont pétri d'une fange sans vie
Un vil fantôme, un songe, une froide effigie,
S'arrêtant pleins d'orgueil, et disent: C'est assez!
Qu'est la pensée, hélas! quand l'action commence?
L'une recule où l'autre intrépide s'avance.
Au redoutable aspect de la réalité,
Celle-ci prend le fer et s'apprête à combattre;

Celle-là, frêle idole, et qu'un rien peut abattre,
Se détourne en voilant son front inanimé.

Meurs, Weber! meurs courbé sur ta harpe muette;
Mozart t'attend. — Et toi, misérable poëte,
Qui que tu sois, enfant, homme, si ton cœur bat,
Agis! Jette ta lyre; — au combat, au combat!
Ombre des temps passés, tu n'es pas de cet âge.
Entend-on le nocher chanter pendant l'orage?
A l'action! au mal! Le bien reste ignoré.
Allons! cherche un égal à des maux sans remède.
Malheur à qui nous fit ce sens dénaturé!
Le mal cherche le mal, et qui souffre nous aide.
L'homme peut haïr l'homme, et fuir; mais malgré lui
Sa douleur tend la main à la douleur d'autrui.
C'est tout. Pour la pitié, ce mot dont on nous leurre,
Et pour tous ces discours prostitués sans fin,
Que l'homme au cœur joyeux jette à celui qui pleure,
Comme le riche jette au mendiant son pain,
Qui pourrait en vouloir? et comment le vulgaire,
Quand c'est vous qui souffrez, pourrait-il le sentir,
Lui que Dieu n'a pas fait capable de souffrir?

Allez sur une place, étalez sur la terre
Un corps plus mutilé que celui d'un martyr,
Informe, dégoûtant, traîné sur une claie,
Et soulevant déjà l'âme prête à partir;
La foule vous suivra. Quand la douleur est vraie,
Elle l'aime. Vos maux, dont on vous saura gré,
Feront horreur à tous, à quelques-uns pitié.
Mais changez de façon : découvrez-leur une âme
Par le chagrin brisée, une douleur sans fard,
Et dans un jeune cœur des regrets de vieillard;
Dites-leur que sans mère, et sans sœur, et sans femme,
Sans savoir où verser, avant que de mourir,
Les pleurs que votre sein peut encor contenir,

Jusqu'au soleil couchant vous n'irez point peut-être..
Qui trouvera le temps d'écouter vos malheurs?
On croit au sang qui coule, et l'on doute des pleurs.
Votre ami passera, mais sans vous reconnaître.

— Tu te gonfles, mon cœur?... Des pleurs, le croirais-tu?
Tandis que j'écrivais, ont baigné mon visage.
Le fer me manque-t-il, ou ma main sans courage
A-t-elle lâchement glissé sur mon sein nu?
— Non, rien de tout cela. Mais si loin que la haine
De cette destinée aveugle et sans pudeur
Ira, j'y veux aller. — J'aurai du moins le cœur
De la mener si bas que la honte l'en prenne.

OCTAVE.

FRAGMENT.

Ni ce moine rêveur, ni ce vieux charlatan,
N'ont deviné pourquoi Mariette est mourante.
Elle est frappée au cœur, la belle indifférente;
Voilà son mal, — elle aime. — Il est cruel pourtant
De voir, entre les mains d'un cafard et d'un âne,
Mourir cette superbe et jeune courtisane.
Mais chacun a son jour, et le sien est venu;
Pour moi, je ne crois guère à ce mal inconnu.
Tenez — la voyez-vous, seule, au pied de ces arbres,
Chercher l'ombre profonde et la fraîcheur des marbres,
Et plonger dans le bain ses membres en sueur?
Je gagerais mes os qu'elle est frappée au cœur.
Regardez : — c'est ici, sous ces longues charmilles,
Qu'hier encor, dans ses bras, loin des rayons du jour,
Ont pâli les enfants des plus nobles familles.
Là s'exerçait dans l'ombre un redoutable amour;
Là, cette Messaline ouvrait ses bras rapaces
Pour changer en vieillards ses frêles favoris,
Et, répandant la mort sous des baisers vivaces,
Buvait avec fureur ses éléments chéris,
L'or et le sang. —

Hélas! c'en est fait, Mariette;
Maintenant te voilà solitaire et muette.
Tu te mires dans l'eau; sur ce corps si vanté
Tes yeux cherchent en vain ta fatale beauté.
Va courir maintenant sur les places publiques,
Tire par leurs manteaux tes amants magnifiques;

Ceux qui, l'hiver dernier, t'ont bâti ton palais,
T'enverront demander ton nom par leurs valets.
Le médecin s'éloigne en haussant les épaules;
Il soupire, et se dit que l'art est impuissant.
Quant au moine stupide, il ne sait que deux rôles,
L'un pour le criminel, l'autre pour l'innocent;
Et, voyant une femme en silence s'éteindre,
Ne sachant s'il devait ou condamner ou plaindre,
D'une bouche tremblante il les a dits tous deux.
Maria! Maria! superbe créature,
Tu seras ce chasseur imprudent que les dieux
Aux chiens qu'il nourrissait jetèrent en pâture.

Sous le tranquille abri des citronniers en fleurs,
L'infortunée endort le poison qui la mine;
Et, comme Madeleine, on voit sur sa poitrine
Ruisseler les cheveux ensemble avec les pleurs.

Était-ce un connaisseur en matière de femme,
Cet écrivain qui dit que, lorsqu'elle sourit,
Elle vous trompe, elle a pleuré toute la nuit?
Ah! s'il est vrai qu'un œil plein de joie et de flamme,
Une bouche riante, et de légers propos,
Cachent des pleurs amers et des nuits de sanglots;
S'il est vrai que l'acteur ait l'âme déchirée
Quand le masque est fardé de joyeuses couleurs,
Qu'est-ce donc quand la joue est ardente et plombée,
Quand le masque lui-même est inondé de pleurs?
Je ne sais si jamais l'éternelle justice
A du plaisir des dieux fait un plaisir permis;
Mais, s'il m'était donné de dire à quel supplice
Je voudrais condamner mon plus fier ennemi,
C'est toi, pâle souci d'une amour dédaignée,
Désespoir misérable et qui meurs ignoré,
Oui, c'est toi, ce serait ta lame empoisonnée
Que je voudrais briser dans un cœur abhorré!

Savez-vous ce que c'est que ce mal solitaire?
Ce qu'il faut en souffrir seulement pour s'en taire?
Pour que toute une mer d'angoisses et de maux
Demeure au fond du crâne entre deux faibles os?...

Et comment voudrait-il, l'insensé qu'on le plaigne?
Sois méprisé d'un seul, c'est à qui t'oublîra.
D'ailleurs l'inexorable orgueil n'est-il pas là?
L'orgueil, qui craint les yeux, et, sur son flanc qui saigne,
Retient, comme César, jusque sous le couteau,
De ses débiles mains les plis de son manteau.

. . . . . .

Sur les flots engourdis de ces mers indolentes,
Le nonchalant Octave, insolemment paré,
Ferme et soulève, au bruit des valses turbulentes,
Ses yeux, ses beaux yeux bleus, qui n'ont jamais pleuré.
C'est un chétif enfant; — il commence à paraître.
Personne jusqu'ici ne l'avait aperçu.
On raconte qu'un jour, au pied de sa fenêtre,
La belle Mariette en gondole l'a vu.
Une vieille ce soir l'arrête à son passage :
« Hélas! a-t-elle dit d'une tremblante voix,
» Elle voudrait vous voir une dernière fois. »
Mais Octave, à ces mots, découvrant son visage,
A laissé voir un front où la joie éclatait :
« Mariette se meurt! est-on sûr qu'elle meure? »
Dit-il. — « Le médecin lui donne encore un heure. »
« — Alors, réplique-t-il, porte-lui ce billet. »
Il écrivit ces mots du bout de son stylet :
« Je suis femme, Maria; tu m'avais offensée.
» Je puis te pardonner, puisque tu meurs par moi.
» Tu m'as vengée! adieu. — Je suis la fiancée
» De Petrucchio Balbi, qui s'est noyé pour toi. »

❁

LES SECRÈTES PENSÉES

DE RAFAEL,

GENTILHOMME FRANÇAIS.

FRAGMENT.

O vous, race des dieux, phalange incorruptible,
Électeurs brevetés des morts et des vivants;
Porte-clefs éternels du mont inaccessible,
Guindés, guédés, bridés, confortables pédants!
Pharmaciens du bon goût, distillateurs sublimes,
Seuls vraiment immortels, et seuls autorisés;
Qui, d'un bras dédaigneux, sur vos seins magnanimes,
Secouant le tabac de vos jabots usés,
Avez toussé, — soufflé, — passé sur vos lunettes
Un parement brossé pour les rendre plus nettes,
Et, d'une main soigneuse ouvrant l'in-octavo,
Sans partialité, sans malveillance aucune,
Sans vouloir faire cas ni des ha! ni des ho!
Avez lu posément — la ballade à la lune!!!

Maîtres, maîtres divins, où trouverai-je, hélas!
Un fleuve où me noyer, une corde où me pendre,
Pour avoir oublié de faire écrire au bas :
Le public est prié de ne pas se méprendre...
Chose si peu coûteuse et si simple à présent,
Et qu'à tous les piliers on voit à chaque instant!
Ah! povero, ohimè! — Qu'a pensé le beau sexe?
On dit, maîtres, on dit qu'alors votre sourcil,
En voyant cette lune, et ce point sur cet i,
Prit l'effroyable aspect d'un accent circonflexe!

Et vous, libres penseurs, dont le sombre dîner
Est un conseil d'État, — immortels journalistes!
Vous qui voyez encor sur vos antiques listes
Errer de loin en loin le nom d'un abonné!
Savez-vous le *Pater*, et les péchés des autres
Ont-ils grâce à vos yeux, quand vous comptez les vôtres?
— O vieux sir John Falstaff! quel rire eût soulevé
Ton large et joyeux corps, gonflé de vin d'Espagne,
En voyant ces buveurs, troublés par le champagne,
Pour tuer une mouche apporter un pavé!

Salut, jeunes champions d'une cause un peu vieille,
Classiques bien rasés, à la face vermeille,
Romantiques barbus, aux visages blêmis!
Vous qui des Grecs défunts balayez le rivage,
Ou d'un poignard sanglant fouillez le moyen âge,
Salut! — J'ai combattu dans vos camps ennemis.
Par cent coups meurtriers devenu respectable,
Vétéran, je m'assois sur mon tambour crevé.
Racine, rencontrant Shakspeare sur ma table,
S'endort près de Boileau qui leur a pardonné.

Mais toi, moral troupeau, dont la docte cervelle
S'est séchée en silence aux leçons de Thénard,
Enfants régénérés d'une mère immortelle,
Qui savez parler vers, prose, et *naïf dans l'art*,
O jeunesse du siècle! intrépide jeunesse!
Quitteras-tu pour moi le *Globe* et les *Débats*?
Lisez un paresseux, enfants de la paresse...
Muse, reprends ta lyre, et rouvre-moi tes bras.

France, ô mon beau pays! j'ai de plus d'un outrage
Offensé ton céleste, harmonieux langage,
Idiome de l'amour, si doux qu'à le parler
Tes femmes sur la lèvre en gardent un sourire;
Le miel le plus doré qui sur la triste lyre

De la bouche et du cœur ait pu jamais couler!
Mère de mes aïeux, ma nourrice et ma mère,
Me pardonneras-tu? Serai-je digne encor
De faire sous mes doigts vibrer la harpe d'or?
Ce ne sont plus les fils d'une terre étrangère
Que je veux célébrer, ô ma belle cité!
Je ne sortirai pas de ce bord enchanté
Où, près de ton palais, sur ton fleuve penchée,
Fille de l'occident, un soir tu t'es couchée...

Lecteur, puisqu'il faut bien qu'à ce mot redouté
Tôt ou tard, à présent, tout honnête homme en vienne,
C'est, après le dîner, une faiblesse humaine
Que de dormir une heure en attendant le thé.
Vous le savez, hélas! alors que les gazettes
Ressemblent aux greniers dans les temps de disettes,
Ou lorsque, par malheur, on a, sans y penser,
Ouvert quelque pamphlet fatal à l'insomnie,
Quelques *mémoires sur* *** — *Essai de poésie*...
— O livres précieux! serait-ce vous blesser
Que de poser son front sur vos célestes pages,
Tandis que du calice embaumé de l'opium,
Comme une goutte d'eau qu'apportent les orages,
Tombe ce fruit des cieux appelé *Somnium*?
Depuis un grand quart d'heure, incliné sur sa chaise,
Rafaël (mon héros) sommeillait doucement.
Remarquez bien, lecteur, et ne vous en déplaise,
Que c'est tout l'opposé d'un héros de roman.
Ses deux bras sont croisés; — une ample redingote,
Simplicité touchante, enferme sous ses plis
Son corps plus délicat qu'un menton de dévote,
Et ses membres vermeils par le bain assouplis.
Dans ses cheveux, huilés d'un baptême à la rose,
Le zéphyr mollement balance ses pieds nus,
Et son barbet grognon, qui près de lui repose,
Supporte fièrement ses deux pieds étendus;

Tandis qu'à ses côtés, sous le vase d'albâtre
Où dort dans les glaçons le bourgogne mousseux,
Le pudding entamé, de sa flamme bleuâtre,
Salamandre joyeuse, égaie encore les yeux.
Son parfum, qui se mêle au tabac de Turquie,
Croise autour des lambris son brouillard azuré,
Qui s'enfuit comme un songe, et s'éteint par degré.

Trois cigares, le soir, quand le jeu vous ennuie,
Sont un moyen divin pour mettre à mort le temps.
Notre âme (si Dieu veut que nous ayons une âme)
N'est pas assurément une plus douce flamme,
Un feu plus vif, formé de rayons plus ardents,
Que ce sylphe léger qui plonge et se balance
Dans le bol où le punch rit sur son trépied d'or.
Le grog est fashionable, et le vieux vin de France
Réveille au fond du cœur la gaîté qui s'endort.
— Mais quel homme, fût-il né dans la Sibérie
Des baisers engourdis de deux êtres glacés;
Eût-on sous un silice étouffé de sa vie
La séve languissante et les germes usés;
Se fût-il dans la cendre abreuvé dès l'enfance
De végétaux sans suc et d'herbes sans chaleur;
Quel homme, au triple aspect du punch, du vin de France,
Et du cigarero, ne sentirait son cœur,
Plein d'une joie ardente et d'une molle ivresse,
S'ouvrir au paradis des rêves de jeunesse?...

Reine, reine des cieux, ô mère des amours,
Noble, pâle beauté, douce Aristocratie!
Fille de la richesse... ô toi, toi qu'on oublie,
Que notre pauvre France aimait dans ses vieux jours!
Toi que jadis, du haut de son paratonnerre,
Le roturier Franklin foudroya sur la terre
Où le colon grillé gouverne en liberté
Ses noirs, et son tabac par les lois prohibé;

Toi qui créas Paris, tuas Athène et Sparte,
Et, sous le dais sanglant de l'impérial pavois,
Comme autrefois César, endormis Bonaparte,
Aux murmures lointains des peuples et des rois! —
Toi qui, dans ton printemps, de roses couronnée,
Et, comme Iphigénie à l'autel entraînée,
Jeune, tombas frappée au cœur d'un coup mortel...
— As-tu quitté la terre et regagné le ciel?
Nous te retrouverons, perle de Cléopâtre,
Dans la source féconde, à la teinte rougeâtre,
Qui dans ses flots profonds un jour te consuma...

« Hé! hé! dit une voix, parbleu! mais le voilà. »

« Messieurs, dit Rafaël, entrez, j'ai fait un somme. »

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?
La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés.
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère;
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.
Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser;
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi qui regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit;
Étoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?
Ah! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête :
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux!

CHANSON.

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez d'aimer sa maîtresse?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
C'est perdre en désirs le temps du bonheur?

Il m'a répondu : Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez d'aimer sa maîtresse;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les plaisirs passés?

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez de tant de tristesse?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
C'est à chaque pas trouver la douleur?

Il m'a répondu : Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez de tant de tristesse;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les chagrins passés?

A PÉPA.

Pépa, quand la nuit est venue,
Que ta mère t'a dit adieu;
Que sous ta lampe, à demi nue,
Tu t'inclines pour prier Dieu;

A cette heure où l'âme inquiète
Se livre au conseil de la nuit;
Au moment d'ôter ta cornette,
Et de regarder sous ton lit;

Quand le sommeil sur ta famille
Autour de toi s'est répandu;
O Pépita, charmante fille,
Mon amour, à quoi penses-tu?

Qui sait? Peut-être à l'héroïne
De quelque infortuné roman;
A tout ce que l'espoir devine
Et la réalité dément;

Peut-être à ces grandes montagnes
Qui n'accouchent que de souris;
A des amoureux en Espagnes,
A des bonbons, à des maris;

Peut-être aux tendres confidences
D'un cœur naïf comme le tien;
A ta robe, aux airs que tu danses;
Peut-être à moi — peut-être à rien.

A JUANA.

O ciel, je vous revois, madame —
De tous les amours de mon âme,
Vous le plus tendre et le premier.
Vous souvient-il de notre histoire?
Moi, j'en ai gardé la mémoire :
C'était, je crois, l'été dernier.

Ah! marquise, quand on y pense,
Ce temps qu'en folie on dépense,
Comme il nous échappe et nous fuit!
Sais-tu bien, ma vieille maîtresse,
Qu'à l'hiver, sans qu'il y paraisse,
J'aurai vingt ans, et toi dix-huit?

Eh bien! mamour, sans flatterie,
Si ma rose est un peu pâlie,
Elle a conservé sa beauté.
Enfant! jamais tête espagnole
Ne fut si belle, ni si folle —
Te souviens-tu de cet été?

De nos soirs, de notre querelle?
Tu me donnas, je me rappelle,
Ton collier d'or pour m'apaiser, —
Et pendant trois nuits, que je meure,
Je m'éveillais tous les quarts d'heure,
Pour le voir et pour le baiser!

Et ta duègne, ô duègne damnée!
Et la diabolique journée

Où tu pensas faire mourir,
O ma perle d'Andalousie,
Ton vieux mari de jalousie,
Et ton jeune amant de plaisir!

Ah! prenez-y garde, marquise,
Cet amour-là, quoi qu'on en dise,
Se retrouvera quelque jour.
Quand un cœur vous a contenue,
Juana, la place est devenue
Trop vaste pour un autre amour.

Mais que dis-je? ainsi va le monde.
Comment lutterais-je avec l'onde
Dont les flots ne reculent pas?
Ferme tes yeux, tes bras, ton âme;
Adieu, ma vie, — adieu, madame.
Ainsi va le monde ici-bas.

Le temps emporte sur son aile
Et le printemps et l'hirondelle,
Et la vie et les jours perdus;
Tout s'en va comme la fumée,
L'espérance et la renommée,
Et moi qui vous ai tant aimée,
Et toi qui ne t'en souviens plus!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

—

UN SPECTACLE

DANS UN FAUTEUIL.

— 1833. —

AU LECTEUR.

Figure-toi, Lecteur, que ton mauvais génie
T'a fait prendre ce soir un billet d'Opéra.
Te voilà devenu parterre ou galerie,
Et tu ne sais pas trop ce qu'on te chantera.

Il se peut qu'on t'amuse, il se peut qu'on t'ennuie;
Il se peut que l'on pleure, à moins que l'on ne rie;
Et le terme moyen, c'est que l'on bâillera.
Qu'importe? c'est la mode, et le temps passera.

Mon livre, ami Lecteur, t'offre une chance égale.
Il te coûte à peu près ce que coûte une stalle;
Ouvre-le sans colère, et lis-le d'un bon œil.

Qu'il te déplaise ou non, ferme-le sans rancune;
Un spectacle ennuyeux est chose assez commune,
Et tu verras le mien sans quitter ton fauteuil.

DÉDICACE.

—

A M. ALFRED T***.

Voici, mon cher ami, ce que je vous dédie :
Quelque chose approchant comme une tragédie,
Un spectacle; en un mot, quatre mains de papier.
J'attendrai là-dessus que le diable m'éveille.
Il est sain de dormir — ignoble de bâiller.
J'ai fait trois mille vers : allons, c'est à merveille.
Baste! il faut s'en tenir à sa vocation.
Mais quelle singulière et triste impression
Produit un manuscrit! — Tout à l'heure, à ma table,
Tout ce que j'écrivais me semblait admirable.
Maintenant je ne sais — je n'ose y regarder.
Au moment du travail, chaque nerf, chaque fibre
Tressaille comme un luth que l'on vient d'accorder.
On n'écrit pas un mot que tout l'être ne vibre.
(Soit dit sans vanité, c'est ce que l'on ressent.)
On ne travaille pas — on écoute — on attend.
C'est comme un inconnu qui vous parle à voix basse.
On reste quelquefois une nuit sur la place,
Sans faire un mouvement et sans se retourner.
On est comme un enfant dans ses habits de fête,
Qui craint de se salir et de se profaner;
Et puis — et puis — enfin! — on a mal à la tête.
Quel étrange réveil! — comme on se sent boiteux!
Comme on voit que Vulcain vient de tomber des cieux!
C'est l'effet que produit une prostituée,
Quand, le corps assouvi, l'âme s'est réveillée,
Et que, comme un vivant qu'on vient d'ensevelir,
L'esprit lève en pleurant le linceul du plaisir.
Pourtant c'est l'opposé — c'est le corps, c'est l'argile,

C'est le cercueil humain, un moment entr'ouvert,
Qui, laissant retomber son couvercle débile,
Ne se souvient de rien, sinon qu'il a souffert.

Si tout finissait là! voilà le mot terrible.
C'est Jésus, couronné d'une flamme invisible,
Venant du Pharisien partager le repas.
Le Pharisien parfois voit luire une auréole
Sur son hôte divin — puis, quand elle s'envole,
Il dit au fils de Dieu : Si tu ne l'étais pas?
Je suis le Pharisien, et je dis à mon hôte :
Si ton démon céleste était un imposteur?
Il ne s'agit pas là de reprendre une faute,
De retourner un vers comme un commentateur,
Ni de se remâcher comme un bœuf qui rumine.
Il est assez de mains, chercheuses de vermine,
Qui savent éplucher un écrit malheureux,
Comme un pâtre espagnol épluche un chien lépreux.
Mais croire que l'on tient les pommes d'Hespérides,
Et presser tendrement un navet sur son cœur!
Voilà, mon cher ami, ce qui porte un auteur
A des auto-da-fés — à des infanticides.
Les rimeurs, vous voyez, sont comme les amants.
Tant qu'on n'a rien écrit, il en est d'une idée,
Comme d'une beauté qu'on n'a pas possédée.
On l'adore, on la suit — ses détours sont charmants.
Pendant que l'on tisonne en regardant la cendre,
On la voit voltiger ainsi qu'un salamandre;
Chaque mot fait pour elle est comme un billet doux;
On lui donne à souper — qui le sait mieux que vous?
(Vous pourriez au besoin traiter une princesse.)
Mais dès qu'elle se rend, bonsoir, le charme cesse;
On sent dans sa prison l'hirondelle mourir.
Si tout cela du moins vous laissait quelque chose!
On garde le parfum en effeuillant la rose;
Il n'est si triste amour qui n'ait son souvenir.

Lorsque la jeune fille, à la source voisine,
A sous les nénuphars lavé ses bras poudreux,
Elle reste au soleil, les mains sur sa poitrine,
A regarder longtemps pleurer ses beaux cheveux.
Elle sort, mais pareille aux rochers de Rorghèse,
Couverte de rubis comme un poignard persan —
Et sur son front luisant sa mère qui la baise
Sent du fond de son cœur la fraîcheur de son sang.
Mais le poëte, hélas ! s'il puise à la fontaine,
C'est comme un braconnier poursuivi dans la plaine,
Pour boire dans sa main, et courir se cacher —
Et cette main brûlante est prête à se sécher.

Je ne fais pas grand cas, pour moi, de la critique;
Toute mouche qu'elle est, c'est rare qu'elle pique.
On m'a dit l'an passé que j'imitais Byron :
Vous qui me connaissez, vous savez bien que non.
Je hais comme la mort l'état de plagiaire;
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.
C'est bien peu, je le sais, que d'être homme de rien,
Mais toujours est-il vrai que je n'exhume rien.
Je ne me suis pas fait écrivain politique,
N'étant pas amoureux de la place publique.
D'ailleurs il n'entre pas dans mes prétentions
D'être l'homme du siècle et de ses passions.
C'est un triste métier que de suivre la foule,
Et de vouloir crier plus fort que les meneurs,
Pendant qu'on se raccroche au manteau des traîneurs.
On est toujours à sec quand le fleuve s'écoule.
Que de gens aujourd'hui chantent la liberté,
Comme ils chantaient les rois, ou l'homme de brumaire !
Que de gens vont se pendre au levier populaire,
Pour relever le dieu qu'ils avaient souffleté !
On peut traiter cela du beau nom de rouerie,
Dire que c'est le monde et qu'il faut qu'on en rie.
C'est peut-être un métier charmant, mais tel qu'il est,

Si vous le trouvez beau, moi je le trouve laid.
Je n'ai jamais chanté ni la paix ni la guerre;
Si mon siècle se trompe, il ne m'importe guère :
Tant mieux s'il a raison, et tant pis s'il a tort;
Pourvu qu'on dorme encore au milieu du tapage,
C'est tout ce qu'il me faut, et je ne crains pas l'âge
Où les opinions deviennent un remord.

Vous me demanderez si j'aime ma patrie.
Oui — j'aime fort aussi l'Espagne et la Turquie.
Je ne hais pas la Perse, et je crois les Indous
De très-honnêtes gens qui boivent comme nous.
Mais je hais les cités, les pavés et les bornes,
Tout ce qui porte l'homme à se mettre en troupeau,
Pour vivre entre deux murs et quatre faces mornes,
Le front sous un moellon, les pieds sur un tombeau.

Vous me demanderez si je suis catholique.
Oui — j'aime fort aussi les dieux Lath et Nésu.
Tartak et Pimpocau me semblent sans réplique;
Que dites-vous encor de Parabavastu?
J'aime Bidi — Khoda me paraît un bon sire.
Et quant à Kichatan, je n'ai rien à lui dire.
C'est un bon petit dieu que le dieu Michapou.
Mais je hais les cagots, les robins et les cuistres,
Qu'ils servent Pimpocau, Mahomet, ou Vishnou.
Vous pouvez de ma part répondre à leurs ministres
Que je ne sais comment je vais je ne sais où.

Vous me demanderez si j'aime la sagesse.
Oui — j'aime fort aussi le tabac à fumer.
J'estime le bordeaux, surtout dans sa vieillesse;
J'aime tous les vins francs, parce qu'ils font aimer.
Mais je hais les cafards, et la race hypocrite
Des tartufes de mœurs, comédiens insolents,
Qui mettent leurs vertus en mettant leurs gants blancs.

Le diable était bien vieux lorsqu'il se fit ermite.
Je le serai si bien, quand ce jour-là viendra,
Que ce sera le jour où l'on m'enterrera.

Vous me demanderez si j'aime la nature.
Oui — j'aime fort aussi les arts et la peinture.
Le corps de la Vénus me paraît merveilleux.
La plus superbe femme est-elle préférable?
Elle parle, il est vrai, mais l'autre est admirable,
Et je suis quelquefois pour les silencieux.
Mais je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles,
Cette engeance sans nom, qui ne peut faire un pas
Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas.
La nature, sans doute, est comme on veut la prendre.
Il se peut, après tout, qu'ils sachent la comprendre;
Mais eux, certainement, je ne les comprends pas.

Vous me demanderez si j'aime la richesse.
Oui — j'aime aussi parfois la médiocrité;
Et surtout, et toujours, j'aime mieux ma maîtresse.
La fortune, pour moi, n'est que la liberté;
Elle a cela de beau, de remuer le monde,
Que, dès qu'on la possède, il faut qu'on en réponde,
Et que, seule, elle met à l'air la volonté.
Mais je hais les pieds-plats, je hais la convoitise;
J'aime mieux un joueur qui prend le grand chemin.
Je hais le vent doré qui gonfle la sottise,
Et, dans quelque cent ans, j'ai bien peur qu'on ne dise
Que notre siècle d'or fut un siècle d'airain.

Vous me demanderez si j'aime quelque chose.
Je m'en vais vous répondre à peu près comme Hamlet :
Doutez, Ophélia, de tout ce qui vous plaît,
De la clarté des cieux, du parfum de la rose;
Doutez de la vertu, de la nuit et du jour;

Doutez de tout au monde, et jamais de l'amour.
Tournez-vous là, mon cher, comme l'héliotrope
Qui meurt les yeux fixés sur son astre chéri,
Et préférez à tout, comme le misanthrope,
La chanson de ma mie, et du bon roi Henri.
Doutez, si vous voulez, de l'être qui vous aime,
D'une femme ou d'un chien—mais non de l'amour même.
L'amour est tout — l'amour, et la vie au soleil.
Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse?
Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse?
Faites-vous de ce monde un songe sans réveil.
S'il est vrai que Schiller n'ait aimé qu'Amélie,
Goethe que Marguerite, et Rousseau que Julie,
Que la terre leur soit légère! — ils ont aimé.

Vous trouverez, mon cher, mes rimes bien mauvaises;
Quant à ces choses-là, je suis un réformé.
Je n'ai plus de système, et j'aime mieux mes aises;
Mais j'ai toujours trouvé honteux de cheviller.
Je vois chez quelques-uns, en ce genre d'escrime,
Des rapports trop exacts avec un menuisier.
Gloire aux auteurs nouveaux, qui veulent à la rime
Une lettre de plus qu'il n'en fallait jadis!
Bravo! c'est un bon clou de plus à la pensée.
La vieille liberté par Voltaire laissée
Était bonne autrefois pour les petits esprits.

Un long cri de douleur traversa l'Italie,
Lorsqu'au pied des autels Michel-Ange expira.
Le siècle se fermait — et la mélancolie,
Comme un pressentiment, des vieillards s'empara.
L'art, qui sous ce grand homme avait quitté la terre
Pour se suspendre au ciel, comme le nourrisson
Se suspend et s'attache aux lèvres de sa mère,
L'art avec lui tomba. — Ce fut le dernier nom
Dont le peuple toscan ait gardé la mémoire.

Aujourd'hui l'art n'est plus — personne n'y veut croire.
Notre littérature a cent mille raisons
Pour parler de noyés, de morts et de guenilles.
Elle-même est un mort que nous galvanisons.
Elle entend son affaire en nous peignant des filles,
En tirant des égouts les muses de Régnier.
Elle-même en est une, et la plus délabrée
Qui de fard et d'onguents se soit jamais plâtrée.
Nous l'avons tous usée — et moi tout le premier.
Est-ce à moi, maintenant, au point où nous en sommes,
De vous parler de l'art et de le regretter?
Un mot pourtant encore avant de vous quitter.
Un artiste est un homme — il écrit pour des hommes.
Pour prêtresse du temple, il a la liberté;
Pour trépied, l'univers; pour éléments, la vie;
Pour encens, la douleur, l'amour et l'harmonie;
Pour victime, son cœur — pour dieu, la vérité.
L'artiste est un soldat qui des rangs d'une armée
Sort, et marche en avant — ou chef — ou déserteur.
Par deux chemins divers il peut sortir vainqueur.
L'un, comme Calderon et comme Mérimée,
Incruste un plomb brûlant sur la réalité,
Découpe à son flambeau la silhouette humaine,
En emporte le moule, et jette sur la scène
Le plâtre de la vie avec sa nudité.
Pas un coup de ciseau sur la sombre effigie;
Rien qu'un masque d'airain, tel que Dieu l'a fondu.
Cherchez-vous la morale et la philosophie?
Rêvez, si vous voulez — voilà ce qu'il a vu.
L'autre, comme Racine et le divin Shakspeare,
Monte sur le théâtre, une lampe à la main,
Et de sa plume d'or ouvre le cœur humain.
C'est pour vous qu'il y fouille, afin de vous redire
Ce qu'il aura senti, ce qu'il aura trouvé,
Surtout, en le trouvant, ce qu'il aura rêvé.
L'action n'est pour lui qu'un moule à sa pensée.

Hamlet tuera Clodius — Joad tuera Mathan —
Qu'importe le combat, si l'éclair de l'épée
Peut nous servir dans l'ombre à voir les combattants ?
Le premier sous les yeux vous étale un squelette.
Songez, si vous voulez, de quels muscles d'athlète,
De quelle chair superbe et de quels vêtements
Pourraient être couverts de si beaux ossements.
Le second vous déploie une robe éclatante,
Des muscles invaincus, une chair palpitante,
Et vous laisse à penser quels sublimes ressorts
Impriment l'existence à de pareils dehors.
Celui-là voit l'effet — et celui-ci la cause.
Sur cette double loi le monde entier repose.
Dieu seul (qui se connaît) peut tout voir à la fois.

Quant à moi, Petit-Jean, quand je vois—quand je vois—
Je vous préviens, mon cher, que ce n'est pas grand'chose :
Car, pour y voir longtemps, j'aime trop à voir clair :
Man delights not me, sir, nor woman neither.
Mais s'il m'était permis de choisir une route,
Je prendrais la dernière — et m'y noierais sans doute.
Je suis passablement en humeur de rêver,
Et je m'arrête ici, pour ne pas le prouver.

Je ne sais trop à quoi tend tout ce bavardage.
Je voulais mettre un mot sur la première page :
A mon très-honoré, très-honorable ami,
Monsieur — et cætera — comme on met aujourd'hui,
Quand on veut proprement faire une dédicace.
Je l'ai faite un peu longue, et je m'en aperçois.
On va s'imaginer que c'est une préface.
Moi qui n'en lis jamais ! — ni vous non plus, je crois.

TAYLOR INST. - OXFORD

LA COUPE

ET LES LÈVRES.

POÈME DRAMATIQUE.

Entre la coupe est les lèvres il reste encore
de la place pour un malheur.

ANCIEN PROVERBE.

Aimer, boire et chasser, voilà la vie humaine
Chez les fils du Tyrol — peuple héroïque et fier!
Montagnard comme l'aigle, et libre comme l'air!
Beau ciel, où le soleil a dédaigné la plaine,
Ce paisible océan dont les monts sont les flots!
Beau ciel tout sympathique et tout peuplé d'échos!
Là, siffle autour des puits l'écumeur des montagnes,
Qui jette au vent son cœur, sa flèche et sa chanson.
Venise vient au loin dorer son horizon;
La robuste Helvétie abrite ses campagnes.
Ainsi les vents du sud t'apportent la beauté,
Mon Tyrol, et les vents du nord la liberté.

Salut, terre de glace, amante des nuages;
Terre d'hommes errants et de daims en voyages,
Terre sans oliviers, sans vigne et sans moissons.
Ils sucent un sein dur, mère, tes nourrissons;
Mais ils t'aiment ainsi — sous la neige bleuâtre
De leurs lacs vaporeux, sous ce pâle soleil
Qui respecte les bras de leurs femmes d'albâtre,
Sous la ronce des champs qui mord leur pied vermeil.
Noble terre, salut! Terre simple et naïve,

Tu n'aimes pas les arts, toi qui n'es pas oisive.
D'efféminés rêveurs tu n'es pas le séjour;
On ne fait sous ton ciel que la guerre et l'amour.
On ne se vieillit pas dans tes longues veillées.
Si parfois tes enfants, dans l'écho des vallées,
Mêlent un doux refrain aux soupirs des roseaux,
C'est qu'ils sont nés chanteurs, comme de gais oiseaux.
Tu n'as rien, toi, Tyrol, ni temples, ni richesse,
Ni poëtes, ni dieux, — tu n'as rien, chasseresse!
Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom :
La liberté! — Qu'importe au fils de la montagne
Pour quel despote obscur envoyé d'Allemagne
L'homme de la prairie écorche le sillon?
Ce n'est pas son métier de traîner la charrue;
Il couche sur la neige, il soupe quand il tue;
Il vit dans l'air du ciel, qui n'appartient qu'à Dieu.

— L'air du ciel! l'air de tous! vierge comme le feu!
Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes.
Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
Vous la semez en vain, même sur vos tombeaux :
Il ne croît pas si bas, cet arbre aux verts rameaux.
Il meurt dans l'air humain, plein de râles immondes.
Il respire celui que respirent les mondes.
Montez, voilà l'échelle, et Dieu qui tend les bras;
Montez à lui, rêveurs, il ne descendra pas!
Prenez-moi la sandale, et la pique ferrée :
Elle est là sur les monts, la liberté sacrée.
C'est là qu'à chaque pas l'homme la voit venir,
Ou, s'il l'a dans le cœur, qu'il l'y sent tressaillir.
Tyrol, nul barde encor n'a chanté tes contrées.
Il faut des citronniers à nos muses dorées,
Et tu n'es pas banal, toi dont la pauvreté
Tend une maigre main à l'hospitalité.
— Pauvre hôtesse, ouvre-moi! — tu vaux bien l'Italie,
Messaline en haillons, sous les baisers pâlie,

Que ton père à son fils paie à sa puberté.
Moi, je te trouve vierge, et c'est une beauté;
C'est la mienne — il me faut, pour que ma soif s'étanche,
Que le flot soit sans tache, et clair comme un miroir.
Ce sont les chiens errants qui vont à l'abreuvoir.
Je t'aime. — Ils ne t'ont pas levé ta robe blanche;
Tu n'as pas comme Naple un tas de visiteurs,
Et des ciceroni pour tes entremetteurs.
La neige tombe en paix sur tes épaules nues. —
Je t'aime, sois à moi. Quand la virginité
Disparaîtra du ciel, j'aimerai des statues.
Le marbre me va mieux que l'impure Phryné
Chez qui les affamés vont chercher leur pâture,
Qui fait passer la rue au travers de son lit,
Et qui n'a pas le temps de nouer sa ceinture
Entre l'amant du jour et celui de la nuit.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une place publique. — Un grand feu allumé au milieu.

LES CHASSEURS, FRANK.

LE CHOEUR.

Pâle comme l'amour, et de pleurs arrosée,
La nuit aux pieds d'argent descend dans la rosée.
Le brouillard monte au ciel, et le soleil s'enfuit.
Éveillons le plaisir, son aurore est la nuit!
Diane a protégé notre course lointaine.
Chargés d'un lourd butin nous marchons avec peine;
Amis, reposons-nous — déjà, le verre en main,
Nos frères sous ce toit commencent leur festin.

FRANK.

Moi, je n'ai rien tué — la ronce et la bruyère
Ont déchiré mes mains — mon chien, sur la poussière,
A léché dans mon sang la trace de mes pas.

LE CHOEUR.

Ami, les jours entre eux ne se ressemblent pas.
Approche, et viens grossir nôtre joyeuse troupe.
L'amitié, camarade, est semblable à la coupe
Qui passe, au coin du feu, de la main à la main.
L'un y boit son bonheur, et l'autre sa misère;
Le ciel a mis l'oubli pour tous au fond du verre;
Je suis heureux ce soir, tu le seras demain.

FRANK.

Mes malheurs sont à moi, je ne prends pas les vôtres :
Je ne sais pas encor vivre aux dépens des autres;
J'attendrai pour cela qu'on m'ait coupé les mains.
Je ne ferai jamais qu'un maigre parasite,

Car ce n'est qu'un long jeûne et qu'une faim maudite
Qui me feront courir à l'odeur des festins.
Je tire mieux que vous, et j'ai meilleure vue.
Pourquoi ne vois-je rien? voilà la question.
Suis-je un épouvantail? — ou bien l'occasion,
Cette prostituée, est-elle devenue
Si boiteuse et si chauve, à force de courir,
Qu'on ne puisse à la nuque une fois la saisir?
J'ai cherché comme vous le chevreuil dans la plaine. —
Mon voisin l'a tué, mais je ne l'ai pas vu.

LE CHOEUR.

Et si c'est ton voisin, pourquoi le maudis-tu?
C'est la communauté qui fait la force humaine.
Frank, n'irrite pas Dieu — le roseau doit plier.
L'homme sans patience est la lampe sans huile,
Et l'orgueil en colère est mauvais conseiller.

FRANK.

Votre communauté me soulève la bile.
Je n'en suis pas encore à mendier mon pain.
Mordieu! voilà de l'or, messieurs; j'ai de quoi vivre.
S'il plaît à l'ennemi des hommes de me suivre,
Il faut s'attendre encore à faire du chemin.
Il faut être bâtard pour coudre sa misère
Aux misères d'autrui. — Suis-je un esclave ou non?
Le pacte social n'est pas de ma façon :
Je ne l'ai pas signé dans le sein de ma mère.
Si les autres ont peu, pourquoi n'aurais-je rien?
Vous qui parlez de Dieu, vous blasphémez le mien.
Tout nous vient de l'orgueil, même la patience.
L'orgueil, c'est la pudeur des femmes, la constance
Du soldat dans le rang, du martyr sur la croix.
L'orgueil, c'est la vertu, l'honneur et le génie;
C'est ce qui reste encor d'un peu beau dans la vie,
La probité du pauvre et la grandeur des rois.
Je voudrais bien savoir, nous tous tant que nous sommes,
Et moi tout le premier, à quoi nous sommes bons?

Voyez-vous ce ciel pâlé, au delà de ces monts?
Là, du soir au matin, fument autour des hommes
Ces vastes alambics qu'on nomme des cités.
Intrigues, passions, périls et voluptés,
Toute la vie est là — tout en sort, tout y rentre.
Tout se disperse ailleurs, et là tout se concentre.
L'homme y presse ses jours pour en boire le vin,
Comme le vigneron presse et tord son raisin.

LE CHOEUR.

Frank, une ambition terrible te dévore.
Ta pauvreté superbe elle-même s'abhorre;
Tu te hais, vagabond, dans ton orgueil de roi,
Et tu hais ton voisin d'être semblable à toi.
Parle, aimes-tu ton père? aimes-tu ta patrie?
Au souffle du matin sens-tu ton cœur frémir,
Et t'agenouilles-tu lorsque tu vas dormir?
De quel sang es-tu fait, pour marcher dans la vie
Comme un homme de bronze, et pour que l'amitié,
L'amour, la confiance et la douce pitié,
Viennent toujours glisser sur ton être insensible,
Comme des gouttes d'eau sur un marbre poli?
Ah! celui-là vit mal qui ne vit que pour lui.
L'âme, rayon du ciel, prisonnière invisible,
Souffre dans son cachot de sanglantes douleurs.
Du fond de son exil elle cherche ses sœurs;
Et les pleurs et les chants sont les voix éternelles
De ces filles de Dieu qui s'appellent entre elles.

FRANK.

Chantez donc et pleurez, si c'est votre souci.
Ma malédiction n'est pas bien redoutable;
Telle qu'elle est pourtant, je vous la donne ici.
Nous allons boire un toast, en nous mettant à table,
Et je vais le porter :

(*Prenant un verre.*)

Malheur aux nouveau-nés!

Maudit soit le travail ! maudite l'espérance !
Malheur au coin de terre où germe la semence,
Où tombe la sueur de deux bras décharnés !
Maudits soient les liens du sang et de la vie !
Maudite la famille et la société !
Malheur à la maison, malheur à la cité,
Et malédiction sur la mère-patrie !

UN AUTRE CHOEUR, *sortant d'une maison.*

Qui parle ainsi ? qui vient jeter sur notre toit,
A cette heure de nuit, ces clameurs monstrueuses,
Et nous sonner ainsi les trompettes hideuses [1]
Des malédictions ? — Frank, réponds, est-ce toi ?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais ta vie.
Tu n'es qu'un paresseux plein d'orgueil et d'envie.
Mais de quel droit viens-tu troubler des gens de bien ?
Tu hais notre métier, Judas ! et nous le tien.
Que ne vas-tu courir et tenter la fortune,
Si le toit de ton père est trop bas pour ton front ?
Ton orgueil est scellé comme un cercueil de plomb.
Tu crois punir le ciel en lui gardant rancune ;
Et tout ce que tu peux, c'est de roidir tes bras
Pour blasphémer un Dieu qui ne t'aperçoit pas.
Travailles-tu pour vivre, et pour t'aider toi-même ?
Ne te souviens-tu pas que l'ange du blasphème
Est de tous les déchus le plus audacieux,
Et qu'avant de maudire il est tombé des cieux ?

TOUS LES CHASSEURS.

Pourquoi refuses-tu ta place à notre table ?

FRANK, *à l'un deux.*

Hélas ! noble seigneur, soyez-moi charitable !
Un denier, s'il vous plaît ; j'ai bien soif et bien faim.
Rien qu'un pauvre denier pour m'acheter du pain.

LE CHOEUR.

Te fais-tu le bouffon de ta propre détresse ?

[1] *Macbeth*, acte II. *That such a hideous trumpet calls to parley*, etc.

FRANK.

Seigneur, si vous avez une belle maîtresse,
Je puis la célébrer, et chanter tour à tour
La médiocrité, l'innocence et l'amour.
C'est bien le moins qu'un pauvre égaye un peu son hôte.
S'il est pauvre, après tout, s'il a faim, c'est sa faute.
Mais croyez-vous qu'il soit prudent et généreux
De jeter des pavés sur l'homme qui se noie?
Il ne faut pas pousser à bout les malheureux.

LE CHOEUR.

A quel sombre démon ton âme est-elle en proie?
Tu railles tristement et misérablement.

FRANK.

Car si ces malheureux ont quelque orgueil dans l'âme,
S'ils ne sont pas pétris d'une argile de femme,
S'ils ont un cœur, s'ils ont des bras, ou seulement
S'ils portent par hasard une arme à la ceinture.....

LE CHOEUR.

Que veut dire ceci? veux-tu nous provoquer?

FRANK.

Un poignard peut se tordre, et le coup peut manquer.
Mais si, las de lui-même et de sa vie obscure,
Le pauvre qu'on insulte allait prendre un tison,
Et le porter en feu dans sa propre maison!
(*Il prend une bûche embrasée dans le feu allumé sur la place, et la jette dans sa chaumière.*)
Sa maison est à lui — c'est le toit de son père,
C'est son toit — c'est son bien — le tombeau solitaire
Des rêves de ses jours, des larmes de ses nuits;
Le feu doit y rester, si c'est lui qui l'a mis.

LE CHOEUR.

Agis-tu dans la fièvre? arrête, incendiaire!
Veux-tu du même coup brûler la ville entière?
Arrête! — où nos enfants dormiront-ils demain?

FRANK.

Me voici sur le seuil, mon épée à la main.

Approchez maintenant, fussiez-vous une armée.
Quand l'univers devrait s'en aller en fumée,
Tonnerre et sang! je fais un spectre du premier
Qui jette un verre d'eau sur un brin de fumier.
Ah! vous croyez, messieurs, si je vous importune,
Qu'on peut impunément me chasser comme un chien?
Ne m'avez-vous pas dit d'aller chercher fortune?
J'y vais. — Vous l'avez dit, vous qui n'en feriez rien;
Moi je le fais — je pars. — J'illumine la ville.
J'en aurai le plaisir en m'en allant ce soir
De la voir de plus loin, s'il me plaît de la voir.
Je ne fais pas ici de folie inutile:
Ceux qui m'ont accusé de paresse et d'orgueil
Ont dit la vérité. — Tant que cette chaumière
Demeurera debout, ce sera mon cercueil.
Ce petit toit, messieurs, ces quatre murs de pierre,
C'était mon patrimoine, et c'est assez longtemps
Pour aimer son fumier, que d'y dormir vingt ans.
Je le brûle, et je pars — c'est moi, c'est mon fantôme
Que je disperse aux vents avec ce toit de chaume.
Maintenant, vents du nord, vous n'avez qu'à souffler;
Depuis assez longtemps, dans les nuits de tempête,
Vous venez ébranler ma porte, et m'appeler.
Frères, je viens à vous — je vous livre ma tête.
Je pars — et désormais que Dieu montre à mes pas
Leur route — ou le hasard, si Dieu n'existe pas!
(*Il sort en courant.*)

SCÈNE II.

Une plaine. — Frank rencontre une jeune fille.

LA JEUNE FILLE.

Bonsoir, Frank, où vas-tu? la plaine est solitaire.
Qu'as-tu fait de tes chiens, imprudent montagnard?

FRANK.

Bonsoir, Déidamia, qu'as-tu fait de ta mère?
Prudente jeune fille, où t'en vas-tu si tard?

LA JEUNE FILLE.

J'ai cueilli sur ma route un bouquet d'églantine;
Mais la neige et les vents l'ont fané sur mon cœur.
Le voilà, si tu veux, pour te porter bonheur.

(*Elle lui jette son bouquet.*)

FRANK, *seul, ramassant le bouquet.*

Comme elle court gaîment! Sa mère est ma voisine;
J'ai vu cet enfant-là grandir et se former.
Pauvre, innocente fille! elle aurait pu m'aimer.

(*Exit.*)

SCÈNE III.

Un chemin creux dans une forêt. — Le point du jour.

FRANK, *assis sur l'herbe.*

— Et quand tout sera dit — quand la triste demeure
De ce malheureux Frank, de ce vil mendiant,
Sera tombée en poudre et dispersée au vent,
Lui, que deviendra-t-il? — Il sera temps qu'il meure?
Et s'il est jeune encor, s'il ne veut pas mourir?
Ah! massacre et malheur! que vais-je devenir?

(*Il s'endort.*)

UNE VOIX, *dans un songe.*

Il est deux routes dans la vie:
L'une solitaire et fleurie,
Qui descend sa pente chérie
Sans se plaindre et sans soupirer.
Le passant la remarque à peine,
Comme le ruisseau de la plaine,
Que le sable de la fontaine
Ne fait pas même murmurer.

L'autre, comme un torrent sans digue,
Dans une éternelle fatigue,
Sous les pieds de l'enfant prodigue
Roule la pierre d'Ixion.
L'une est bornée, et l'autre immense;
L'une meurt où l'autre commence;
La première est la patience,
La seconde est l'ambition.

FRANK, *rêvant.*

Esprits! si vous venez m'annoncer ma ruine,
Pourquoi le Dieu qui me créa
Fit-il, en m'animant, tomber dans ma poitrine
L'étincelle divine
Qui me consumera?
Pourquoi suis-je le feu qu'un salamandre habite?
Pourquoi sens-je mon cœur se plaindre et s'étonner,
Ne pouvant contenir ce rayon qui s'agite,
Et qui, venu du ciel, y voudrait retourner?

LA VOIX.

Ceux dont l'ambition a dévoré la vie,
Et qui sur cette terre ont cherché la grandeur,
Ceux-là, dans leur orgueil, se sont fait un honneur
De mépriser l'amour et sa douce folie.
Ceux qui, loin des regards, sans plainte et sans désirs,
Sont morts silencieux sur le cœur d'une femme,
O jeune montagnard, ceux-là, du fond de l'âme,
Ont méprisé la gloire et ses tristes plaisirs.

FRANK.

Vous parlez de grandeur, et vous parlez de gloire.
Aurai-je des trésors? l'homme dans sa mémoire
Gardera-t-il mon souvenir?
Répondez, répondez, avant que je m'éveille.
Déroulez-moi ce qui sommeille
Dans l'océan de l'avenir!

LA VOIX.

Voici l'heure où, le cœur libre d'inquiétude,
Tu te levais jadis pour reprendre l'étude,
Tes pensers de la veille et les travaux du jour.
Seul, poursuivant tout bas tes chimères d'amour,
Tu gagnais lentement la maison solitaire
Où ta Déidamia veillait près de sa mère.
Frank, tu venais t'asseoir au paisible foyer,
Raconter tes chagrins, sinon les oublier.
Tous deux sans espérance et dans la solitude,
Enfants, vous vous aimiez, et bientôt l'habitude
Tous les jours, malgré toi, t'enseigna ce chemin;
Car l'habitude est tout au pauvre cœur humain.

FRANK.

Esprits, il est trop tard, j'ai brûlé ma chaumière!

LA VOIX.

Repens-toi! repens-toi!

FRANK.

Non! non! j'ai tout perdu.

LA VOIX.

Repens-toi! repens-toi!

FRANK.

Non! j'ai maudit mon père.

LA VOIX.

Alors, lève-toi donc, car ton jour est venu.

(*Le soleil paraît; Frank s'éveille; Stranio, jeune palatin, et sa maîtresse, Monna Belcolore, passent à cheval.*)

STRANIO.

Holà! dérange-toi, manant, pour que je passe.

FRANK.

Attends que je me lève, et prends garde à tes pas.

STRANIO.

Chien, lève-toi plus vite, ou reste sur la place.

FRANK.

Tout beau, l'homme à cheval, tu ne passeras pas.

Dégaîne-moi ton sabre, ou c'est fait de ta vie.
Allons, pare ceci.

(*Ils se battent*, *Stranio tombe.*)

BELCOLORE.

Comment t'appelles-tu ?

FRANK.

Charles Frank.

BELCOLORE.

Tu me plais, et tu t'es bien battu.
Ton pays?

FRANK.

Le Tyrol.

BELCOLORE.

Me trouves-tu jolie?

FRANK.

Belle comme un soleil.

BELCOLORE.

J'ai dix-huit ans — et toi?

FRANK.

Vingt ans.

BELCOLORE.

Monte à cheval, et viens souper chez moi.

(*Exeunt.*)

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Un salon.

FRANK, *devant une table chargée d'or.*

De tous les fils secrets qui font mouvoir la vie,
O toi, le plus subtil et le plus merveilleux!
Or! principe de tout, larme au soleil ravie!
Seul dieu toujours vivant, parmi tant de faux dieux! —
Méduse, dont l'aspect change le cœur en pierre,
Et fait tomber en poudre aux pieds de la rosière
La robe d'innocence et de virginité! —
Sublime corrupteur! — clef de la volonté! —
Laisse-moi t'admirer! — parle-moi, — viens me dire
Que l'honneur n'est qu'un mot, que la vertu n'est rien —
Que, dès qu'on te possède, on est homme de bien —
Que rien n'est vrai que toi! — qu'un esprit en délire
Ne saurait inventer de rêves si hardis,
Si monstrueusement en dehors du possible,
Que tu ne puisse encor sur ton levier terrible
Soulever l'univers, pour qu'ils soient accomplis!
— Que de gens cependant n'ont jamais vu qu'en songe
Ce que j'ai devant moi! — Comme le cœur se plonge
Avec ravissement dans un monceau pareil! —
Tout cela, c'est à moi; — les sphères et les mondes
Danseront un millier de valses et de rondes,
Avant qu'un coup semblable ait lieu sous le soleil [1].

[1] La terre pourra faire plus de mille danses, etc., etc.
SCHILLER.

Ah! mon cœur est noyé! — Je commence à comprendre
Ce qui fait qu'un mourant que le frisson va prendre,
A regarder son or trouve encor des douceurs,
Et pourquoi les vieillards se font enfouisseurs.

(*Comptant.*)

Quinze mille en argent — le reste en signature.
C'est un coup du destin. — Quelle étrange aventure!
Que ferais-je aujourd'hui, qu'aurais-je fait demain,
Si je n'avais trouvé Stranio sur mon chemin?
Je tue un grand seigneur, et lui prends sa maîtresse;
Je m'enivre chez elle, et l'on me mène au jeu.
A jeun, j'aurais perdu, — je gagne dans l'ivresse;
Je gagne, et je me lève. — Ah! c'est un coup de Dieu.

(*Il ouvre la fenêtre.*)

Je voudrais bien me voir passer sous ma fenêtre
Tel que j'étais hier. — Moi, Frank, seigneur et maître
De ce vaste logis, possesseur d'un trésor,
Voir passer là-dessous Frank le coureur de lièvres,
Frank le pauvre, l'œil morne et la faim sur les lèvres,
Le voir tendre la main et lui jeter cet or.
Tiens, Frank, tiens, mendiant, prends cela, pauvre hère.

(*Il prend une poignée d'or.*)

Il me semble en honneur que le ciel et la terre
Ne sauraient plus m'offrir que ce qui me convient,
Et que depuis hier le monde m'appartient.

(*Exit.*)

SCÈNE II.

Une route.

MONTAGNARDS, *passant.*

CHANSON DE CHASSE DANS LE LOINTAIN.

Chasseur, hardi chasseur, que vois-tu dans l'espace?
Mes chiens grattent la terre et cherchent une trace.

Debout, mes cavaliers, c'est le pied du chamois. —
Le chamois s'est levé. — Que ma maîtresse est belle! —
Le chamois tremble et fuit. — Que Dieu veille sur elle! —
Le chamois rompt la meute et s'enfuit dans le bois. —
Je voudrais par la main tenir ma belle amie. —
La meute et le chamois traversent la prairie :
Hallali, compagnons, la victoire est à nous! —
Que ma maîtresse est belle, et que ses yeux sont doux!

LE CHOEUR.

Amis, dans ce palais, sur la place où nous sommes,
Réspire le premier et le dernier des hommes,
Frank, qui vécut vingt ans comme un hardi chasseur.
Aujourd'hui dans les fers d'une prostituée,
Que fait-il? — Nuit et jour cette enceinte est fermée.
La solitude y règne, image de la mort.
Quelquefois seulement, quand la nuit est venue,
On voit à la fenêtre une femme inconnue
Livrer ses cheveux noirs aux vents affreux du nord.
Frank n'est plus! sur les monts nul ne l'a vu paraître.
Puisse-t-il s'éveiller! puisse-t-il reconnaître
La voix des temps passés! — Frères, pleurons sur lui.
Charles ne viendra plus, au joyeux hallali,
Entouré de ses chiens, sur les herbes sanglantes,
Découdre, les bras nus, les biches expirantes,
S'asseoir au rendez-vous, et boire dans ses mains
La neige des glaciers, vierge de pas humains.

(*Exeunt.*)

SCÈNE III.

La nuit. — Une terrasse au bord d'un chemin.

MONNA BELCOLORE, FRANK, *assis dans un kiosque.*

BELCOLORE.

Dors, ô pâle jeune homme, épargne ta faiblesse.
Pose jusqu'à demain ton cœur sur ta maîtresse;

La force t'abandonne, et le jour va venir.
Carlo, tes beaux yeux bleus sont las, — tu vas dormir.

FRANK.

Non, le jour ne vient pas, — non, je veille et je brûle!
O Belcolor, le feu dans mes veines circule.
Mon cœur languit d'amour, et si le temps s'enfuit,
Que m'importe ce ciel, et son jour et sa nuit?

BELCOLORE.

Ah! Carlo, mon Carlo, ta tête chancelante
Va tomber dans mes mains, sur ta coupe brûlante.
Tu t'endors, tu te meurs, tu t'enfuis loin de moi.
Ah! lâche efféminé, tu t'endors malgré toi.

FRANK.

Oui, le jour va venir. — O ma belle maîtresse,
Je me meurs; — oui, je suis sans force et sans jeunesse,
Une ombre de moi-même, un reste, un vain reflet,
Et quelquefois la nuit mon spectre m'apparaît.
Mon Dieu! si jeune hier, aujourd'hui je succombe.
C'est toi qui m'as tué, — ton beau corps est ma tombe.
Mes baisers sur ta lèvre en ont usé le seuil.
De tes longs cheveux noirs tu m'as fait un linceul.
Éloigne ces flambeaux, — entr'ouvre la fenêtre.
Laisse entrer le soleil, c'est mon dernier peut-être.
Laisse-moi le chercher; laisse-moi dire adieu
A ce beau ciel si pur qu'il a fait croire en Dieu!

BELCOLORE.

Pourquoi me gardes-tu, si c'est moi qui te tue,
Et si tu te crois mort pour deux nuits de plaisir?

FRANK.

Tous les amants heureux ont parlé de mourir.
Toi, me tuer, mon Dieu! Du jour où je t'ai vue,
Ma vie a commencé; le reste n'était rien;
Et mon cœur n'a jamais battu que sur le tien.
Tu m'as fait riche, heureux, tu m'as ouvert le monde.
Regarde, ô mon amour, quelle superbe nuit!
Devant de tels témoins, qu'importe ce qu'on dit,

Pourvu que l'âme parle, et que l'âme réponde?
L'ange des nuits d'amour est un ange muet.

BELCOLORE.

Combien as-tu gagné ce soir au lansquenet?

FRANK.

Qu'importe? Je ne sais. — Je n'ai plus de mémoire.
Voyons, — viens dans mes bras, — laisse-moi t'admirer, —
Parle, — réveille-moi, — conte-moi ton histoire. —
Quelle superbe nuit! je suis prêt à pleurer.

BELCOLORE.

Si tu veux t'éveiller, dis-moi plutôt la tienne.

FRANK.

Nous sommes trop heureux pour que je m'en souvienne.
Que dirais-je d'ailleurs? Ce qui fait les récits,
Ce sont des actions, des périls dont l'empire
Est vivace, et résiste à l'heure des oublis.
Mais moi qui n'ai rien vu, rien fait, qu'ai-je à te dire?
L'histoire de ma vie est celle de mon cœur;
C'est un pays étrange où je fus voyageur.
Ah! soutiens-moi le front, la force m'abandonne!
Parle, parle, je veux t'entendre jusqu'au bout.
Allons, un beau baiser, et c'est moi qui le donne;
Un baiser pour ta vie, et qu'on me dise tout.

BELCOLORE, *soupirant.*

Ah! je n'ai pas toujours vécu comme l'on pense.
Ma famille était noble, et puissante à Florence.
On nous a ruinés; — ce n'est que le malheur
Qui m'a forcée à vivre aux dépens de l'honneur.
Mon cœur n'était pas fait...

FRANK, *se détournant.*

Toujours la même histoire!
Voici peut-être ici la vingtième catin
A qui je la demande, et toujours ce refrain!
Qui donc ont-elles vu d'assez sot pour y croire?
Mon Dieu! dans quel bourbier me suis-je donc jeté?
J'avais cru celle-ci plus forte en vérité!

BELCOLORE.

Quand mon père mourut...

FRANK.

Assez, je t'en supplie.
Je me ferai conter le reste par Julie
Au premier carrefour où je la trouverai.

(*Tous deux restent en silence quelque temps.*)

Dis-moi, ce fameux jour que tu m'as rencontré,
Pourquoi, par quel hasard, — par quelle sympathie,
T'es-tu de m'emmener senti la fantaisie?
J'étais couvert de sang, poudreux, et mal vêtu.

BELCOLORE.

Je te l'ai déjà dit, tu t'étais bien battu.

FRANK.

Parlons sincèrement, — je t'ai semblé robuste.
Tes yeux, ma chère enfant, n'ont pas deviné juste.
Je comprends qu'une femme aime les portefaix;
C'est un goût comme un autre, il est dans la nature.
Mais moi, si j'étais femme, et si je les aimais,
Je n'irais pas chercher mes gens à l'aventure,
J'irais tout simplement les prendre aux cabarets;
J'en ferais lutter six, et puis je choisirais.
Encore un mot : cet homme à qui je t'ai volée,
T'entretenait sans doute, — il était ton amant?

BELCOLORE.

Oui.

FRANK.

—Cette affreuse mort ne t'a pas désolée?
Cet homme, il m'en souvient, râlait horriblement.
L'œil gauche était crevé, — le pommeau de l'épée
Avait ouvert le front, — la gorge était coupée.
Sous les pieds des chevaux l'homme était étendu.
Comme un lierre arraché qui rampe et qui se traîne
Pour se suspendre encore à l'écorce d'un chêne,
Ainsi ce malheureux se traînait suspendu
Aux restes de sa vie. — Et toi, ce meurtre infâme

Ne t'a pas de dégoût levé le cœur et l'âme?
Tu n'as pas dit un mot, tu n'as pas fait un pas!

BELCOLORE.

Prétends-tu me prouver que j'aie un cœur de pierre?

FRANCK.

Et ce que je te dis ne te le lève pas!

BELCOLORE.

Je hais les mots grossiers, — ce n'est pas ma manière.
Mais quand il n'en faut qu'un, je n'en dis jamais deux.
Frank, tu ne m'aimes plus.

FRANK.

Qui, moi? Je vous adore.
J'ai lu je ne sais où, ma chère Belcolore,
Que les plus doux instants pour deux amants heureux,
Ce sont les entretiens d'une nuit d'insomnie,
Pendant l'enivrement qui succède au plaisir.
Quand les sens apaisés sont morts pour le désir;
Quand, la main à la main, et l'âme à l'âme unie,
On ne fait plus qu'un être, et qu'on sent s'élever
Ce parfum du bonheur qui fait longtemps rêver;
Quand l'amie, en prenant la place de l'amante,
Laisse son bien-aimé regarder dans son cœur,
Comme une fraîche source, où l'onde est confiante,
Laisse sa pureté trahir sa profondeur :
C'est alors qu'on connaît le prix de ce qu'on aime,
Que du choix qu'on a fait on s'estime soi-même,
Et que dans un doux songe on peut fermer les yeux!
N'est-ce pas, Belcolor? N'est-ce pas, mon amie?

BELCOLORE.

Laisse-moi.

FRANK.

N'est-ce pas que nous sommes heureux? —
Mais, j'y pense! — il est temps de régler notre vie.
Comme on ne peut compter sur les jeux de hasard,
Nous piperons d'abord quelque honnête vieillard,
Qui fournira le vin, les meubles et la table.

Il gardera la nuit, et moi j'aurai le jour.
Tu pourras bien parfois lui jouer quelque tour;
J'entends quelque bon tour, adroit et profitable.
Il aura des amis que nous pourrons griser;
Tu seras le chasseur, et moi le lévrier.
Avant tout, pour la chambre, une fille discrète,
Capable de huiler une porte secrète.
Mais nous la paîrons bien; aujourd'hui tout se vend.
Quant à moi, je serai le cavalier servant.
Nous ferons à nous deux la perle des ménages.

BELCOLORE.

Ou tu vas en finir avec tes persiflages,
Ou je vais tout à l'heure en finir avec toi.
Veux-tu faire la paix? Je ne suis pas boudeuse;
Voyons, viens m'embrasser.

FRANK.

Cette fille est hideuse...
Mon Dieu, deux jours plus tard, c'en était fait de moi!

(*Il va s'appuyer sur la terrasse; un soldat passe à cheval sur la route.*)

LE SOLDAT, *chante.*

Un soldat qui va son chemin
Se raille du tonnerre;
Il tient son sabre d'une main,
Et de l'autre son verre.
Quand il meurt, on le porte en terre
Comme un seigneur.
Son cœur est à son amie,
Son bras est à sa patrie,
Et sa tête à l'empereur.

FRANK, *l'appelle.*

Holà! l'ami, deux mots. — Vous semblez un compère
De bonne contenance et de joyeuse humeur.
Vos braves compagnons vont-ils entrer en guerre?
Dans quelle place forte est donc votre empereur?

LE SOLDAT.

A Glurens.—Dans deux jours nous serons en campagne.
Je rejoins de ce pas ma corporation.

FRANK.

Venez-vous de la plaine, ou bien de la montagne?
Connaissez-vous mon père, et savez-vous mon nom?

LE SOLDAT.

Oh! je vous connais bien. — Vous êtes du village,
Vis-à-vis le moulin. — Que faites-vous donc là?
Venez-vous avec nous?

FRANK.

Oui, certe, et me voilà.
(*Il descend dans le chemin.*)
Je ne me suis pas mis en habit de voyage;
Vous me prêterez bien un vieux sabre là-bas?
(*A Belcolore.*)
Adieu, ma belle enfant, je ne souperai pas.

LE SOLDAT.

On vous équipera. — Montez toujours en croupe.
Parbleu, compagnon Frank, vous manquiez à la troupe.
Ah çà, dites-moi donc, tout en nous allant,
S'il est vrai qu'un beau soir...
(*Ils partent au galop.*)

BELCOLORE, *sur le balcon.*

Je l'aime cependant.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Devant un palais. — Glurens.

CHOEUR DE SOLDATS.

Telles par l'ouragan les neiges flagellées
Bondissent en sifflant des glaciers aux vallées,
Tels se sont élancés, au signal du combat,
Les enfants du Tyrol et du Palatinat.
Maintenant l'empereur a terminé la guerre.
Les cantons sur leur porte ont plié leur bannière.
Écoutez, écoutez : c'est l'adieu des clairons;
C'est la vieille Allemagne appelant ses barons.
Remonte maintenant, chasseur du cerf timide!
Remonte, fils du Rhin, compagnon intrépide;
Tes enfants sur ton cœur vont venir se presser.
Sors de ta lourde armure, et va les embrasser.
Soldats, arrêtons-nous. — C'est ici la demeure
Du capitaine Frank, du plus grand des soldats.
Notre vieil empereur l'a serré dans ses bras.
Couronné par le peuple, il viendra tout à l'heure
Souper dans ce palais avec ses compagnons.
Jamais preux chevalier n'a mieux conquis sa gloire.
Il a seul, près d'Inspruck, emporté l'aigle noire,
Du cœur de la mêlée aux bouches des canons.
Vingt fois ses cuirassiers l'ont cru, dans la bataille,
Coupé par les boulets, brisé par la mitraille.
Il avançait toujours, — toujours en éclaireur,
On le voyait du feu sortir comme un plongeur.

Trois balles l'ont frappé; — sa trace était suivie;
Mais le dieu des hasards n'a voulu de sa vie
Que ce qu'il en fallait pour gagner ses chevrons,
Et pouvoir de son sang dorer ses éperons.
Mais que nous veut ici cette fille italienne,
Les cheveux en désordre, et marchant à grands pas?
Où courez-vous si fort, femme? On ne passe pas.

(*Entre Belcolore.*)

BELCOLORE.

Est-ce ici la maison de votre capitaine?

LES SOLDATS.

Oui. — Que lui voulez-vous? — Parlez au lieutenant.

LE LIEUTENANT.

On ne peut ni passer ni monter, ma princesse.

BELCOLORE.

Il faut bien que je passe et que j'entre pourtant :
Mon nom est Belcolore, et je suis sa maîtresse.

LE LIEUTENANT.

Parbleu! ma chère enfant, je vous reconnais bien.
J'en suis au désespoir, mais je suis ma consigne.
Si Frank est votre amant, tant mieux : je n'en crois rien.
Ce serait un honneur dont vous n'êtes pas digne.

BELCOLORE.

S'il n'est pas mon amant, il le sera ce soir.
Je l'aime; comprends-tu? Je l'aime. — Il m'a quittée,
Et je viens le chercher, si tu veux le savoir.

LES SOLDATS.

Quelle tête de fer a donc cette effrontée,
Qui court après les gens, un stylet à la main?

BELCOLORE.

Il me sert de flambeau pour m'ouvrir le chemin.
Allons, écartez-vous, et montrez-moi la porte.

LE LIEUTENANT.

Puisque vous le voulez, ma belle, la voilà.

Qu'elle entre, et qu'on lui donne un homme pour escorte.
C'est un diable incarné que cette femme-là.

(*Belcolore entre dans le palais.—Entre Frank couronné, à cheval.*)

CHOEUR DU PEUPLE.

Couvert de ces lauriers, il te sied, ô grand homme!
De marcher parmi nous comme un triomphateur.
La guerre est terminée, et l'empereur se nomme
Ton royal débiteur.
Descends, repose-toi.— Resté dans l'hippodrome,
Lave tes pieds sanglants, victorieux lutteur.

(*Frank descend de cheval.*)

CHOEUR DES CHEVALIERS.

Homme heureux, jeune encor tu récoltes la gloire,
Cette plante tardive, amante des tombeaux.
La terre qui t'a vu chasse de sa mémoire
L'ombre de ses héros.
Pareil à Béatrix, au seuil du purgatoire,
Tes ailes vont s'ouvrir vers des chemins nouveaux.

LE PEUPLE.

Allons, que ce beau jour, levé sur une fête,
Dans un joyeux banquet finisse dignement.
Tes convives de fleurs ont couronné leur tête;
Ton vieux père t'attend.
Que tardons-nous encore? Allons, la table est prête.
Entrons dans ton palais; déjà la nuit descend.

(*Ils entrent dans le palais.*)

SCÈNE II.

FRANK, GUNTHER, *restés seuls.*

GUNTHER.

Ne les suivez-vous pas, seigneur, sous ce portique?
O mon maître, au milieu d'une fête publique,

Qui d'un si juste coup frappe tes ennemis,
Avez-vous distingué le cœur de vos amis?
Hélas! les vrais amis se taisent dans la foule;
Il leur faut, pour s'ouvrir, que ce vain flot s'écoule.
O mon frère, ô mon maître! ils t'ont proclamé roi!
Dieu merci, quoique vieux, je puis encor te suivre,
Jeune soleil levant, si le ciel me fait vivre.
Je ne suis qu'un soldat, seigneur, excusez-moi.
Mon amitié vous blesse, et vous est importune.
Ne partagez-vous point l'allégresse commune?
Qui vous arrête ici? Vous devez être las.
La peine et le danger font les joyeux repas.

LE CHOEUR, *dans la maison.*

Chantons et faisons vacarme,
Comme il convient à de dignes buveurs.
Vivent ceux que le vin désarme!
Les jours de combat ont leur charme;
Mais la paix a bien ses douceurs.

GUNTHER.

Seigneur, mon cher seigneur, pourquoi ces regards sombres?
Le vin coule et circule. — Entendez-vous ces chants?
Des convives joyeux je vois flotter les ombres
Derrière ces vitraux de feux resplendissants.

LE CHOEUR, *à la fenêtre.*

Frank, pourquoi tardes-tu? — Gunther, si notre troupe
Ne fait pas, sous ce toit, peur à vos cheveux blancs,
Soyez le bienvenu pour vider une coupe.
Nous sommes assez vieux pour oublier les ans.

GUNTHER.

La pâleur de la mort est sur votre visage,
Seigneur. — D'un noir souci votre esprit occupé
Méconnaît-il ma voix? — De quel sombre nuage
Les rêves de la nuit l'ont-ils enveloppé?

FRANK.

Fatigué de la route et du bruit de la guerre,
Ce matin de mon camp je me suis écarté :

J'avais soif; mon cheval marchait dans la poussière,
Et sur le bord d'un puits je me suis arrêté.
J'ai trouvé sur un banc une femme endormie,
Une pauvre laitière, un enfant de quinze ans,
Que je connais, Gunther. — Sa mère est mon amie.
J'ai passé de beaux jours chez ces bons paysans.
Le cher ange dormait les lèvres demi-closes. —
(Les lèvres des enfants s'ouvrent, comme les roses,
Au souffle de la nuit.) — Ses petits bras lassés
Avaient dans son panier roulé les mains ouvertes.
D'herbes et d'églantine elles étaient couvertes.
De quel rêve enfantin ses sens étaient bercés,
Je l'ignore. — On eût dit qu'en tombant sur sa couche,
Elle avait à moitié laissé quelque chanson
Qui revenait encor voltiger sur sa bouche,
Comme un oiseau léger sur la fleur d'un buisson.
Nous étions seuls. — J'ai pris ses deux mains dans les miennes;
Je me suis incliné, — sans l'éveiller pourtant. —
O Gunther! j'ai posé mes lèvres sur les siennes,
Et puis je suis parti, pleurant comme un enfant.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Devant le palais de Frank. — La porte est tendue en noir. — On dresse un catafalque.

FRANK, *vêtu en moine et masqué;* DEUX SERVITEURS.

FRANK.

Que l'on apporte ici les cierges et la bière.
Souvenez-vous surtout que c'est moi qu'on enterre,
Moi, capitaine Frank, mort hier dans un duel.
Pas un mot, — ni regard, — ni haussement d'épaules;
Pas un seul mouvement qui sorte de vos rôles.
Songez-y. — Je le veux.

(*Les serviteurs s'en vont.*)

Eh bien! juge éternel,
Je viens t'interroger. Les transports de la fièvre
N'agitent pas mon sein. — Je ne viens ni railler
Ni profaner la mort. — J'agis sans conseiller.
Regarde, et réponds-moi. — Je fais comme l'orfévre
Qui frappe sur le marbre une pièce d'argent.
Il reconnaît au son la pure fonderie;
Et moi je viens savoir quel son rendra ma vie,
Quand je la frapperai sur ce froid monument.
Déjà le jour paraît; — le soldat sort des tentes.
Maintenant le bois vert chante dans le foyer;
Les rames du pêcheur et du contrebandier
Se lèvent, de terreur et d'espoir palpitantes.
Quelle agitation, quel bruit dans la cité!
Quel monstre remuant que cette humanité!

Sous ces dix mille toits, que de corps, que d'entrailles!
Que de sueurs sans but, que de sang, que de fiel!
Sais-tu pourquoi tu dors et pourquoi tu travailles,
Vieux monstre aux mille pieds, qui te crois éternel?
Cet honnête cercueil a quelques pieds, je pense,
De plus que mon berceau. — Voilà leur différence.
Ah! pourquoi mon esprit va-t-il toujours devant,
Lorsque mon corps agit? Pourquoi dans ma poitrine
Ai-je un ver travailleur qui toujours creuse et mine,
Si bien que sous mes pieds tout manque en arrivant?

(*Entre le chœur des soldats et du peuple.*[1])

LE CHOEUR.

On dit que Frank est mort. — Quand donc? comment s'appelle
Celui qui l'a tué? — Quelle était la querelle?
On parle d'un combat. — Quand se sont-ils battus?

FRANK, *masqué.*

A qui parlez-vous donc? Il ne vous entend plus.

(*Il leur montre la bière.*)

LE CHOEUR, *s'inclinant.*

S'il est un meilleur monde au-dessus de nos têtes,
O Frank! si du séjour des vents et des tempêtes
Ton âme sur ces monts plane et voltige encor;
Si ces rideaux de pourpre et ces ardents nuages,
Que chasse dans l'éther le souffle des orages,
Sont des guerriers couchés dans leurs armures d'or,
Penche-toi, noble cœur, sur ces vastes collines,
Et vois tes compagnons briser leurs javelines
Sur cette froide terre, où ton corps est resté!

[1] Frank, durant cette scène, doit déguiser sa voix. Je prie ceux qui la trouveraient invraisemblable d'aller au bal de l'Opéra. Un de mes amis fit déguiser sa servante au carnaval et la plaça dans son salon, au milieu d'un bal où personne n'était masqué. On ne lui avait mis qu'un petit masque sans barbe qui ne cachait point la bouche; et cependant elle dansa presque deux heures entières sans être reconnue, avec des jeunes gens à qui elle avait apporté deux cents verres d'eau dans sa vie.

GUNTHER, *accourant.*

Quoi! si brave et si jeune, et sitôt emporté!
Mon Frank! est-ce bien vrai, messieurs? Ah! mort funeste!
Moi qui ne demandais qu'à vivre assez longtemps
Pour te voir accomplir ta mission céleste!
Me voilà seul au monde avec mes cheveux blancs!
Moi qui n'avais de jeune encor que ta jeunesse!
Moi qui n'aimais que toi! Misérable vieillesse!
Je ne te verrai plus, mon Frank! on t'a tué.

FRANK, *à part.*

Ce pauvre vieux Gunther, je l'avais oublié.

LE CHOEUR.

Qu'on voile les tambours, que le prêtre s'avance.
A genoux, compagnons, tête nue et silence.
Qu'on dise devant nous la prière des morts.
Nous voulons au tombeau porter le capitaine.
Il est mort en soldat, sur la terre chrétienne.
L'âme appartient à Dieu; l'armée aura le corps.

TROIS MOINES, *s'avançant.*

CHANT.

Le Seigneur sur l'ombre éternelle
Suspend son ardente prunelle,
Et, glorieuse sentinelle,
Attend les bons et les damnés.
Il sait qui tombe dans sa voie;
Lorsqu'il jette au néant sa proie,
Il dit aux maux qu'il nous envoie:
« Comptez les morts que vous prenez. »

LE CHOEUR, *à genoux.*

Seigneur, j'ai plus péché que vous ne pardonnez.

LES MOINES.

Il dit aux épaisses batailles:
« Comptez vos chefs sans funérailles,
» Qui pour cercueil ont les entrailles
» De la panthère et du lion;

» Que le juste triomphe ou fuie,
» Comptez, quand le glaive s'essuie,
» Les morts tombés comme la pluie
» Sur la montagne et le sillon. »

LE CHOEUR.

Seigneur, préservez-moi de la tentation.

LES MOINES.

« Car un jour de pitié profonde,
» Ma parole, en terreur féconde,
» Sur le pôle arrêtant le monde,
» Les trépassés se lèveront;
» Et des mains vides de l'abîme
» Tombera la frêle victime,
» Qui criera : Grâce ! — et de son crime
» Trouvera la tache à son front. »

LE CHOEUR.

Et mes dents grinceront ! mes os se sécheront !

LES MOINES.

Qu'il vienne d'en bas ou du faîte,
Selon le dire du prophète,
Justice à chacun sera faite,
Ainsi qu'il aura mérité.
Or donc, gloire à Dieu, notre père !
Si l'impie a vécu prospère,
Que le juste en son âme espère !
Gloire à la sainte Trinité !

FRANK, *à part.*

C'est une jonglerie atroce en vérité !
O toi qui les entends, suprême intelligence,
Quelle pagode ils font de leur Dieu de vengeance !
Quel bourreau rancunier, brûlant à petit feu !
Toujours la peur du feu. — C'est bien l'esprit de Rome.
Ils vous diront après que leur Dieu s'est fait homme.
J'y reconnais plutôt l'homme qui s'est fait Dieu.

LE CHOEUR.

Notre tâche, messieurs, n'est pas encor remplie.

Nous avons pour son âme imploré le pardon.
Si l'un de nous connaît l'histoire de sa vie,
Qu'il s'avance et qu'il parle.

FRANK, *à part.*

Ah! nous y voilà donc.

UN OFFICIER, *sortant des rangs.*

Soldats et chevaliers, braves compagnons d'armes,
Si jamais homme au monde a mérité vos larmes,
C'est celui qui n'est plus. — Charle était mon ami;
J'ai le droit d'être fier dès qu'il s'agit de lui.
— Né dans un bourg obscur, au fond d'une chaumière,
Frank chez des montagnards vécut longtemps en frère,
En fils, — chéri de tous, et de tous bienvenu.

FRANK, *s'avançant.*

Vous vous trompez, monsieur, vous l'avez mal connu.
Frank était détesté de tout le voisinage.
Est-il ici quelqu'un qui soit de son village?
Demandez si c'est vrai. — Moi, j'en étais aussi.

LE PEUPLE.

Moine, n'interromps pas. — Cet homme est son ami.

LES SOLDATS.

C'est vrai que le cher homme avait l'âme un peu fière;
S'il aimait ses voisins, il n'y paraissait guère,
Un certain jour surtout qu'il brûla sa maison.
Je n'en ai jamais su, quant à moi, la raison.

L'OFFICIER.

Si Charle eut des défauts, ne troublons pas sa cendre.
Sont-ce de tels témoins qu'il nous convient d'entendre?
Soldats, Frank se sentait une autre mission.
Qui jamais s'est montré plus vif dans l'action,
Plus fort dans le conseil? — Qui jamais mieux que Charle
Prouva son éloquence à l'heure où le bras parle?
Vous le savez, soldats, j'ai combattu sous lui;
Je puis dire à mon tour : Moi, j'en étais aussi.
Une ardeur sans égale, un courage indomptable,

Un homme encor meilleur qu'il n'était redoutable,
Une âme de héros, — voilà ce que j'ai vu.

FRANK.

Vous vous trompez, monsieur, vous l'avez mal connu.
Frank n'a jamais été qu'un coureur d'aventure,
Qu'un fou, risquant sa vie et celle des soldats,
Pour briguer des honneurs qu'il ne méritait pas.
Né sans titres, sans bien, parti d'une masure,
Il faisait au combat ce qu'on fait aux brelans,
Il jouait tout ou rien, — la mort ou la fortune.
Ces gens-là bravent tout, — l'espèce en est commune;
Ils inondent les ports, l'armée et les couvents.
Croyez-vous que ce Frank valût sa renommée?
Qu'il respectât les lois? qu'il aimât l'empereur?
Il a vécu huit jours, avant d'être à l'armée,
Avec la Belcolor, comme un entremetteur.
Est-il ici quelqu'un qui dise le contraire?

LES SOLDATS.

Ma foi, depuis le jour qu'il a quitté son père,
C'est vrai que ledit Frank a fait plus d'un métier.
Nous la connaissons bien, nous, Monna Belcolore.
Elle couchait chez lui; — nous l'avons vue hier.

LE PEUPLE.

Laissez parler le moine! —

FRANK.

Il a fait pis encore:
Il a réduit son père à la mendicité.
Il avait besoin d'or pour cette courtisane;
Le peu qu'il possédait, c'est là qu'il l'a porté.
Soldats, que faites-vous à celui qui profane
La cendre d'un bon fils et d'un homme de bien?
J'ai mérité la mort, si ce crime est le mien.

LE PEUPLE.

Dis-nous la vérité, moine, et parle sans crainte.

FRANK.

Mais si les Tyroliens qui sont dans cette enceinte

Trouvent que j'ai raison, s'ils sont prêts au besoin
A faire comme moi, qui prends Dieu pour témoin?...

LES TYROLIENS.

Oui, oui, nous l'attestons, Frank est un misérable.

FRANK.

Le jour qu'il refusa sa place à votre table,
Vous en souvenez-vous?

LES TYROLIENS.

Oui, oui, qu'il soit maudit!

FRANK.

Le jour qu'il a brûlé la maison de son père?

LES SOLDATS.

Oui! Le moine sait tout.

FRANK.

Et si, comme on le dit,
Il a tué Stranio sur le bord de la route...

LE PEUPLE.

Stranio, ce palatin que Brandel a trouvé
Au fond de la forêt, couché sur le pavé?

FRANK.

C'est lui qui l'a tué!

LES SOLDATS.

Pour le piller, sans doute!
Misérable assassin! meurtrier sans pitié!

FRANK.

— Et son orgueil de fer, l'avez-vous oublié?

TOUS.

Jetons sa cendre au vent!

FRANK.

Au vent le parricide!
Le coupeur de jarrets, l'incendiaire au vent!
Allons, brisons ceci.

(*Il ouvre la bière.*)

LE PEUPLE ET LES SOLDATS.

Moine, la bière est vide.

FRANK, *se démasquant.*

La bière est vide? alors c'est que Frank est vivant.

LES SOLDATS.

Capitaine, c'est vous!

FRANK, *à l'officier.*

Lieutenant, votre épée.
Vous avez laissé faire une étrange équipée.
Si j'avais été mort, où serais-je à présent?
Vous ne savez donc pas qu'il y va de la tête?
Au nom de l'empereur, monsieur, je vous arrête;
Ramenez vos soldats, et rendez-vous au camp.

(*Tout le monde sort en silence.*)

FRANK, *seul.*

C'en est fait, — une soif ardente, inextinguible,
Dévorera mes os tant que j'existerai.
O mon Dieu! tant d'efforts, un combat si terrible,
Un dévoûment sans borne, un corps tout balafré.....
Allons, un peu de calme, il n'est pas temps encore.
Qui vient de ce côté? n'est-ce pas Belcolore?
Ah! ah! nous allons voir; — tout n'est pas fini là.

(*Il remet son masque et recouvre la bière. — Entre Belcolore en grand deuil; — elle va s'agenouiller sur les marches du catafalque.*)

C'est bien elle; elle approche, elle vient, — la voilà.
Voilà bien ce beau corps, cette épaule charnue,
Cette gorge superbe et toujours demi-nue,
Sous ces cheveux plaqués ce front stupide et fier,
Avec ces deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer.
Voilà bien la sirène et la prostituée; —
Le type de l'égout; — la machine inventée
Pour désopiler l'homme et pour boire son sang;
La meule du pressoir de l'abrutissement.
Quelle atmosphère étrange on respire autour d'elle!
Elle épuise, elle tue, et n'en est que plus belle.
Deux anges destructeurs marchent à son côté,
Doux et cruels tous deux, — la mort, — la volupté. —

Je me souviens encor de ces spasmes terribles,
De ces baisers muets, de ces muscles ardents,
De cet être absorbé, blême et serrant les dents.
S'ils ne sont pas divins, ces moments sont horribles.
Quel magnétisme impur peut-il donc en sortir?
Toujours en l'embrassant j'ai désiré mourir.
Ah! malheur à celui qui laisse là débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche.
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.
(*Il s'approche du tombeau.*)
Qui donc pleurez-vous là, madame, êtes-vous veuve?

BELCOLORE.

Veuve, vous l'avez dit, — de mes seules amours.

FRANK.

D'hier, apparemment, — car cette robe est neuve.
Comme le noir vous sied!

BELCOLORE.

D'hier, et pour toujours.

FRANK.

Toujours, avez-vous dit? — Ah! Monna Belcolore,
Toujours, c'est bien longtemps.

BELCOLORE.

D'où me connaissez-vous?

FRANK.

De Naple, où cet hiver je te cherchais encore.
Naple est si beau, ma chère, et son ciel est si doux!
Tu devrais bien venir m'aider à m'y distraire.

BELCOLORE.

Je ne vous remets pas.

FRANK.

Bon, tu m'as oublié!
Je suis masqué, d'ailleurs; et que veux-tu, ma chère?
Ton cœur est si peuplé, je m'y serai noyé.

BELCOLORE.

Passez votre chemin, moine, et laissez-moi seule.

FRANK.

Bon, si tu pleures tant, tu deviendras bégueule.
Voyons, ma belle amie, à parler franchement,
Tu vas te trouver seule, et tu n'as plus d'amant.
Ton capitaine Frank n'avait ni sou ni maille.
C'était un bon soldat, charmant à la bataille;
Mais quel pauvre écolier en matière d'amour!
Sentimental la nuit, et persifleur le jour.

BELCOLORE.

Tais-toi, moine insolent, si tu tiens à ton âme;
Il n'est pas toujours bon de me parler ainsi.

FRANK

Ma foi, les morts sont morts : — si vous voulez, madame,
Cette bourse est à vous, cette autre, et celle-ci;
Et voilà le papier pour faire l'enveloppe.

(*Il couvre la bière d'or et de billets.*)

BELCOLORE.

Si je te disais oui, tu serais mal tombé.

FRANK, *à part.*

Ah! voilà Jupiter qui tente Danaé.

(*Haut.*)

Je vous en avertis, je suis très-misanthrope :
Je vous enfermerai dans le fond d'un palais.
J'ai l'humeur bilieuse, et je bats mes valets.
Quand je digère mal, j'entends qu'on m'obéisse.
J'aime qu'on soit joyeux lorsque j'ai la jaunisse,
Et quand je ne dors pas tout le monde est debout.
Je suis capricieux, — êtes-vous de mon goût?

BELCOLORE.

Non, par la sainte croix!

FRANK.

Si vous aimez les roubles,
Il m'en reste encor là, mais je n'ai que des doubles.

(*Il jette une autre bourse sur la bière.*

BELCOLORE.

Tu me donnes cela?

FRANK, *à part.*

Voyez l'attraction!
Comme la chair est faible à la tentation!
(*Haut.*)
J'ai de plus un ulcère à côté de la bouche
Qui m'a défiguré; — je suis maigre, et je louche:
Mais ces misères-là ne te dégoûtent pas.

BELCOLORE.

Vous me faites frémir.

FRANK.

J'ai là, Dieu me pardonne,
Certain bracelet d'or qu'il faut que je vous donne:
Il ira bien, je pense, avec ce joli bras.
(*Il jette un bracelet sur la bière.*)
Cet ulcère est horrible; il m'a rongé la joue;
Il m'a brisé les dents. — J'étais laid, je l'avoue;
Mais, depuis que je l'ai, je suis vraiment hideux;
J'ai perdu mes sourcils, ma barbe et mes cheveux.

BELCOLORE.

Dieu du ciel, quelle horreur!

FRANK.

J'ai là, sous ma simarre,
Un collier de rubis d'une espèce assez rare.
(*Il jette un collier sur la bière.*)

BELCOLORE.

Il est fait à Paris.

FRANK, *à part.*

Voyez-vous le poisson,
Comme il vient à fleur d'eau reprendre l'hameçon?
(*Haut.*)
Si c'était tout du moins! mais cette affreuse plaie
Me donne l'air d'un mort traîné sur une claie;
Elle pompe mon sang, mes os sont cariés
De la nuque du crâne à la plante des pieds...

BELCOLORE.

Assez, au nom du ciel! je vous demande grâce!

FRANK.

Si tu t'en vas, rends-moi ce que je t'ai donné.

BELCOLORE.

Vous mentez à plaisir.

FRANK.

Veux-tu que je t'embrasse?

BELCOLORE.

Eh bien! oui, je le veux.

FRANK, *à part.*

Tu pâlis, Danaé.

(*Il lui prend la main.*)

(*Haut.*)

Regarde, mon enfant; cette rue est déserte.
Dessous ce catafalque est un profond caveau.
Descendons-y tous deux; — la porte en est ouverte.

BELCOLORE.

Sous la maison de Frank!

FRANK, *à part.*

—Pourquoi pas mon tombeau?

(*Haut.*)

— Au fait, nous sommes seuls; cette bière est solide,
Asseyons-nous dessus. — Nous serons en plein vent.
Qu'en dites-vous, mon cœur?

(*Il écarte le drap mortuaire; la bière s'ouvre.*)

BELCOLORE.

Moine, la bière est vide.

FRANK, *se démasquant.*

La bière est vide? Alors c'est que Frank est vivant.
— Va-t'en, prostituée, ou ton heure est venue!
Va-t'en! ne parle pas! ne te retourne pas!

(*Il la chasse, son poignard à la main.*)

FRANK, *seul.*

Ta lame, ô mon stylet, est belle toute nue
Comme une belle vierge. — O mon cœur et mon bras,

Pourquoi donc tremblez-vous, et pourquoi l'un de l'autre
Vous approchez-vous donc, comme pour vous unir?
Oui, c'était ma pensée; — était-ce aussi la vôtre,
Providence de Dieu, que tout allait finir?
Et toi, morne tombeau, tu m'ouvres ta mâchoire.
Tu ris, spectre affamé. Je n'ai pas peur de toi.
Je renîrai l'amour, la fortune et la gloire;
Mais je crois au néant, comme je crois en moi.
Le soleil le sait bien, qu'il n'est sous sa lumière
Qu'une immortalité, celle de la matière.
La poussière est à Dieu; — le reste est au hasard.
Qu'a fait le vent du nord des cendres de César?
Une herbe, un grain de blé, mon Dieu, voilà la vie.
Mais moi, fils du hasard, moi Frank, avoir été
Un petit monde, un tout, une forme pétrie,
Une lampe où brûlait l'ardente volonté,
Et que rien après moi ne reste sur le sable,
Où l'ombre de mon corps se promène ici-bas?
Rien! pas même un enfant, un être périssable!
Rien qui puisse y clouer la trace de mes pas!
Rien qui puisse crier d'une voix éternelle
A ceux qui téteront la commune mamelle :
Moi, votre frère aîné, je m'y suis suspendu!
Je l'ai tétée aussi, la vivace marâtre;
Elle m'a, comme à vous, livré son sein d'albâtre...
— Et pourtant, jour de Dieu, si je l'avais mordu?
Si je l'avais mordu, le sein de la nourrice;
Si je l'avais meurtri d'une telle façon
Qu'elle en puisse à jamais garder la cicatrice,
Et montrer sur son cœur les dents du nourrisson?
Qu'importe le moyen, pourvu qu'on s'en souvienne?
Le bien a pour tombeau l'ingratitude humaine.
Le mal est plus solide : Érostrate a raison.
Empédocle a vaincu les héros de l'histoire,
Le jour qu'en se lançant dans le cœur de l'Etna,
Du plat de sa sandale il souffleta la gloire,

Et la fit trébucher si bien qu'elle y tomba.
Que lui faisait le reste? Il a prouvé sa force.
Les siècles maintenant peuvent se remplacer;
Il a si bien gravé son chiffre sur l'écorce,
Que l'arbre peut changer de peau sans l'effacer.
Les parchemins sacrés pourriront dans les livres;
Les marbres tomberont comme des hommes ivres,
Et la langue d'un peuple avec lui s'éteindra.
Mais le nom de cet homme est comme une momie,
Sous les baumes puissants pour toujours endormie,
Sur laquelle jamais l'herbe ne poussera.
Je ne veux pas mourir. — Regarde-moi, Nature.
Ce sont deux bras nerveux que j'agite dans l'air.
C'est dans tous tes néants que j'ai trempé l'armure
Qui me protégera de ton glaive de fer.
J'ai faim. — Je ne veux pas quitter l'hôtellerie.
Allons, qu'on se remue, et qu'on me rassasie,
Ou sinon je me fais l'intendant de ma faim.
Prends-y garde; je pars. — N'importe le chemin. —
Je marcherai — j'irai — partout où l'âme humaine
Est en spectacle, et souffre. — Ah! la haine, la haine!
La seule passion qui survive à l'espoir!
Tu m'as déjà hanté, boiteuse au manteau noir.
Nous nous sommes connus dans la maison de chaume;
Mais je ne croyais pas que ton pâle fantôme,
De tous ceux qui dans l'air voltigeaient avec toi,
Dût être le dernier qui restât près de moi.
Eh bien! baise-moi donc, triste et fidèle amie.
Tu vois, j'ai soulevé les voiles de ma vie. —
Nous partirons ensemble; — et toi qui me suivras,
Comme une sœur pieuse, aux plus lointains climats,
Tu seras mon asile et mon expérience.
Si le doute, ce fruit tardif et sans saveur,
Est le dernier qu'on cueille à l'arbre de science,
Qu'ai-je à faire de plus, moi qui le porte au cœur?
Le doute! il est partout, et le courant l'entraîne,

Ce linceul transparent que l'incrédulité
Sur le bord de la tombe a laissé par pitié
Au cadavre flétri de l'espérance humaine! —
O siècles à venir! quel est donc votre sort?
La gloire comme une ombre au ciel est remontée.
L'amour n'existe plus; — la vie est dévastée, —
Et l'homme, resté seul, ne croit plus qu'à la mort.
Tels que dans un pillage, en un jour de colère,
On voit, à la lueur d'un flambeau funéraire,
Des meurtriers, courbés dans un silence affreux,
Égorger une vierge, et dans ses longs cheveux
Plonger leurs mains de sang; — la frêle créature
Tombe comme un roseau sur ses bras mutilés : —
Tels les analyseurs égorgent la nature
Silencieusement, sous les cieux dépeuplés.
Que vous restera-t-il, enfants de nos entrailles,
Le jour où vous viendrez suivre les funérailles
De cette moribonde et vieille humanité?
Ah! tu nous maudiras, pâle postérité!
Nos femmes ne mettront que des vieillards au monde.
Ils frapperont la terre avant de s'y coucher;
Puis ils crieront à Dieu : Père, elle était féconde.
A qui donc as-tu dit de nous la dessécher?
Mais vous, analyseurs, persévérants sophistes,
Quand vous aurez tari tous les puits des déserts,
Quand vous aurez prouvé que ce large univers
N'est qu'un mort étendu sous les anatomistes;
Quand vous nous aurez fait de la création
Un cimetière en ordre, où tout aura sa place,
Où vous aurez sculpté, de votre main de glace,
Sur tous les monuments la même inscription;
Vous, que ferez-vous donc, dans les sombres allées
De ce jardin muet? — Les plantes désolées
Ne voudront plus aimer, nourrir, ni concevoir; —
Les feuilles des forêts tomberont une à une, —
Et vous, noirs fossoyeurs, sur la bière commune

Pour ergoter encor vous viendrez vous asseoir;
Vous vous entretiendrez de l'homme perfectible; —
Vous galvaniserez ce cadavre insensible,
Habiles vermisseaux, quand vous l'aurez rongé;
Vous lui commanderez de marcher sur sa tombe,
A cette ombre d'un jour, — jusqu'à ce qu'elle y tombe
Comme une masse inerte, et que Dieu soit vengé.
Ah! vous avez voulu faire les Prométhées,
Et vous êtes venus, les mains ensanglantées,
Refondre et repétrir l'œuvre du créateur!
Il valait mieux que vous, ce hardi tentateur,
Lorsqu'ayant fait son homme, et le voyant sans âme,
Il releva la tête et demanda le feu.
Vous, votre homme était fait! vous, vous aviez la flamme!
Et vous avez soufflé sur le souffle de Dieu.
Le mépris, Dieu puissant, voilà donc la science!
L'éternelle sagesse est l'éternelle silence;
Et nous aurons réduit, quand tout sera compté,
Le balancier de l'âme à l'immobilité.
Quel hideux océan est-ce donc que la vie,
Pour qu'il faille y marcher à la superficie,
Et glisser au soleil en effleurant les eaux,
Comme ce fils de Dieu qui marchait sur les flots?
Quels monstres effrayants, quels difformes reptiles
Labourent donc les mers sous les pieds des nageurs,
Pour qu'on trouve toujours les vagues si tranquilles,
Et la pâleur des morts sur le front des plongeurs?
A-t-elle assez traîné, cette éternelle histoire
Du néant de l'amour, du néant de la gloire,
Et de l'enfant prodigue auprès de ses pourceaux!
Ah! sur combien de lits, sur combien de berceaux,
Elle est venue errer, d'une voix lamentable,
Cette complainte usée, et toujours véritable,
De tous les insensés que l'espoir a conduit!
Pareil à ce Gygès, qui fuyait dans la nuit
Le fantôme royal de la pâle baigneuse

Livrée un seul instant à son ardent regard,
Le jeune ambitieux porte une plaie affreuse;
Tendre encor, mais profonde, et qui saigne à l'écart.
Ce qu'il fait, ce qu'il voit des choses de la vie,
Tout le porte, l'entraîne à son but idéal,
Clarté fuyant toujours, et toujours poursuivie,
Étrange idole, à qui tout sert de piédestal.
Mais si tout en courant la force l'abandonne,
S'il se retourne, et songe aux êtres d'ici-bas,
Il trouve tout à coup que ce qui l'environne
Est demeuré si loin qu'il n'y reviendra pas.
C'est alors qu'il comprend l'effet de son vertige,
Et que, s'il ne regarde au ciel, il va tomber.
Il marche; — son génie à poursuivre l'oblige; —
Il marche, et le terrain commence à surplomber.
Enfin — mais n'est-il pas une heure dans la vie
Où le génie humain rencontre la folie?
Ils luttent corps à corps sur un rocher glissant.
Tous deux y sont montés; mais un seul redescend.
O mondes, ô Saturne, immobiles étoiles,
Magnifique univers, en est-ce ainsi partout?
O nuit, profonde nuit, spectre toujours debout,
Large création, quand tu lèves tes voiles
Pour te considérer dans ton immensité,
Vois-tu du haut en bas la même nudité?
Dis-moi donc, en ce cas, dis-moi, mère imprudente,
Pourquoi m'obsèdes-tu de cette soif ardente,
Si tu ne connais pas de source où l'étancher?
Il fallait la créer, marâtre, ou la chercher.
L'arbuste a sa rosée, et l'aigle a sa pâture.
Et moi, que t'ai-je fait pour m'oublier ainsi?
Pourquoi les arbrisseaux n'ont-ils pas soif aussi?
Pourquoi forger la flèche, éternelle nature,
Si tu savais toi-même, avant de la lancer,
Que tu la dirigeais vers un but impossible,
Et que le dard, parti de ta corde terrible,

Sans rencontrer l'oiseau, pouvait te traverser?
Mais cela te plaisait. — C'était réglé d'avance.
Ah! le vent du matin! le souffle du printemps!
C'est le cri des vieillards. – Moi, mon Dieu, j'ai vingt ans!
Oh! si tu vas mourir, ange de l'espérance,
Sur mon cœur, en partant, viens encor te poser;
Donne-moi tes adieux et ton dernier baiser.
Viens à moi. — Je suis jeune, et j'aime encor la vie.
Intercède pour moi; — demande si les cieux
Ont une goutte d'eau pour une fleur flétrie. —
Bel ange, en la buvant, nous mourrons tous les deux.

(*Il se jette à genoux; un bouquet tombe de son sein.*)

Qui me jette à mes pieds mon bouquet d'églantine?
As-tu donc si longtemps vécu sur ma poitrine,
Pauvre herbe! — C'est ainsi que ma Déidamia
Sur le bord de la route à mes pieds te jeta.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I.

Une place.

DÉIDAMIA, LES VIERGES ET LES FEMMES.

DÉIDAMIA.

Tressez-moi ma guirlande, ô mes belles chéries !
Couronnez de vos fleurs mes pauvres rêveries.
Posez sur ma langueur votre voile embaumé ;
Au coucher du soleil j'attends mon bien-aimé.

LES VIERGES.

Adieu, nous te perdons, ô fille des montagnes !
Le bonheur nous oublie en venant te chercher.
Arrose ton bouquet des pleurs de tes compagnes ;
Fleur de notre couronne, on va t'en arracher.

LES FEMMES.

Vierge, à ton beau guerrier nous allons te conduire.
Nous te dépouillerons du manteau virginal.
Bientôt les doux secrets qu'il nous reste à te dire
Feront trembler ta main sous l'anneau nuptial.

LES VIERGES.

L'écho n'entendra plus ta chanson dans la plaine ;
Tu ne jetteras plus la toison des béliers
Sous les lions d'airain, pères de la fontaine,
Et la neige oublira la forme de tes pieds.

LES FEMMES.

Que ton visage est beau ! comme on y voit, ma chère,
Le premier des attraits, la beauté du bonheur !
Comme Frank va t'aimer ! comme tu vas lui plaire,
O ma belle Diane, à ton hardi chasseur !

DÉIDAMIA.

Je souffre cependant. — Si vous me trouvez belle,
Dites-le-lui, mes sœurs, il m'en aimera mieux.
Mon Dieu, je voudrais l'être, afin qu'il fût heureux.
Ne me comparez pas à la jeune immortelle :
Hélas! de ta beauté je n'ai que ta pâleur,
O Diane, et mon front la doit à ma douleur.
Ah! comme j'ai pleuré! comme tout sur la terre
Pleurait autour de moi, quand mon Charle avait fui!
Comme je m'asseyais à côté de ma mère
Le cœur gros de soupirs! — Mes sœurs, dites-le-lui.

SCÈNE II.

LES MONTAGNARDS.

Ainsi Frank n'est pas mort : — c'est la fable éternelle
Des chasseurs à l'affût d'une fausse nouvelle,
Et ceux qui vendaient l'ours ne l'avaient pas tué.
Comme il leur a fait peur, quand il s'est réveillé!
Mais aujourd'hui qu'il parle, il faut bien qu'on se taise.
On avait fait jadis, quand l'Hercule Farnèse
Fut jeté dans le Tibre, un Hercule nouveau.
On le trouvait pareil, on le disait plus beau :
Le modèle était mort, et le peuple crédule
Ne sait que ce qu'il voit. — Pourtant le vieille Hercule
Sortit un jour des eaux; — l'athlète colossal
Fut élevé dans l'air à côté de son ombre,
Et le marbre insensé tomba du piédestal.
Frank renaît :—ce n'est plus cet homme au regard sombre,
Au front blême, au cœur dur, et dont l'oisiveté
Laissait sur ses talons traîner sa pauvreté.
C'est un gai compagnon, un brave homme de guerre,
Qui frappe sur l'épaule aux honnêtes fermiers;
Aussi, Dieu soit loué, ses torts sont oubliés,
Et nous voilà tous prêts à boire dans son verre.

C'est aujourd'hui sa noce avec Déidamia.
Quel bon cœur de quinze ans! et quelle ménagère!
S'il fut jamais aimé, c'est bien de celle-là.
Un soldat m'a conté l'histoire de la bière.
Il paraît que d'abord Frank s'était mis dedans.
Deux de ses serviteurs, ses deux seuls confidents,
Fermèrent le couvercle, et, dès la nuit venue,
Le prêtre et les flambeaux traversèrent la rue.
Après que sur leur dos les porteurs l'eurent pris,
Vous laisserez, dit-il, un trou pour que l'air passe.
Puisque je dois un jour voir la mort face à face,
Nous ferons connaissance, et serons vieux amis.
Il se fit emporter dans une sacristie;
Regardant par son trou le ciel de la patrie,
Il s'en fut au saint lieu dont les chiens son chassés,
Sifflant dans son cercueil l'hymne des trépassés.
Le lendemain matin, il voulut prendre un masque,
Pour assister lui-même à son enterrement.
Eh! quel homme ici-bas n'a son déguisement?
Le froc du pèlerin, la visière du casque
Sont autant de cachots pour voir sans être vu.
Et n'en est-ce pas un souvent que la vertu?
Vrai masque de bouffon, que l'humble hypocrisie
Promène sur le vain théâtre de la vie,
Mais qui, mal fixé, tremble, et que la passion
Peut faire à chaque instant tomber dans l'action.

(*Exeunt.*)

SCÈNE III.

Une petite chambre.

FRANK, DÉIDAMIA.

FRANK.

Et tu m'as attendu, ma petite Mamette!

Tu comptais jour par jour dans ton cœur et ta tête.
Tu restais là, debout, sur ton seuil entr'ouvert.

DÉIDAMIA.

Mon ami, mon ami, Mamette a bien souffert!

FRANK.

Les heures s'envolaient, — et l'aurore et la brune
Te retrouvaient toujours sur ce chemin perdu.
Ton Charle était bien loin, — Toi, comme la fortune,
Tu restais à sa porte, — et tu m'as attendu!

DÉIDAMIA.

Comme vous voilà pâle et la voix altérée!
Mon Dieu! qu'avez-vous fait si loin et si longtemps?
Ma mère, savez-vous, était désespérée.
Mais vous pensiez à nous quand vous aviez le temps?

FRANK.

J'ai connu dans ma vie un pauvre misérable
Que l'on appelait Frank, — un être insociable,
Qui de tous ses voisins était l'aversion.
La famine et la peur, sœurs de l'oppression,
Vivaient dans ses yeux creux; — la maigreur dévorante
L'avait horriblement décharné jusqu'aux os.
Le mépris le courbait, et la honte souffrante
Qui suit le pauvre était attachée à son dos.
L'univers et ses lois le remplissaient de haine.
Toujours triste, toujours marchant de ce pas lent
Dont un vieux pâtre suit son troupeau nonchalant,
Il errait dans les bois, par les monts et la plaine,
Et, braconnant partout, et partout rejeté,
Il allait gémissant sur la fatalité;
Le col toujours courbé comme sous une hache;
On eût dit un larron qui rôde et qui se cache,
Si ce n'est pis encor, — un mendiant honteux
Qui n'ose faire un coup crainte d'être victime,
Et, pour toute vertu, garde la peur du crime,
Ce chétif et dernier lien des malheureux.
Oui, ma chère Mamette, oui, j'ai connu cet être.

DÉIDAMIA.

Qui donc est là, debout, derrière la fenêtre,
Avec ces deux grands yeux, et cet air étonné?

FRANK.

Où donc? Je ne vois rien.

DÉIDAMIA.

Si. — Quelqu'un nous écoute
Qui vient de s'en aller quand tu t'es retourné.

FRANK.

C'est quelque mendiant qui passe sur la route.
Allons, Déidamia, cela t'a fait pâlir.

DÉIDAMIA.

Eh bien! et ton histoire, où veut-elle en venir?

FRANK.

Une autre fois, — c'était au milieu des orgies;
Je vis dans un miroir, aux clartés des bougies,
Un joueur pris de vin, couché sur un sofa.
Une femme, ou du moins la forme d'une femme,
Le tenait embrassé, comme je te tiens là.
Il se tordait en vain sous le spectre sans âme;
Il semblait qu'un noyé l'avait pris dans ses bras.
Cet homme infortuné... Tu ne m'écoutes pas?
Voyons, viens m'embrasser.

DÉIDAMIA.

Oh! non, je vous en prie.
(*Il l'embrasse de force*)
Frank, mon cher petit Charle, attends qu'on nous marie;
Attends jusqu'à ce soir. — Ma mère va venir.
Je ne veux pas, monsieur. — Ah! tu me fais mourir!

FRANK.

Lumière du soleil, quelle admirable fille!

DÉIDAMIA.

Il faudra, mon ami, nous faire une famille;
Nous aurons nos voisins, ton père, tes parents,
Et ma mère surtout. — Nous aurons nos enfants.
Toi, tu travailleras à notre métairie;

Moi, j'aurai soin du reste et de la laiterie;
Et tant que nous vivrons, nous serons tous les deux,
Tous les deux pour toujours, et nous mourrons bien vieux.
Vous riez? Pourquoi donc?

FRANK.

Oui, je ris du tonnerre.
Oui, le diable m'emporte, il peut tomber sur moi.

DÉIDAMIA.

Qu'est-ce que c'est, monsieur, voulez-vous bien vous taire?

FRANK.

Va toujours, mon enfant, je ne ris pas de toi.

DÉIDAMIA.

Qui donc est encor là? Je te dis qu'on nous guette.
Tu ne vois pas là-bas remuer une tête?
Là — dans l'ombre du mur?

FRANK.

Où donc? de quel côté?
Vous avez des terreurs, ma chère, en vérité.

(Il la prend dans ses bras.)

Il me serait cruel de penser qu'une femme,
O Mamette, moins belle et moins pure que toi,
Dans des lieux étrangers, par un autre que moi,
Pût-être autant aimée. — Ah! j'ai senti mon âme
Qui redevenait vierge à ton doux souvenir,
Comme l'onde où tu viens mirer ton beau visage
Se fait vierge, ma chère, et dans ta chaste image
Sous son cristal profond semble se recueillir!
C'est bien toi! — je te tiens, — toujours fraîche et jolie
Toujours comme un oiseau, prête à tout oublier.
Voilà ton petit lit, ton rouet, ton métier,
Œuvre de patience et de mélancolie.
O toi, qui tant de fois as reçu dans ton sein
Mes chagrins et mes pleurs, et qui m'as en échange
Rendu le doux repos d'un front toujours serein,
Comment as-tu donc fait, dis-moi, mon petit ange,

Pour n'avoir rien gardé de mes maux, quand mon cœur
A tant et si souvent gardé de ton bonheur?

DÉIDAMIA.

Ah! vous savez toujours, vous autres hypocrites,
De beaux discours flatteurs bien souvent répétés.
Je les aime, mon Dieu! quand c'est vous qui les dites;
Mais ce n'est pas pour moi qu'ils étaient inventés.

FRANK.

Dis-moi, tu ne veux pas venir en Italie?
En Espagne? à Paris? nous mènerions grand train.
Avec si peu de frais tu serais si jolie!

DÉIDAMIA.

Est-ce que vous trouvez ce bonnet-là vilain?
Vous verrez tout à l'heure, avec ma robe blanche,
Mes bas à coins brodés, mon bonnet du dimanche,
Et mon tablier vert. — Vous riez, vous riez?

FRANK.

Dans une heure d'ici nous serons mariés.
Ce baiser que tu fuis, et que je te dérobe,
Tu me le céderas, Mamette, de bon cœur.
Dans une heure, ô mon Dieu! tu viendras me le rendre.
Mamette, je me meurs.

DÉIDAMIA.

Ah! moi, je sais attendre!
Voyons, laissez-moi donc être un peu votre sœur.
Une heure, une heure encore, et je serai ta femme.
Oui, je vais te le rendre, et de toute mon âme,
Ton baiser dévorant, mon Frank, ton beau baiser!
Et ton tonnerre alors pourra nous écraser.

FRANK.

Oh! que cette heure est longue! oh! que vous êtes belle!
De quelle volupté déchirante et cruelle
Vous me noyez le cœur, froide Déidamia!

DÉIDAMIA.

Regardez, regardez, la tête est toujours là.
Qui donc nous guette ainsi?

FRANK.

Mamette, ô mon amante,
Ne me détourne pas cette lèvre charmante.
Non! quand l'éternité devrait m'ensevelir!

DÉIDAMIA.

Mon ami, mon amant, respectez votre femme.

FRANK.

Non! non! quand ton baiser devrait brûler mon âme!
Non! quand ton Dieu jaloux devrait nous en punir!

DÉIDAMIA.

Eh bien! oui, ta maîtresse, — eh bien! oui, ton amante,
Ta Mamette, ton bien, ta femme et ta servante.
Et la mort peut venir, et je t'aime, et je veux
T'avoir là dans mes bras et dans mes longs cheveux,
Sur ma robe de lin ton haleine embaumée.
Je sais que je suis belle, et plusieurs m'ont aimée;
Mais je t'appartenais, j'ai gardé ton trésor.

(*Elle tombe dans ses bras.*)

FRANK, *se levant subitement.*

Quelqu'un est là, c'est vrai.

DÉIDAMIA.

Qu'importe? Charle, Charle!

FRANK.

Ah! massacre et tison d'enfer! — C'est Belcolor!
Restez ici, Mamette, il faut que je lui parle.

(*Il saute par la fenêtre.*)

DÉIDAMIA.

Mon Dieu! que va-t-il faire, et qu'est-il arrivé?
Le voilà qui revient. — Eh bien! l'as-tu trouvé?

FRANK, *à la fenêtre, en dehors.*

Non, mais par le tonnerre il faudra qu'il y vienne.
Je crois que c'est un spectre, et vous aviez raison.
Attendez-moi. — Je fais le tour de la maison.

DÉIDAMIA, *courant à la fenêtre.*

Charles, ne t'en va pas! S'il s'enfuit dans la plaine,

Laisse-le s'envoler, ce spectre de malheur.

(*Belcolore paraît de l'autre côté de la fenêtre et s'enfuit aussitôt.*)

Au secours! au secours! on m'a frappée au cœur.

(*Déidamia tombe et sort en se traînant.*)

LES MONTAGNARDS, *accourant au dehors.*

Frank! que se passe-t-il? On nous appelle, on crie.
Qui donc est là par terre étendu dans son sang?
Juste Dieu! c'est Mamette! Ah! son âme est partie.
Un stylet italien est entré dans son flanc.
Au meurtre! Frank, au meurtre!

FRANK, *rentrant dans la cabane, avec Déidamia morte dans ses bras.*

O toi, ma bien-aimée!
Sur mon premier baiser ton âme s'est fermée.
Pendant plus de quinze ans tu l'avais attendu,
Mamette, et tu t'en vas sans me l'avoir rendu.

A QUOI

RÊVENT LES JEUNES FILLES.

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

LE DUC LAERTE.
LE COMTE IRUS, son neveu.
SILVIO.
NINON, } jumelles, filles du duc Laërte.
NINETTE, }
FLORA, servante.
SPADILLE, } domestiques.
QUINOLA, }

La scène est où l'on voudra.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une chambre à coucher.

NINON, NINETTE.

NINETTE.

Onze heures vont sonner. — Bonsoir, ma chère sœur.
Je m'en vais me coucher.

NINON.

Bonsoir. Tu n'as pas peur
De traverser le parc pour aller à ta chambre?
Il est si tard! — Veux-tu que j'appelle Flora?

NINETTE.

Pas du tout. — Mais vois donc quel beau ciel de septembre!
D'ailleurs j'ai Bacchanal qui m'accompagnera.
Bacchanal! Bacchanal!

(*Elle sort en appelant son chien.*)

NINON, *s'agenouillant à son prie-Dieu.*

O Christe! dùm fixus cruci
Expandis orbi brachia,
Amare da crucem, tuo
Da nos in amplexu mori.

(*Elle se déshabille.*)

NINETTE *rentre épouvantée, et se jette dans un fauteuil.*

Ma chère, je suis morte.

NINON.

Qu'as-tu, qu'arrive-t-il?

NINETTE.

Je ne peux plus parler.

NINON.

Pourquoi? Mon Dieu! je tremble en te voyant trembler.

NINETTE.

Je n'étais pas, ma chère, à trois pas de ta porte;
Un homme vint à moi, m'enlève dans ses bras,
M'embrasse tant qu'il peut, me repose par terre,
Et se sauve en courant.

NINON.

Ah! mon Dieu! comment faire?
C'est peut-être un voleur.

NINETTE.

Oh! non, je ne crois pas.
Il avait sur l'épaule une chaîne superbe,
Un manteau d'Espagnol doublé de velours noir,
Et de grands éperons qui reluisaient dans l'herbe.

NINON.

C'est pourtant une chose étrange à concevoir
Qu'un homme comme il faut tente une horreur semblable.
Un homme en manteau noir, c'est peut-être le diable.
Oui, ma chère. Qui sait? Peut-être un revenant.

NINETTE.

Je ne crois pas, ma chère : il avait des moustaches.

NINON.

J'y pense, dis-moi donc, si c'était un amant!

NINETTE.

S'il allait revenir! — Il faut que tu me caches.

NINON.

C'est peut-être papa qui veut te faire peur.
Dans tous les cas, Ninette, il faut qu'on te ramène.
Holà! Flora, Flora! reconduisez ma sœur.

(*Flora paraît sur la porte.*)

Adieu, va, ferme bien ta porte.

NINETTE.

Et toi la tienne.

(*Elles s'embrassent. Ninette sort avec Flora.*)

NINON, *seule, mettant son verrou.*

Des éperons d'argent, un manteau de velours!
Une chaîne! un baiser! — C'est extraordinaire.

(*Elle se décoiffe.*)

Je suis mal en bandeaux; mes cheveux sont trop courts.
Bah! j'avais deviné! — C'est sans doute mon père.
Ninette est si poltronne! — Il l'aura vu passer.
C'est tout simple, sa fille, il peut bien l'embrasser.
Mes bracelets vont bien.

(*Elle les détache.*)

Ah! demain, quand j'y pense,
Ce jeune homme étranger qui va venir dîner!
C'est un mari, je crois, que l'on veut nous donner.
Quelle drôle de chose! ah! j'en ai peur d'avance.
Quelle robe mettrai-je?

(*Elle se couche.*)

Une robe d'été?
Non, d'hiver; cela donne un air plus convenable.
Non, d'été; c'est plus jeune et c'est moins apprêté.
On le mettra sans doute entre nous deux à table.
Ma sœur lui plaira mieux — bah! nous verrons toujours.
— Des éperons d'argent! — un manteau de velours! —
Mon Dieu! comme il fait chaud pour une nuit d'automne.
Il faut dormir pourtant. — N'entends-je pas du bruit?
C'est Flora qui revient; — non, non, ce n'est personne.
Tra la, tra deri da. — Qu'on est bien dans son lit!
Ma tante était bien laide avec ses vieux panaches,
Hier soir à souper. — Comme mon bras est blanc!
Tra deri da. — Mes yeux se ferment. — Des moustaches...
Il la prend, il l'embrasse, et se sauve en courant.

(*Elle s'assoupit. — On entend par la fenêtre le bruit d'une guitare et une voix.*)

— Ninon, Ninon, que fais-tu de la vie?
L'heure s'enfuit, le jour succède au jour.
Rose ce soir, demain flétrie,
Comment vis-tu, toi qui n'as pas d'amour?

NINON, *s'éveillant.*

Est-ce un rêve? J'ai cru qu'on chantait dans la cour.

LA VOIX, *en dehors.*

Regarde-toi, la jeune fille.
Ton cœur bat et ton œil pétille.
Aujourd'hui le printemps, Ninon, demain l'hiver.
Quoi! tu n'as pas d'étoile, et tu vas sur la mer!
Au combat sans musique, en voyage sans livre!
Quoi! tu n'as pas d'amour, et tu parles de vivre!
Moi, pour un peu d'amour je donnerais mes jours;
Et je les donnerais pour rien sans les amours.

NINON.

Je ne me trompe pas; — singulière romance!
Comment ce chanteur-là peut-il savoir mon nom?
Peut-être sa beauté s'appelle aussi Ninon.

LA VOIX.

Qu'importe que le jour finisse et recommence,
Quand d'une autre existence
Le cœur est animé?
Ouvrez-vous, jeunes fleurs. Si la mort vous enlève,
La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve,
Et vous aurez vécu, si vous avez aimé.

NINON, *soulevant sa jalousie.*

Ses éperons d'argent brillent dans la rosée;
Une chaîne à glands d'or retient son manteau noir.
Il relève en marchant sa moustache frisée. —
Quel est ce personnage, et comment le savoir?

SCÈNE II.

IRUS, *à sa toilette*, SPADILLE, QUINOLA.

IRUS.

Lequel de vous, marauds, m'a posé ma perruque?
Outre que les rubans me font mal à la nuque,
Je suis couvert de poudre, et j'en ai plein les yeux.

QUINOLA.

Ce n'est pas moi.

SPADILLE.

Ni moi.

QUINOLA.

Moi, je tenais la queue.

SPADILLE.

Moi, monsieur, je peignais.

IRUS.

Vous mentez tous les deux.
Allons, mon habit rose et ma culotte bleue.
Hum! brum! Diable de poudre!—Hatsch! Je suis aveuglé.
(*Il éternue.*)

QUINOLA, *ouvrant une armoire.*

Monsieur, vous ne sauriez mettre cette culotte.
La lampe était auprès; — toute l'huile a coulé.

SPADILLE, *ouvrant une autre armoire.*

Monsieur, votre habit rose est tout rempli de crotte;
Quand je l'ai déployé le chat était dessus.

IRUS.

Ciel! de cette façon voir tous mes plans déçus!
Écoutez, mes amis; — il me vient une idée :
Quelle heure est-il?

SPADILLE.

Monsieur, l'horloge est arrêtée.

IRUS.

A-t-on sonné déjà deux coups pour le dîné?

QUINOLA.

Non, l'on n'a pas sonné.

SPADILLE.

Si, si, l'on a sonné.

IRUS.

Je tremble à chaque instant que le nouveau convive
Qui doit venir dîner ne paraisse et n'arrive.

SPADILLE.

Il faut vous mettre en vert.

QUINOLA.

Il faut vous mettre en gris.

IRUS.

Dans quel mois sommes-nous?

SPADILLE.

Nous sommes en novembre.

QUINOLA.

En août! en août!

IRUS.

Mettez ces deux habits,
Vous vous promènerez ensuite par la chambre,
Pour que je voie un peu l'effet que je ferai.

(*Les valets obéissent.*)

SPADILLE.

Moi, j'ai l'air d'un marquis.

QUINOLA.

Moi, j'ai l'air d'un ministre.

IRUS, *les regardant.*

Spadille a l'air d'un oie, et Quinola d'un cuistre.
Je ne sais pas à quoi je me déciderai.

LAERTE, *entrant.*

Et vous, vous avez l'air, mon neveu, d'une bête.
N'êtes-vous pas honteux de vous poudrer la tête,
Et de perdre à courir dans votre cabinet,
Plus de temps qu'il n'en faut pour écrire un sonnet?
Allons, venez dîner; — votre assiette s'ennuie.

IRUS.

Vous ne voudriez pas, au prix de votre vie,
Me traîner au salon, sans rouge et demi-nu?
Quel habit faut-il mettre?

LAERTE.

Eh! le premier venu.
Allons, écoutez-moi. Vous trouverez à table
Le nouvel arrivé; — c'est un jeune homme aimable,
Qui vient pour épouser un de mes chers enfants.
Jetez, au nom de Dieu, vos regards triomphants

Sur un autre que lui ; ne cherchez pas à plaire,
Et n'avalez pas tout, comme à votre ordinaire.
Il est simple et timide, et de bonne façon ;
Enfin c'est ce qu'on nomme un honnête garçon.
Tâchez, si vous trouvez ses manières communes,
De ne point décocher, en prenant du tabac,
Votre charmant sourire et vos mots d'almanach.
Tarissez, s'il se peut, sur vos bonnes fortunes.
Ne vous inondez pas de vos flacons damnés ;
Qu'on puisse vous parler sans se boucher le nez.
Vos gants blancs sont de trop ; on dîne les mains nues.

IRUS.

Je suis presque tenté, pour cadrer à vos vues,
D'ôter mon habit vert, et de me mettre en noir.

LAERTE.

Non, de par tous les saints, non, je vous remercie.
La peste soit de vous ! — Qui diantre se soucie,
Si votre habit est vert, de s'en apercevoir ?

IRUS.

Puis-je savoir, du moins, le nom de ce jeune homme ?

LAERTE.

Qu'est-ce que ça vous fait ? C'est Silvio qu'il se nomme.

IRUS.

Silvio ! ce n'est pas mal. — Silvio — le nom est bien.
Irus — Irus — Silvio — mais j'aime mieux le mien.

LAERTE.

Son père est mon ami, — celui de votre mère.
Nous avons le projet, depuis plus de vingt ans,
De mourir en famille et d'unir nos enfants.
Plût au ciel, pour tous deux, que son fils eût un frère !

IRUS.

Vrai Dieu ! monsieur le duc, qu'entendez-vous par là ?
Ne dois-je pas aussi devenir votre gendre ?

LAERTE.

C'est bon, je le sais bien ; vous pouvez vous attendre
A trouver votre tour ; — mais Silvio choisira.

(*Exeunt.*)

SCÈNE III.

Le jardin du duc.

NINON, NINETTE, *dans deux bosquets séparés.*

NINON.

Cette voix retentit encore à mon oreille.

NINETTE.

Ce baiser singulier me fait encor frémir.

NINON.

Nous verrons cette nuit ; il faudra que je veille.

NINETTE.

Cette nuit, cette nuit, je ne veux pas dormir.

NINON.

Toi dont la voix est douce, et douce la parole,
Chanteur mystérieux, reviendras-tu me voir ?
Ou, comme en soupirant l'hirondelle s'envole,
Mon bonheur fuira-t-il, n'ayant duré qu'un soir ?

NINETTE.

Audacieux fantôme à la forme voilée,
Les ombrages ce soir seront-ils sans danger ?
Te reverrai-je encor dans cette sombre allée,
Ou disparaîtras-tu comme un chamois léger ?

NINON.

L'eau, la terre et les vents, tout s'emplit d'harmonies.
Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur.
J'entends sous les roseaux murmurer des génies...
Ai-je de nouveaux sens inconnus à ma sœur ?

NINETTE.

Pourquoi ne puis-je voir sans plaisir et sans peine
Les baisers du zéphyr trembler sur la fontaine,
Et l'ombre des tilleuls passer sur mes bras nus ?
Ma sœur est une enfant, — et je ne le suis plus.

NINON.

O fleurs des nuits d'été, magnifique nature!
O plantes! ô rameaux, l'un dans l'autre enlacés!

NINETTE.

O feuilles des palmiers, reines de la verdure,
Qui versez vos amours dans les vents embrasés!

SILVIO *entre.*

Mon cœur hésite encor; — toutes les deux si belles!
Si conformes en tout, si saintement jumelles!
Deux corps si transparents attachés par le cœur!
On dirait que l'aînée est l'étui de sa sœur.
Pâles toutes les deux, toutes les deux craintives,
Frêles comme un roseau, blondes comme les blés;
Prêtes à tressaillir, comme deux sensitives,
Au toucher de la main — tous mes sens sont troublés.
Je n'ai pu leur parler, — j'agissais dans la fièvre;
Mon âme à chaque mot arrivait sur ma lèvre.
Mais elles, quel bon goût! quelle simplicité!
Hélas! je sors d'hier de l'université.

(*Entrent Laërte, et Irus un cigare à la bouche.*)

LAERTE.

Eh bien! notre convive, où ces dames sont-elles?

IRUS.

Quoi! vous sortez de table, et vous ne fumez pas?

SILVIO, *embrassant Laërte.*

O mon père! ô mon duc! je ne puis faire un pas.
Tout mon être est brisé.

(*Ninon et Ninette paraissent.*)

IRUS.

Voilà ces demoiselles.
Ninon, ma barbe est fraîche, et je vais t'embrasser.

(*Ninon se sauve. — Irus court après elle.*)

LAERTE.

Ne sauriez-vous, Irus, dîner sans vous griser?

(*Ils sortent en se promenant.*)

SCÈNE IV.

NINETTE, *restée seule*, FLORA.

NINETTE.

Où cours-tu donc, Flora? Mon Dieu! la belle chaîne!
Voyez donc! — les beaux glands! Qui t'a donné cela?

NINON, *accourant.*

Voyons! laisse-moi voir. — Ah! je suis hors d'haleine.
Quel sot que cet Irus! — Tu l'as trouvé, Flora?
Le beau collier, ma foi! Vraiment, comme elle est fière!

FLORA, *à Ninon.*

Je voudrais vous parler.

(*Elle l'entraîne dans un coin.*)

NINETTE.

Quoi donc? c'est un mystère?

FLORA, *à Ninon.*

Rentrez dans votre chambre, et lisez ce billet.

NINON.

Un billet! d'où vient-il?

FLORA.

Mettez-le, s'il vous plaît,
Dans ce petit coin-là, sur votre cœur, ma belle.

(*Elle le lui met dans son sein.*)

NINON.

Tu sais donc ce que c'est?

FLORA.

Moi? non, je n'en sais rien.

(*Ninon sort en courant.*)

NINETTE.

Qu'as-tu dit à ma sœur, et pourquoi s'en va-t-elle?

FLORA, *tirant un autre billet.*

Tenez, lisez ceci.

NINETTE.

Pourquoi? Je le veux bien.

Mais qu'est-ce que c'est donc?

FLORA.

Lisez toujours, ma chère.
Mais prenez garde à vous. — J'aperçois votre père;
Allez vous enfermer dans votre appartement.

NINETTE.

Pourquoi?

FLORA.

Vous lirez mieux et plus commodément.

(*Elles sortent. Entrent Laërte et Silvio.*)

SILVIO.

Je crois que notre abord met ces dames en fuite.
Ah! monseigneur, j'ai peur de leur avoir déplu.

LAERTE.

Bon, bon, laissez-les fuir; vous leur plairez bien vite.
Dites-moi, mon ami, dans votre temps perdu
N'avez-vous jamais fait la cour à quelques belles?
Quel moyen preniez-vous pour dompter les cruelles?

SILVIO.

Père, ne raillez pas, je me défendrais mal.
Bien que je sois sorti d'un sang méridional,
Jamais les imbroglios, ni les galanteries,
Ni l'art mystérieux des douces flatteries,
Ce bel art d'être aimé, ne m'ont appartenu.
Je vivrai sous le ciel comme j'y suis venu.
Un serrement de main, un regard de clémence,
Une larme, un soupir, voilà pour moi l'amour;
Et j'aimerai dix ans comme le premier jour.
J'ai de la passion, et n'ai point d'éloquence.
Mes rivaux, sous mes yeux, sauront plaire et charmer.
Je resterai muet; — moi, je ne sais qu'aimer.

LAERTE.

Les femmes cependant demandent autre chose.
Bien plus, sans les aimer, du moment que l'on ose,
On leur plaît. La faiblesse est si chère à leur cœur,
Qu'il leur faut un combat pour avoir un vainqueur.

Croyez-moi, j'ai connu ces êtres variables.
Il n'existe, dit-on, ni deux feuilles semblables,
Ni deux cœurs faits de même, et moi, je vous promets
Qu'en en séduisant une on séduit tout un monde.
L'une aura les pieds plats, l'autre la jambe ronde,
Mais la communauté ne changera jamais.
Avez-vous jamais vu les courses d'Angleterre?
On prend quatre coureurs, — quatre chevaux sellés;
On leur montre un clocher, puis on leur dit : Allez!
Il s'agit d'arriver, — n'importe la manière.
L'un choisit un ravin, — l'autre un chemin battu.
Celui-ci gagnera, s'il ne rencontre un fleuve;
Celui-là fera mieux, s'il n'a le cou rompu.
Tel est l'amour, Silvio; — l'amour est une épreuve;
Il faut aller au but, — la femme est le clocher.
Prenez garde au torrent, prenez garde au rocher;
Faites ce qui vous plaît, le but est immobile.
Mais croyez que c'est prendre une peine inutile
Que de rester en place et de crier bien fort :
Clocher! clocher! je t'aime, arrive ou je suis mort.

SILVIO.

Je sens la vérité de votre parabole.
Mais si je ne puis rien trouver, même en parole,
Que pourrais-je valoir, seigneur, en action?
Tout le réel pour moi n'est qu'une fiction;
Je suis dans un salon comme une mandoline
Oubliée en passant sur le bord d'un coussin.
Elle renferme en elle une langue divine;
Mais, si son maître dort, tout reste dans son sein.

LAERTE.

Écoutez donc alors ce qu'il vous faudra faire.
Recevoir un mari de la main de son père,
Pour une jeune fille est un pauvre régal;
C'est un serpent doré qu'un anneau conjugal.
C'est dans les nuits d'été, sur une mince échelle,
Une épée à la main, un manteau sur les yeux,

Qu'un enfant de quinze ans rêve ses amoureux.
Avant de se montrer, il faut leur apparaître.
Le père ouvre la porte au matériel époux,
Mais toujours l'idéal entre par la fenêtre.
Voilà, mon cher Silvio, ce que j'attends de vous.
Connaissez-vous l'escrime?

SILVIO.

Oui, je tire l'épée.

LAERTE.

Et pour le pistolet, vous tuez la poupée,
N'est-ce pas? C'est très-bien; vous tuerez mes valets.
Mes filles tout à l'heure ont reçu deux billets;
Ne cherchez pas, c'est moi qui les ai fait remettre.
Ah! si vous compreniez ce que c'est qu'une lettre!
Une lettre d'amour lorsque l'on a quinze ans!
Quelle charmante place elle occupe longtemps!
D'abord auprès du cœur, ensuite à la ceinture.
La poche vient après, le tiroir vient enfin.
Mais comme on la promène en traîneaux, en voiture!
Comme on la mène au bal! que de fois en chemin
Dans le fond de la poche on la presse, on la serre!
Et comme on rit tout bas du bonhomme de père
Qui ne voit jamais rien, de temps immémorial!
Quel travail il se fait dans ces petites têtes!
Voulez-vous, mon ami, savoir ce que vous êtes,
Vous, à l'heure qu'il est? — Vous êtes l'idéal,
Le prince Galaor, le berger d'Arcadie;
Vous êtes un Lara; — j'ai signé votre nom.
Le vieux duc vous prenait pour son gendre; — mais non,
Non! Vous tombez du ciel comme une tragédie;
Vous rossez mes valets; vous forcez mes verrous;
Vous caressez le chien; vous séduisez la fille;
Vous êtes le malheur de toute la famille.
Voilà ce que l'on veut trouver dans un époux.

SILVIO.

Quelle mélancolique et déchirante idée!

Elle est juste pourtant; — qu'elle me fait de mal!

LAERTE.

Ah! jeune homme, avez-vous aussi votre idéal?

SILVIO.

Pourquoi pas comme tous? Leur étoile est guidée
Vers un astre inconnu qu'ils ont toujours rêvé;
Et la plupart de nous meurt sans l'avoir trouvé.

LAERTE.

Attachez-vous du prix à des enfantillages?
Cela n'empêche pas les femmes d'être sages,
Bonnes, franches de cœur; c'est un goût seulement;
Cela leur va, leur plaît, — tout cela, c'est charmant.
Écoutez-moi, Silvio : — ce soir, à la veillée,
Vous vous cuirasserez d'un large manteau noir.
Flora dormira bien, c'est moi qui l'ai payée.
Ces dames, pour leur part, descendront en peignoir.
Or vous vous doutez bien, par cette double lettre,
Que ce que vous vouliez, c'était un rendez-vous;
Car, excepté cela, que veut un billet doux?
Vous pénétrerez donc par la chère fenêtre.
On vous introduira comme un conspirateur.
Que ferez-vous alors, vous, double séducteur?
Vous entendrez des cris. — C'est alors que le père,
Semblable au commandeur dans *le festin de Pierre*,
Dans sa robe de chambre apparaîtra soudain.
Il vous provoquera, sa chandelle à la main.
Vous la lui soufflerez du vent de votre épée.
S'il ne reste par terre une tête coupée,
Il y pourra du moins rester un grand seau d'eau,
Que Flora lestement nous versera d'en haut.
Ce sera tout le sang que nous devrons répandre.
Les valets aussitôt le couvriront de cendre;
On ne saura jamais où vous serez passé,
Et mes filles crieront : — O ciel! il est blessé!

SILVIO.

Je n'achèverai pas cette plaisanterie.

Calculez, mon cher duc, où cela mènera.
Savez-vous, puisqu'il faut enfin qu'on nous marie,
Si je me fais aimer, laquelle m'aimera?

LAERTE.

Peut-être toutes deux, n'est-il pas vrai, mon gendre!
Si je le trouve bon, qu'avez-vous à reprendre?
O mon fils bien-aimé! laissons parler les sots.

SILVIO.

On a bouleversé la terre avec des mots.

LAERTE.

Eh! que m'importe à moi? — Je n'ai que vous au monde
Après mes deux enfants. Que me fait un brocard?
Vous êtes assez mûr sous votre tête blonde
Pour porter du respect à l'honneur d'un vieillard.

SILVIO.

Ah! je mourrais plutôt. Ce n'est pas ma pensée.

LAERTE.

Supposons que des deux vous vous fassiez aimer.
Celle qui restera voudra vous pardonner.
Votre image, Silvio, sera bientôt chassée
Par un rêve nouveau, par le premier venu.
Croyez-moi, les enfants n'aiment que l'inconnu.
Dès que vous deviendrez ce bourgeois respectable
Qui viendra tous les jours s'asseoir à déjeuner,
Qu'on verra se lever, aller et retourner,
Mettre après le café ses coudes sur la table,
On ne cherchera plus l'être mystérieux.
On aimera le frère, et c'est ce que je veux.
Si mon sot de neveu parle de mariage,
On l'en détestera quatre fois davantage.
C'est encor mon souhait. Mes enfants ont du cœur;
L'une soit votre femme, et l'autre votre sœur.
Je me confie à vous, — à vous, fils de mon frère,
Qui serez le mari d'une de mes enfants,
Qui ne souillerez pas la maison de leur père,
Et qui ne jouerez pas avec ses cheveux blancs.

Qui sait? peut-être un jour ma pauvre délaissée
Trouvera quelque part le mari qu'il lui faut.
Mais l'importante affaire est d'éviter ce sot.

(*Irus entre.*)

IRUS.

A souper! à souper! messieurs, l'heure est passée.

LAERTE.

Vous avez, Dieu me damne, encor changé d'habit.

IRUS.

Oui, celui-là va mieux; l'autre était trop petit.

(*Exeunt.*)

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Le jardin. (Il est nuit.)

LE DUC LAERTE *en robe de chambre*, SILVIO *enveloppé d'un manteau.*

LAERTE.

Lorsque cette lueur, que vous voyez là-bas,
Après avoir erré de fenêtre en fenêtre,
Tournera vers ce coin pour ne plus reparaître,
Il sera temps d'agir. — Elle y marche à grands pas.

SILVIO.

Je vous l'ai dit, seigneur, cela ne me plaît pas.

LAERTE.

Eh bien! moi, tout cela m'amuse à la folie.
Je ne fais pas la guerre à la mélancolie;
Après l'oisiveté, c'est le meilleur des maux.
En général, d'ailleurs, c'est ma pierre de touche;
Elle ne pousse pas, cette plante farouche,
Sur la majestueuse obésité des sots.
Mais la gaîté, Silvio, sied mieux à la vieillesse;
Nous voulons la beauté pour aimer la tristesse.
Il faut bien mettre un peu de rouge à soixante ans;
C'est le métier des vieux de dérider le temps.
On fait de la vieillesse une chose honteuse;
C'est tout simple: ici-bas, chez les trois quarts des gens,
Quand elle n'est pas prude, elle est entremetteuse.
Cassandre est la terreur des vieillards indulgents.
Croyez-vous cependant, mon cher, que la nature
Laisse ainsi par oubli vivre sa créature?

Qu'elle nous ait donné trente ans pour exister,
Et le reste pour geindre ou bien pour tricoter?
Figurez-vous, Silvio, que j'ai, la nuit dernière,
Chanté fort joliment pendant une heure entière.
C'était pour intriguer mes filles; mais, ma foi,
Je crois, en vérité, que j'ai chanté pour moi.

SILVIO.

Aussi, dans tout cela, cher duc, c'est vous que j'aime.
Il faudra pourtant bien redevenir moi-même.
Songez donc, mon ami, qu'il ne restera rien
Du héros de roman.

LAERTE.

Mon Dieu! je le sais bien.
Un roman dans un lit, on n'en saurait que faire.
On réalise là tous ceux qu'on a rêvés.
Après la bagatelle, il faut le nécessaire;
Et j'espère pour vous, mon cher, que vous l'avez.
Très-ordinairement, dans ces sortes de choses,
Ceux qui parlent beaucoup savent prouver très-peu.
C'est ce qui montre en tout la sagesse de Dieu.
Tous ces galants musqués, fleuris comme des roses,
Qu'on voit soir et matin courir les rendez-vous,
S'assouplir comme un gant autour des jeunes filles,
Escalader les murs, et danser sur les grilles,
Savent au bout du doigt ce qui vous manque, à vous.
Vous avez dans le cœur, Silvio, ce qui leur manque.
Je me moque d'avoir pour gendre un saltimbanque
Capable de passer par le trou d'une clé.
Si vous étiez comme eux, j'en serais désolé.
Mais la méthode existe : — il faut songer à plaire.
Une fois marié, parbleu! c'est votre affaire.
Permettez-moi, de grâce, une autre question.
Avez-vous jusqu'ici vécu sans passion?
En un mot... franchement, mon cher, êtes-vous vierge?

SILVIO.

Vierge du cœur à l'âme, et de la tête aux pieds.

LAERTE.

Bon! je ne hais rien tant que les jeunes roués.
Le cœur d'un libertin est fait comme une auberge;
On y trouve à toute heure un grand feu bien nourri,
Un bon gîte, un bon lit — et la clef sur la porte.
Mais on entre aujourd'hui : demain il faut qu'on sorte.
Ce n'est pas ce bois-là dont on fait un mari.
Que tout vous soit nouveau, quand la femme est nouvelle.
Ce n'est jamais un bien que l'on soit plus vieux qu'elle,
Ni du corps ni du cœur. — Tâchez de deviner.
Quel bonheur, en amour, de pouvoir s'étonner?
Elle aura ses secrets, et vous aurez les vôtres.
Restez longtemps enfants : vous nous en ferez d'autres.
Ce secret-là surtout est si vite oublié!

SILVIO.

Si ma femme pourtant croit trouver un roué,
Quel misérable effet fera mon ignorance!
N'appréhendez-vous rien de ces étonnements?

LAERTE.

Ceci pourrait sonner comme une impertinence.
Mes filles n'ont, monsieur, que de très-bons romans.
Ah! Silvio, je vous livre une fleur précieuse.
Effeuillez lentement cette ignorance heureuse.
Si vous saviez quel tort se font bien des maris,
En se livrant, dans l'ombre, à des secrets infâmes,
Pour le fatal plaisir d'assimiler leurs femmes
Aux femmes sans pudeur dont ils les ont appris!
Ils ne leur laissent plus de neuf que l'adultère.
Si vous étiez ainsi, j'aimerais mieux Irus.
Rappelez-vous ces mots, qui sont dans l'Hespérus :
« Respectez votre femme, amassez de la terre
» Autour de cette fleur prête à s'épanouir;
» Mais n'en laissez jamais tomber dans son calice. »

SILVIO.

Mon père, embrassez-moi. — Je vois le ciel s'ouvrir.

LAERTE.

Vous êtes, mon enfant, plus blanc qu'une génisse;
Votre bon petit cœur est plus pur que son lait;
Vous vous en défiez, et c'est ce qui me plaît:
Croyez-en un vieillard qui vous donne sa fille.
Puisque je vous ai pris pour remplir ma famille,
Fiez-vous à mon choix: — Je ne me trompe pas.

SILVIO.

La lumière s'en va de fenêtre en fenêtre.

LAERTE.

L'heure va donc sonner. — Mon fils, viens dans mes bras.

SILVIO.

Elle se perd dans l'ombre, elle va disparaître.

LAERTE.

Ton rôle est bien appris? Tu n'as rien oublié?

SILVIO.

La lumière s'éteint.

LAERTE.

Bravo! l'heure est venue.
Suivons tout doucement le mur de l'avenue.
Allons, mon cavalier, sur la pointe du pied.

(*Exeunt.*)

SCÈNE II.

Une terrasse.

NINON, NINETTE, *en déshabillé.*

NINON.

Que fais-tu là si tard, ma petite Ninette?
Il est temps de dormir. — Tu prendras le serein.

NINETTE.

Je regardais la lune, en mettant ma cornette.
Que d'étoiles au ciel! — Il fera beau demain.

NINON.

Tra deri.

NINETTE.

Que dis-tu?

NINON.

C'est une contredanse.
Tra deri. — Sans amour.. Ah! ma chère romance!

NINETTE.

Va te coucher, Ninon; je ne saurais dormir.

NINON.

Ma foi, ni moi non plus.

(*A part.*)

Il n'aurait qu'à venir.

NINETTE, *chantant.*

Léonore avait un amant,
Qui lui disait : Ma chère enfant...

NINON.

Je crains vraiment pour toi que le froid ne te prenne.

NINETTE.

J'étouffe de chaleur.

(*A part.*)

Je tremble qu'il ne vienne.

NINON, *continuant la chanson.*

Qui lui disait : Ma chère enfant...

NINETTE.

Je crois que son dessein est de coucher ici.

NINON.

On monte l'escalier; mon Dieu, si c'était lui!

NINETTE, *reprenant.*

Léonore avait un amant...

NINON.

Elle ne songe pas à me céder la place.
S'il allait arriver!

NINETTE.

Ma chère sœur, de grâce,
Va-t'en te mettre au lit.

NINON.

Pourquoi? je suis très-bien.
Écoute : — promets-moi que tu n'en diras rien ;
Je vais te confier...

NINETTE.

Il faut que je t'avoue...

NINON.

Jure-moi sur l'honneur...

NINETTE.

Garde-moi le secret.

NINON.

Tiens, ouvre cette lettre.

NINETTE.

Et toi, lis ce billet.

NINON, *lisant.*

« Si l'amour peut faire excuser la folie, au nom du ciel, ma chère demoiselle, accordez-moi... »

NINETTE, *lisant.*

« Si l'amour peut faire excuser la folie, au nom du ciel, ma belle demoiselle... »

TOUTES DEUX A LA FOIS.

Grand Dieu! le même nom!

NINETTE.

Ma chère, l'on nous joue!

NINON.

Quelle horreur!

NINETTE.

J'en mourrai.

NINON.

Faut-il être effronté!

NINETTE.

Flora me paîra cher pour l'avoir apporté!

NINON.

Ce beau collier sans doute était sa récompense.
Hélas!

NINETTE.

Hélas !

NINON.

Ma chère, à présent que j'y pense,
C'est lui qui t'a suivie, hier, au parc anglais.

NINETTE.

C'était lui qui chantait.

NINON.

Tu le sais?

NINETTE.

J'écoutais.

NINON.

Je le trouvais si beau !

NINETTE.

Je l'avais cru si tendre !

NINON.

Nous lui dirons son fait, ma chère, il faut l'attendre.

NINETTE.

Je veux bien; restons là.

NINON.

Comment crois-tu qu'il soit?

NINETTE.

Brun, avec de grands yeux. Il n'a pas ce qu'il croit;
Nous allons nous venger de la belle manière.

NINON.

Brun, mais pâle. Je crois que c'est un mousquetaire.
Nous allons joliment lui faire la leçon.

NINETTE.

Bien tourné, la main blanche, et de bonne façon.
C'est un monstre, ma chère, un être abominable !

NINON.

Les dents belles, l'œil vif. — Un monstre véritable.
Quant à moi, je voudrais déjà qu'il fût ici.

NINETTE.

Et le parler si doux ! — Je le voudrais aussi.

NINON.

Pour lui dire en deux mots...

NINETTE.

Pour lui pouvoir apprendre...

NINON.

Et l'air si langoureux qu'on pourrait s'y méprendre!...

NINETTE.

Ah! mon Dieu, quelqu'un vient; j'ai cru que c'était lui.

NINON.

C'est lui, c'est lui, ma chère.

(*Silvio entre, le visage couvert de son manteau, et l'épée à la main.*)

NINETTE, *voyant qu'il hésite.*

Entrez donc par ici.

(*Irus entre l'épée à la main d'un côté, le duc Laërte de l'autre.*)

IRUS.

Holà, quel est ce bruit?

LAERTE.

Holà, quel est cet homme?

(*Laërte et Silvio croisent l'épée.*)

IRUS, *s'interposant.*

Monsieur, demandez-lui s'il est bon gentilhomme.

LAERTE, *donnant dans l'obscurité un coup de plat d'épée à Irus.*

Non, non, c'est un voleur!

IRUS, *tombant.*

Aye! aye! il m'a tué.

(*Flora jette par la fenêtre un seau d'eau sur la tête d'Irus.*)

Au secours! on m'inonde. Ah! je suis tout mouillé!

(*Laërte et Silvio se retirent.*)

NINON.

Qu'est devenu Silvio?

NINETTE.

Je ne vois pas mon père.

(*Elles cherchent, et rencontrent Irus.*)

TOUTES LES DEUX.

A l'assassin! au meurtre! un homme est là par terre.

(*Elles se sauvent.*)

IRUS, *seul, couché.*

Oui, oui, n'attendez pas que j'aille me lever;
Si je disais un mot, ils viendraient m'achever.

(*Flora entre dans l'obscurité; elle rencontre Irus, qu'elle prend pour Silvio.*)

FLORA.

Êtes-vous là, seigneur Silvio?

IRUS, *à part.*

Laissons-la croire.
C'est moi! je suis Silvio.

FLORA, *reconnaissant Irus.*

Vous avez donc reçu
Quelque coup de rapière? Entrez dans cette armoire.

(*Elle le pousse dans une fenêtre ouverte.*)

NINETTE, *rencontrant Silvio au fond du balcon.*

Entrez dans cette chambre, ou vous êtes perdu.

(*Elle l'enferme dans sa chambre.*)

SCÈNE III.

Une chambre. — Le point du jour.

IRUS, *sortant d'une armoire;* SILVIO, *d'un cabinet.*

IRUS.

Je n'entends plus de bruit.

SILVIO.

Je ne vois plus personne.

IRUS.

Par la mort-Dieu, monsieur, que faites-vous ici?

SILVIO.

C'est une question qui m'appartient aussi.

IRUS.

Ah! tant que vous voudrez, mais la mienne est la bonne.

SILVIO.

Je vous la laisse donc, en n'y répondant pas.

IRUS.

Eh bien! moi, j'y réponds.— Si j'y suis, c'est ma place.
Ce n'est pas par-dessus le mur de la terrasse
Que j'y suis arrivé, comme un larron d'honneur.
J'y suis venu, cordieu, comme un homme de cœur.
Je ne m'en cache pas.

SILVIO.

Vous sortez d'une armoire.

IRUS.

S'il faut vous le prouver pour vous y faire croire,
Je suis votre homme, au moins, mon petit hobereau.

SILVIO.

Je ne suis pas le vôtre, et vous criez trop haut.

(*Il veut s'en aller.*)

IRUS.

Par le sang! par la mort! mon petit gentilhomme,
Il faut donc vous apprendre à respecter les gens?
Voilà votre façon de relever les gants!

SILVIO.

Écoutez-moi, monsieur, votre scène m'assomme.
Je ne sais ni pourquoi, ni de quoi vous criez.

IRUS.

C'est qu'il ne fait pas bon me marcher sur les pieds.
Vive Dieu! savez-vous que je n'en crains pas quatre?
Palsambleu, ventrebleu! je vous avalerais.

SILVIO.

Tenez, mon cher monsieur, allons plutôt nous battre.
Si vous continuiez! je vous soufletterais.

IRUS.

Mort-Dieu! ne croyez pas au moins que je balance.

LAERTE, *dans la coulisse.*

Ninette! holà, Ninon!

IRUS.

C'est le père. — Silence!
Esquivons-nous, monsieur; nous nous retrouverons.

(*Il rentre dans son armoire, et Silvio dans le cabinet.*)

LAERTE.

Ninon! Ninon!

NINON, *entrant.*

Mon père, après l'histoire affreuse
Qui s'est passée ici, j'attends tous vos pardons.
Je n'aime plus Silvio. — Je vivrai malheureuse,
Et mon intention est d'épouser Irus.

(*Elle se jette à genoux.*)

LAERTE.

Je suis vraiment ravi que vous ne l'aimiez plus.
Quel roman lisiez-vous, Ninon, cette semaine?

NINETTE *entre et se jette à genoux de l'autre côté.*

O mon père! ô mon maître! après l'horrible scène
Dont cette nuit nos murs ont été les témoins,
A supporter mon sort je mettrai tous mes soins.
Je hais mon séducteur, et je me hais moi-même.
Si vous y consentez, Irus peut m'épouser.

LAERTE.

Je n'ai, mes chers enfants, rien à vous refuser.
Vous m'avez offensé. — Cependant je vous aime,
Et je ne prétends pas m'opposer à vos vœux.
Enfermez-vous chez vous. — Ce soir, à la veillée,
Vous trouverez en bas la famille assemblée.
Comme vous ne pouvez l'épouser toutes deux,
Irus fera son choix. Tâchons donc d'être belles;
Il n'est point ici-bas de douleurs éternelles.
Allez, retirez-vous.

(*Il sort. Ninon et Ninette le suivent.*)

SCÈNE IV.

IRUS, *ouvrant l'armoire*, SILVIO.

IRUS.

Vous avez entendu?

SILVIO.

A merveille, monsieur, et je suis confondu.
Laquelle prendrez-vous?

IRUS.

Je ne rends point de compte.

SILVIO.

Vous daignerez me dire, au moins, monsieur le comte,
Laquelle des deux sœurs il me reste à fléchir.

IRUS.

Je n'en sais rien, monsieur, laissez-moi réfléchir.

SILVIO.

Ninette vous plaisait davantage, il me semble.

IRUS.

Vous l'avez dit. Je crois que je la préférais.

SILVIO.

Fort bien. Maintenant donc allons nous battre ensemble.

IRUS.

Je vous ai dit, monsieur, que je réfléchirais.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Le jardin.

LAERTE, *seul*.

Mon Dieu! tu m'as béni. — Tu m'as donné deux filles.
Autour de mon trésor je n'ai jamais veillé.
Tu me l'avais donné, — je te l'ai confié.

Je ne suis point venu sur les barreaux des grilles
Briser les ailes d'or de leur virginité.
J'ai laissé dans leur sein fleurir ta volonté.
La vigilance humaine est une triste affaire.
C'est la tienne, ô mon Dieu ! qui n'a jamais dormi.
Mes enfants sont à toi ; je leur savais un père,
J'ai voulu seulement leur donner un ami.
Tu les as vu grandir, — tu les a faites belles.
De leurs bras enfantins, comme deux sœurs fidèles,
Elles ont entouré leur père à cheveux blancs.
Aux forces du vieillard leur séve s'est unie ;
Ces deux fardeaux si doux suspendus à sa vie
Le font vers son tombeau marcher à pas plus lents.
La nature aujourd'hui leur ouvre son mystère.
Ces beaux fruits en tombant vont perdre la poussière
Qui dorait au soleil leur contour velouté.
L'amour va déflorer leurs tiges chancelantes.
Je te livre, ô mon Dieu ! ces deux herbes tremblantes.
Donne-leur le bonheur, si je l'ai mérité.

(*On entend deux coups de pistolet.*)

Qui se bat par ici? Quel est donc ce tapage?

(*Irus entre, la tête enveloppée de son mouchoir, Spadille portant son chapeau, et Quinola sa perruque.*)

Que diantre faites-vous dans ce sot équipage,
Mon neveu?

IRUS.

Je suis mort. Il vient de me viser.

LAERTE.

Il était bien matin, Irus, pour vous griser.

IRUS.

Regardez mon chapeau, vous y verrez sa balle.

LAERTE.

Alors votre chapeau se meurt, mais non pas vous.

(*Entrent Ninon et Ninette, toutes deux vêtues en religieuses.*)

Que nous veut à présent cet habit de vestale ?
Sommes-nous par hasard à l'hôpital des fous ?

NINON.

Mon père, permettez à deux infortunées
D'aller finir leurs jours dans le fond d'un couvent.

LAERTE.

Ah ! voilà ce matin par où souffle le vent ?

NINETTE.

Mon père et monseigneur, vos filles sont damnées.
Elles n'auront jamais que leur Dieu pour époux.

LAERTE.

Voyez, mon cher Irus, jusqu'où va votre empire.
On prend toujours le mal pour éviter le pire.
Mes filles aiment mieux épouser Dieu que vous.
Levez-vous, mes enfants ; — je suis ravi, du reste,
De voir que vous aimez Silvio toutes deux.
Rentrez chez moi. — Ce jour doit être un jour heureux.
Et vous, mon cher garçon, allez changer de veste.

IRUS.

Ai-je du sang sur moi ? Mon oreille me cuit.

SPADILLE.

Oui, monsieur.

QUINOLA.

Non, monsieur.

IRUS.

Je me suis bien conduit.
(*Exeunt.*)

SCÈNE VI.

La terrasse.

NINON, SILVIO, *sur un banc.*

SILVIO.

Écoutez-moi, Ninon, je ne suis point coupable.

Oubliez un roman où rien n'est véritable
Que l'amour de mon cœur, dont je me sens pâmer.

NINON.

Taisez-vous — j'ai promis de ne pas vous aimer.

SILVIO.

Flora seule a tout fait par une maladresse.
Les billets d'hier soir portaient la même adresse.
C'est en les envoyant que je me suis trompé;
Le nom de votre sœur sous ma plume est tombé.
Le vôtre de si près, comme vous, lui ressemble!
La main n'est pas bien sûre, hélas! quand le cœur tremble.
Et je tremblais — je suis un enfant comme vous.

NINON.

De quoi pouvaient servir ces deux lettres pareilles?
Je vous écouterais de toutes mes oreilles,
Si vous ne mentiez pas avec ces mots si doux.

SILVIO.

Je vous aime, Ninon, je vous aime à genoux.

NINON.

On relit un billet, monsieur, quand on l'envoie.
Quand on le recopie, on jette le brouillon.
Ce n'est pas malaisé de bien écrire un nom.
Mais comment voulez-vous, Silvio, que je vous croie?
Vous ne répondez rien.

SILVIO.

Je vous aime, Ninon.

NINON.

Lorsqu'on n'est pas coupable, on sait bien se défendre.
Quand vous chantiez hier de cette voix si tendre,
Vous saviez bien mon nom, je l'ai bien entendu.
Et ce baiser du parc que ma sœur a reçu,
Aviez-vous oublié d'y mettre aussi l'adresse?
Regardez donc, monsieur, quelle scélératesse!
Chanter sous mon balcon en embrassant ma sœur.

SILVIO.

Je vous aime, Ninon, comme voilà mon cœur.

Vos yeux sont de cristal, — vos lèvres sont vermeilles
Comme ce ciel de pourpre autour de l'occident.
Je vous trompais hier, vous m'aimiez cependant.

NINON.

Que voulez-vous qu'on dise à des raisons pareilles?

SILVIO.

Votre taille flexible est comme un palmier vert;
Vos cheveux sont légers comme la cendre fine
Qui voltige au soleil autour d'un feu d'hiver.
Ils frémissent au vent comme la balsamine;
Sur votre front d'ivoire ils courent en glissant,
Comme une huile craintive au bord d'un lac d'argent.
Vos yeux sont transparents comme l'ambre fluide
Au bord du Niémen; — leur regard est limpide
Comme une goutte d'eau sur la grenade en fleurs.

NINON.

Les vôtres, mon ami, sont inondés de pleurs.

SILVIO.

Le son de votre voix est comme un bon génie
Qui porte dans ses mains un vase plein de miel.
Toute votre nature est comme une harmonie;
Le bonheur vient de vous, comme il vous vient du ciel.
Laissez-moi seulement baiser votre chaussure;
Laissez-moi me repaître et m'ouvrir ma blessure.
Ne vous détournez pas; laissez-moi vos beaux yeux.
N'épousez pas Irus, je serai bien heureux.
Laissez-moi rester là, près de vous, en silence,
La main dans votre main, — passer mon existence
A sentir jour par jour mon cœur se consumer...

NINON.

Taisez-vous — j'ai promis de ne pas vous aimer.

SCÈNE VII.

Un salon.

LE DUC LAERTE, *assis sur une estrade;* IRUS, *à sa droite, en habit cramoisi et l'épée à la main;* SILVIO, *à sa gauche;* SPADILLE, QUINOLA, *debout.*

LAERTE.

Me voici sur mon trône assis comme un grand juge.
L'innocence à mes pieds peut chercher un refuge.
Irus est le bourreau, Silvio le confesseur.
Nous sommes justiciers de l'honneur des familles.
Chambellan Quinola, faites venir mes filles.

(*Ninon et Ninette entrent habillées en bergères.*)

NINON.

C'est en mon nom, grand duc, comme au nom de ma sœur,
Que je viens déclarer à votre seigneurie
L'immuable dessein que nous avons formé.

LAERTE.

Voilà l'habit claustral galamment transformé.

NINETTE.

Nous vivrons loin du monde, au fond d'une prairie,
A garder nos moutons sur le bord des ruisseaux.
Nous filerons la laine ainsi que vos vassaux.
Nous renonçons au monde, au bien de notre mère.
Il nous suffit, seigneur, qu'une juste colère
Vous ait donné le droit d'oublier vos enfants.

LAERTE.

Vous viendrez, n'est-ce pas, dîner de temps en temps?

NINETTE.

Nous vous demanderons un éternel silence.
Si notre séducteur vous brave et vous offense,
Notre avis, monseigneur, est d'en écrire au roi.

LAERTE.

Le roi, si j'écrivais, me répondrait, je croi,
Que nous sommes bien loin, et qu'il est en affaire.
Tout ce que je puis donc, c'est d'en écrire au maire;
Et c'est ce que j'ai fait, car il soupe avec nous.

(*Il entre un maire et un notaire.*)

(*A Ninon.*)

Allons, mon Angélique, embrassez votre époux.

(*A Ninette.*)

Il ne s'en ira point, ne pleurez pas, Ninette.
Embrassez votre frère, il est aussi le mien.

(*A Irus.*)

Et vous, mon cher Irus, ne baissez point la tête;
Soyez heureux aussi; — votre habit vous va bien.

NAMOUNA.

CONTE ORIENTAL.

CHANT PREMIER.

Une femme est comme votre ombre : courez après, elle vous fuit ; fuyez-la, elle court après vous.

I.

Le sofa sur lequel Hassan était couché
Était dans son espèce une admirable chose.
Il était de peau d'ours, — mais d'un ours bien léché :
Moelleux comme une chatte, et frais comme une rose.
Hassan avait d'ailleurs une très-noble pose,
Il était nu comme Ève à son premier péché.

II.

Quoi ! tout nu ! dira-t-on — n'avait-il pas de honte?
Nu dès le second mot ! — Que sera-ce à la fin ? —
Monsieur, excusez-moi — je commence ce conte
Juste quand mon héros vient de sortir du bain.
Je demande pour lui l'indulgence, et j'y compte.
Hassan était donc nu, — mais nu comme la main. —

III.

Nu comme un plat d'argent, — nu comme un mur d'église,
Nu comme le discours d'un académicien.

Ma lectrice rougit, et je la scandalise.
Mais comment se fait-il, madame, que l'on dise
Que vous avez la jambe et la poitrine bien?
Comment le dirait-on, si l'on n'en savait rien?

IV.

Madame alléguera qu'elle monte en berline;
Qu'elle a passé les ponts quand il faisait du vent;
Que, lorsqu'on voit le pied, la jambe se devine;
Et tout le monde sait qu'elle a le pied charmant.
Mais moi qui ne suis pas du monde, j'imagine
Qu'elle aura trop aimé quelque indiscret amant.

V.

Et quel crime est-ce donc de se mettre à son aise,
Quand on est tendrement aimée, — et qu'il fait chaud?
On est si bien tout nu, dans une large chaise!
Croyez-m'en, belle dame, et, ne vous en déplaise,
Si vous m'appartenez, vous y seriez bientôt.
Vous en cririez sans doute un peu, — mais pas bien haut.

VI.

Dans un objet aimé qu'est-ce donc que l'on aime?
Est-ce du taffetas ou du papier gommé?
Est-ce un bracelet d'or, un peigne parfumé?
Non — ce qu'on aime en vous, madame, c'est vous-même.
La parure est une arme, et le bonheur suprême,
Après qu'on a vaincu, c'est d'avoir désarmé.

VII.

Tout est nu sur la terre, hormis l'hypocrisie;
Tout est nu dans les cieux, tout est nu dans la vie,

Les tombeaux, les enfants et les divinités.
Tous les cœurs vraiment beaux laissent voir leurs beautés.
Ainsi donc le héros de cette comédie
Restera nu, madame, — et vous y consentez.

VIII.

Un silence parfait règne dans cette histoire.
Sur les bras du jeune homme et sur ses pieds d'ivoire
La naïade aux yeux verts pleurait en le quittant.
On entendait à peine au fond de la baignoire
Glisser l'eau fugitive, et d'instant en instant
Les robinets d'airain chanter en s'égouttant.

IX.

Le soleil se couchait; — on était en septembre :
Un triste mois chez nous, — mais un mois sans pareil
Chez ces peuples dorés qu'a bénis le soleil.
Hassan poussa du pied la porte de la chambre.
Heureux homme! — il fumait de l'opium dans de l'ambre,
Et, vivant sans remords, il aimait le sommeil.

X.

Bien qu'il ne s'élevât qu'à quelques pieds de terre,
Hassan était peut-être un homme à caractère;
Il ne le montrait pas, n'en ayant pas besoin.
Sa petite médaille annonçait un bon coin.
Il était très-bien pris : — on eût dit que sa mère
L'avait fait tout petit pour le faire avec soin.

XI.

Il était indolent, et très-opiniâtre;
Bien cambré, bien lavé, le visage olivâtre,

Des mains de patricien, — l'aspect fier et nerveux,
La barbe et les sourcils très-noirs, — un corps d'albâtre.
Ce qu'il avait de beau surtout, c'était les yeux.
Je ne vous dirai pas un mot de ses cheveux;

XII.

C'est une vanité qu'on rase en Tartarie.
Ce pays-là pourtant n'était pas sa patrie.
Il était renégat, — Français de nation; —
Riche aujourd'hui, jadis chevalier d'industrie,
Il avait dans la mer jeté comme un haillon
Son titre, sa famille et sa religion.

XIII.

Il était très-joyeux, et pourtant très-maussade.
Détestable voisin, — excellent camarade.
Extrêmement futile, — et pourtant très-posé.
Indignement naïf, — et pourtant très-blasé,
Horriblement sincère, — et pourtant très-rusé.
Vous souvient-il, lecteur, de cette sérénade

XIV.

Que don Juan déguisé chante sous un balcon?
— Une mélancolique et piteuse chanson,
Respirant la douleur, l'amour et la tristesse.
Mais l'accompagnement parle d'un autre ton.
Comme il est vif, joyeux! avec quelle prestesse
Il sautille! — On dirait que la chanson caresse

XV.

Et couvre de langueur le perfide instrument;
Tandis que l'air moqueur de l'accompagnement

Tourne en dérision la chanson elle-même,
Et semble la railler d'aller si tristement.
Tout cela cependant fait un plaisir extrême. —
C'est que tout en est vrai,—c'est qu'on trompe et qu'on aime;

XVI.

C'est qu'on pleure en riant; —c'est qu'on est innocent
Et coupable à la fois; —c'est qu'on se croit parjure
Lorsqu'on n'est qu'abusé; — c'est qu'on verse le sang
Avec des mains sans tache, et que notre nature
A de mal et de bien pétri sa créature :
Tel est le monde, hélas! et tel était Hassan.

XVII.

C'était un bon enfant dans la force du terme;
Très-bon — et très-enfant; — mais quand il avait dit :
« Je veux que cela soit, » il était comme un terme.
Il changeait de dessein comme on change d'habit;
Mais il fallait toujours que le dernier se fît.
C'était un océan devenu terre ferme.

XVIII.

Bizarrerie étrange, avec ses goûts changeants,
Il ne pouvait souffrir rien d'extraordinaire.
Il n'aurait pas marché sur une mouche à terre;
Mais s'il l'avait trouvée à dîner dans son verre,
Il aurait assommé quatre ou cinq de ses gens. —
Parlez après cela des bons et des méchants!

XIX.

Venez après cela crier d'un ton de maître
Que c'est le cœur humain qu'un auteur doit connaître!

Toujours le cœur humain pour modèle et pour loi.
Le cœur humain de qui? le cœur humain de quoi?
Celui de mon voisin a sa manière d'être.
Mais, morbleu! comme lui, j'ai mon cœur humain, moi.

XX.

Cette vie est à tous, et celle que je mène,
Quand le diable y serait, est une vie humaine.
« Alors, me dira-t-on, c'est vous que vous peignez;
» Vous êtes le héros, vous vous mettez en scène. »
— Pas du tout, — cher lecteur, — je prends à l'un le nez,
A l'autre le talon, — à l'autre, — devinez.

XXI.

« En ce cas vous créez un monstre, une chimère,
» Vous faites un enfant qui n'aura point de père. »
— Point de père, grand Dieu! quand, comme Trissotin,
J'en suis chez mon libraire accouché ce matin!
D'ailleurs *is pater est quem nuptiæ*... j'espère
Que vous m'épargnerez de vous parler latin.

XXII.

Consultez les experts, le moderne et l'antique;
On est, dit Bridoison, toujours fils de quelqu'un.
Que l'on fasse après tout un enfant blond ou brun,
Pulmonique ou bossu, borgne ou paralytique,
C'est déjà très-joli quand on en a fait un.
Et le mien a pour lui qu'il n'est point historique.

XXIII.

Considérez aussi que je n'ai rien volé
A la bibliothèque; — et bien que cette histoire

Se passe en Orient, je n'en ai point parlé.
Il est vrai que, pour moi, je n'y suis point allé.
Mais c'est si grand, si loin! — Avec de la mémoire
On se tire de tout : — allez voir pour y croire.

XXIV.

Si d'un coup de pinceau je vous avais bâti
Quelque ville *aux toits bleus*, quelque *blanche* mosquée,
Quelque tirade en vers d'or et d'argent plaquée,
Quelque description de minarets flanquée,
Avec l'horizon *rouge* et le ciel assorti,
M'auriez-vous répondu : Vous en avez menti?

XXV.

Je vous dis tout cela, lecteur, pour qu'en échange
Vous me fassiez aussi quelque concession.
J'ai peur que mon héros ne vous paraisse étrange;
Car l'étrange, à vrai dire, était sa passion.
« Mais, madame, après tout, je ne suis pas un ange. »
Et qui l'est ici-bas? — Tartufe a bien raison.

XXVI.

Hassan était un être impossible à décrire.
C'est en vain qu'avec lui je voudrais vous lier;
Son cœur est un logis qui n'a pas d'escalier.
Ses intimes amis ne savaient trop qu'en dire.
Parler est trop facile, et c'est trop long d'écrire;
Ses secrets sentiments restaient sur l'oreiller.

XXVII.

Il n'avait ni parents, ni guenon, ni maîtresse;
Rien d'ordinaire en lui, — rien qui le rattachât

Au commun des martyrs, — pas un chien, pas un chat.
Il faut cependant bien que je vous intéresse
A mon pauvre héros. — Dire qu'il est pacha,
C'est un moyen usé, c'est une maladresse.

XXVIII.

Dire qu'il est grognon, sombre et mystérieux,
Ce n'est pas vrai d'abord, et c'est encor plus vieux.
Dire qu'il me plaît fort, cela n'importe guère.
C'est tout simple d'ailleurs, puisque je suis son père.
Dire qu'il est gentil comme un cœur, c'est vulgaire ;
J'ai déjà dit là-haut qu'il avait de beaux yeux.

XXIX.

Dire qu'il n'avait peur ni de Dieu ni du diable,
C'est chanceux d'une part, et de l'autre immoral.
Dire qu'il vous plaira, ce n'est pas vraisemblable ;
Ne rien dire du tout, cela vous est égal.
Je me contente donc du seul terme passable
Qui puisse l'excuser : — « C'est un original. »

XXX.

Plût à Dieu, qui peut tout, que cela pût suffire
A le justifier de ce que j'en vais dire !
Il le faut cependant, — le vrai seul est ma loi.
Au fait, s'il agit mal, on pourrait rêver pire. —
Ma foi, tant pis pour lui : — je ne vois pas pourquoi
Les sottises d'Hassan retomberaient sur moi.

XXXI.

D'ailleurs on verra bien, si peu qu'on me connaisse,
Que mon héros de moi diffère entièrement.

J'ai des prétentions à la délicatesse;
Quand il m'est arrivé d'avoir une maîtresse,
Je me suis comporté très-pacifiquement.
En honneur, devant Dieu, je ne sais pas comment

XXXII.

J'ai pu, tel que je suis, entamer cette histoire,
Pleine, telle qu'elle est, d'une atrocité noire.
C'est au point maintenant que je me sens tenté
De l'abandonner là pour ma plus grande gloire,
Et que je brûlerais mon œuvre, en vérité,
Si ce n'était respect pour la postérité.

XXXIII.

Je disais donc qu'Hassan était natif de France.
Mais je ne vous dis pas par quelle extravagance
Il en était venu jusqu'à croire, à vingt ans,
Qu'une femme ici-bas n'était qu'un passe-temps.
Quand il en rencontrait une à sa convenance,
S'il la gardait huit jours, c'était déjà longtemps.

XXXIV.

On sent l'absurdité d'un semblable système;
Puisqu'il est avéré que lorsqu'on dit qu'on aime,
On dit en même temps qu'on aimera toujours, —
Et qu'on n'a jamais vu ni rois ni troubadours
Jurer à leurs beautés de les aimer huit jours.
Mais cet enfant gâté ne vivait que de crème.

XXXV.

Je sais bien, disait-il un jour qu'on en parlait,
Que les trois quarts du temps ma crème a le goût d'aigre.

Nous avons sur ce point un siècle de vinaigre,
Où c'est déjà beaucoup que de trouver du lait.
Mais toute servitude en amour me déplaît;
J'aimerais mieux, je crois, être le chien d'un nègre,

XXXVI.

Ou mourir sous le fouet comme un cheval rétif,
Que de craindre une jupe, et d'avoir pour maîtresse
Un de ces beaux geôliers, au regard attentif,
Qui, d'un pas mesuré marchant sur la souplesse,
Du haut de leurs yeux bleus vous promenent en lesse.
Un bâton de noyer, au moins, c'est positif.

XXXVII.

On connaît son affaire, — on sait à quoi s'attendre;
On se frotte le dos, — on s'y fait par degré.
Mais vivre ensorcelé sous un ruban doré!
Boire du lait sucré dans un maillot vert tendre!
N'avoir à son cachot qu'un mur si délabré,
Qu'on ne s'y saurait même accrocher pour s'y pendre!

XXXVIII.

Ajoutez à cela que, pour comble d'horreur,
La femme la plus sèche et la moins malhonnête
Au bout de mes huit jours trouvera dans sa tête,
Ou dans quelque recoin oublié de son cœur,
Un amant qui jadis lui faisait plus d'honneur,
Un cœur plus expansif, une jambe mieux faite,

XXXIX.

Plus de douceur dans l'âme, ou de nerf dans les bras.
—Je rappelle au lecteur qu'ici comme là-bas,

C'est mon héros qui parle, et je mourrais de honte
S'il croyait un instant que ce que je raconte,
Ici plus que jamais, ne me révolte pas.
Or donc, disait Hassan, plus la rupture est prompte,

XL.

Plus mes petits talents gardent de leur fraîcheur.
C'est la satiété qui calcule et qui pense.
Tant qu'un grain d'amitié reste dans la balance,
Le souvenir souffrant s'attache à l'espérance;
Comme un enfant malade aux lèvres de sa sœur.
L'esprit n'y voit pas clair avec les yeux du cœur.

XLI.

Le dégoût, c'est la haine : — et quel motif de haine
Pourrais-je soulever? — pourquoi m'en voudrait-on?
Une femme dira qu'elle pleure : — et moi donc!
Je pleure horriblement; — je me soutiens à peine;
Que dis-je, malheureux! il faut qu'on me soutienne.
Je n'ose même pas demander mon pardon.

XLII.

Je me prive du corps, mais je conserve l'âme.
Il est vrai, dira-t-on, qu'il est plus d'une femme
Près de qui l'on ne fait, avec un tel moyen,
Que se priver de tout et ne conserver rien.
Mais c'est un pur mensonge, un calembour infâme,
Qui ne mordra jamais sur un homme de bien.

XLIII.

Voilà ce que disait Hassan pour sa défense.
Bien entendu qu'alors tout se passait en France.

Du temps que sur l'oreille il avait ce bonnet
Qui fit à son départ une si belle danse
Par-dessus les moulins. Du reste, s'il tenait
A son raisonnement, c'est qu'il le comprenait.

XLIV.

Bien qu'il traitât l'amour d'après un catéchisme,
Et qu'il mît tous ses soins à dorer son sophisme,
Hassan avait des nerfs qu'il ne pouvait railler.
Chez lui la jouissance était un paroxysme
Vraiment inconcevable, et fait pour effrayer :
Non pas qu'on l'entendît ni pleurer ni crier. —

XLV.

Un léger tremblement, — une pâleur extrême, —
Une convulsion de la gorge, — un blasphème, —
Quelques mots sans raison balbutiés tout bas,
C'est tout ce qu'on voyait; — sa maîtresse elle-même
N'en sentait rien, sinon qu'il restait dans ses bras
Sans haleine et sans force, et ne répondait pas.

XLVI.

Mais à cette bizarre et ridicule ivresse
Succédait d'ordinaire un tel enchantement,
Qu'il commençait d'abord par faire à sa maîtresse
Mille et un madrigaux, le tout très-lourdement.
Il devenait tout miel, tout sucre et tout caresse.
Il eût communié dans un pareil moment.

XLVII.

Il n'existait alors secret ni confidence
Qui pût y résister. — Tout partait, tout roulait;

Tous les épanchements du monde entraient en danse,
Illusions, soucis, gloire, amour, espérance;
Jamais confessionnal ne vit de chapelet
Comparable en longueur à ceux qu'il défilait.

XLVIII.

Ah! c'est un grand malheur, quand on a le cœur tendre,
Que ce lien de fer que la nature a mis
Entre l'âme et le corps, ces frères ennemis!
Ce qui m'étonne, moi, c'est que Dieu l'ait permis.
Voilà le nœud gordien qu'il fallait qu'Alexandre
Rompît de son épée, et réduisît en cendre.

XLIX.

L'âme et le corps, hélas! ils iront deux à deux,
Tant que le monde ira, — pas à pas, — côte à côte, —
Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs;
L'un disant: «Tu fais mal!» et l'autre: «C'est ta faute!»
Ah! misérable hôtesse, et plus misérable hôte!
Ce n'est vraiment pas vrai que tout soit pour le mieux.

L.

Et la preuve, lecteur, la preuve irrécusable
Que ce monde est mauvais, c'est que pour y rester
Il a fallu s'en faire un autre et l'inventer.
Un autre! — monde étrange, absurde, inhabitable,
Et qui, pour valoir mieux que le seul véritable,
N'a pas même un instant eu besoin d'exister.

LI.

Oui, oui, n'en doutez pas, c'est un plaisir perfide
Que d'enivrer son âme avec le vin des sens,

Que de baiser au front la volupté timide,
Et de laisser tomber, comme la jeune Elfride,
La clef d'or de son cœur dans les eaux des torrents.
Heureux celui qui met, dans de pareils moments,

LII.

Comme ce vieux visir qui gardait sa sultane,
La lame de son sabre entre une femme et lui!
Heureux l'autel impur qui n'a pas de profane!
Heureux l'homme indolent pour qui tout est fini
Quand le plaisir s'émousse, et que la courtisane
N'a jamais vu pleurer après qu'il avait ri!

LIII.

Ah! l'abîme est si grand! la pente est si glissante!
Une maîtresse aimée est si près d'une sœur!
Elle vient si souvent, plaintive et caressante,
Poser, en chuchotant, son cœur sur votre cœur!
L'homme est si faible alors! la femme est si puissante!
Le chemin est si doux du plaisir au bonheur!

LIV.

Pauvres gens que nous tous! — Et celui qui se livre,
De ce qu'il aura fait doit tôt ou tard gémir!
La coupe est là, brûlante, — et celui qui s'enivre
Doit rire de pitié s'il ne veut pas frémir!
Voilà le train du monde, et ceux qui savent vivre
Vous diront à cela qu'il valait mieux dormir.

LV.

Oui, dormir — et rêver! — Ah! que la vie est belle,
Quand un rêve divin fait sur sa nudité

Pleuvoir les rayons d'or de son prisme enchanté !
Frais comme la rosée, et fils du ciel comme elle !
Jeune oiseau de la nuit, qui, sans mouiller son aile,
Voltige sur les mers de la réalité !

LVI.

Ah ! si la rêverie était toujours possible !
Et si le somnambule, en étendant la main,
Ne trouvait pas toujours la nature inflexible
Qui lui heurte le front contre un pilier d'airain !
Si l'on pouvait se faire une armure insensible !
Si l'on rassasiait l'amour comme la faim !

LVII.

Pourquoi Manon Lescaut, dès la première scène,
Est-elle si vivante et si vraiment humaine,
Qu'il semble qu'on l'a vue, et que c'est un portrait ?
Et pourquoi l'Héloïse est-elle une ombre vaine
Qu'on aime sans y croire, et que nul ne connaît ?
Ah ! rêveurs, ah ! rêveurs, que vous avons-nous fait ?

LVIII.

Pourquoi promenez-vous ces spectres de lumière
Devant le rideau noir de nos nuits sans sommeil,
Puisqu'il faut qu'ici-bas tout songe ait son réveil,
Et puisque le désir se sent cloué sur terre,
Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte, et les yeux fixés sur le soleil ?

LIX.

Manon ! sphinx étonnant ! véritable sirène,
Cœur trois fois féminin, Cléopâtre en paniers !

Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, et bien qu'à Sainte-Hélène
On ait trouvé ton livre écrit pour des portiers,
Tu n'en es pas moins vraie, infâme, et Cléomène[1]
N'est pas digne à mon sens de te baiser les pieds.

LX.

Tu m'amuses autant que Tiberge m'ennuie.
Comme je crois en toi! que je t'aime et te hais!
Quelle perversité! quelle ardeur inouïe
Pour l'or et le plaisir! Comme toute la vie
Est dans tes moindres mots! Ah! folle que tu es,
Comme je t'aimerais demain, si tu vivais!

LXI.

En vérité, lecteur, je crois que je radote.
Si tout ce que je dis vient à propos de botte,
Comment goûteras-tu ce que je dis de bon?
J'ai fait un hiatus indigne de pardon;
Je compte là-dessus rédiger une note.
J'en suis donc à te dire... Où diable en suis-je donc?

LXII.

M'y voilà. — Je disais qu'Hassan, près d'une femme,
Était très-expansif — il voulait tout ou rien.
Je confesse, pour moi, que je ne sais pas bien
Comment on peut donner le corps sans donner l'âme,
L'un étant la fumée, et l'autre étant la flamme.
Je ne sais pas non plus s'il était bon chrétien;

LXIII.

Je ne sais même pas quelle était sa croyance,
Ni quel secret si tendre il avait confié,

[1] Sculpteur grec à qui on attribue la Vénus.

Ni de quelle façon, quand il était en France,
Ses maîtresses d'un jour l'avaient mystifié,
Ni ce qu'il en pensait, — ni quelle extravagance
L'avait fait blasphémer l'amour et l'amitié.

LXIV.

Mais enfin, certain soir qu'il ne savait que faire,
Se trouvant mal en train vis-à-vis de son verre,
Pour tuer un quart d'heure il prit monsieur Galland.
Dieu voulut qu'il y vît comme quoi le sultan
Envoyait tous les jours une sultane en terre —
Et ce fut là-dessus qu'il se fit musulman.

LXV.

Tous les premiers du mois, un juif aux mains crochues
Amenait chez Hassan deux jeunes filles nues.
Tous les derniers du mois on leur donnait un bain,
Un déjeuner, un voile, un sequin dans la main,
Et puis on les priait d'aller courir les rues :
Système assurément qui n'a rien d'inhumain.

LXVI.

C'était ainsi qu'Hassan, quatre fois par semaine,
Abandonnait son âme au doux plaisir d'aimer.
Ne sachant pas le turc, il se livrait sans peine :
A son aise en français il pouvait se pâmer.
Le lendemain, bonsoir. — Une vieille Égyptienne
Venait ouvrir la porte au maître, et la fermer.

LXVII.

Ceci pourra sembler fort extraordinaire,
Et j'en sais qui riront d'un système pareil.

Mais il paraît qu'Hassan se croyait au contraire
L'homme le plus heureux qui fût sous le soleil.
Ainsi donc pour l'instant, lecteur, laissons-le faire.
Le voilà, tel qu'il est, attendant le sommeil.

LXVIII.

Le sommeil ne vint pas, — mais cette douce ivresse
Qui semble être sa sœur, ou plutôt sa maîtresse;
Qui, sans fermer les yeux, ouvre l'âme à l'oubli;
Cette ivresse du cœur, si douce à la paresse,
Que, lorsqu'elle vous quitte, on croit qu'on a dormi;
Pâle comme Morphée, et plus belle que lui.

LXIX.

C'est le sommeil de l'âme et non du corps. — On fume,
On se remue, on bâille, et cependant on dort.
On se sent très-bien vivre, et pourtant on est mort.
On ne parlerait pas d'amour, mais je présume
Que l'on serait capable avec un peu d'effort...
Je crois qu'une sottise est au bout de ma plume.

LXX.

Avez-vous jamais vu, dans le creux d'un ravin,
Un bon gros vieux faisan, qui se frotte le ventre,
S'arrondir au soleil, et ronfler comme un chantre?
Tous les points de sa boule aspirent vers le centre.
On dirait qu'il rumine, ou qu'il cuve du vin.
Enfin, quoi qu'il en soit, c'est un état divin.

LXXI.

Lecteur, si tu t'en vas jamais en Terre-Sainte,
Regarde sous tes pieds, tu verras des heureux.

Ce sont de vieux fumeurs qui dorment dans l'enceinte
Où s'élevait jadis la cité des Hébreux.
Ces gens-là savent seuls vivre et mourir sans plainte :
Ce sont des mendiants qu'on prendrait pour des dieux.

LXXII.

Ils parlent rarement, — ils sont assis par terre,
Nus ou déguenillés, le front sur une pierre,
N'ayant ni sou ni poche, et ne pensant à rien.
Ne les réveille pas; ils t'appelleraient chien.
Ne les écrase pas; ils te laisseraient faire.
Ne les méprise pas; car ils te valent bien.

LXXIII.

C'est le point capital du mahométanisme
De mettre le bonheur dans la stupidité.
Que n'en est-il ainsi dans le christianisme!
J'en citerais plus d'un qui l'aurait mérité,
Et qui mourrait heureux sans s'en être douté!
Diable! j'ai du malheur, — encor un barbarisme;

LXXIV.

On dit mahométisme, et j'en suis bien fâché.
Il fallait me lever pour prendre un dictionnaire,
Et j'avais fait mon vers avant d'avoir cherché.
Je me suis retourné, — ma plume était par terre.
J'avais marché dessus, — j'ai soufflé de colère
Ma bougie et ma verve, et je me suis couché.

LXXV.

Tu vois, ami lecteur, jusqu'où va ma franchise.
Mon héros est tout nu, — moi, je suis en chemise.

Je pousse la candeur jusqu'à l'entretenir
D'un chagrin domestique. — Où voulais-je en venir ?
Je ne sais vraiment pas comment je vais finir.
Je suis comme Énéas portant son père Anchise.

LXXVI.

Énéas s'essoufflait, et marchait à grands pas.
Sa femme à chaque instant demeurait en arrière.
« Créuze, disait-il, pourquoi ne viens-tu pas? »
Créuze répondait : « Je mets ma jarretière. »
— « Mets-la donc, et suis-nous, répondait Énéas.
Je vais, si tu ne viens, laisser tomber mon père. »

LXXVII.

Lecteur, nous allons voir si tu comprends ceci.
Anchise, c'est mon poëme; et ma femme Créuze
Qui va toujours traînant en chemin, c'est ma muse.
Elle s'en va là-bas quand je la crois ici.
Une pierre l'arrête, un papillon l'amuse.
Quand arriverons-nous si nous marchons ainsi?

LXXVIII.

Énéas, d'une part, a besoin de sa femme.
Sans elle, à dire vrai, ce n'est qu'un corps sans âme.
Anchise, d'autre part, est horriblement lourd.
Le troisième péril, c'est que Troie est en flamme.
Mais, dès qu'Anchise grogne ou que sa femme court,
Énéas est forcé de s'arrêter tout court.

CHANT DEUXIÈME.

Qu'est-ce que l'amour? L'échange de deux fantaisies, et le contact de deux épidermes.

— CHAMPFORT. —

I.

Eh bien! en vérité, les sots auront beau dire,
Quand on n'a pas d'argent, c'est amusant d'écrire.
Si c'est un passe-temps pour se désennuyer,
Il vaut bien la bouillotte; et si c'est un métier,
Peut-être qu'après tout ce n'en est pas un pire
Que fille entretenue, avocat ou portier.

II.

J'aime surtout les vers, — cette langue immortelle.
C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas;
Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, — qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend, et ne la parle pas.

III.

Eh bien! sachez-le donc, vous qui voulez sans cesse
Mettre votre scalpel dans un couteau de bois;
Vous qui cherchez l'auteur à de certains endroits,
Comme un amant heureux cherche, dans son ivresse,
Sur un billet d'amour les pleurs de sa maîtresse,
Et rêve, en le lisant, au doux son de sa voix,

IV.

Sachez-le, — c'est le cœur qui parle et qui soupire
Lorsque la main écrit, — c'est le cœur qui se fond;
C'est le cœur qui s'étend, se découvre et respire,
Comme un gai pèlerin sur le sommet d'un mont.
Et puissiez-vous trouver, quand vous en voudrez rire,
A dépecer nos vers le plaisir qu'ils nous font.

V.

Qu'importe leur valeur? La muse est toujours belle,
Même pour l'insensé, même pour l'impuissant;
Car sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle.
Mordez et croassez, corbeaux, battez de l'aile;
Le poëte est au ciel, et lorsqu'en vous poussant
Il vous y fait monter, c'est qu'il en redescend.

VI.

Allez, — exercez-vous, débrouillez la quenouille;
Essouflez-vous à faire un bœuf d'une grenouille.
Avant de lire un livre, et de dire : « J'y crois! »
Analysez la plaie, et fourrez-y les doigts;
Il faudra de tout temps que l'incrédule y fouille,
Pour savoir si son Christ est monté sur la croix.

VII.

Eh! depuis quand un livre est-il donc autre chose
Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant;
Un oiseau qui gazouille et s'envole, — une rose
Qu'on respire et qu'on jette, et qui meurt en tombant; —
Un ami qu'on aborde, avec lequel on cause,
Moitié lui répondant, et moitié l'écoutant?

VIII.

Aujourd'hui, par exemple, il plaît à ma cervelle
De rimer en sixains le conte que voici.
Va-t-on le maltraiter et lui chercher querelle?
Est-ce sa faute à lui si je l'écris ainsi?
Byron, me direz-vous, m'a servi de modèle.
Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pulci?

IX.

Lisez les Italiens, vous verrez s'il les vole.
Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.
Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

X.

Ah! pauvre Laforêt[1] qui ne savais pas lire,
Quels vigoureux soufflets ton nom seul a donnés
Au peuple travailleur des discuteurs damnés!
Molière t'écoutait lorsqu'il venait d'écrire.
Quel mépris des humains dans le simple et gros rire
Dont tu lui baptisais ses hardis nouveau-nés!

XI.

Il ne te lisait pas, dit-on, les vers d'Alceste;
Si je les avais faits, je te les aurais lus.
L'esprit et les bons mots auraient été perdus;
Mais les meilleurs accords de l'instrument céleste
Seraient allés au cœur comme ils en sont venus.
J'aurais dit aux bavards du siècle : « A vous le reste. »

[1] Servante de Molière.

XII.

Pourquoi donc les amants veillent-ils nuit et jour?
Pourquoi donc le poëte aime-t-il sa souffrance?
Que demandent-ils donc tous les deux en retour?
Une larme, ô mon Dieu! voilà leur récompense;
Voilà pour eux le ciel, la gloire et l'éloquence,
Et par là le génie est semblable à l'amour.

XIII.

Mon premier chant est fait. — Je viens de le relire.
J'ai bien mal expliqué ce que je voulais dire;
Je n'ai pas dit un mot de ce que j'aurais dit
Si j'avais fait un plan une heure avant d'écrire;
Je crève de dégoût, de rage et de dépit.
Je crois en vérité que j'ai fait de l'esprit.

XIV.

Deux sortes de roués existent sur la terre :
L'un, beau comme Satan, froid comme la vipère,
Hautain, audacieux, plein d'imitation,
Ne laissant palpiter sur son cœur solitaire
Que l'écorce d'un homme, et de la passion
Faisant un manteau d'or à son ambition;

XV.

Corrompant sans plaisir; amoureux de lui-même,
Et, pour s'aimer toujours, voulant toujours qu'on l'aime;
Regardant au soleil son ombre se mouvoir;
Dès qu'une source est pure, et que l'on peut s'y voir,
Venant, comme Narcisse, y pencher son front blême,
Et chercher la douleur pour s'en faire un miroir.

XVI.

Son idéal, c'est lui. — Quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Il se regarde vivre et s'écoute parler;
Car il faut que demain on dise, quand il passe :
« Cet homme que voilà, c'est Robert Lovelace. »
Autour de ce mot-là le monde peut rouler;
Il est l'axe du monde, et lui permet d'aller.

XVII.

Avec lui, ni procès, ni crainte, ni scandale.
Il jette un drap mouillé sur son père qui râle;
Il rôde, en chuchotant, sur la pointe du pied.
Un amant plus sincère, à la main plus loyale,
Peut serrer une main trop fort, et l'effrayer;
Mais lui, n'ayez pas peur de lui, c'est son métier.

XVIII.

Qui pourrait se vanter d'avoir surpris son âme?
L'étude de sa vie est d'en cacher le fond...
On en parle, — on en pleure, — on en rit, — qu'en voit-on?
Quelques duels oubliés, quelques soupirs de femme,
Quelque joyau de prix sur une épaule infâme,
Quelque croix de bois noir sur un tombeau sans nom.

XIX.

Mais comme tout se tait dès qu'il vient à paraître!
Clarisse l'aperçoit, et commence à souffrir.
Comme il est beau! brillant! comme il s'annonce en maître!
Si Clarisse s'indigne et tarde à consentir,
Il dira qu'il se tue, — il se tuera peut-être; —
Mais Clarisse aime mieux le sauver, et mourir.

XX.

C'est le roué sans cœur, le spectre à double face,
A la patte de tigre, aux serres de vautour,
Le roué sérieux qui n'eut jamais d'amour;
Méprisant la douleur comme la populace;
Disant au genre humain de lui laisser son jour, —
Et qui serait César, s'il n'était Lovelace.

XXI.

Ne lui demandez pas s'il est heureux ou non;
Il n'en sait rien lui-même, il est ce qu'il doit être.
Il meurt silencieux, tel que Dieu l'a fait naître.
L'antilope aux yeux bleus est plus tendre peut-être
Que le roi des forêts; mais le lion répond
Qu'il n'est pas antilope, et qu'il a nom : lion.

XXII.

Voilà l'homme d'un siècle, et l'étoile polaire
Sur qui les écoliers fixent leurs yeux ardents;
L'homme dont Robertson fera le commentaire,
Qui donnera sa vie à lire à nos enfants.
Ses crimes noirciront un large bréviaire
Qui brûlera les mains et les cœurs de vingt ans.

XXIII.

Quant au roué français, au don Juan ordinaire,
Ivre, riche, joyeux, raillant l'homme de pierre,
Ne demandant partout qu'à trouver le vin bon,
Bernant monsieur Dimanche, et disant à son père
Qu'il serait mieux assis pour lui faire un sermon,
C'est l'ombre d'un roué qui ne vaut pas Valmont.

XXIV.

Il en est un plus grand, plus beau, plus poétique,
Que personne n'a fait, que Mozart a rêvé,
Qu'Hoffmann a vu passer, au son de la musique,
Sous un éclair divin de sa nuit fantastique;
Admirable portrait qu'il n'a point achevé,
Et que de notre temps Shakspeare aurait trouvé.

XXV.

Un jeune homme est assis au bord d'une prairie,
Pensif comme l'amour, beau comme le génie;
Sa maîtresse enivrée est prête à s'endormir.
Il vient d'avoir vingt ans, son cœur vient de s'ouvrir;
Rameau tremblant encor de l'arbre de la vie,
Tombé, comme le Christ, pour aimer et souffrir.

XXVI.

Le voilà se noyant dans des larmes de femme
Devant cette nature aussi belle que lui;
Pressant le monde entier sur son cœur qui se pâme,
Faible, et, comme le lierre, ayant besoin d'autrui;
Et ne le cachant pas, et suspendant son âme,
Comme un luth éolien, aux lèvres de la Nuit.

XXVII.

Le voilà demandant pourquoi son cœur soupire,
Jurant, les yeux en pleurs, qu'il ne désire rien,
Caressant sa maîtresse, et des sons de sa lyre
Égayant son sommeil comme un ange gardien;
Tendant sa coupe d'or à ceux qu'il voit sourire,
Voulant voir leur bonheur pour y chercher le sien.

XXVIII.

Le voilà, jeune et beau, sous le ciel de la France,
Déjà riche à vingt ans comme un enfouisseur;
Portant sur la nature un cœur plein d'espérance,
Aimant, aimé de tous, ouvert comme une fleur;
Si candide et si frais, que l'ange d'innocence
Baiserait sur son front la beauté de son cœur.

XXIX.

Le voilà, regardez, devinez-lui sa vie.
Quel sort peut-on prédire à cet enfant du ciel?
L'amour en l'approchant jure d'être éternel;
Le hasard pense à lui, — la sainte Poésie
Retourne en souriant sa coupe d'ambroisie
Sur ses cheveux plus doux et plus blonds que le miel.

XXX.

Ce palais, c'est le sien; — le serf et la campagne
Sont à lui; — la forêt, le fleuve et la montagne
Ont retenu son nom en écoutant l'écho.
C'est à lui le village, et le pâle troupeau
Des moines. — Quand il passe et traverse un hameau,
Le bon ange du lieu se lève et l'accompagne.

XXXI.

Quatre filles de prince ont demandé sa main.
Sachez que s'il voulait la reine pour maîtresse,
Et trois palais de plus, il les aurait demain;
Qu'un juif deviendrait chauve à compter sa richesse,
Et qu'il pourrait jeter, sans que rien n'en paraisse,
Les blés de ses moissons aux oiseaux du chemin.

XXXII.

Eh bien! cet homme-là vivra dans les tavernes
Entre deux charbonniers autour d'un poêle assis;
La poudre noircira sa barbe et ses sourcils;
Vous le verrez un jour, tremblant et les yeux ternes,
Venir dans son manteau dormir sous les lanternes,
La face ensanglantée et les coudes noircis.

XXXIII.

Vous le verrez sauter sur l'échelle dorée,
Pour courir dans un bouge au sortir d'un boudoir,
Portant sa lèvre ardente à la prostituée,
Avant qu'à son balcon donc Elvire éplorée,
Dans la profonde nuit croyant encor le voir,
Ait cessé d'agiter sa lampe et son mouchoir.

XXXIV.

Vous le verrez, laquais pour une chambrière,
Cachant sous ses habits son valet grelottant;
Vous le verrez, tranquille et froid comme une pierre,
Pousser dans les ruisseaux le cadavre d'un père,
Et laisser le vieillard traîner ses mains de sang
Sur des murs chauds encor du viol de son enfant.

XXXV.

Que direz-vous alors? Ah! vous croirez peut-être
Que le monde a blessé ce cœur vaste et hautain;
Que c'est quelque Lara qui se sent méconnaître,
Que l'homme a mal jugé, qui sait ce qu'il peut être,
Et qui, s'apercevant qu'il le serait en vain,
Rend haine contre haine, et dédain pour dédain.

XXXVI.

Eh bien! vous vous trompez.—Jamais personne au monde
N'a pensé moins que lui qu'il était oublié.
Jamais il n'a frappé sans qu'on ne lui réponde;
Jamais il n'a senti l'inconstance de l'onde,
Et jamais il n'a vu se dresser sous son pié
Le vivace serpent de la fausse amitié.

XXXVII.

Que dis-je? tel qu'il est, le monde l'aime encore;
Il n'a perdu chez lui ni ses biens ni son rang.
Devant Dieu, devant tous, il s'assoit à son banc.
Ce qu'il a fait de mal, personne ne l'ignore;
On connaît son génie, on l'admire, on l'honore —
Seulement, voyez-vous, cet homme, c'est don Juan.

XXXVIII.

Oui, don Juan. Le voilà ce nom que tout répète,
Ce nom mystérieux que tout l'univers prend,
Dont chacun vient parler, et que nul ne comprend;
Si vaste et si puissant, qu'il n'est pas de poëte
Qui ne l'ait soulevé dans son cœur et sa tête,
Et pour l'avoir tenté ne soit resté plus grand.

XXXIX.

Insensé que je suis! que fais-je ici moi-même?
Était-ce donc mon tour de leur parler de toi,
Grande ombre, et d'où viens-tu pour tomber jusqu'à moi?
C'est qu'avec leurs horreurs, leur doute et leur blasphème,
Pas un d'eux ne t'aimait, don Juan; et moi je t'aime,
Comme le vieux Blondel aimait son pauvre roi.

XL.

Oh! qui me jettera sur ton coursier rapide!
Oh! qui me prêtera le manteau voyageur [1],
Pour te suivre en pleurant, candide corrupteur!
Qui me déroulera cette liste homicide,
Cette liste d'amour si remplie et si vide,
Et que ta main peuplait des oublis de ton cœur!

XLI.

Trois mille noms charmants! trois mille noms de femme!
Pas un qu'avec des pleurs tu n'aies balbutié!
Et ce foyer d'amour qui dévorait ton âme,
Qui, lorsque tu mourus, de tes veines de flamme
Remonta dans le ciel comme un ange oublié,
De ces trois mille amours pas un qui l'ait noyé!

XLII.

Elles t'aimaient pourtant, ces filles insensées
Que sur ton cœur de fer tu pressas tour à tour;
Le vent qui t'emportait les avait traversées;
Elles t'aimaient, don Juan, ces pauvres délaissées
Qui couvraient de baisers l'ombre de ton amour,
Qui te donnaient leur vie, et qui n'avaient qu'un jour!

XLIII.

Mais toi, spectre énervé, toi, que faisais-tu d'elles?
Ah! massacre et malheur! tu les aimais aussi!
Toi, croyant toujours voir sur tes amours nouvelles
Se lever le soleil de tes nuits éternelles,
Te disant chaque soir : Peut-être le voici,
Et l'attendant toujours, et vieillissant ainsi!

[1] Méphistophélès et Faust voyagent dans un manteau magique. Voyez Faust, 1re partie.

XLIV.

Demandant aux forêts, à la mer, à la plaine,
Aux brises du matin, à toute heure, à tout lieu,
La femme de ton âme et de ton premier vœu!
Prenant pour fiancée un rêve, une ombre vaine,
Et fouillant dans le cœur d'une hécatombe humaine,
Prêtre désespéré, pour y chercher ton Dieu.

XLV.

Et que voulais-tu donc? — Voilà ce que le monde
Au bout de trois cents ans demande encor tout bas.
Le sphinx aux yeux perçants attend qu'on lui réponde.
Ils savent compter l'heure, et que leur terre est ronde;
Ils marchent dans leur ciel sur le bout d'un compas;
Mais ce que tu voulais, ils ne le savent pas.

XLVI.

« Quelle est donc, disent-ils, cette femme inconnue
» Qui seule eût mis la main au frein de son coursier?
» Qu'il appelait toujours, et qui n'est pas venue?
» Où l'avait-il trouvée? où l'avait-il perdue?
» Et quel nœud si puissant avait su les lier,
» Que, n'ayant pu venir, il n'ait pu l'oublier?

XLVII.

» N'en était-il pas une, ou plus noble, ou plus belle,
» Parmi tant de beautés, qui, de loin ou de près,
» De son vague idéal eût du moins quelques traits?
» Que ne la gardait-il? qu'on nous dise laquelle. »
Toutes lui ressemblaient, — ce n'était jamais elle;
Toutes lui ressemblaient, don Juan, et tu marchais!

XLVIII.

Tu ne t'es pas lassé de parcourir la terre!
Ce vain fantôme, à qui Dieu t'avait envoyé,
Tu n'en as pas brisé la forme sous ton pié!
Tu n'es pas remonté, comme l'aigle à son aire
Sans avoir sa pâture, ou comme le tonnerre
Dans sa nue aux flancs d'or, sans avoir foudroyé!

XLIX.

Tu n'as jamais médit de ce monde stupide
Qui te dévisageait d'un regard hébété;
Tu l'as vu, tel qu'il est, dans sa difformité;
Et tu montais toujours cette montagne aride,
Et tu suçais toujours, plus jeune et plus avide,
Les mamelles d'airain de la Réalité.

L.

Et la vierge aux yeux bleus, sur la souple ottomane,
Dans ses bras parfumés te berçait mollement;
De la fille de roi jusqu'à la paysanne,
Tu ne méprisais rien, même la courtisane,
A qui tu disputais son misérable amant;
Mineur, qui dans un puits cherchais un diamant.

LI.

Tu parcourais Madrid, Paris, Naple et Florence;
Grand seigneur aux palais, voleur aux carrefours;
Ne comptant ni l'argent, ni les nuits, ni les jours;
Apprenant du passant à chanter sa romance;
Ne demandant à Dieu, pour aimer l'existence,
Que ton large horizon et tes larges amours.

LII.

Tu retrouvais partout la vérité hidéuse,
Jamais ce qu'ici-bas cherchaient tes vœux ardents,
Partout l'hydre éternel qui te montrait les dents;
Et poursuivant toujours ta vie aventureuse,
Regardant sous tes pieds cette mer orageuse,
Tu te disais tout bas : Ma perle est là-dedans.

LIII.

Tu mourus plein d'espoir dans ta route infinie,
Et te souciant peu de laisser ici-bas
Des larmes et du sang aux traces de tes pas.
Plus vaste que le ciel et plus grand que la vie,
Tu perdis ta beauté, ta gloire et ton génie,
Pour un être impossible, et qui n'existait pas.

LIV.

Et le jour que parut le convive de pierre,
Tu vins à sa rencontre, et lui tendis la main;
Tu tombas foudroyé sur ton dernier festin :
Symbole merveilleux de l'homme sur la terre,
Cherchant de ta main gauche à soulever ton verre,
Abandonnant ta droite à celle du Destin !

LV.

Maintenant, c'est à toi, lecteur, de reconnaître
Dans quel gouffre sans fond peut descendre ici-bas
Le rêveur insensé qui voudrait d'un tel maître.
Je ne dirai qu'un mot, et tu le comprendras :
Ce que don Juan aimait, Hassan l'aimait peut-être;
Ce que don Juan cherchait, Hassan n'y croyait pas.

CHANT TROISIÈME.

Où vais-je? — où suis-je?
—CLASSIQUES FRANÇAIS.—

I.

Je jure devant Dieu que mon unique envie
Était de raconter une histoire suivie.
Le sujet de ce conte avait quelque douceur,
Et mon héros peut-être eût su plaire au lecteur.
J'ai laissé s'envoler ma plume avec sa vie,
En voulant prendre au vol les rêves de son cœur.

II.

Je reconnais bien là ma tactique admirable.
Dans tout ce que je fais j'ai la triple vertu
D'être à la fois trop court, trop long et décousu.
Le poëme et le plan, les héros et la fable,
Tout s'en va de travers, comme sur une table
Un plat cuit d'un côté, pendant que l'autre est cru.

III.

Le théâtre à coup sûr n'était pas mon affaire.
Je vous demande un peu quel métier j'y ferais,
Et de quelle façon je m'y hasarderais,
Quand j'y vois trébucher ceux qui, dans la carrière,
Debout depuis vingt ans sur leur pensée altière,
Du pied de leurs coursiers ne doutèrent jamais.

IV.

Mes amis à présent me conseillent d'en rire,
De couper sous l'archet les cordes de ma lyre,
Et de remettre au vert Hassan et Namouna.
Mais j'ai dit que l'histoire existait, — là voilà.
Puisqu'en son temps et lieu je n'ai pas pu l'écrire,
Je vais la raconter; l'écrira qui voudra.

V.

Un jeune musulman avait donc la manie
D'acheter aux bazars deux esclaves par mois.
L'une et l'autre à son lit ne touchait que trois fois.
Le quatrième jour, l'une et l'autre bannie,
Libre de toute chaîne, et la bourse garnie,
Laissait la porte ouverte à quelque nouveau choix.

VI.

Il se trouva du nombre une petite fille
Enlevée à Cadix chez un riche marchand.
Un vieux pirate grec l'avait trouvé gentille,
Et, comme il connaissait quelqu'un de sa famille,
La voyant au logis toute seule en passant,
Il l'avait à son brick emportée en causant.

VII.

Hassan toute sa vie aima les Espagnoles.
Celle-ci l'enchanta, — si bien qu'en la quittant
Il lui donna lui-même un sac plein de pistoles,
Par-dessus le marché quelques douces paroles,
Et voulut la conduire à bord d'un bâtiment
Qui pour son cher pays partait par un bon vent.

VIII.

Mais la pauvre Espagnole au cœur était blessée.
Elle le laissait faire et n'y comprenait rien,
Sinon qu'elle était belle, et qu'elle l'aimait bien.
Elle lui répondit : « Pourquoi m'as-tu chassée?
» Si je te déplaisais, que ne m'as-tu laissée?
» N'as-tu rien dans le cœur de m'avoir pris le mien? »

IX.

Elle s'en fut au port, et s'assit en silence,
Tenant son petit sac, et n'osant murmurer.
Mais, quand elle sentit sur cette mer immense
Le vaisseau s'émouvoir et les vents soupirer,
Le cœur lui défaillit, et, perdant l'espérance,
Elle baissa son voile et se prit à pleurer.

X.

Il arriva qu'alors six jeunes Africaines
Entraient dans un bazar, les bras chargés de chaînes.
Sur les tapis de soie un vieux juif étalait
Ces beaux poissons dorés, pris d'un coup de filet.
La foule trépignait, les cages étaient pleines,
Et la chair marchandée au soleil se tordait.

XI.

Par un double hasard Hassan vint à paraître.
Namouna se leva, s'en fut trouver le vieux :
« Je suis blonde, dit-elle, et je pourrais peut-être
» Me vendre un peu plus cher avec de faux cheveux.
» Mais je ne voudrais pas qu'on pût me reconnaître.
» Peignez-moi les sourcils, le visage et les yeux. »

XII.

Alors, comme autrefois Constance pour Camille,
Elle prit son poignard et coupa ses habits.
« Vendez-moi maintenant, dit-elle, et, pour le prix,
» Nous n'en parlerons pas. » Ainsi la pauvre fille
Vint reprendre sa chaîne aux barreaux d'une grille,
Et rapporter son cœur aux yeux qui l'avaient pris.

XIII.

Et si la vérité ne m'était pas sacrée,
Je vous dirais qu'Hassan racheta Namouna;
Qu'au lit de son amant le juif la ramena;
Qu'on reconnut trop tard cette tête adorée;
Et cette douce nuit qu'elle avait espérée,
Que pour prix de ses maux le ciel la lui donna.

XIV.

Je vous dirais surtout qu'Hassan dans cette affaire
Sentit que tôt ou tard la femme avait son tour,
Et que l'amour de soi ne vaut pas l'autre amour.
Mais le hasard peut tout, — et ce qu'on lui voit faire
Nous a souvent appris que le bonheur sur terre
Peut n'avoir qu'une nuit, comme la gloire un jour.

TROISIÈME PARTIE.

—

POÉSIES NOUVELLES.

— 1835-1840. —

POÉSIES NOUVELLES.

ROLLA.

I.

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux?
Qù Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux?
Regrettez-vous le temps où les nymphes lascives
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux,
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les Faunes indolents couchés dans les roseaux?
Où les sources tremblaient des baisers de Narcisse?
Où, du nord au midi, sur la création
Hercule promenait l'éternelle justice
Sous son manteau sanglant, taillé dans un lion?
Où les Sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,
Avec les rameaux verts se balançaient au vent,
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant?
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines,
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui,
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée,
Où tout était heureux, excepté Prométhée,
Frère aîné de Satan, qui tomba comme lui?
— Et quand tout fut changé, le ciel, la terre et l'homme,
Quand le berceau du monde en devint le cercueil,
Quand l'ouragan du nord sur les débris de Rome
De sa sombre avalanche étendit le linceul —

Regrettez-vous le temps où d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau?
Où le vieil univers fendit avec Lazare
De son front rajeuni la pierre du tombeau?
Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté?
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité?
Où, sous la main du Christ, tout venait de renaître?
Où le palais du prince et la maison du prêtre,
Portant la même croix sur leur front radieux,
Sortaient de la montagne en regardant les cieux?
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés?
Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire;
Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire
Ouvraient des bras sans tache, et blancs comme le lait;
Où la vie était jeune, — où la mort espérait?

O Christ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants;
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
Je ne crois pas, ô Christ! à ta parole sainte;
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
Maintenant le hasard promène au sein des ombres
De leurs illusions les mondes réveillés;
L'Esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,

Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.
Les clous du Golgotha te soutiennent à peine;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé :
Ta gloire est morte, ô Christ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé!

Eh bien! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ! sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi!
Oh! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie,
Jésus! ce que tu fis, qui jamais le fera?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?

Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance.
Nous attendons autant, nous avons plus perdu.
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense
Pour la seconde fois Lazare est étendu.
Où donc est le Sauveur, pour entr'ouvrir nos tombes?
Où donc le vieux saint Paul, haranguant les Romains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins?
Où donc est le Cénacle, où donc les Catacombes?
Avec qui marche donc l'auréole de feu?
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine?
Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine?
Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu?
La Terre est aussi vieille, aussi dégénérée,
Elle branle une tête aussi désespérée,
Que lorsque Jean parut sur le sable des mers,
Et que la moribonde, à sa parole sainte,
Tressaillant tout à coup comme une femme enceinte,
Sentit bondir en elle un nouvel univers.
Les jours sont revenus de Claude et de Tibère;
Tout ici, comme alors, est mort avec le temps,
Et Saturne est au bout du sang de ses enfants;

Mais l'espérance humaine est lasse d'être mère,
Et, le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

II.

De tous les débauchés de la ville du monde
Où le libertinage est à meilleur marché,
De la plus vieille en vice, et de la plus féconde,
Je veux dire Paris, — le plus grand débauché
Était Jacques Rolla. — Jamais dans les tavernes,
Sous les rayons tremblants des blafardes lanternes,
Plus indocile enfant ne s'était accoudé
Sur une table chaude, ou sur un coup de dé.
Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie,
C'étaient ses passions; — il les laissait aller
Comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler.
Elles vivaient; — son corps était l'hôtellerie
Où s'étaient attablés ces pâles voyageurs,
Tantôt pour y briser les lits et les murailles,
Pour s'y chercher dans l'ombre, et s'ouvrir les entrailles
Comme des cerfs en rue et des gladiateurs;
Tantôt pour y chanter en s'enivrant ensemble,
Comme de gais oiseaux qu'un coup de vent rassemble,
Et qui, pour vingt amours, n'ont qu'un arbuste en fleurs.
Le père de Rolla, gentillâtre imbécile,
L'avait fait élever comme un riche héritier,
Sans songer que lui-même, à sa petite ville,
Il avait de son bien mangé plus de moitié.
En sorte que Rolla, par un beau soir d'automne,
Se vit à dix-neuf ans maître de sa personne, —
Et n'ayant dans la main ni talent ni métier.
Il eût trouvé d'ailleurs tout travail impossible;
Un gagne-pain quelconque, un métier de valet,
Soulevait sur sa lèvre un rire inextinguible.

Ainsi, mordant à même au peu qu'il possédait,
Il resta grand seigneur, tel que Dieu l'avait fait.

Hercule, fatigué de sa tâche éternelle,
S'assit un jour, dit-on, entre un double chemin.
Il vit la Volupté qui lui tendait la main :
Il suivit la Vertu, qui lui sembla plus belle.
Aujourd'hui rien n'est beau, ni le mal ni le bien.
Ce n'est pas notre temps qui s'arrête et qui doute ;
Les siècles, en passant, ont fait leur grande route
Entre les deux sentiers, dont il ne reste rien.

Rolla fit à vingt ans ce qu'avaient fait ses pères.
Ce qu'on voit aux abords d'une grande cité,
Ce sont des abattoirs, des murs, des cimetières ;
C'est ainsi qu'en entrant dans la société,
On trouve ses égouts. — La virginité sainte
S'y cache à tous les yeux sous une triple enceinte ;
On voit la pudeur, mais la corruption
Y baise en plein soleil la prostitution.
Les hommes dans leur sein n'accueillent leur semblable
Que lorsqu'il a trempé dans le fleuve fangeux
L'acier chaste et brûlant du glaive redoutable
Qu'il a reçu du ciel pour se défendre d'eux.

Jacque était grand, loyal, intrépide et superbe.
L'habitude, qui fait de la vie un proverbe,
Lui donnait la nausée. — Heureux ou malheureux,
Il ne fit rien comme elle, et garda pour ses dieux
L'audace et la fierté, qui sont ses sœurs aînées.

Il prit trois bourses d'or, et, durant trois années,
Il vécut au soleil sans se douter des lois ;
Et jamais fils d'Adam, sous la sainte lumière,
N'a, de l'est au couchant, promené sur la terre
Un plus large mépris des peuples et des rois.

Seul, il marchait tout nu dans cette mascarade
Qu'on appelle la vie, en y parlant tout haut.
Tel que la robe d'or du jeune Alcibiade,
Son orgueil indolent, du palais au ruisseau,
Traînait derrière lui comme un royal manteau.

Ce n'était pour personne un objet de mystère
Qu'il eût trois ans à vivre, et qu'il mangeât son bien.
Le monde souriait en le regardant faire,
Et lui, qui le faisait, disait à l'ordinaire
Qu'il se ferait sauter quand il n'aurait plus rien.

C'était un noble cœur, naïf comme l'enfance,
Bon comme la pitié, grand comme l'espérance.
Il ne voulut jamais croire à sa pauvreté.
L'armure qu'il portait n'allait pas à sa taille;
Elle était bonne au plus pour un jour de bataille,
Et ce jour-là fut court comme une nuit d'été.

Lorsque dans le désert la cavale sauvage,
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage,
Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux;
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux;
Elle cherche son puits dans le désert immense,
Le soleil l'a séché; sur le rocher brûlant
Les lions hérissés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir; ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,

Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front,
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des rateliers dorés, des luzernes fleuries,
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Si Dieu nous a tirés tous de la même fange,
Certe, il a dû pétrir dans une argile étrange
Et sécher aux rayons d'un soleil irrité
Cet être, quel qu'il soit, ou l'aigle, ou l'hirondelle,
Qui ne saurait plier ni son cou ni son aile,
Et qui n'a pour tout bien qu'un mot : la liberté.

III.

Est-ce sur de la neige, ou sur une statue,
Que cette lampe d'or, dans l'ombre suspendue,
Fait onduler l'azur de ce rideau tremblant?
Non, la neige est plus pâle, et le marbre est moins blanc.
C'est un enfant qui dort. — Sur ses lèvres ouvertes
Voltige par instant un faible et doux soupir;
Un soupir plus léger que ceux des algues vertes
Quand le soir sur les mers voltige le Zéphyr,
Et que, sentant fléchir ses ailes embaumées
Sous les baisers ardents de ses fleurs bien-aimées,
Il boit sur ses bras nus les perles des roseaux.

C'est un enfant qui dort sous ces épais rideaux,
Un enfant de quinze ans, — presque une jeune femme;
Rien n'est encor formé dans cet être charmant.
Le petit chérubin qui veille sur son âme
Doute s'il est son frère, ou s'il est son amant.
Ses longs cheveux épars la couvrent tout entière.
La croix de son collier repose dans sa main,
Comme pour témoigner qu'elle a fait sa prière,
Et qu'elle va la faire en s'éveillant demain.

Elle dort, regardez : — quel front noble et candide!
Partout, comme un lait pur sur une onde limpide,
Le ciel sur la beauté répandit la pudeur.
Elle dort toute nue et la main sur son cœur.
N'est-ce pas que la nuit la rend encor plus belle?
Que ces molles clartés palpitent autour d'elle
Comme si, malgré lui, le sombre Esprit du soir
Sentait sur ce beau corps frémir son manteau noir?

Les pas silencieux du prêtre dans l'enceinte
Font tressaillir le cœur d'une terreur moins sainte,
O vierge! que le bruit de tes soupirs légers.
Regardez cette chambre et ces frais orangers,
Ces livres, ce métier, cette branche bénite
Qui se penche en pleurant sur ce vieux crucifix;
Ne chercherait-on pas le rouet de Marguerite
Dans ce mélancolique et chaste paradis?
N'est-ce pas qu'il est pur, le sommeil de l'enfance?
Que le ciel lui donna sa beauté pour défense?
Que l'amour d'une vierge est une piété
Comme l'amour céleste, et qu'en approchant d'elle;
Dans l'air qu'elle respire on sent frisonner l'aile
Du séraphin jaloux qui veille à son côté?

Si ce n'est pas ta mère, ô pâle jeune fille,
Quelle est donc cette femme assise à ton chevet,
Qui regarde l'horloge et l'âtre qui pétille,
En secouant la tête, et d'un air inquiet?
Qu'attend-elle si tard? — Pour qui, si c'est ta mère,
S'en va-t-elle entr'ouvrir, depuis quelques instants,
Ta porte et ton balcon..... si ce n'est pour ton père?
Et ton père, Marie, est mort depuis longtemps.
Pour qui donc ces flacons, cette table fumante,
Que de ses propres mains elle vient de servir?
Pour qui donc ces flambeaux, et qui donc va venir?...
Qui que ce soit, tu dors, tu n'es pas son amante.

Les songes de tes nuits sont plus purs que le jour,
Et trop jeunes encor pour te parler d'amour.

A qui donc ce manteau que cette femme essuie ?
Il est couvert de boue et dégouttant de pluie;
C'est le tien, Maria, c'est celui d'un enfant.
Tes cheveux sont mouillés; tes mains et ton visage
Sont devenus vermeils au froid souffle du vent.
Où donc t'en allais-tu par cette nuit d'orage?
Cette femme n'est pas ta mère, assurément.

Silence! on a parlé. Des femmes inconnues
Ont entr'ouvert la porte, — et d'autres, demi-nues,
Les cheveux en désordre, et se traînant aux murs,
Traversaient en sueur des corridors obscurs.
Une lampe a bougé; — les restes d'une orgie,
Aux dernières lueurs de sa morne clarté,
Sont apparus au fond d'un boudoir écarté.
Les verres se heurtaient sur la nappe rougie;
La porte est retombée au bruit d'un rire affreux.

C'est une vision, n'est-il pas vrai, Marie?
C'est un rêve insensé qui m'a frappé les yeux.
Tout repose, tout dort; — cette femme est ta mère.
C'est le parfum des fleurs, c'est une huile légère
Qui baigne tes cheveux, et la chaste rougeur
Qui couvre ton beau front vient du sang de ton cœur.

Silence! quelqu'un frappe — et sur les dalles sombres
Un pas retentissant fait tressaillir la nuit.
Une lueur tremblante approche avec deux ombres...
C'est toi, maigre Rolla? que viens-tu faire ici?

O Faust! n'étais-tu pas prêt à quitter la terre,
Dans cette nuit d'angoisse où l'archange déchu,
Sous son manteau de feu, comme une ombre légère,

T'emporta dans l'espace à ses pieds suspendu?
N'avais-tu pas crié ton dernier anathème,
Et, quand tu tressaillis au bruit des chants sacrés,
N'avais-tu pas frappé, dans ton dernier blasphème,
Ton front sexagénaire à tes murs délabrés?
Oui, le poison tremblait sur ta lèvre livide;
La mort, qui t'escortait dans tes œuvres sans nom,
Avait à tes côtés descendu jusqu'au fond
La spirale sans fin de ton long suicide;
Et, trop vieux pour s'ouvrir, ton cœur s'était brisé
Comme un roc, en hiver, par la froidure usé.
Ton heure était venue, athée à barbe grise;
L'arbre de ta science était déraciné.
L'ange exterminateur te vit avec surprise
Faire jaillir encor, pour te vendre au Damné,
Une goutte de sang de ton bras décharné.
Oh! sur quel océan, sur quelle grotte obscure,
Sur quel bois d'aloès et de frais oliviers,
Sur quelle neige intacte au sommet des glaciers,
Souffle-t-il à l'aurore une brise aussi pure,
Un vent d'est aussi plein des larmes du printemps,
Que celui qui passa sur ta tête blanchie,
Quand le ciel te donna de ressaisir la vie
Au manteau virginal d'un enfant de quinze ans!

Quinze ans! — O Roméo! l'âge de Juliette!
L'âge où vous vous aimiez! où le vent du matin,
Sur l'échelle de soie, au chant de l'alouette,
Berçait vos longs baisers et vos adieux sans fin!
Quinze ans! — l'âge céleste où l'arbre de la vie,
Sous la tiède oasis du désert embaumé,
Baigne ses fruits dorés de myrrhe et d'ambroisie,
Et pour féconder l'air, comme un palmier d'Asie,
N'a qu'à jeter au vent son voile parfumé!
Quinze ans!—l'âge où la femme, au jour de sa naissance,
Sortit des mains de Dieu si blanche d'innocence,

Si riche de beauté, que son père immortel
De ses phalanges d'or en fit l'âge éternel!

Oh! la fleur de l'Éden, pourquoi l'as-tu fanée,
Insouciante enfant, belle Ève aux blonds cheveux?
Tout trahir et tout perdre était ta destinée;
Tu fis ton Dieu mortel, et tu l'en aimas mieux.
Qu'on te rende le ciel, tu le perdras encore.
Tu sais trop bien qu'ailleurs c'est toi que l'homme adore;
Avec lui de nouveau tu voudrais t'exiler,
Pour mourir sur son cœur, et pour l'en consoler!
Rolla considérait d'un œil mélancolique
La belle Marion dormant dans son grand lit;
Je ne sais quoi d'horrible et presque diabolique
Le faisait jusqu'aux os frisonner malgré lui.
Marion coûtait cher. — Pour lui payer sa nuit,
Il avait dépensé sa dernière pistole.
Ses amis le savaient. Lui-même, en arrivant,
Il s'était pris la main, et donné sa parole
Que personne au grand jour ne le verrait vivant.
Trois ans, — les trois plus beaux de la belle jeunesse,
Trois ans de volupté, de délire et d'ivresse,
Allaient s'évanouir comme un songe léger,
Comme le chant lointain d'un oiseau passager.
Et cette triste nuit, — nuit de mort, — la dernière, —
Celle où l'agonisant fait encor sa prière
Quand sa lèvre est muette, — où pour le condamné
Tout est si près de Dieu que tout est pardonné, —
Il venait la passer chez une fille infâme,
Lui! chrétien, homme, fils d'un homme! Et cette femme,
Cet être misérable, un brin d'herbe, un enfant,
Sur son cercueil ouvert dormait en l'attendant.

O chaos éternel! prostituer l'enfance!
Ne valait-il pas mieux, sur ce lit sans défense,
Balafrer ce beau corps au tranchant d'une faux,

Prendre ce cou de neige et lui tordre les os?
Ne valait-il pas mieux lui poser sur la face
Un masque de chaux vive avec un gant de fer,
Que d'en faire un ruisseau limpide à la surface,
Réfléchissant les fleurs et l'étoile qui passe,
Et d'en salir le fond des poisons de l'enfer?

Oh! qu'elle est belle encor! quel trésor, ô nature!
Oh! quel premier baiser l'Amour se préparait!
Quels doux fruits eût portés, quand sa fleur sera mûre,
Cette beauté céleste, et quelle flamme pure
Sur cette chaste lampe un jour s'éveillerait!

Pauvreté! Pauvreté! c'est toi la courtisane;
C'est toi qui dans ce lit as poussé cet enfant
Que la Grèce eût jeté sur l'autel de Diane!
Regarde — elle a prié ce soir en s'endormant...
Prier! — qui donc, grand Dieu! C'est toi qu'en cette vie
Il faut qu'à deux genoux elle conjure et prie;
C'est toi qui, chuchotant dans le souffle du vent,
Au milieu des sanglots d'une insomnie amère,
Es venue un beau soir murmurer à sa mère:
Ta fille est belle et vierge, et tout cela se vend!
Pour aller au sabbat, c'est toi qui l'as lavée,
Comme on lave les morts pour les mettre au tombeau;
C'est toi qui, cette nuit, quand elle est arrivée,
Aux lueurs des éclairs, courais sous son manteau!

Hélas! qui peut savoir pour quelle destinée,
En lui donnant du pain, peut-être elle était née?
D'un être sans pudeur ce n'est pas là le front.
Rien d'impur ne germait sous cette fraîche aurore.
Pauvre fille! à quinze ans, ses sens dormaient encore;
Son nom était Marie, et non pas Marion.
Ce qui l'a dégradée, hélas! c'est la misère,
Et non l'amour de l'or. — Telle que la voilà,

Sous les rideaux honteux de ce hideux repaire,
Dans cet infâme lit, elle donne à sa mère,
En rentrant au logis, ce qu'elle a gagné là.

Vous ne la plaignez pas, vous, femmes de ce monde!
Vous qui vivez gaîment dans une horreur profonde
De tout ce qui n'est pas riche et gai comme vous!
Vous ne la plaignez pas, vous, mères de familles,
Qui poussez les verrous aux portes de vos filles,
Et cachez un amant sous le lit de l'époux!
Vos amours sont dorés, vivants et poétiques;
Vous en parlez du moins, — vous n'êtes pas publiques.
Vous n'avez jamais vu le sceptre de la Faim
Soulever en chantant les draps de votre couche,
Et, de sa lèvre blême effleurant votre bouche,
Demander un baiser pour un morceau de pain.

O mon siècle! est-il vrai que ce qu'on te voit faire
Se soit vu de tout temps? O fleuve impétueux,
Tu portes à la mer des cadavres hideux;
Ils flottent en silence, — et cette vieille terre
Qui voit l'humanité vivre et mourir ainsi,
Autour de son soleil tournant dans son orbite,
Vers son père immortel n'en monte pas plus vite,
Pour tâcher de l'atteindre, et de s'en plaindre à lui.

Eh bien! lève-toi donc, puisqu'il en est ainsi,
Lève-toi les seins nus, belle prostituée.
Le vin coule et pétille, et la brise du soir
Berce tes rideaux blancs dans ton joyeux miroir.
C'est une belle nuit, c'est moi qui l'ai payée.
Le Christ à son souper sentit moins de terreur
Que je ne sens au mien de gaîté dans le cœur.
Allons! vive l'amour que l'ivresse accompagne!
Que tes baisers brûlants sentent le vin d'Espagne!

Que l'esprit du vertige et des bruyants repas
A l'ange du plaisir nous porte dans ses bras!
Allons! chantons Bacchus, l'amour et la folie!
Buvons au temps qui passe; à la mort, à la vie!
Oublions et buvons; — vive la liberté!
Chantons l'or et la nuit, la vigne et la beauté!

IV.

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous, cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
La Mort devait t'attendre avec impatience,
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour;
Vous devez vous aimer d'un infernal amour.
Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau,
Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître désert ou dans un vieux château?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés?
Que te disent les croix? que te dit le Messie?
Oh! saigne-t-il encor, quand, pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer?
Crois-tu ta mission dignement accomplie,
Et comme l'Éternel, à la création,
Trouves-tu que c'est bien, et que ton œuvre est bon?
Au festin de mon hôte alors je te convie.
Tu n'as qu'à te lever; — quelqu'un soupe ce soir
Chez qui le commandeur peut frapper et s'asseoir.

Entends-tu soupirer ces enfants qui s'embrassent?
On dirait, dans l'étreinte où leurs bras nus s'enlacent,
Par une double vie un seul corps animé.
Des sanglots inouïs, des plaintes oppressées,
Ouvrent en frissonnant leurs lèvres insensées.
En les baisant au front le Plaisir s'est pâmé.
Ils sont jeunes et beaux, et, rien qu'à les entendre,
Comme un pavillon d'or le ciel devrait descendre :
Regarde! — ils n'aiment pas; ils n'ont jamais aimé.

Où les ont-ils appris, ces mots si pleins de charmes,
Que la volupté seule, au milieu de ses larmes,
A le droit de répandre et de balbutier?
O femme! étrange objet de joie et de supplice!
Mystérieux autel où, dans le sacrifice,
On entend tour à tour blasphémer et prier!
Dis-moi, dans quel écho, dans quel air vivent-elles,
Ces paroles sans nom, et pourtant éternelles,
Qui ne sont qu'un délire, et depuis cinq mille ans
Se suspendent encore aux lèvres des amants?

O profanation! point d'amour, et deux anges!
Deux cœurs purs comme l'or, que les saintes phalanges
Porteraient à leur père en voyant leur beauté!
Point d'amour! et des pleurs! et la nuit qui murmure,
Et le vent qui frémit, et toute la nature
Qui pâlit de plaisir, qui boit la volupté!
Et des parfums fumants, et des flacons à terre,
Et des baisers sans nombre, et peut-être, ô misère!
Un malheureux de plus qui maudira le jour....
Point d'amour! et partout le spectre de l'amour!

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer!
Ce sont vos froides nefs, vos pavés et vos pierres
Que jamais lèvre en feu n'a baisés sans pâmer.

Oh! venez donc rouvrir vos profondes entrailles
A ces deux enfants-là qui cherchent le plaisir
Sur un lit qui n'est bon qu'à dormir ou mourir;
Frappez-leur donc le cœur sur vos saintes murailles,
Que la haire sanglante y fasse entrer ses clous.
Trempez-leur donc le front dans les eaux baptismales;
Dites-leur donc un peu ce qu'avec leurs genoux
Il leur faudrait user de pierres sépulcrales,
Avant de soupçonner qu'on aime comme vous!

Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à plein cœur, moines mystérieux!
La tête du Sauveur errait sur vos cilices
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux,
Et, quand l'orgue chantait aux rayons de l'aurore,
Dans vos vitraux dorés vous la cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment! oh! vous étiez heureux!

Vois-tu, vieil Arouet? cet homme plein de vie
Qui de baisers ardents couvre ce sein si beau,
Sera couché demain dans un étroit tombeau.
Jetterais-tu sur lui quelques regards d'envie?
Sois tranquille, il t'a fu. Rien ne peut lui donner
Ni consolation, ni lueur d'espérance.
Si l'incrédulité devient une science,
On parlera de Jacque, et, sans la profaner,
Dans ta tombe ce soir tu pourrais l'emmener.

Penses-tu cependant que si quelque croyance,
Si le plus léger fil le retenait encor,
Il viendrait sur ce lit prostituer sa mort?
Sa mort! — Ah! laisse-lui la plus faible pensée
Qu'elle n'est qu'un passage à quelque lieu d'horreur,
Au plus affreux, qu'importe? il n'en aura pas peur;
Il la relèvera, la jeune fiancée,

Il la regardera, dans l'espace élancée,
Porter au Dieu vivant la clef d'or de son cœur!

Voilà pourtant ton œuvre, Arouet, voilà l'homme
Tel que tu l'as voulu. — C'est dans ce siècle-ci,
C'est d'hier seulement qu'on peut mourir ainsi.
Quand Brutus s'écria sur les débris de Rome :
Vertu, tu n'es qu'un nom! — il ne blasphéma pas.
Il avait tout perdu, sa gloire et sa patrie,
Son beau rêve adoré, sa liberté chérie,
Sa Portia, son Cassius, son sang et ses soldats;
Il ne voulait plus croire aux choses de la terre.
Mais quand il se vit seul, assis sur une pierre,
En songeant à la mort, il regarda les cieux.
Il n'avait rien perdu dans cet espace immense;
Son cœur y respirait un air plein d'espérance;
Il lui restait encor son épée et ses dieux.

Et que nous reste-t-il, à nous, les déicides?
Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel?
Que vouliez-vous semer sur sa céleste tombe,
Quand vous jetiez au vent la sanglante colombe
Qui tombe en tournoyant dans l'abîme éternel?
Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie;
Vous vouliez faire un monde. — Eh bien! vous l'avez fait.
Votre monde est superbe, et votre homme est parfait!
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie;
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie;
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer;
Tout est grand, tout est beau, — mais on meurt dans votre air.
Vous y faites vibrer de sublimes paroles;
Elles flottent au loin dans les vents empestés.
Elles ont ébranlé de terribles idoles;
Mais les oiseaux du ciel en sont épouvantés.
L'hypocrisie est morte, on ne croit plus aux prêtres;
Mais la vertu se meurt, on ne croit plus à Dieu.

Le noble n'est plus fier du sang de ses ancêtres;
Mais il le prostitue au fond d'un mauvais lieu.
On ne mutile plus la pensée et la scène,
On a mis au plein vent l'intelligence humaine;
Mais le peuple voudra des combats de taureau.
Quand on est pauvre et fier, quand on est riche et triste,
On n'est plus assez fou pour se faire trappiste;
Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud.

V.

Quand Rolla sur les toits vit le soleil paraître,
Il alla s'appuyer au bord de la fenêtre.
De pesants chariots commençaient à rouler.
Il courba son front pâle, et resta sans parler.
En longs ruisseaux de sang se déchiraient les nues;
Tel, quand Jésus cria, des mains du ciel venues
Fendirent en lambeaux le voile aux plis sanglants.

Un groupe délaissé de chanteurs ambulants
Murmurait sur la place une ancienne romance.
Ah! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans
Frappent droit dans le cœur aux heures de souffrance!
Comme ils dévorent tout! comme on se sent loin d'eux!
Comme on baisse la tête en les trouvant si vieux!
Sont-ce là tes soupirs, noir Esprit des ruines?
Ange des souvenirs, sont-ce là tes sanglots?
Ah! comme ils voltigeaient, frais et légers oiseaux,
Sur le palais doré des amours enfantines!
Comme ils savent rouvrir les fleurs des temps passés,
Et nous ensevelir, eux qui nous ont bercés!

Rolla se détourna pour regarder Marie.
Elle se trouvait lasse, et s'était endormie.
Ainsi tous deux fuyaient les cruautés du sort,
L'enfant dans le sommeil, et l'homme dans la mort.

Quand le soleil se lève aux beaux jours de l'automne,
Les neiges sous ses pas paraissent s'embraser;
Les épaules d'argent de la Nuit qui frissonne
Se couvrent de rougeur sous son premier baiser :
Tel frissonne le corps d'une chaste pucelle,
Quand dans les soirs d'été le sang lui porte au cœur;
Tel, le moindre désir qui l'effleure de l'aile
Met un voile de pourpre à la sainte pudeur.
Roi du monde, ô soleil! la terre est ta maîtresse.
Ta sœur dans ses bras nus l'endort à ton côté;
Tu n'as voulu pour toi l'éternelle jeunesse
Qu'afin de lui verser l'éternelle beauté!

Vous qui volez là-bas, légères hirondelles,
Dites-moi, dites-moi, pourquoi vais-je mourir?
Oh! l'affreux suicide! oh! si j'avais des ailes,
Par ce beau ciel si pur, je voudrais les ouvrir!
Dites-moi, terre et cieux, qu'est-ce donc que l'aurore?
Qu'importe un jour de plus à ce vieil univers?
Dites-moi, verts gazons, dites-moi, sombres mers,
Quand des feux du matin l'horizon se colore,
Si vous n'éprouvez rien, qu'avez-vous donc en vous
Qui fait bondir le cœur et fléchir les genoux?
O terre, à ton soleil qui donc t'a fiancée?
Que chantent tes oiseaux? que pleure ta rosée?
Pourquoi de tes amours viens-tu m'entretenir?
Que me voulez-vous tous, à moi qui vais mourir?

Et pourquoi donc *aimer*? Pourquoi ce mot terrible
Revenait-il sans cesse à l'esprit de Rolla?
Quels étranges accords, quelle voix invisible
Venaient le murmurer, quand la mort était là?

A lui, qui, débauché jusques à la folie,
Et dans les cabarets vivant au jour le jour,
Aussi facilement qu'il méprisait la vie,

Faisait gloire et métier de mépriser l'amour?
A lui, qui regardait ce mot comme une injure,
Et, comme un vieux soldat vous montre une blessure,
Montrait avec orgueil le rocher de son cœur,
Où n'avait pas germé la plus chétive fleur!
A lui, qui n'avait eu ni logis ni maîtresse,
Qui vivait en plein air, en défiant son sort,
Et qui laissait le vent secouer sa jeunesse,
Comme une feuille sèche au pied d'un arbre mort!

Et maintenant que l'homme avait vidé son verre,
Qu'il venait dans un bouge, à son heure dernière,
Chercher un lit de mort où l'on pût blasphémer;
Quand tout était fini, quand la nuit éternelle
Attendait de ses jours la dernière étincelle,
Qui donc au moribond osait parler d'aimer?

Lorsque le jeune aiglon, voyant partir sa mère,
En la suivant des yeux s'avance au bord du nid,
Qui donc lui dit alors qu'il peut quitter la terre,
Et sauter dans le ciel déployé devant lui?
Qui donc lui parle bas, l'encourage et l'appelle?
Il n'a jamais ouvert sa serre ni son aile;
Il sait qu'il est aiglon; — le vent passe, il le suit.
Il naît sous le soleil des âmes dégradées,
Comme il naît des chacals, des chiens et des serpents,
Qui meurent dans la fange où leurs mères sont nées,
Le ventre tout gonflé de leurs œufs malfaisants.
La nature a besoin de leurs sales lignées
Pour engraisser la terre autour de ses tombeaux,
Chercher ses diamants, et nourrir ses corbeaux.

Mais quand elle pétrit ses nobles créatures,
Elle qui voit là-haut comme on vit ici-bas,
Elle sait des secrets qui les font assez pures
Pour que le monde entier ne les lui souille pas.

Le moule en est d'airain ; si l'espèce en est rare,
Elle peut les plonger dans ses plus noirs marais ;
Elle sait ce que vaut son marbre de Carrare,
Et que les eaux du ciel ne l'entament jamais.

Il peut s'assimiler au débauché vulgaire,
Celui que le ciseau de la commune mère
A taillé dans les flancs de ses plus purs granits.
Il peut pendant trois ans étouffer sa pensée.
Dans la nuit de son cœur la vipère glacée
Déroule tôt ou tard ses anneaux infinis.

Nègres de Saint-Domingue, après combien d'années
De farouche silence et de stupidité,
Vos peuplades sans nombre, au soleil enchaînées,
Se sont-elles de terre enfin déracinées,
Au souffle de la haine et de la liberté?
C'est ainsi qu'aujourd'hui s'éveillent tes pensées,
O Rolla! c'est ainsi que bondissent tes fers,
Et que devant tes yeux des torches insensées
Courent à l'infini, traversant des déserts.
Écrase maintenant les débris de ta vie;
Écorche tes pieds nus sur tes flacons brisés;
Et, dans le dernier toast de ta dernière orgie,
Étouffe le néant dans tes bras épuisés.
Le néant! le néant! vois-tu son ombre immense
Qui ronge le soleil sur son axe enflammé?
L'ombre gagne! il s'éteint, — l'éternité commence.
Tu n'aimeras jamais, toi qui n'as point aimé.

Rolla, pâle et tremblant, referma la croisée.
Il brisa sur sa tige un pauvre dahlia.
J'aime, lui dit la fleur, et je meurs embrasée
Des baisers du zéphyr, qui me relèvera.
— J'ai jeté loin de moi, quand je me suis parée,
Les éléments impurs qui souillaient ma fraîcheur.

Il m'a baisée au front dans ma robe dorée;
Tu peux m'épanouir, et me briser le cœur.

J'aime! — Voilà le mot que la nature entière
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit!
Sombre et dernier soupir que poussera la terre,
Quand elle tombera dans l'éternelle nuit!
Oh! vous le murmurez dans vos sphères sacrées,
Étoiles du matin, ce mot triste et charmant!
La plus faible de vous, quand Dieu vous a créées,
A voulu traverser les plaines éthérées,
Pour chercher le soleil, son immortel amant.
Elle s'est élancée au sein des nuits profondes.
Mais un autre l'aimait elle-même; — et les mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament.

Jacque était immobile et regardait Marie.
Je ne sais ce qu'avait cette femme endormie
D'étrange dans ses traits, de grand, de *déjà vu*.
Il se sentait frémir d'un frisson inconnu.
N'était-ce pas sa sœur, cette prostituée?
Les murs de cette chambre obscure et délabrée
N'étaient-ils pas aussi faits pour l'ensevelir?
Ne la sentait-il pas souffrir de sa torture,
Et saigner des douleurs dont il allait mourir?

— Oui, dans cette chétive et douce créature
La Résignation marche à pas languissants.
Sa souffrance est ma sœur. — Oui, voilà la statue
Que je devais trouver sur ma tombe étendue,
Dormant d'un doux sommeil tandis que j'y descends.
Oh! ne t'éveille pas! ta vie est à la terre;
Mais ton sommeil est pur, — ton sommeil est à Dieu!
Laisse-moi le baiser sur ta longue paupière;
C'est à lui, pauvre enfant, que je veux dire adieu;
Lui, qui n'a pas vendu sa robe d'innocence,

Lui que je puis aimer, et n'ai point acheté;
Lui qui se croit encore aux jours de ton enfance,
Lui qui rêve! — et qui n'a de toi que ta beauté.

Oh! mon Dieu! n'est-ce pas une forme angélique
Qui flotte mollement sous ce rideau léger?
S'il est vrai que l'amour, ce signe passager,
N'ait besoin, pour dorer son chant mélancolique,
Que des contours divins de la réalité,
Et de ce qui voltige autour de la beauté;
S'il est vrai qu'ici-bas on le trompe sans cesse,
Et que lui qui le sait, de peur de se guérir,
Doive éternellement ne prendre à sa maîtresse
Que les illusions qu'il lui faut pour souffrir;
Qu'ai-je à chercher ailleurs? la jeunesse et la vie
Ne sont-elles pas là dans toute leur fraîcheur?
Amour! tu peux venir. Que t'importe Marie?
Pendant que sur sa tige elle est épanouie,
Si tu n'es qu'un parfum, sors de ta triste fleur!

Lentement, doucement, à côté de Marie,
Les yeux sur ses yeux bleus, leur fraîche haleine unie,
Rolla s'était couché : son regard assoupi
Flottait, puis remontait, puis mourait malgré lui.
Marie en soupirant entr'ouvrit sa paupière.
— Je faisais, lui dit-elle, un rêve singulier :
J'étais là, dans ce lit; je croyais m'éveiller;
La chambre me semblait comme un grand cimetière
Tout plein de tertres verts et de vieux ossements.
Trois hommes dans la neige apportaient une bière;
Ils la posèrent là pour faire leur prière;
Puis la bière s'ouvrit, et je vous vis dedans.
Un gros flot de sang noir vous coulait sur la face.
Vous vous êtes levé pour venir à mon lit;
Vous m'avez pris la main, et puis vous avez dit :

« Qu'est-ce que tu fais là? pourquoi prends-tu ma place? »
Alors j'ai regardé, j'étais sur un tombeau.

—Vraiment? répondit Jacque; eh bien! ma chère amie,
Ton rêve est assez vrai du moins, s'il n'est pas beau.
Tu n'auras pas besoin demain d'être endormie
Pour en voir un pareil; je me tuerai ce soir.

Marie en souriant regarda son miroir;
Mais elle y vit Rolla si pâle derrière elle,
Qu'elle en resta muette et plus pâle que lui.
Ah! dit-elle en tremblant, qu'avez-vous aujourd'hui?
—Ce que j'ai? dit Rolla; tu ne sais pas, ma belle,
Que je suis ruiné depuis hier au soir?
C'est pour te dire adieu que je venais te voir.
Tout le monde le sait, il faut que je me tue.
— Vous avez donc joué? — Non, je suis ruiné.

— Ruiné? dit Marie; et, comme une statue,
Elle fixait à terre un grand œil étonné.
Ruiné? ruiné? vous n'avez pas de mère?
Pas d'amis? de parents? personne sur la terre?
Vous voulez vous tuer? pourquoi vous tuez-vous?

Elle se retourna sur le bord de sa couche.
Jamais son doux regard n'avait été si doux.
Deux ou trois questions flottèrent sur sa bouche;
Mais, n'osant pas les faire, elle s'en vint poser
Sa tête sur la sienne et lui prit un baiser.
— Je voudrais pourtant bien te faire une demande,
Murmura-t-elle enfin; moi, je n'ai pas d'argent,
Et sitôt que j'en ai, ma mère me le prend.
Mais j'ai mon collier d'or; veux-tu que je le vende?
Tu prendras ce qu'il faut, et tu l'iras jouer.

Rolla lui répondit par un léger sourire.
Il prit un flacon noir qu'il vida sans rien dire;
Puis, se penchant sur elle, il baisa son collier.
Quand elle souleva sa tête appesantie,
Ce n'était déjà plus qu'un être inanimé.
Dans ce chaste baiser son âme était partie,
Et, pendant un moment, tous deux avaient aimé.

UNE BONNE FORTUNE.

I.

C'est un fait reconnu, qu'une bonne fortune
Est un sujet divin pour un in-octavo.
Ainsi donc, bravement, je vais en conter une;
Le scandale est de mode; il se relie en veau.
C'est un goût naturel, qui va jusqu'à la Lune;
Depuis Endymion, on sait ce qu'elle vaut.

II.

Ce qu'on fait maintenant, on le dit; et la cause
En est bien excusable : on fait si peu de chose!
Mais, si peu qu'il ait fait, chacun trouve à son gré
De le voir par écrit dûment enregistré;
Chacun sait aujourd'hui quand il fait de la prose;
Le siècle est, à vrai dire, un mandarin lettré.

III.

Il faut en convenir, l'antique Modestie
Faisait bâiller son monde, et nous n'y tenions plus.
Grâce à Dieu, pour New-York elle est enfin partie;
C'était un vieux rameau de l'arbre de la vie;
Et tant de pauvres gens, d'ailleurs, s'y sont pendus,
Qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait les bras rompus.

IV.

Le scandale, au contraire, a cela d'admirable,
Qu'étant vieux comme Hérode, il est toujours nouveau,
Que voilà cinq mille ans qu'on le trouve adorable;
Toujours frais, toujours gai, vrai Tithon de la fable,
Que l'Aurore, au lever, rend plus jeune et plus beau,
Et que Vénus, le soir, endort dans un berceau.

V.

Apprenez donc, lecteur, que je viens d'Allemagne.
Vous savez, en été, comme on s'ennuie ici;
En outre, pour mon compte, ayant quelque souci,
Je m'en fus prendre à Bade un semblant de campagne.
(Bade est un parc anglais fait sur une montagne,
Ayant quelque rapport avec Montmorency.)

VI.

Vers le mois de juillet, quiconque a de l'usage
Et porte du respect au boulevard de Gand,
Sait que le vrai bon ton ordonne absolument
A tout être créé possédant équipage
De se précipiter sur ce petit village,
Et de s'y bousculer impitoyablement.

VII.

Les dames de Paris savent par la gazette
Que l'air de Bade est noble et parfaitement sain.
Comme on va chez Herbault faire un peu de toilette,
On fait de la santé là-bas; c'est une emplette:
Des roses au visage, et de la neige au sein;
Ce qui n'est défendu par aucun médecin.

VIII.

Bien entendu d'ailleurs que le but du voyage
Est de prendre les eaux ; c'est un compte réglé.
D'eaux, je n'en ai point vu lorsque j'y suis allé.
Mais qu'on n'en puisse voir, je n'en mets rien en gage ;
Je crois même, en honneur, que l'eau du voisinage
A, quand on l'examine, un petit goût salé.

IX.

Or, comme on a dansé tout l'hiver, on est lassé.
On accourt donc à Bade avec l'intention
De n'y pas soupçonner l'ombre d'un violon.
Mais, dès qu'il y fait nuit, que voulez-vous qu'on fasse ?
Personne au vieux Château, personne à la Terrasse ;
On entre à la Maison de Conversation.

X.

Cette maison se trouve être un gros bloc fossile,
Bâti de vive force à grands coups de moellon ;
C'est comme un temple grec tout recouvert en tuile,
Une espèce de grange avec un péristyle,
Je ne sais quoi d'informe, et n'ayant pas de nom ;
Comme un grenier à foin, bâtard du Parthénon.

XI.

J'ignore vers quel temps Belzébut l'a construite.
Peut-être est-ce un mammouth du règne minéral ?
Je la prendrais plutôt pour quelque aérolithe,
Tombée un jour de pluie, au temps du carnaval.
Quoi qu'il en soit du moins, les flancs de l'animal
Sont construits tout à point pour l'âme qui l'habite.

XII.

Cette âme, c'est le jeu. Mettez bas le chapeau,
Vous qui venez ici, mettez bas l'espérance.
Derrière ces piliers, dans cette salle immense,
S'étale un tapis vert, sur lequel se balance
Un grand lustre blafard, au bout d'un oripeau
Que dispute à la nuit une pourpre en lambeau.

XIII.

Là, du soir au matin, roule le grand *peut-être*,
Le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennui,
Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.
Un bal est à deux pas; à travers la fenêtre,
On le voit çà et là bondir et disparaître
Comme un chevreau lascif qu'une abeille poursuit.

XIV.

Les croupiers nasillards chevrotent en cadence,
Au son des instruments, leurs mots mystérieux;
Tout est joie et chansons; la roulette commence;
Ils lui donnent le branle, ils la mettent en danse,
Et, ratissant gaîment l'or qui scintille aux yeux,
Ils jardinent ainsi sur un rhythme joyeux.

XV.

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire.
J'ai vu les paysans, fils de la Forêt-Noire,
Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit;
Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
Ayant à travers champs couru toute la nuit,
Fuyards désespérés de quelque honnête lit;

XVI.

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
Poser sous les rateaux la sueur d'une année,
Et là, muets d'horreur devant la Destinée,
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux!

XVII.

Dirai-je qu'ils perdaient? Hélas! ce n'était guères.
C'était bien vite fait de leur vider les mains.
Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
Cet or, ces voluptés, ces belles passagères,
Tout ce monde enchanté de la saison des bains,
Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

XVIII.

Ils coururent, ils partaient, tout ivres de lumière,
Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau.
Ces mains vides, ces mains qui labourent la terre,
Il fallait les étendre, en rentrant au hameau,
Pour trouver à tâtons les murs de la chaumière,
L'aïeule au coin du feu, les enfants au berceau!

XIX.

O toi, Père immortel! dont le fils s'est fait homme,
Si jamais ton jour vient, Dieu juste, ô Dieu vengeur!...
J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme;
Revenons à mon fait: tout chemin mène à Rome.
Ces pauvres paysans (pardonne-moi, lecteur),
Ces pauvres paysans, je les ai sur le cœur.

XX.

Me voici donc à Bade : et vous pensez sans doute,
Puisque j'ai commencé par vous parler du jeu,
Que j'eus pour premier soin d'y perdre quelque peu.
Vous ne vous trompez pas, je vous en fais l'aveu.
De même que pour mettre une armée en déroute,
Il ne faut qu'un poltron qui lui montre la route,

XXI.

De même, dans ma bourse, il ne faut qu'un écu
Qui tourne les talons, et le reste est perdu.
Tout ce que je possède a quelque ressemblance
Aux moutons de Panurge; au premier qui commence,
Voilà Panurge à sec, et son troupeau tondu.
Hélas! le premier pas se fait sans qu'on y pense.

XXII.

Ma poche est comme une île escarpée et sans bords;
On n'y saurait rentrer quand on en est dehors.
Au moindre fil cassé, l'écheveau se dévide :
Entraînement funeste, et d'autant plus perfide,
Que j'eus de tous les temps la sainte horreur du vide,
Et qu'après le combat je rêve à tous mes morts.

XXIII.

Un soir, venant de perdre une bataille honnête,
Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête,
Je regardais le ciel, étendu sur un banc,
Et songeais, dans mon âme, aux héros d'Ossian.
Je pensai tout à coup à faire une conquête;
Il tressaillit en moi des phrases de roman.

XXIV.

Il ne faudrait pourtant, me disais-je à moi-même,
Qu'une permission de notre Seigneur Dieu,
Pour qu'il vînt à passer quelque femme en ce lieu.
Les bosquets sont déserts; la chaleur est extrême;
Les vents sont à l'amour; l'horizon est en feu;
Toute femme, ce soir, doit désirer qu'on l'aime.

XXV.

S'il venait à passer, sous ces grands marronniers,
Quelque alerte beauté de l'école flamande,
Une ronde fillette, échappée à Téniers,
Ou quelque ange pensif de candeur allemande :
Une vierge en or fin d'un livre de légende,
Dans un flot de velours traînant ses petits pieds;

XXVI.

Elle viendrait par là, de cette sombre allée,
Marchant à pas de biche, avec un air boudeur,
Écoutant murmurer le vent dans la feuillée,
De paresse amoureuse et de langueur voilée,
Dans ses doigts inquiets tourmentant une fleur,
Le printemps sur la joue, et le ciel dans le cœur.

XXVII.

Elle s'arrêterait là-bas, sous la tonnelle.
Je ne lui dirais rien; j'irais tout simplement
Me mettre à deux genoux par terre devant elle,
Regarder dans ses yeux l'azur du firmament,
Et pour toute faveur la prier seulement
De se laisser aimer d'une amour immortelle.

XXVIII.

Comme j'en étais là de mon raisonnement,
Enfoncé jusqu'au cou dans cette rêverie,
Une bonne passa, qui tenait un enfant.
Je crus m'apercevoir que le pauvre innocent
Avait dans ses grands yeux quelque mélancolie,
Ayant toujours aimé cet âge à la folie.

XXIX.

Et ne pouvant souffrir de le voir maltraité,
Je fus à la rencontre, et m'enquis de la bonne
Quel motif de colère ou de sévérité
Avait du chérubin dérobé la gaîté.
Quoi qu'il ait fait, d'abord, je veux qu'on lui pardonne,
Lui dis-je, et ce qu'il veut, je veux qu'on le lui donne.

XXX.

(C'est mon opinion de gâter les enfants.)
Le marmot là-dessus, m'accueillant d'un sourire,
D'abord à me répondre hésita quelque temps;
Puis il tendit la main, et finit par me dire
« Qu'il n'avait pas de quoi donner aux mendiants. »
Le ton dont il le dit, je ne peux pas l'écrire.

XXXI.

Mais vous savez, lecteur, que j'étais ruiné;
J'avais encor, je crois, deux écus dans ma bourse;
C'était, en vérité, mon unique ressource,
La seule goutte d'eau qui restât dans la source,
Le seul verre de vin pour mon prochain dîné;
Je les tirai bien vite, et je les lui donnai.

XXXII.

Il les prit sans façon, et s'en fut de la sorte.
A quelques jours de là, comme j'étais au lit,
La Fortune, en passant, vint frapper à ma porte.
Je reçus de Paris une somme assez forte,
Et, très-heureusement, il me vint à l'esprit
De payer l'hôtelier qui m'avait fait crédit.

XXXIII.

Mon marmot cependant se trouvait une fille,
Anglaise de naissance, et de bonne famille.
Or, la veille du jour fixé pour mon départ,
Je vins à rencontrer sa mère par hasard.
C'était au bal. — Au bal, il faut bien qu'on babille;
Je fis donc pour le mieux mon métier de bavard.

XXXIV.

Une goutte de lait dans la plaine éthérée
Tomba, dit-on, jadis du haut du firmament.
La Nuit, qui sur son char passait en ce moment,
Vit ce pâle sillon sur sa mer azurée,
Et, secouant les plis de sa robe nacrée,
Fit au ruisseau céleste un lit de diamant.

XXXV.

Les Grecs, enfants gâtés des Filles de Mémoire,
De miel et d'ambroisie ont doré cette histoire;
Mais j'en veux dire un point qui fut ignoré d'eux :
C'est que, lorsque Junon vit son beau sein d'ivoire
En un fleuve de lait changer ainsi les cieux,
Elle eut peur tout à coup du souverain des dieux;

XXXVI.

Elle voulut poser ses mains sur sa poitrine;
Et sentant ruisseler sa mamelle divine,
Pour épargner l'Olympe, elle se détourna.
Le soleil était loin; la terre était voisine;
Sur notre pauvre argile une goutte en tomba;
Tout ce que nous aimons nous est venu de là.

XXXVII.

C'était un bel enfant que cette jeune mère;
Un véritable enfant — et la riche Angleterre
Plus d'une fois dans l'eau jettera son filet,
Avant d'y retrouver une perle aussi chère.
En vérité, lecteur, pour faire son portrait,
Je ne puis mieux trouver qu'une goutte de lait.

XXXVIII.

Jamais le voile blanc de la mélancolie
Ne fut plus transparent sur un sang plus vermeil.
Je m'assis auprès d'elle, et parlai d'Italie;
Car elle connaissait le pays sans pareil.
Elle en venait, hélas! à sa froide patrie
Rapportant dans son cœur un rayon de soleil.

XXXIX.

Nous causâmes longtemps; elle était simple et bonne.
Ne sachant pas le mal, elle faisait le bien;
Des richesses du cœur elle me fit l'aumône;
Et tout en écoutant comme le cœur se donne,
Sans oser y penser, je lui donnai le mien;
Elle emporta ma vie, et n'en sut jamais rien.

XL.

Le soir en revenant, après la contredanse,
Je lui donnai le bras; nous entrâmes au jeu :
Car on ne peut sortir autrement de ce lieu.
« Vous partez, me dit-elle, et vous allez, je pense,
» D'ici jusque chez vous faire quelque dépense;
» Pour votre dernier jour, il faut jouer un peu. »

XLI.

Elle me fit asseoir avec un doux sourire.
Je ne sais quel caprice alors la conseilla;
Elle étendit la main et me dit : Jouez là.
Par cet ange aux yeux bleus je me laissai conduire,
Et je n'ai pas besoin, mon ami, de vous dire
Qu'avec quelques louis mon numéro gagna.

XLII.

Nous jouâmes ainsi pendant une heure entière;
Et je vis devant moi tomber tout un trésor :
Si c'était rouge ou noir, je ne m'en souviens guère;
Si c'était dix ou vingt, je n'en sais rien encor;
Je partais pour la France, elle pour l'Angleterre,
Et je sortis de là les deux mains pleines d'or.

XLIII.

Quand je rentrai chez moi, je vis cette richesse.
Je me souvins alors de ce jour de détresse
Où j'avais à l'enfant donné mes deux écus.
C'était par charité : je les croyais perdus.
De celui qui voit tout je compris la sagesse;
La mère, ce soir-là, me les avait rendus.

XLIV.

Lecteur, si je n'ai pas la mémoire égarée,
Je t'ai promis, je crois, en commençant ceci,
Une bonne fortune : elle finit ainsi.
Mon bonheur, tu le vois, vécut une soirée;
J'en connais cependant de plus longue durée
Que je ne voudrais pas changer pour celui-ci.

LUCIE.

ÉLÉGIE.

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Un soir, nous étions seuls; j'étais assis près d'elle.
Elle penchait la tête, et sur son clavecin
Laissait, tout en rêvant, flotter sa blanche main.
Ce n'était qu'un murmure; on eût dit les coups d'aile
D'un zéphyr éloigné glissant sur des roseaux,
Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux.
Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques
Sortaient autour de nous du calice des fleurs.
Les marronniers du parc et les chênes antiques
Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs.
Nous écoutions la nuit; la croisée entr'ouverte
Laissait venir à nous les parfums du printemps;
Les vents étaient muets, la plaine était déserte;
Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.

Je regardais Lucie. — Elle était pâle et blonde.
Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur
Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.
Sa beauté m'enivrait; je n'aimais qu'elle au monde:
Mais je croyais l'aimer comme on aime une sœur,
Tant ce qui venait d'elle était plein de pudeur!

Nous nous tûmes longtemps; ma main touchait la sienne.
Je regardais rêver son front triste et charmant,
Et je sentais dans l'âme, à chaque mouvement,
Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage, et jeunesse de cœur.
La lune, se levant dans un ciel sans nuage,
D'un long réseau d'argent tout à coup l'inonda.
Elle vit dans mes yeux resplendir son image;
Son sourire semblait d'un ange; elle chanta.

Elle chanta cet air qu'une fièvre brûlante
Arrache, comme un triste et profond souvenir,
D'un cœur plein de jeunesse et qui se sent mourir;
Cet air qu'en s'endormant Desdemona tremblante,
Posant sur son chevet son front chargé d'ennuis,
Comme un dernier sanglot soupire au sein des nuits.

D'abord ses accents purs, empreints d'une tristesse
Qu'on ne peut définir, ne semblèrent montrer
Qu'une faible langueur, et cette douce ivresse
Où la bouche sourit, et les yeux vont pleurer.
Ainsi qu'un voyageur, couché dans sa nacelle,
Qui se laisse au hasard emporter au courant,
Qui ne sait si la rive est perfide ou fidèle,
Si le fleuve à la fin devient lac ou torrent;
Ainsi la jeune fille, écoutant sa pensée,
Sans crainte, sans effort, et par sa voix bercée,
Sur les flots enchantés du fleuve harmonieux
S'éloignait de la rive en regardant les cieux.

Déjà le jour s'enfuit; le vent souffle! silence!
La terreur brise, étend, précipite les sons;
Sous les brouillards du soir le meurtrier s'avance,
Invisible combat de l'homme et des démons!
A l'action, Iago! Cassio meurt sur la place.

Est-ce un pêcheur qui chante? est-ce le vent qui passe?
Écoute, moribonde! il n'est pire douleur
Qu'un souvenir heureux dans les jours de malheur.

Mais lorsqu'au dernier chant la redoutable flamme
Pour la troisième fois vient repasser sur l'âme
Déjà prête à se fondre, et que, dans sa frayeur,
L'enfant presse en criant sa harpe sur son cœur...
La jeune fille alors sentit que son génie
Lui demandait des sons que la terre n'a pas;
Soulevant jusqu'à Dieu des sanglots d'harmonie,
Mourante, elle oubliait l'instrument dans ses bras.
O Dieu! mourir ainsi, chaste et pleine de vie!...
Mais tout avait cessé, le charme et les terreurs,
Et la femme en tombant ne trouva que des pleurs.

Pleure, le ciel te voit! pleure, fille adorée!
Laisse une douce larme au bord de tes yeux bleus
Briller en s'écoulant comme une étoile aux cieux!
Bien des infortunés dont la cendre est pleurée
Ne demandaient, pour vivre et pour bénir leurs maux,
Qu'une larme,—une seule!—et de deux yeux moins beaux!

Fille de la douleur, harmonie! harmonie!
Langue que pour l'amour inventa le génie!
Qui nous vint d'Italie, et qui lui vint des cieux!
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,
Passe en gardant son voile, et sans craindre les yeux!
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
Dans tes soupirs divins nés de l'air qu'il respire,
Tristes comme son cœur, et doux comme sa voix?
On surprend un regard, une larme qui coule;
Le reste est un mystère ignoré de la foule,
Comme celui des flots, de la nuit et des bois!

Nous étions seuls, pensifs; je regardais Lucie.

L'écho de sa romance en nous semblait frémir.
Elle appuya sur moi sa tête appesantie...
Sentais-tu dans ton cœur Desdemona gémir,
Pauvre enfant? Tu pleurais; sur ta bouche adorée
Tu laissas tristement mes lèvres se poser,
Et ce fut ta douleur qui reçut mon baiser.
Telle je t'embrassai, froide et décolorée,
Telle deux mois après tu fus mise au tombeau;
Telle, ô ma chaste fleur, tu t'es évanouie.
Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,
Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

Doux mystères du toit que l'innocence habite,
Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,
Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,
Qui fis hésiter Faust au seuil de Marguerite,
Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus?

Paix profonde à ton âme, enfant! à ta mémoire!
Adieu! ta blanche main sur le clavier d'ivoire
Durant les nuits d'été ne voltigera plus...

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

LA NUIT DE MAI.

LA MUSE.

Poëte, prends ton luth, et me donne un baiser;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser;
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poëte, prends ton luth, et me donne un baiser.

LE POETE.

Comme il fait noir dans la vallée!
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie;
Son pied rasait l'herbe fleurie;
C'est une étrange rêverie;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE.

Poëte, prends ton luth, la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute! tout se tait; songe à la bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir; l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POETE.

Pourquoi mon cœur bat-il si vite?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite,

Dont je me sens épouvanté?
Ne frappe-t-on pas à ma porte?
Pourquoi ma lampe à demi morte
M'éblouit-elle de clarté?
Dieu puissant! tout mon corps frissonne.
Qui vient? qui m'appelle? — Personne.
Je suis seul; c'est l'heure qui sonne;
O solitude! O pauvreté!

LA MUSE.

Poëte, prends ton luth; le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.
Mon sein est inquiet; la volupté l'oppresse,
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
O paresseux enfant, regarde, je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras?
Ah! je t'ai consolé d'une amère souffrance!
Hélas! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POETE.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre muse, est-ce toi?
O ma fleur! ô mon immortelle!
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi!
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur!
Et je sens, dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE.

Poëte, prends ton luth; c'est moi, ton immortelle,

Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi, descends du haut des cieux.
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge; quelque chose a gémi dans ton cœur;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens! chantons devant Dieu; chantons dans tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées;
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Éveillons au hasard les échos de ta vie;
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;
Partons, nous sommes seuls; l'univers est à nous.
Voilà la verte Écosse, et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux;
Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes,
Et Messa la divine, agréable aux colombes;
Et le front chevelu du Pélion changeant,
Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux où le cygne se mire
La blanche Oloossone à la blanche Camyre.
Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer?
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser?
Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
Secouait des lilas dans sa robe légère,
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait?
Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie?
Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier?
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie?
Jetterons-nous au vent l'écume du coursier?
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre
De la maison céleste, allume nuit et jour
L'huile sainte de vie et d'éternel amour?

Crîrons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre? »
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers?
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers?
Montrerons-nous le ciel à la Mélancolie?
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés?
La biche le regarde; elle pleure et supplie;
Sa bruyère l'attend; ses faons sont nouveau-nés;
Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée
Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.
Peindrons-nous une vierge, à la joue empourprée,
S'en allant à la messe, un page la suivant?
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière,
Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
De monter tout armés aux créneaux de leurs tours,
Et de ressusciter la naïve romance
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours?
Vêtirons-nous de blanc une molle élégie?
L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,
Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains,
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
Vînt sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains?
Clouerons-nous au poteau d'une satire altière
Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,
S'en vient tout grelottant d'envie et d'impuissance,
Sur le front du génie insulter l'espérance,
Et mordre le laurier que son souffle a sali?
Prends ton luth! prends ton luth! je ne peux plus me taire.
Mon aile me soulève au souffle du printemps.
Le vent va m'emporter; je vais quitter la terre.
Une larme de toi! Dieu m'écoute; il est temps.

LE POETE.

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie,
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence,
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE.

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau?
O poëte! un baiser, c'est moi qui te le donne;
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poëte,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.

Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'Océan était vide, et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur;
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et, que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poëte, c'est ainsi que font les grands poëtes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées;
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant;
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POETE.

O muse, spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.

L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau.
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

LA NUIT DE DÉCEMBRE.

LE POETE.

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau;
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur sa main,
Et resta jusqu'au lendemain
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin;
Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'églantine.
Il me fit un salut d'ami,
Et, se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline.

A l'âge où l'on croit à l'amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.

Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux;
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

A l'âge où l'on est libertin,
Pour boire un toast en un festin,
Un jour je soulevais mon verre.
En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau
Un baillon de pourpre en lambeau,
Sur sa tête un myrte stérile.
Son bras maigre cherchait le mien,
Et mon verre, en touchant le sien,
Se brisa dans ma main débile.

Un an après, il était nuit;
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instants de ma vie.
C'est une étrange vision,
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en fuir,
J'ai voulu m'exiler de France;
Lorsqu'impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance;

A Pise, au pied de l'Apennin;
A Cologne, en face du Rhin;
A Nice, au penchant des vallées;
A Florence, au fond des palais;
A Brigues, dans les vieux chalets,
Au sein des Alpes désolées;

A Gênes, sous les citronniers;
A Vevay, sous les verts pommiers;
Au Havre, devant l'Atlantique;
A Venise, à l'affreux Lidó,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique;

Partout où, sous ces vastes cieux,
J'ai lassé mon cœur et mes yeux,
Saignant d'une éternelle plaie;
Partout où le boiteux Ennui,
Traînant ma fatigue après lui,
M'a promené sur une claie;

Partout où, sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,

J'ai suivi l'ombre de mes songes;
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges;

Partout où, le long des chemins,
J'ai posé mon front dans mes mains,
Et sangloté comme une femme;
Partout où j'ai, comme un mouton
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuer mon âme;

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre;
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
Je vois toujours sur mon chemin?
Je ne puis croire, à ta mélancolie,
Que tu sois mon mauvais Destin!
Ton doux sourire a trop de patience,
Tes larmes ont trop de pitié.
En te voyant, j'aime la Providence;
Ta douleur même est sœur de ma souffrance;
Elle ressemble à l'Amitié.

Qui donc es-tu? — Tu n'es pas mon bon ange;
Jamais tu ne viens m'avertir.
Tu vois mes maux (c'est une chose étrange!)
Et tu me regardes souffrir.
Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,
Et je ne saurais t'appeler.
Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie?

Tu me souris sans partager ma joie,
Tu me plains sans me consoler!

Ce soir encor je t'ai vu m'apparaître.
C'était par une triste nuit.
L'aile des vents battait à ma fenêtre;
J'étais seul, courbé sur mon lit.
J'y regardais une place chérie,
Tiède encor d'un baiser brûlant;
Et je songeais comme la femme oublie,
Et je sentais un lambeau de ma vie
Qui se déchirait lentement.

Je rassemblais des lettres de la veille,
Des cheveux, des débris d'amour.
Tout ce passé me criait à l'oreille
Ses éternels serments d'un jour.
Je contemplais ces reliques sacrées,
Qui me faisaient trembler la main,
Larmes du cœur par le cœur dévorées,
Et que les yeux qui les avaient pleurées
Ne reconnaîtront plus demain!

J'enveloppais dans un morceau de bure
Ces ruines des jours heureux.
Je me disais qu'ici-bas ce qui dure,
C'est une mèche de cheveux.
Comme un plongeur dans une mer profonde,
Je me perdais dans tant d'oubli.
De tous côtés j'y retournais la sonde,
Et je pleurais, seul, loin des yeux du monde,
Mon pauvre amour enseveli.

J'allais poser le sceau de cire noire
Sur ce fragile et cher trésor.
J'allais le rendre, et, n'y pouvant pas croire,
En pleurant j'en doutais encor.

Ah ! faible femme, orgueilleuse insensée,
Malgré toi tu t'en souviendras !
Pourquoi, grand Dieu ! mentir à sa pensée ?
Pourquoi ces pleurs, cette gorge oppressée,
Ces sanglots, si tu n'aimais pas ?

Oui, tu languis, tu souffres et tu pleures ;
Mais ta chimère est entre nous.
Eh bien ! adieu. Vous compterez les heures
Qui me sépareront de vous.
Partez, partez ! et dans ce cœur de glace
Emportez l'orgueil satisfait.
Je sens encor le mien jeune et vivace,
Et bien des maux pourront y trouver place
Sur le mal que vous m'avez fait.

Partez, partez ! la Nature immortelle
N'a pas tout voulu vous donner.
Ah ! pauvre enfant qui voulez être belle,
Et ne savez pas pardonner !
Allez, allez, suivez la destinée ;
Qui vous perd n'a pas tout perdu.
Jetez au vent notre amour consumée ;
Éternel Dieu ! toi que j'ai tant aimée,
Si tu pars, pourquoi m'aimes-tu ?

— Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre
Une forme glisser sans bruit.
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre ;
Elle vient s'asseoir sur mon lit.
Qui donc es-tu, morne et pâle visage,
Sombre portrait vêtu de noir ?
Que me veux-tu, triste oiseau de passage ?
Est-ce un vain rêve ? est-ce ma propre image
Que j'aperçois dans ce miroir ?

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,

Pèlerin que rien n'a lassé?
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
Assis dans l'ombre où j'ai passé?
Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
Hôte assidu de mes douleurs?
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre?
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
Qui n'apparais qu'au jour des pleurs?

LA VISION.

— Ami, notre père est le tien.
Je ne suis ni l'ange gardien,
Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère;
Où tu vas, j'y serai toujours,
Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude.
Je te suivrai sur le chemin;
Mais je ne puis toucher ta main :
Ami, je suis la Solitude.

LA NUIT D'AOUT.

LA MUSE.

Depuis que le soleil, dans l'horizon immense,
A franchi le Cancer sur son axe enflammé,
Le bonheur m'a quittée, et j'attends en silence
L'heure où m'appellera mon ami bien-aimé.
Hélas! depuis longtemps sa demeure est déserte.
Des beaux jours d'autrefois rien n'y semble vivant.
Seule, je viens encor, de mon voile couverte,
Poser mon front brûlant sur sa porte entr'ouverte,
Comme une veuve en pleurs au tombeau d'un enfant.

LE POETE.

Salut à ma fidèle amie.
Salut, ma gloire et mon amour.
La meilleure et la plus chérie
Est celle qu'on trouve au retour.
L'opinion et l'avarice
Viennent un temps de m'emporter.
Salut, ma mère et ma nourrice!
Salut, salut, consolatrice!
Ouvre tes bras, je viens chanter.

LA MUSE.

Pourquoi, cœur altéré, cœur lassé d'espérance,
T'enfuis-tu si souvent pour revenir si tard?
Que t'en vas-tu chercher, sinon quelque hasard,
Et que rapportes-tu, sinon quelque souffrance?
Que fais-tu loin de moi, quand j'attends jusqu'au jour?
Tu suis un pâle éclair dans une nuit profonde.
Il ne te restera de tes plaisirs du monde
Qu'un impuissant mépris pour notre honnête amour.

Ton cabinet d'étude est vide quand j'arrive;
Tandis qu'à ce balcon, inquiète et pensive,
Je regarde en rêvant les murs de ton jardin,
Tu te livres dans l'ombre à ton mauvais destin.
Quelque fière beauté te retient dans sa chaîne,
Et tu laisses mourir cette pauvre verveine
Dont les derniers rameaux, en des temps plus heureux,
Devaient être arrosés des larmes de tes yeux.
Cette triste verdure est mon vivant symbole;
Ami, de ton oubli nous mourrons toutes deux,
Et son parfum léger comme l'oiseau qui vole
Avec mon souvenir s'enfuira dans les cieux.

LE POETE.

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau;
J'y vis poindre une fleur nouvelle;
La plus jeune était la plus belle;
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

LA MUSE.

Hélas! toujours un homme, hélas! toujours des larmes!
Toujours les pieds poudreux et la sueur au front!
Toujours d'affreux combats et de sanglantes armes!
Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond.
Hélas! par tout pays, toujours la même vie:
Convoiter, regretter, prendre, et tendre la main,
Toujours mêmes acteurs et même comédie;
Et quoi qu'ait inventé l'humaine hypocrisie,
Rien de vrai-là-dessous que le squelette humain.
Hélas! mon bien-aimé, vous n'êtes plus poëte.
Rien ne réveille plus votre lyre muette;
Vous vous noyez le cœur dans un rêve inconstant,

Et vous ne savez pas que l'amour de la femme
Change et dissipe en pleurs les trésors de votre âme,
Et que Dieu compte plus les larmes que le sang.

LE POÈTE.

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit;
Cependant il chantait l'Aurore.
O ma Muse, ne pleurez pas!
A qui perd tout, Dieu reste encore;
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

LA MUSE.

Et que trouveras-tu, le jour où la misère
Te ramènera seul au paternel foyer?
Quand tes tremblantes mains essuiront la poussière
De ce pauvre réduit que tu crois oublier —
De quel front viendras-tu, dans ta propre demeure,
Chercher un peu de calme et l'hospitalité?
Une voix sera là, pour crier à toute heure :
Qu'as-tu fait de ta vie et de ta liberté?
Crois-tu donc qu'on oublie autant qu'on le souhaite?
Crois-tu qu'en te cherchant tu te retrouveras?
De ton cœur ou de toi, lequel est le poëte?
C'est ton cœur, et ton cœur ne te répondra pas.
L'amour l'aura brisé; les passions funestes
L'auront rendu de pierre au contact des méchants;
Tu n'en sentiras plus que d'effroyables restes,
Qui remueront encor, comme ceux des serpents.
O ciel! qui t'aidera? que ferai-je moi-même,
Quand celui qui peut tout défendra que je t'aime,
Et quand mes ailes d'or, frémissant malgré moi,
M'emporteront à lui pour me sauver de toi?
Pauvre enfant! nos amours n'étaient pas menacées,
Quand dans les bois d'Auteuil, perdu dans tes pensées,

Sous les verts marronniers et les peupliers blancs,
Je t'agaçais le soir en détours nonchalants.
Ah! j'étais jeune alors et Nymphe, et les Dryades
Entr'ouvraient pour me voir l'écorce des bouleaux,
Et les pleurs qui coulaient durant nos promenades
Tombaient, purs comme l'or, dans le cristal des eaux.
Qu'as-tu fait, mon amant, des jours de ta jeunesse?
Qui m'a cueilli mon fruit sur mon arbre enchanté?
Hélas! ta joue en fleur plaisait à la déesse
Qui porte dans ses mains la force et la santé.
De tes yeux insensés les larmes l'ont pâlie;
Ainsi que ta beauté, tu perdras ta vertu.
Et moi qui t'aimerai comme une unique amie,
Quand les dieux irrités m'ôteront ton génie,
Si je tombe des cieux, que me répondras-tu?

LE POÈTE.

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le nid;
Puisque la fleur des champs entr'ouverte à l'aurore,
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit;

Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,
On entend le bois mort craquer dans le sentier;
Et puisqu'en traversant l'immortelle nature,
L'homme n'a su trouver de science qui dure,
Que de marcher toujours, et toujours oublier;

Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière;
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain;
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain;

O muse! que m'importe ou la mort ou la vie,
J'aime, et je veux pâlir; j'aime, et je veux souffrir;

J'aime, et pour un baiser je donne mon génie;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.

J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour,
Et je veux raconter et répéter sans cesse
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.

Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé.
Aime, et tu renaîtras; fais-toi fleur, pour éclore :
Après avoir souffert, il faut souffrir encore;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

LA NUIT D'OCTOBRE.

LE POETE.

Le mal dont j'ai souffert s'est enfuit comme un rêve.
Je n'en puis comparer le lointain souvenir
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

LA MUSE.

Qu'aviez-vous donc, ô mon poëte,
Et quelle est la peine secrète
Qui de moi vous a séparé?
Hélas! je m'en ressens encore.
Quel est donc ce mal que j'ignore
Et dont j'ai si longtemps pleuré?

LE POETE.

C'était un mal vulgaire et bien connu des hommes;
Mais, lorsque nous avons quelque ennui dans le cœur,
Nous nous imaginons, pauvres fous que nous sommes,
Que personne avant nous n'a senti la douleur.

LA MUSE.

Il n'est de vulgaire chagrin
Que celui d'une âme vulgaire.
Ami, que ce triste mystère
S'échappe aujourd'hui de ton sein.
Crois-moi, parle avec confiance;
Le sévère Dieu du silence
Est un des frères de la Mort;
En se plaignant on se console,
Et quelquefois une parole
Nous a délivrés d'un remord.

LE POETE.

S'il fallait maintenant parler de ma souffrance,
Je ne sais trop quel nom elle devrait porter,
Si c'est amour, folie, orgueil, expérience,
Ni si personne au monde en pourrait profiter.
Je veux bien toutefois t'en raconter l'histoire,
Puisque nous voilà seuls assis près du foyer.
Prends cette lyre, approche, et laisse ma mémoire
Au son de tes accords doucement s'éveiller.

LA MUSE.

Avant de me dire ta peine,
O poëte, en es-tu guéri?
Songe qu'il t'en faut aujourd'hui
Parler sans amour et sans haine.
S'il te souvient que j'ai reçu
Le doux nom de consolatrice,
Ne fais pas de moi la complice
Des passions qui t'ont perdu.

LE POETE.

Je suis si bien guéri de cette maladie,
Que j'en doute parfois lorsque j'y veux songer;
Et quand je pense aux lieux où j'ai risqué ma vie,
J'y crois voir à ma place un visage étranger.
Muse, sois donc sans crainte; au souffle qui t'inspire
Nous pouvons sans péril tous deux nous confier.
Il est doux de pleurer, il est doux de sourire
Au souvenir des maux qu'on pourrait oublier.

LA MUSE.

Comme une mère vigilante
Au berceau d'un fils bien-aimé,
Ainsi je me penche tremblante
Sur ce cœur qui m'était fermé.
Parle, ami, — ma lyre attentive
D'une note faible et plaintive

Suit déjà l'accent de ta voix;
Et dans un rayon de lumière,
Comme une vision légère,
Passent les ombres d'autrefois.

LE POETE.

Jours de travail! seuls jours où j'ai vécu!
O trois fois chère solitude!
Dieu soit loué, j'y suis donc revenu,
A ce vieux cabinet d'étude!
Pauvre réduit, murs tant de fois déserts,
Fauteuils poudreux, lampe fidèle,
O mon palais, mon petit univers,
Et toi, Muse, ô jeune immortelle,
Dieu soit loué, nous allons donc chanter!
Oui, je veux vous ouvrir mon âme.
Vous saurez tout, et je vais vous conter
Le mal que peut faire une femme
Car c'en est une, ô mes pauvres amis
(Hélas! vous le saviez peut-être),
C'est une femme à qui je fus soumis
Comme le serf l'est à son maître.
Joug détesté! c'est par là que mon cœur
Perdit sa force et sa jeunesse —
Et cependant, auprès de ma maîtresse,
J'avais entrevu le bonheur.
Près du ruisseau quand nous marchions ensemble,
Le soir, sur le sable argentin,
Quand devant nous le blanc spectre du tremble
De loin nous montrait le chemin;
Je vois encore, aux rayons de la lune,
Ce beau corps plier dans mes bras...
N'en parlons plus — je ne prévoyais pas
Où me conduisait la Fortune.
Sans doute alors la colère des dieux
Avait besoin d'une victime;

Car elle m'a puni comme d'un crime
D'avoir essayé d'être heureux.

LA MUSE.

L'image d'un doux souvenir
Vient de s'offrir à ta pensée.
Sur la trace qu'il a laissée
Pourquoi crains-tu de revenir?
Est-ce faire un récit fidèle
Que de renier ses beaux jours?
Si ta fortune fut cruelle,
Jeune homme, fais du moins comme elle,
Souris à tes premiers amours.

LE POETE.

Non, — c'est à mes malheurs que je prétends sourire.
Muse, je te l'ai dit; je veux, sans passion,
Te conter mes ennuis, mes rêves, mon délire,
Et t'en dire le temps, l'heure et l'occasion.
C'était, il m'en souvient, par une nuit d'automne
Triste et froide, à peu près semblable à celle-ci;
Le murmure du vent, de son bruit monotone,
Dans mon cerveau lassé berçait mon noir souci.
J'étais à la fenêtre, attendant ma maîtresse;
Et, tout en écoutant dans cette obscurité,
Je me sentais dans l'âme une telle détresse,
Qu'il me vint le soupçon d'une infidélité.
La rue où je logeais était sombre et déserte;
Quelques ombres passaient un falot à la main;
Quand la bise sifflait dans la porte entr'ouverte,
On entendait de loin comme un soupir humain.
Je ne sais, à vrai dire, à quel fâcheux présage
Mon esprit inquiet alors s'abandonna.
Je rappelais en vain un reste de courage,
Et me sentis frémir lorsque l'heure sonna.
Elle ne venait pas. Seul, la tête baissée,
Je regardai longtemps les murs et le chemin, —

Et je ne t'ai pas dit quelle ardeur insensée
Cette inconstante femme allumait en mon sein;
Je n'aimais qu'elle au monde, et vivre un jour sans elle
Me semblait un destin plus affreux que la mort;
Je me souviens pourtant qu'en cette nuit cruelle,
Pour briser mon lien, je fis un long effort.
Je la nommai cent fois perfide et déloyale;
Je comptai tous les maux qu'elle m'avait causés.
Hélas! au souvenir de sa beauté fatale,
Quels maux et quels chagrins n'étaient pas apaisés!
Le jour parut enfin. — Las d'une vaine attente,
Sur le bord du balcon je m'étais assoupi;
Je rouvris la paupière à l'aurore naissante,
Et je laissai flotter mon regard ébloui.
Tout à coup, au détour de l'étroite ruelle,
J'entends sur le gravier marcher à petit bruit...
Grand Dieu! préservez-moi! je l'aperçois, c'est elle;
Elle entre. — D'où viens-tu? qu'as-tu fait cette nuit?
Réponds, que me veux-tu? qui t'amène à cette heure?
Ce beau corps, jusqu'au jour où s'est-il étendu?
Tandis qu'à ce balcon, seul, je veille et je pleure,
En quel lieu, dans quel lit, à qui souriais-tu?
Perfide! audacieuse! est-il encor possible
Que tu viennes offrir ta bouche à mes baisers?
Que demandes-tu donc? par quel soif horrible
Oses-tu m'attirer dans tes bras épuisés?
Va-t'en! retire-toi, spectre de ma maîtresse!
Rentre dans ton tombeau, si tu t'en es levé;
Laisse-moi pour toujours oublier ma jeunesse,
Et, quand je pense à toi, croire que j'ai rêvé!

LA MUSE.

Apaise-toi, je t'en conjure;
Tes paroles m'ont fait frémir.
O mon bien-aimé, ta blessure
Est encor prête à se rouvrir.

Hélas! elle est donc bien profonde?
Et les misères de ce monde
Sont si lentes à s'effacer!
Oublie, enfant, et de ton âme
Chasse le nom de cette femme
Que je ne veux pas prononcer.

LE POETE.

Honte à toi, qui la première
M'as appris la trahison,
Et d'horreur et de colère
M'as fait perdre la raison!
Honte à toi, femme à l'œil sombre,
Dont les funestes amours
Ont enseveli dans l'ombre
Mon printemps et mes beaux jours!
C'est ta voix, c'est ton sourire,
C'est ton regard corrupteur,
Qui m'ont appris à maudire
Jusqu'au semblant du bonheur;
C'est ta jeunesse et tes charmes
Qui m'ont fait désespérer,
Et si je doute des larmes,
C'est que je t'ai vu pleurer.
Honte à toi! j'étais encore
Aussi simple qu'un enfant;
Comme une fleur à l'aurore,
Mon cœur s'ouvrait en t'aimant.
Certes, ce cœur sans défense
Put sans peine être abusé;
Mais lui laisser l'innocence
Était encor plus aisé.
Honte à toi! tu fus la mère
De mes premières douleurs,
Et tu fis de ma paupière
Jaillir la source des pleurs!

Elle coule, sois-en sûre,
Et rien ne la tarira;
Elle sort d'une blessure
Qui jamais ne guérira;
Mais dans cette source amère
Du moins je me laverai,
Et j'y laisserai, j'espère,
Ton souvenir abhorré!

LA MUSE.

Poëte, c'est assez. Auprès d'une infidèle
Quand ton illusion n'aurait duré qu'un jour,
N'outrage pas ce jour lorsque tu parles d'elle:
Si tu veux être aimé, respecte ton amour.
Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
Épargne-toi du moins le tourment de la haine;
A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.
Les morts dorment en paix dans le sein de la terre;
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière;
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé?
Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence,
Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs.

La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu?
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre
Si tu n'avais senti le prix de la gaîté?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos?
N'as-tu pas maintenant une belle maîtresse?
Et lorsqu'en t'endormant tu lui serres la main,
Le lointain souvenir des maux de ta jeunesse
Ne rend-il pas plus doux son sourire divin?
N'allez-vous pas aussi vous promener ensemble
Au fond des bois fleuris, sur le sable argentin?
Et dans ce vert palais le blanc spectre du tremble
Ne sait-il plus le soir vous montrer le chemin?
Ne vois-tu pas alors, aux rayons de la lune,
Plier comme autrefois un beau corps dans tes bras,
Et si dans le sentier tu trouvais la Fortune,
Derrière elle, en chantant, ne marcherais-tu pas?
De quoi te plains-tu donc? L'immortelle espérance
S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience,
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur?
O mon enfant, plains-la, cette belle infidèle
Qui fit couler jadis les larmes de tes yeux;

Plains-la ! c'est une femme, et Dieu t'a fait, près d'elle,
Deviner, en souffrant, le secret des heureux.
Sa tâche fut pénible ; elle t'aimait peut-être ;
Mais le destin voulait qu'elle brisât ton cœur.
Elle savait la vie, et te l'a fait connaître ;
Un autre a recueilli le fruit de ta douleur.
Plains-la ! son triste amour a passé comme un songe ;
Elle a vu ta blessure et n'a pu la fermer.
Dans ses larmes, crois-moi, tout n'était pas mensonge.
Quand tout l'aurait été, plains-la ! tu sais aimer.

LE POETE.

Tu dis vrai ; la haine est impie,
Et c'est un frisson plein d'horreur
Quand cette vipère assoupie
Se déroule dans notre cœur.
Écoute-moi donc, ô déesse,
Et sois témoin de mon serment :
Par les yeux bleus de ma maîtresse,
Et par l'azur du firmament ;
Par cette étincelle brillante
Qui de Vénus porte le nom,
Et comme une perle tremblante
Scintille au loin sur l'horizon ;
Par la grandeur de la nature,
Par la bonté du créateur ;
Par la clarté tranquille et pure
De l'astre cher au voyageur ;
Par les herbes de la prairie,
Par les forêts, par les prés verts ;
Par la puissance de la vie,
Par la séve de l'univers ;
Je te bannis de ma mémoire,
Reste d'un amour insensé,
Mystérieuse et sombre histoire
Qui dormiras dans le passé !

TAYLOR INST. OXFORD

Et toi, qui jadis d'une amie
Portas la forme et le doux nom,
L'instant suprême où je t'oublie
Doit être celui du pardon.
Pardonnons-nous — je romps le charme
Qui nous unissait devant Dieu.
Avec une dernière larme
Reçois un éternel adieu.
— Et maintenant, blonde rêveuse,
Maintenant, Muse, à nos amours!
Dis-moi quelque chanson joyeuse
Comme au premier temps des beaux jours.
Déjà la pelouse embaumée
Sent les approches du matin;
Viens éveiller ma bien-aimée,
Et cueillir les fleurs du jardin.
Viens voir la nature immortelle
Sortir des voiles du sommeil;
Nous allons renaître avec elle
Au premier rayon du soleil!

LETTRE

A M. DE LAMARTINE.

Lorsque le grand Byron allait quitter Ravenne,
Et chercher sur les mers quelque plage lointaine
Où finir en héros son immortel ennui;
Comme il était assis aux pieds de sa maîtresse,
Pâle, et déjà tourné du côté de la Grèce,
Celle qu'il appelait alors sa Guéccioli
Ouvrit un soir un livre où l'on parlait de lui.

Avez-vous de ce temps conservé la mémoire,
Lamartine, et ces vers au prince des proscrits,
Vous souvient-il encor qui les avait écrits?
Vous étiez jeune alors, vous, notre chère gloire.
Vous veniez d'essayer pour la première fois
Ce beau luth éploré qui vibre sous vos doigts.
La muse que le ciel vous avait fiancée
Sur votre front rêveur cherchait votre pensée,
Vierge craintive encore, amante des lauriers.
Vous ne connaissiez pas, noble fils de la France,
Vous ne connaissiez pas, sinon par sa souffrance,
Ce sublime orgueilleux à qui vous écriviez.
De quel droit osiez-vous l'aborder et le plaindre?
Quel aigle, Ganimède, à ce dieu vous portait?
Pressentiez-vous qu'un jour vous le pourriez atteindre,
Celui qui de si haut alors vous écoutait?
Non, vous aviez vingt ans, et le cœur vous battait.
Vous aviez lu Lara, Manfred et le Corsaire,
Et vous aviez écrit sans essuyer vos pleurs;
Le souffle de Byron vous soulevait de terre,

Et vous alliez à lui, porté par ses douleurs.
Vous appeliez de loin cette âme désolée;
Pour grand qu'il vous parût, vous le sentiez ami,
Et, comme le torrent dans la verte vallée,
L'écho de son génie en vous avait gémi.

Et lui — lui dont l'Europe, encore toute armée,
Écoutait en tremblant les sauvages concerts;
Lui qui depuis dix ans fuyait sa renommée,
Et de sa solitude emplissait l'univers;
Lui, le grand inspiré de la Mélancolie,
Qui, las d'être envié, se changeait en martyr;
Lui, le dernier amant de la pauvre Italie,
Pour son dernier exil s'apprêtant à partir;
Lui qui, rassasié de la grandeur humaine,
Comme un cygne, à son chant sentant sa mort prochaine,
Sur terre autour de lui cherchait pour qui mourir...
Il écouta ces vers que lisait sa maîtresse,
Ce doux salut lointain d'un jeune homme inconnu.
Je ne sais si du style il comprit la richesse;
Il laissa dans ses yeux sourire sa tristesse :
Ce qui venait du cœur lui fut le bienvenu.

Poëte, maintenant que ta muse fidèle,
Par ton pudique amour sûre d'être immortelle,
De la verveine en fleurs t'a couronné le front,
A ton tour reçois-moi comme le grand Byron.
De t'égaler jamais je n'ai pas l'espérance;
Ce que tu tiens du ciel, nul ne me l'a promis;
Mais de son sort au mien plus grande est la distance,
Meilleur en sera Dieu qui peut nous rendre amis.
Je ne t'adresse pas d'inutiles louanges,
Et je ne songe point que tu me répondras;
Pour être proposés, ces illustres échanges
Veulent être signés d'un nom que je n'ai pas.
J'ai cru pendant longtemps que j'étais las du monde;

J'ai dit que je niais, croyant avoir douté;
Et j'ai pris devant moi pour une nuit profonde
Mon ombre qui passait, pleine de vanité.
Poëte, je t'écris pour te dire que j'aime,
Qu'un rayon du soleil est tombé jusqu'à moi,
Et qu'en un jour de deuil et de douleur suprême,
Les pleurs que je versais m'ont fait penser à toi.

Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse,
Ne sait par cœur ce chant, des amants adoré,
Qu'un soir, au bord d'un lac, tu nous as soupiré?
Qui n'a lu mille fois, qui ne relit sans cesse,
Ces vers mystérieux où parle ta maîtresse,
Et qui n'a sangloté sur ces divins sanglots,
Profonds comme le ciel, et purs comme les flots?
Hélas! ces longs regrets des amours mensongères,
Ces ruines du temps qu'on trouve à chaque pas,
Ces sillons infinis de lueurs éphémères,
Qui peut se dire un homme, et ne les connaît pas?
Quiconque aima jamais porte une cicatrice;
Chacun l'a dans le sein, toujours prête à s'ouvrir;
Chacun la garde en soi, cher et secret supplice,
Et mieux il est frappé, moins il en veut guérir.
Te le dirai-je, à toi, chantre de la souffrance,
Que ton glorieux mal, je l'ai souffert aussi?
Qu'un instant, comme toi, devant ce ciel immense,
J'ai serré dans mes bras la vie et l'espérance,
Et qu'ainsi que le tien mon rêve s'est enfui?
Te dirai-je qu'un soir, dans la brise embaumée,
Endormi, comme toi, dans la paix du bonheur,
Aux célestes accents d'une voix bien-aimée,
J'ai cru sentir le temps s'arrêter dans mon cœur?
Te dirai-je qu'un soir, resté seul sur la terre,
Dévoré, comme toi, d'un affreux souvenir,
Je me suis étonné de ma propre misère,
Et de ce qu'un enfant peut souffrir sans mourir?

Ah ! ce que j'ai senti dans cet instant terrible,
Oserai-je m'en plaindre et te le raconter?
Comment exprimerai-je une peine indicible?
Après toi, devant toi, puis-je encor le tenter?
Oui, de ce jour fatal, plein d'horreur et de charmes,
Je veux fidèlement te faire le récit;
Ce ne sont pas des chants, ce ne sont que des larmes,
Et je ne te dirai que ce que Dieu m'a dit.

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux;
Mais maintenant au loin tout est silencieux;
Le misérable écoute, et comprend sa ruine.
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir, et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa bouche oppressée;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

Tel, lorsqu'abandonné d'une infidèle amante,
Pour la première fois j'ai connu la douleur,
Transpercé tout à coup d'une flèche sanglante,
Seul, je me suis assis, dans la nuit de mon cœur.

Ce n'était pas au bord d'un lac au flot limpide,
Ni sur l'herbe fleurie au penchant des coteaux;
Mes yeux noyés de pleurs ne voyaient que le vide,
Mes sanglots étouffés n'éveillaient point d'échos.
C'était dans une rue obscure et tortueuse
De cet immense égout qu'on appelle Paris.
Autour de moi criait cette foule railleuse
Qui des infortunés n'entend jamais les cris.
Sur le pavé noirci les blafardes lanternes
Versaient un jour douteux plus triste que la nuit,
Et, suivant au hasard ces feux vagues et ternes,
L'homme passait dans l'ombre, allant où va le bruit.
Partout retentissait comme une joie étrange;
C'était en février, au temps du carnaval.
Les masques avinés, se croisant dans la fange,
S'accostaient d'une injure ou d'un refrain banal.
Dans un carrosse ouvert une troupe entassée
Paraissait par moment sous le ciel pluvieux,
Puis se perdait au loin dans la ville insensée,
Hurlant un hymne impur sous la résine en feux.
Cependant des vieillards, des enfants et des femmes
Se barbouillaient de lie au fond des cabarets,
Tandis que de la nuit les prêtresses infâmes
Promenaient çà et là leurs spectres inquiets.
On eût dit un portrait de la débauche antique,
Un de ces soirs fameux, chers au peuple romain,
Où, des temples secrets, la Vénus impudique
Sortait échevelée, une torche à la main.
Dieu juste! pleurer seul par une nuit pareille!
O mon unique amour, que vous avais-je fait?
Vous m'aviez pu quitter, vous qui juriez la veille
Que vous étiez ma vie, et que Dieu le savait!
Ah! toi, le savais-tu, froide et cruelle amie,
Qu'à travers cette honte et cette obscurité,
J'étais là, regardant de ta lampe chérie,
Comme une étoile au ciel, la tremblante clarté?

Non, tu n'en savais rien, je n'ai pas vu ton ombre;
Ta main n'est pas venue entr'ouvrir ton rideau.
Tu n'as pas regardé si le ciel était sombre;
Tu ne m'as pas cherché dans cet affreux tombeau!

Lamartine, c'est là, dans cette rue obscure,
Assis sur une borne au fond d'un carrefour,
Les deux mains sur mon cœur, et serrant ma blessure,
Et sentant y saigner un invincible amour;
C'est là, dans cette nuit d'horreur et de détresse,
Au milieu des transports d'un peuple furieux
Qui semblait en passant crier à ma jeunesse :
« Toi qui pleures ce soir, n'as-tu pas ri comme eux? »
C'est là, devant ce mur où j'ai frappé ma tête,
Où j'ai posé deux fois le fer sur mon sein nu;
C'est là, le croiras-tu, chaste et noble poëte,
Que de tes chants divins je me suis souvenu.

O toi qui sais aimer, réponds, amant d'Elvire,
Comprends-tu que l'on parte et qu'on se dise adieu?
Comprends-tu que ce mot, la main puisse l'écrire,
Et le cœur le signer, et les lèvres le dire,
Les lèvres, qu'un baiser vient d'unir devant Dieu!
Comprends-tu qu'un lien qui, dans l'âme immortelle,
Chaque jour plus profond, se forme à notre insu;
Qui déracine en nous la volonté rebelle,
Et nous attache au cœur son merveilleux tissu;
Un lien tout-puissant dont les nœuds et la trame
Sont plus durs que la roche et que les diamants;
Qui ne craint ni le temps, ni le fer, ni la flamme,
Ni la mort elle-même, et qui fait des amants
Jusque dans le tombeau s'aimer les ossements;
Comprends tu que dix ans ce lien nous enlace,
Qu'il ne fasse dix ans qu'un seul être de deux,
Puis tout à coup se brise, et, perdu dans l'espace,
Nous laisse épouvantés d'avoir cru vivre heureux!

Ô poëte, il est dur que la nature humaine,
Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,
Doive encor s'y traîner en portant une croix,
Et qu'il faille ici-bas mourir plus d'une fois.
Car de quel autre nom peut s'appeler sur terre
Cette nécessité de changer de misère,
Qui nous fait, jour et nuit, tout prendre et tout quitter,
Si bien que notre temps se passe à convoiter?
Ne sont-ce pas des morts, et des morts effroyables,
Que tant de changements d'êtres si variables,
Qui se disent toujours fatigués d'espérer,
Et qui sont toujours prêts à se transfigurer?
Quel tombeau que le cœur, et quelle solitude!
Comment la passion devient-elle habitude,
Et comment se fait-il que, sans y trébucher,
Sur ses propres débris l'homme puisse marcher?
Il y marche pourtant; c'est Dieu qui l'y convie.
Il va semant partout et prodiguant sa vie;
Désir, crainte, colère, inquiétude, ennui,
Tout passe et disparaît, tout est fantôme en lui.
Son misérable cœur est fait de telle sorte,
Qu'il faut incessamment qu'une ruine en sorte;
Que la mort soit son terme, il ne l'ignore pas,
Et, marchant à la mort, il meurt à chaque pas.
Il meurt dans ses amis, dans son fils, dans son père;
Il meurt dans ce qu'il pleure et dans ce qu'il espère;
Et, sans parler des corps qu'il faut ensevelir,
Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir?
Ah! c'est plus que mourir; c'est survivre à soi-même.
L'âme remonte au ciel, quand on perd ce qu'on aime.
Il ne reste de nous qu'un cadavre vivant;
Le désespoir l'habite, et le néant l'attend.

*

Eh bien! bon ou mauvais, inflexible ou fragile,
Humble ou fier, triste ou gai, mais toujours gémissant,
Cet homme, tel qu'il est, cet être fait d'argile,

Tu l'as vu, Lamartine, et son sang est ton sang.
Son bonheur est le tien, sa douleur est la tienne;
Et des maux qu'ici-bas il lui faut endurer,
Pas un qui ne te touche et qui ne t'appartienne;
Puisque tu sais chanter, ami, tu sais pleurer.
Dis-moi, qu'en penses-tu dans tes jours de tristesse?
Que t'a dit le malheur, quand tu l'as consulté?
Trompé par tes amis, trahi par ta maîtresse,
Du ciel et de toi-même as-tu jamais douté?
Non, Alphonse, jamais. La triste Expérience
Nous apporte la cendre, et n'éteint pas le feu.
Tu respectes le mal fait par la Providence,
Tu le laisses passer, et tu crois à ton Dieu.
Quel qu'il soit, c'est le mien; il n'est pas deux croyances.
Je ne sais pas son nom, j'ai regardé les cieux.
Je sais qu'ils sont à lui, je sais qu'ils sont immenses,
Et que l'immensité ne peut pas être à deux.
J'ai connu, jeune encor, de sévères souffrances;
J'ai vu verdir les bois, et j'ai tenté d'aimer.
Je sais ce que la terre engloutit d'espérances,
Et, pour y recueillir, ce qu'il y faut semer.
Mais ce que j'ai senti, ce que je veux t'écrire,
C'est ce que m'ont appris les anges de douleur;
Je le sais mieux encore et puis mieux te le dire,
Car leur glaive, en entrant, l'a gravé dans mon cœur :

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure;
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme;
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme;
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore.
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée;
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière;
Ta mémoire, ton nom, ta gloire, vont périr;
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère;
Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir.

A LA MALIBRAN.

STANÇES.

I.

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle,
Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés ;
Et dans ce pays-ci, quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme, par tout pays, en a bien vite assez.

II.

O Maria-Felicia ! le peintre et le poëte
Laissent, en expirant, d'immortels héritiers ;
Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout entiers.
A défaut d'action, leur grande âme inquiète
De la mort et du temps entreprend la conquête,
Et, frappés dans la lutte, ils tombent en guerriers.

III.

Celui-là sur l'airain a gravé sa pensée ;
Dans un rhythme doré l'autre l'a cadencée ;
Du moment qu'on l'écoute, on lui devient ami.
Sur sa toile, en mourant, Raphaël l'a laissée,
Et, pour que le néant ne touche point à lui,
C'est assez d'un enfant sur sa mère endormi.

IV.

Comme dans une lampe une flamme fidèle,
Au fond du Parthénon le marbre inhabité
Garde de Phidias la mémoire éternelle,
Et la jeune Vénus, fille de Praxitèle,
Sourit encor, debout dans sa divinité,
Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté.

V.

Recevant d'âge en âge une nouvelle vie,
Ainsi s'en vont à Dieu les gloires d'autrefois;
Ainsi le vaste écho de la voix du génie
Devient du genre humain l'universelle voix...
Et de toi, morte hier, de toi, pauvre Marie,
Au fond d'une chapelle il nous reste une croix!

VI.

Une croix! et l'oubli, la nuit et le silence.
Écoutez! c'est le vent, c'est l'océan immense;
C'est un pêcheur qui chante au bord du grand chemin.
Et de tant de beauté, de gloire et d'espérance,
De tant d'accords si doux d'un instrument divin,
Pas un faible soupir, pas un écho lointain!

VII.

Une croix! et ton nom écrit sur une pierre,
Non, pas même le tien, mais celui d'un époux,
Voilà ce qu'après toi tu laisses sur la terre;
Et ceux qui t'iront voir à ta maison dernière,
N'y trouvant pas ce nom qui fut aimé de nous,
Ne sauront pour prier où poser les genoux.

VIII.

O Ninette! où sont-ils, belle muse adorée,
Ces accents pleins d'amour, de charme et de terreur,
Qui voltigeaient le soir sur ta lèvre inspirée,
Comme un parfum léger sur l'aubépine en fleur?
Où vibre maintenant cette voix éplorée,
Cette harpe vivante attachée à ton cœur?

IX.

N'était-ce pas hier, fille joyeuse et folle,
Que ta verve railleuse animait Corilla,
Et que tu nous lançais avec la Rosina
La roulade amoureuse et l'œillade espagnole?
Ces pleurs sur tes bras nus, quand tu chantais le Saule,
N'était-ce pas hier, pâle Desdemona?

X.

N'était-ce pas hier qu'à la fleur de ton âge
Tu traversais l'Europe, une lyre à la main,
Dans la mer, en riant, te jetant à la nage,
Chantant la tarentelle au ciel napolitain,
Cœur d'ange et de lion, libre oiseau de passage,
Espiègle enfant ce soir, sainte artiste demain?

XI.

N'était-ce pas hier qu'enivrée et bénie,
Tu traînais à ton char un peuple transporté,
Et que Londre et Madrid, la France et l'Italie,
Apportaient à tes pieds cet or tant convoité,
Cet or deux fois sacré qui payait ton génie,
Et qu'à tes pieds souvent laissa ta charité?

XII.

Qu'as-tu fait pour mourir, ô noble créature,
Belle image de Dieu, qui donnais en chemin
Au riche un peu de joie, au malheureux du pain?
Ah! qui donc frappe ainsi dans la mère nature,
Et quel faucheur aveugle, affamé de pâture,
Sur les meilleurs de nous ose porter la main?

XIII.

Ne suffit-il donc pas à l'ange des ténèbres
Qu'à peine, de ce temps, il nous reste un grand nom?
Que Géricault, Cuvier, Schiller, Goëthe et Byron,
Soient endormis d'hier sous les dalles funèbres,
Et que nous ayons vu tant d'autres morts célèbres
Dans l'abîme entr'ouvert suivre Napoléon?

XIV.

Nous faut-il perdre encor nos têtes les plus chères,
Et venir en pleurant leur fermer les paupières,
Dès qu'un rayon d'espoir a brillé dans leurs yeux?
Le ciel de ses élus devient-il envieux?
Ou faut-il croire, hélas! ce que disaient nos pères,
Que lorsqu'on meurt si jeune, on est aimé des dieux?

XV.

Ah! combien depuis peu sont partis pleins de vie!
Sous les cyprès anciens que de saules nouveaux!
La cendre de Robert à peine refroidie,
Bellini tombe et meurt. — Une lente agonie
Traîne Carrel sanglant à l'éternel repos.
Le seuil de notre siècle est pavé de tombeaux.

XVI.

Que nous restera-t-il, si l'ombre insatiable,
Dès que nous bâtissons, vient tout ensevelir?
Nous qui sentons déjà le sol si variable,
Et, sur tant de débris, marchons vers l'avenir,
Si le vent sous nos pas balaie ainsi le sable,
De quel deuil le Seigneur veut-il donc nous vêtir?

XVII.

Hélas! Marietta, tu nous restais encore.
Lorsque, sur le sillon, l'oiseau chanté à l'aurore,
Le laboureur s'arrête, et, le front en sueur,
Aspire dans l'air pur un souffle de bonheur.
Ainsi nous consolait ta voix fraîche et sonore,
Et tes chants dans les cieux emportaient la douleur.

XVIII.

Ce qu'il nous faut pleurer sur sa tombe hâtive,
Ce n'est pas l'Art divin, ni ses savants secrets;
Quelqu'autre étudîra cet art que tu créais;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seul au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais.

XIX.

Ah! tu vivrais encor sans cette âme indomptable.
Ce fut là ton seul mal, et le secret fardeau
Sous lequel ton beau corps plia comme un roseau.
Il en soutint longtemps la lutte inéxorable.
C'est le Dieu tout-puissant, c'est la Muse implacable,
Qui, dans ses bras en feu, t'a portée au tombeau.

XX.

Que ne l'étouffais-tu, cette flamme brûlante
Que ton sein palpitant ne pouvait contenir!
Tu vivrais, tu verrais te suivre et t'applaudir
De ce public blasé la foule indifférente
Qui prodigue aujourd'hui sa faveur inconstante
A des gens dont pas un, certes, n'en doit mourir.

XXI.

Connaissais-tu si peu l'ingratitude humaine?
Quel rêve as-tu donc fait, de te tuer pour eux?
Quelques bouquets de fleurs te rendaient-ils si vaine,
Pour venir nous verser de vrais pleurs sur la scène,
Lorsque tant d'histrions et d'artistes fameux,
Couronnés mille fois, n'en ont pas dans les yeux?

XXII.

Que ne détournais-tu la tête pour sourire,
Comme on en use ici quand on feint d'être ému?
Hélas! on t'aimait tant qu'on n'en aurait rien vu.
Quand tu chantais le Saule, au lieu de ce délire,
Que ne t'occupais-tu de bien porter ta lyre?
La Pasta fait ainsi; que ne l'imitais-tu?

XXIII.

Ne savais-tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortaient du cœur
De ta joue amaigrie augmentaient la pâleur?
Ne savais-tu donc pas que sur ta tempe ardente
Ta main de jour en jour se posait plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur?

XXIV.

Ne sentais-tu donc pas que ta belle jeunesse
De tes yeux fatigués s'écoulait en ruisseaux,
Et de ton noble cœur s'exhalait en sanglots?
Quand de ceux qui t'aimaient tu voyais la tristesse,
Ne sentais-tu donc pas qu'une fatale ivresse
Berçait ta vie errante à ses derniers rameaux?

XXV.

Oui, oui, tu le savais qu'au sortir du théâtre,
Un soir dans ton linceul il faudrait te coucher.
Lorsqu'on te rapportait plus froide que l'albâtre,
Lorsque le médecin, de ta veine bleuâtre,
Regardait goutte à goutte un sang noir s'épancher,
Tu savais quelle main venait de te toucher.

XXVI.

Oui, oui, tu le savais, et que dans cette vie
Rien n'est bon que d'aimer, n'est vrai que de souffrir.
Chaque soir dans tes chants tu te sentais pâlir.
Tu connaissais le monde, et la foule, et l'envie,
Et dans ce corps brisé concentrant ton génie,
Tu regardais aussi la Malibran mourir.

XXVII.

Meurs donc! ta mort est douce, et ta tâche est remplie.
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer; hors de là tout est vain.
Et puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
D'expirer comme toi pour un amour divin!

L'ESPOIR EN DIEU.

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
A ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse
Qui du sobre Épicure a fait un demi-dieu.
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

Je ne puis; — malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux?
Passer comme un troupeau les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux?
Non, c'est cesser d'être homme, et dégrader son âme.
Dans la création le hasard m'a jeté;
Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.

Que faire donc? — Jouis, dit la raison païenne;
Jouis et meurs; les dieux ne songent qu'à dormir.
— Espère seulement, répond la foi chrétienne;
Le ciel veille sans cesse, et tu ne peux mourir.
Entre ces deux chemins j'hésite et je m'arrête.
Je voudrais, à l'écart, suivre un plus doux sentier.
Il n'en existe pas, dit une voix secrète;
En présence du ciel, il faut croire ou nier.
Je le pense en effet; les âmes tourmentées

Dans l'un et l'autre excès se jettent tour à tour.
Mais les indifférents ne sont que des athées;
Ils ne dormiraient plus s'ils doutaient un seul jour.
Je me résigne donc, et puisque la matière
Me laisse dans le cœur un désir plein d'effroi,
Mes genoux fléchiront; je veux croire, et j'espère.
Que vais-je devenir, et que veut-on de moi?

Me voilà dans les mains d'un dieu plus redoutable
Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas;
Me voilà seul, errant, fragile et misérable,
Sous les yeux d'un témoin qui ne me quitte pas.
Il m'observe, il me suit. Si mon cœur bat trop vite,
J'offense sa grandeur et sa divinité.
Un gouffre est sous mes pas; si je m'y précipite,
Pour expier une heure il faut l'éternité.
Mon juge est un bourreau qui trompe sa victime.
Pour moi tout devient piége, et tout change de nom.
L'amour est un péché, le bonheur est un crime,
Et l'œuvre des sept jours n'est que tentation.
Je ne garde plus rien de la nature humaine;
Il n'existe pour moi ni vertu ni remord.
J'attends la récompense, et j'évite la peine;
Mon seul guide est la peur, et mon seul but, la mort.

On me dit cependant qu'une joie infinie
Attend quelques élus. — Où sont-ils, ces heureux?
Si vous m'avez trompé, me rendrez-vous la vie?
Si vous m'avez dit vrai, m'ouvrirez-vous les cieux?
Hélas! ce beau pays dont parlaient vos prophètes,
S'il existe là-haut, ce doit être un désert.
Vous les voulez trop purs, les heureux que vous faites,
Et quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert.
Je suis seulement homme, et ne veux pas moins être,
Ni tenter davantage. — A quoi donc m'arrêter?
Puisque je ne puis croire aux promesses du prêtre,
Est-ce l'indifférent que je vais consulter?

Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,
A la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.
Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie
Dans ses vastes désirs l'homme peut convoiter,
Donnez-moi le pouvoir, la santé, la richesse,
L'amour même, l'amour, le seul bien d'ici-bas!
Que la blonde Astarté, qu'idolâtrait la Grèce,
De ses îles d'azur sorte en m'ouvrant les bras;
Quand je pourrais saisir dans le sein de la terre
Les secrets éléments de sa fécondité,
Transformer à mon gré la vivace matière,
Et créer pour moi seul une unique beauté;
Quand Horace, Lucrèce, et le vieil Épicure,
Assis à mes côtés, m'appelleraient heureux,
Et quand ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux;
Je leur dirais à tous : — Quoi que nous puissions faire,
Je souffre, il est trop tard; le monde s'est fait vieux.
Une immense espérance a traversé la terre;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux!
Que me reste-t-il donc? Ma raison révoltée
Essaie en vain de croire, et mon cœur de douter.
Le chrétien m'épouvante, et ce que dit l'athée,
En dépit de mes sens, je ne puis l'écouter.
Les vrais religieux me trouveront impie,
Et les indifférents me croiront insensé.
A qui m'adresserai-je, et quelle voix amie
Consolera ce cœur que le doute a blessé?

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie.

Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité ?
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes,
Quels sont leurs arguments et leur autorité ?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels [1];
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile dieu qui ne veut pas d'autels [2].
Je vois rêver Platon et penser Aristote;
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote;
On nous parle aujourd'hui d'un dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible;
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinosa, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais l'homme est une machine [3].
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand [4]
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide, et conclut au néant.

Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !
Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,

[1] Système des Manichéens.
[2] Le théisme.
[3] Locke.
[4] Kant.

Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien! prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance!
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié!

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir!

Puisque tu te laisses comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
A tenter notre bonne foi?

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux;
La Création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve; tu vis en lui.

S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence,
Et de faire épeler ton nom.

De quelque façon qu'on t'appelle,
Bramah, Jupiter ou Jésus;
Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâce du fond du cœur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie;
L'oiseau te chante sur son nid;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire;
Rien de toi n'est perdu pour nous;
Tout prie, et tu ne peux sourire
Que nous ne tombions à genoux.

Pourquoi donc, ô maître suprême,
As-tu créé le mal si grand;
Que la raison, la vertu même,
S'épouvantent en le voyant?

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité,
Et semblent attester d'un père
L'amour, la force et la bonté,

Comment, sous la sainte lumière,
Voit-on des actes si hideux,
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux?

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord?
A quoi bon le crime et la peste?
O Dieu juste, pourquoi la mort?

Ta pitié dut être profonde,
Lorsqu'avec ses biens et ses maux,
Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos!

Puisque tu voulais le soumettre
Aux douleurs dont il est rempli,
Tu n'aurais pas dû lui permettre
De t'entrevoir dans l'infini.

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu?
Le doute a désolé la terre;
Nous en voyons trop ou trop peu.

Si ta chétive créature
Est indigne de t'approcher,
Il fallait laisser la nature
T'envelopper et te cacher.

Il te restait ta puissance,
Et nous en sentirions les coups;
Mais le repos et l'ignorance
Auraient rendu nos maux plus doux.

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,

Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité.

Mais si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir;
Si, dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir;

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la Création;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon!

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux,
Comme une légère rosée
S'évanouiront dans les cieux;

Tu n'entendras que tes louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour,
Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour;

Et, dans cet hosanna suprême,
Tu verras, au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la Mort elle-même
Y joindra ses derniers accents.

A LA MI-CARÊME.

I.

Le carnaval s'en va, les roses vont éclore.
Sur les flancs des coteaux déjà court le gazon;
Cependant du plaisir la frileuse saison
Sous ses grelots légers rit et voltige encore,
Tandis que, soulevant les voiles de l'aurore,
Le Printemps inquiet paraît à l'horizon.

II.

Du pauvre mois de mars il ne faut pas médire;
Bien que le laboureur le craigne justement,
L'univers y renaît; il est vrai que le vent,
La pluie et le soleil s'y disputent l'empire.
Qu'y faire? Au temps des fleurs le monde est un enfant;
C'est sa première larme et son premier sourire.

III.

C'est dans le mois de mars que tente de s'ouvrir
L'anémone sauvage aux corolles tremblantes.
Les femmes et les fleurs appellent le zéphyr;
Et, du fond des boudoirs, les belles indolentes,
Balançant mollement leurs tailles nonchalantes,
Sous les vieux marronniers commencent à venir.

IV.

C'est alors que les bals, plus joyeux et plus rares,
Prolongent plus longtemps leurs dernières fanfares.
A ce bruit qui nous quitte, on court avec ardeur;

La valseuse se livre avec plus de langueur,
Les yeux sont plus hardis, les lèvres moins avares;
La lassitude enivre, et l'amour vient au cœur.

V.

S'il est vrai qu'ici-bas l'adieu de ce qu'on aime
Soit un si doux chagrin, qu'on en voudrait mourir,
C'est dans le mois de mars, c'est à la mi-carême,
Qu'au sortir d'un souper un enfant du plaisir
Sur la valse et l'amour devrait faire un poëme,
Et saluer gaîment ses dieux prêts à partir.

VI.

Mais qui saura chanter tes pas pleins d'harmonie,
Et tes secrets divins, du vulgaire ignorés,
Belle nymphe allemande aux brodequins dorés,
O muse de la valse, ô fleur de poésie!
Où sont, de notre temps, les buveurs d'ambroisie
Dignes de s'étourdir dans tes bras adorés?

VII.

Quand, sur le Cythéron, la Bacchanale antique
Des filles de Cadmus dénouait les cheveux,
On laissait la beauté danser devant les dieux;
Et si quelque profane, au son de la musique,
S'élançait dans les chœurs, la prêtresse impudique
De son thyrse de fer frappait l'audacieux.

VIII.

Il n'en est pas ainsi dans nos fêtes grossières;
Les vierges aujourd'hui se montrent moins sévères,
Et se laissent toucher sans grâce et sans fierté.
Nous ouvrons à qui veut nos quadrilles vulgaires;

Nous perdons le respect qu'on doit à la beauté,
Et nos plaisirs bruyants font fuir la volupté.

IX.

Tant que régna chez nous le menuet gothique,
D'observer la mesure on se souvint encor.
Nos pères la gardaient aux jours de thermidor,
Lorsqu'au bruit des canons dansait la république,
Lorsque la Talien, soulevant sa tunique,
Faisait de ses pieds nus craquer les anneaux d'or.

X.

Autres temps, autres mœurs; le rhythme et la cadence
Ont suivi les hasards et la commune loi.
Pendant que l'univers, ligué contre la France,
S'épuisait de fatigue à lui donner un roi,
La Valse d'un coup d'aile a détrôné la Danse.
Si quelqu'un s'en est plaint, certes, ce n'est pas moi.

XI.

Je voudrais seulement, puisqu'elle est notre hôtesse,
Qu'on sût mieux honorer cette jeune déesse.
Je voudrais qu'à sa voix on pût régler nos pas,
Ne pas voir profaner une si douce ivresse,
Froisser d'un si beau sein les contours délicats,
Et le premier venu l'emporter dans ses bras.

XII.

C'est notre barbarie et notre indifférence
Qu'il nous faut accuser; notre esprit inconstant
Se prend de fantaisie et vit de changement.
Mais le désordre même a besoin d'élégance;
Et je voudrais du moins qu'une duchesse en France
Sût valser aussi bien qu'un bouvier allemand.

DUPONT ET DURAND.

DIALOGUE.

DURAND.

Mânes de mes aïeux, quel embarras mortel!
J'invoquerais un dieu, si je savais lequel.
Voilà bientôt trente ans que je suis sur la terre,
Et j'en ai passé dix à chercher un libraire.
Pas un être vivant n'a lu mes manuscrits,
Et seul dans l'univers je connais mes écrits!

DUPONT.

Par l'ombre de Brutus, quelle fâcheuse affaire!
Mon ventre est plein de cidre et de pommes de terre.
J'en ai l'âme engourdie, et, pour me réveiller,
Personne à qui parler des œuvres de Fourier!
En quel temps vivons-nous? Quel dîner déplorable!

DURAND.

Que vois-je donc là-bas? Quel est ce pauvre diable
Qui dans ses doigts transis souffle avec désespoir,
Et rôde en grelottant sous un mince habit noir?
J'ai vu chez Flicoteau ce piteux personnage.

DUPONT.

Je ne me trompe pas. Ce morne et plat visage,
Cet œil sombre et penaud, ce front préoccupé,
Sur ces longs cheveux gras ce grand chapeau râpé...
C'est mon ami Durand, mon ancien camarade.

DURAND.

Est-ce toi, cher Dupont? Mon fidèle Pylade,
Ami de ma jeunesse, approche, embrassons-nous.
Tu n'es donc pas encore à l'hôpital des fous?
J'ai cru que tes parents t'avaient mis à Bicêtre.

DUPONT.

Parle bas. J'ai sauté ce soir par la fenêtre,
Et je cours en cachette écrire un feuilleton.
Mais toi, tu n'as donc pas ton lit à Charenton?
L'on m'avait dit pourtant que ton rare génie...

DURAND.

Ah! Dupont! que le monde aime la calomnie!
Quel ingrat animal que ce sot genre humain,
Et que l'on a de peine à faire son chemin!

DUPONT.

Frère, à qui le dis-tu? Dans le siècle où nous sommes,
Je n'ai que trop connu ce que valent les hommes.
Le monde, chaque jour, devient plus entêté,
Et tombe plus avant dans l'imbécillité.

DURAND.

Te souvient-il, Dupont, des jours de notre enfance,
Lorsque, riches d'orgueil et pauvres de science,
Rossés par un sous-maître et toujours paresseux,
Dans la crasse et l'oubli nous dormions tous les deux?
Que ces jours bienheureux sont chers à ma mémoire!

DUPONT.

Paresseux! tu l'as dit. Nous l'étions avec gloire;
Ignorants, Dieu le sait! Ce que j'ai fait depuis
A montré clairement si j'avais rien appris.
Mais quelle douce odeur avait le réfectoire!
Ah! dans ce temps du moins je pus manger et boire!
Courbé sur mon pupitre, en secret je lisais
Des bouquins de rebut achetés au rabais.
Barnave et Desmoulins m'ont valu des férules;
De l'aimable Saint-Just les touchants opuscules
Reposaient sur mon cœur, et je tendais la main
Avec la dignité d'un sénateur romain.
Tu partageas mon sort, tu manquas tes études.

DURAND.

Il est vrai, le génie a ses vicissitudes.
Mon crâne ossianique aux lauriers destiné

Du bonnet d'âne alors fut parfois couronné.
Mais l'on voyait déjà ce dont j'étais capable.
J'avais d'écrivailler une rage incurable;
Honni de mes pareils, moulu de coups de poing,
Je rimais à l'écart, accroupi dans un coin.
Dès l'âge de quinze ans, sachant à peine lire,
Je dévorais Schiller, Dante, Goëthe, Shakspeare;
Le front me démangeait en lisant leurs écrits.
Quant à ces polissons, qu'on admirait jadis,
Tacite, Cicéron, Virgile, Horace, Homère,
Nous savons, Dieu merci! quel cas l'on en peut faire.
Dans les secrets de l'art prompte à m'initier,
Ma muse, en bégayant, tentait de plagier;
J'adorais tour à tour l'Angleterre et l'Espagne,
L'Italie, et surtout l'emphatique Allemagne.
Que n'eussé-je pas fait pour savoir le patois
Que le savetier Sachs mit en gloire autrefois!
J'aurais certainement produit un grand ouvrage.
Mais, forcé de parler notre ignoble langage,
J'ai du moins fait serment, tant que j'existerais,
De ne jamais écrire un livre en bon français :
Tu me connais; tu sais si j'ai tenu parole.

DUPONT.

Quand arrive l'hiver, l'hirondelle s'envole.
Ainsi s'est envolé le trop rapide temps
Où notre ventre à jeun put compter sur nos dents.
Quels beaux croûtons de pain coupait la ménagère!

DURAND.

N'en parlons plus; ce monde est un lieu de misère.
Sois franc, je t'en conjure, et dis-moi ton destin.
Que fis-tu tout d'abord loin du quartier latin?

DUPONT.

Quand?

DURAND.

Lorsqu'à dix-neuf ans tu sortis du collége.

DUPONT.

Ce que je fis?

DURAND.

Oui, parle.

DUPONT.

Eh! mon ami, qu'en sais-je?
J'ai fait ce que l'oiseau fait en faisant son nid,
Ce que put le hasard et ce que Dieu permit.

DURAND.

Mais encor?

DUPONT.

Rien du tout. J'ai flâné dans les rues.
J'ai marché devant moi, libre, bayant aux grues;
Mal nourri, peu vêtu, couchant dans un grenier
Dont je déménageais dès qu'il fallait payer;
De taudis en taudis colportant ma misère,
Ruminant de Fourier le rêve humanitaire,
Empruntant çà et là le plus que je pouvais,
Dépensant un écu sitôt que je l'avais;
Délayant de grands mots en phrases insipides;
Sans chemise et sans bas, et les poches si vides
Qu'il n'est que mon esprit au monde d'aussi creux :
Tel que je vécus, râpé, sycophante, envieux.

DURAND.

Je le sais; quelquefois, de peur que tu ne meures,
Lorsque ton estomac criait : « Il est six heures! »
J'ai, dans ta triste main, glissé, non sans regret,
Cinq francs, que tu courais perdre chez Benazet.
Mais que fis-tu plus tard? car tu n'as pas, je pense,
Mené jusqu'aujourd'hui cette affreuse existence?

DUPONT.

Toujours! j'atteste ici Brutus et Spinosa
Que je n'ai jamais eu que l'habit que voilà.
Et comment en chan[illegible]A qui rend-on justice?
On ne voit qu'intérêt, envoûtise, avarice.
J'avais fait un projet..... je te le dis tout bas.....

Un projet!... mais au moins tu n'en parleras pas...
C'est plus beau que Lycurgue, et rien d'aussi sublime
N'aura jamais paru si Ladvocat m'imprime.
L'univers, mon ami, sera bouleversé.
On ne verra plus rien qui ressemble au passé;
Les riches seront gueux et les nobles infâmes;
Nos maux seront des biens, les hommes seront femmes,
Et les femmes seront... tout ce qu'elles voudront.
Les plus vieux ennemis se réconcilieront,
Le Russe avec le Turc, l'Anglais avec la France,
La foi religieuse avec l'indifférence,
Et le drâme moderne avec le sens commun.
De rois, de députés, de ministres, pas un;
De magistrats, néant; de lois, pas davantage.
J'abolis la famille et romps le mariage;
Voilà! Quant aux enfants, en feront qui pourront.
Ceux qui voudront trouver leurs pères, chercheront.
Du reste, on ne verra, mon chef, dans les campagnes,
Ni forêts, ni clochers, ni vallons, ni montagnes.
Chansons que tout cela! Nous les supprimerons,
Nous les démolirons, comblerons, brûlerons.
Ce ne seront partout que houilles et bitumes,
Trottoirs, masures, champs plantés de bons légumes,
Carottes, fèves, pois, et qui veut peut jeûner;
Mais nul n'aura du moins le droit de bien dîner.
Sur deux rayons de fer un chemin magnifique,
De Paris à Pékin, ceindra ma république.
Là, cent peuples divers, confondant leur jargon,
Feront une Babel d'un colossal wagon.
Là, de la roue en feu, le coche humanitaire
Usera jusqu'aux os les muscles de la terre;
Du haut de ce vaisseau les hommes, stupéfaits,
Ne verront qu'une mer de choux et de navets.
Le monde sera propre et net comme une écuelle;
L'Humanitairerie en fera sa gamelle,
Et le globe rasé, sans barbe ni cheveux,

Comme un grand potiron roulera dans les cieux.
Quel projet, mon ami! quelle chose admirable!
A d'aussi vastes plans rien est-il comparable?
Je les avais écrits dans mes moments perdus.
Croirais-tu bien, Durand, qu'on ne les a pas lus?
Que veux-tu? Notre siècle est sans yeux, sans oreilles.
Offrez-lui des trésors, montrez-lui des merveilles,
Pour aller à la Bourse, il vous tourne le dos.
Ceux-là nous font des lois, et ceux-ci des canaux;
On aime le plaisir, l'argent, la bonne chère;
On voit des fainéants qui labourent la terre :
L'homme de notre temps ne veut pas s'éclairer,
Et j'ai perdu l'espoir de le régénérer.
Mais toi, quel fut ton sort? A ton tour sois sincère.

DURAND.

Je fus d'abord garçon chez un vétérinaire.
On me donnait par mois dix-huit livres dix sous.
Mais il me déplaisait de me mettre à genoux
Pour graisser le sabot d'une bête malade,
Dont je fus mainte fois payé d'une ruade.
Fatigué du métier, je rompis mon licou,
Et, confiant en Dieu, j'allai sans savoir où.
Je m'arrêtai d'abord chez un marchand d'estampes
Qui, pour certains romans, faisait des culs-de-lampes;
J'en fis durant deux ans. Dans de méchants écrits
Je glissais à tâtons de plus méchants croquis.
Ce travail ignoré me servit par la suite;
Car je rendis ainsi mon esprit parasite,
L'accoutumant au vol, le greffant sur autrui.
Je me lassai pourtant du rôle d'apprenti.
J'allai dîner un jour chez le père La Tuile;
J'y rencontrai Dubois, vaudevilliste habile,
Grand buveur, comme on sait, grand chanteur de couplets,
Dont la gaîté vineuse emplit les cabarets.
Il m'apprit l'orthographe et corrigea mon style.
Nous fîmes à nous deux le quart d'un vaudeville,

Aux théâtres forains lequel fut présenté,
Et refusé partout à l'unanimité.
Cet échec me fut dur, et je sentis ma bile
Monter en bouillonnant à mon cerveau stérile.
Je résolus d'écrire, en rentrant au logis,
Un ouvrage quelconque, et d'étonner Paris.
De la soif de rimer ma cervelle obsédée
Pour la première fois eut un semblant d'idée.
Je tirai mon verrou; j'eus soin de m'entourer
De tous les écrivains qui pouvaient m'inspirer.
Soixante in-octavos inondèrent ma table.
J'accouchai lentement d'un poëme effroyable.
La lune et le soleil se battaient dans mes vers;
Vénus avec le Christ y dansait aux enfers.
Vois combien ma pensée était philosophique :
De tout ce qu'on a fait, faire un chef-d'œuvre unique,
Tel fut mon but. Bramah, Jupiter, Mahomet,
Platon, Job, Marmontel, Néron et Bossuet,
Tout s'y trouvait; mon œuvre est l'immensité même.
Mais le point capital de ce divin poëme,
C'est un chœur de lézards chantant au bord de l'eau.
Racine n'est qu'un drôle auprès d'un tel morceau.
On ne m'a pas compris; mon livre symbolique,
Poudreux, mais vierge encor, n'est plus qu'une relique.
Désolant résultat, triste virginité!
Mais vers d'autres destins je me vis emporté.
Le ciel me conduisit chez un vieux journaliste,
Charlatan ruiné, jadis séminariste,
Qui, dix fois dans sa vie à bon marché vendu,
Sur les honnêtes gens crachait pour un écu.
De ce digne vieillard j'endossai la livrée.
Le fiel suintait déjà de ma plume altérée.
Je me sentis renaître et mordis au métier.
Ah! Dupont, qu'il est doux de tout déprécier!
Pour un esprit mort-né, convaincu d'impuissance,
Qu'il est doux d'être un sot, et d'en tirer vengeance!

A quelque vrai succès lorsqu'on vient d'assister,
Qu'il est doux de rentrer et de se déboiter,
Et de dépecer l'homme, et de salir sa gloire,
Et de pouvoir sur lui vider une écritoire,
Et d'avoir quelque part un journal inconnu
Où l'on puisse à plaisir nier ce qu'on a vu!
Le mensonge anonyme est le bonheur suprême.
Écrivains, députés, ministres, rois, Dieu même,
J'ai tout calomnié pour apaiser ma faim.
Malheureux avec moi qui jouait au plus fin!
Courait-il dans Paris une histoire secrète,
Vite je l'imprimais le soir dans ma gazette,
Et rien ne m'échappait. De la rue au salon,
Les graviers, en marchant, me restaient au talon.
De ce temps scandaleux j'ai su tous les scandales,
Et les ai racontés. Ni plaintes, ni cabales,
Ne m'eussent fait fléchir, sois-en bien convaincu...
Mais tu rêves, Dupont; à quoi donc penses-tu?

DUPONT.

Ah! Durand, si du moins j'avais un cœur de femme
Qui sût par quelque amour consoler ma grande âme!
Mais non; j'étale en vain mes grâces dans Paris.
Il en est de ma peau comme de tes écrits;
Je l'offre à tout venant, et personne n'y touche;
Sur mon grabat désert en grondant je me couche,
Et j'attends; — rien ne vient. — C'est de quoi se noyer!

DURAND.

Ne fais-tu rien le soir pour te désennuyer?

DUPONT.

Je joue aux dominos quelquefois chez Procope.

DURAND.

Ma foi, c'est un beau jeu. L'esprit s'y développe;
Et ce n'est pas un homme à faire un quiproquo,
Celui qui juste à point sait faire domino.
Entrons dans un café; c'est aujourd'hui dimanche.

DUPONT.

Si tu veux me tenir quinze sous sans revanche,
J'y consens.

DURAND.

Un instant! commençons par jouer
La *consommation* d'abord pour essayer.
Je vais boire à tes frais, pour sûr, un petit verre.

DUPONT.

Les liqueurs me font mal. Je n'aime que la bière.
Qu'as-tu sur toi?

DURAND.

Trois sous.

DUPONT.

Entrons au cabaret.

DURAND.

Après vous.

DUPONT.

Après vous.

DURAND.

Après vous, s'il vous plaît.

AU ROI.

APRÈS L'ATTENTAT DE MEUNIER.

Prince, les assassins consacrent ta puissance :
Ils forcent Dieu lui-même à nous montrer sa main.
Par droit d'élection tu régnais sur la France;
La balle et le poignard te font un droit divin.

De ceux dont le hasard couronna la naissance,
Nous en savons plusieurs qui sont sacrés en vain.
Toi, tu l'es par le peuple et par la Providence;
Souris au parricide, et poursuis ton chemin.

Mais sois prudent, Philippe, et songe à la patrie.
Ta pensée est son bien, ton corps son bouclier.
Sur toi, comme sur elle, il est temps de veiller.

Ferme un immense abîme, et conserve ta vie.
Défendons-nous ensemble, et laissons-nous le temps
De vieillir, toi pour nous, et nous pour tes enfants.

SUR LA NAISSANCE

DU COMTE DE PARIS.

De tant de jours de deuil, de crainte et d'espérance,
De tant d'efforts perdus, de tant de maux soufferts,
En es-tu lasse enfin, pauvre terre de France,
Et de tes vieux enfants l'éternelle inconstance
Laissera-t-elle un jour le calme à l'univers?

Comprends-tu tes destins et sais-tu ton histoire?
Depuis un demi-siècle as-tu compté tes pas?
Est-ce assez de grandeur, de misère et de gloire,
Et, sinon par pitié pour ta propre mémoire,
Par fatigue du moins t'arrêteras-tu pas?

Ne te souvient-il plus de ces temps d'épouvante
Où de quatre-vingt-neuf résonna le tocsin?
N'était-ce pas hier, et la source sanglante
Où Paris baptisa sa liberté naissante,
La sens-tu pas encor qui coule de ton sein?

A-t-il rassasié ta fierté vagabonde?
A-t-il pour les combats assouvi ton penchant,
Cet homme audacieux qui traversa le monde,
Pareil au laboureur qui traverse son champ,
Armé du soc de fer qui déchire et féconde?

S'il te fallait alors des spectacles guerriers,
Est-ce assez d'avoir vu l'Europe dévastée,

De Memphis à Moscou la terre disputée,
Et l'étranger deux fois assis à nos foyers,
Secouant de ses pieds la neige ensanglantée?

S'il te faut aujourd'hui des éléments nouveaux,
En est-ce assez pour toi d'avoir mis en lambeaux
Tout ce qui porte un nom, gloire, philosophie,
Religion, amour, liberté, tyrannie,
D'avoir fouillé partout, jusque dans les tombeaux?

En est-ce assez pour toi des vaines théories,
Sophismes monstrueux dont on nous a bercés,
Spectres républicains sortis des temps passés,
Abus de tous les droits, honteuses rêveries
D'assassins en délire ou d'enfants insensés?

En est-ce assez pour toi d'avoir, en cinquante ans,
Vu tomber Robespierre et passer Bonaparte,
Charles dix pour l'exil partir en cheveux blancs;
D'avoir imité Londre, Athènes, Rome et Sparte?
Et d'être enfin Français n'est-il pas bientôt temps?

Si ce n'est pas assez, prends ton glaive et ta lance.
Réveille tes soldats, dresse tes échafauds;
En guerre! et que demain le siècle recommence,
Afin qu'un jour du moins le meurtre et la licence,
Repus de notre sang, nous laissent le repos!

Mais si Dieu n'a pas fait la souffrance inutile,
Si des maux d'ici-bas quelque bien peut venir;
Si l'orage apaisé rend le ciel plus tranquille;
S'il est vrai qu'en tombant sur un terrain fertile,
Les larmes du passé fécondent l'avenir;

Sache donc profiter de ton expérience,
Toi qu'une jeune reine, en ses touchants adieux,

Appelait autrefois plaisant pays de France!
Connais-toi donc toi-même, ose donc être heureux,
Ose donc franchement bénir la Providence!

Laisse dire à qui veut que ton grand cœur s'abat,
Que la paix t'affaiblit, que tes forces s'épuisent:
Ceux qui le croient le moins sont ceux qui te le disent.
Ils te savent debout, ferme, et prêt au combat,
Et ne pouvant briser ta force, ils la divisent.

Laisse-les s'agiter, ces gens à passion,
De nos vieux harangueurs modernes parodies;
Laisse-les étaler leurs froides comédies,
Et, les deux bras croisés, te prêcher l'action;
Leur seule vérité, c'est leur ambition.

Que t'importent des mots, des phrases ajustées?
As-tu vendu ton blé, ton bétail et ton vin?
Es-tu libre? Les lois sont-elles respectées?
Crains-tu de voir ton champ pillé par le voisin?
Le maître a-t-il son toit, et l'ouvrier son pain?

Si nous avons cela, le reste est peu de chose.
Il en faut plus pourtant; à travers nos remparts,
De l'univers jaloux pénètrent les regards.
Paris remplit le monde, et lorsqu'il se repose,
Pour que sa gloire veille, il a besoin des arts.

Où les vit-on fleurir mieux qu'au siècle où nous sommes?
Quand vit-on au travail plus de mains s'exercer?
Quand fûmes-nous jamais plus libres de penser?
On veut nier en vain les choses et les hommes;
Nous aurons à nos fils une page à laisser.

Le bruit de nos canons retentit aujourd'hui;
Que l'Europe l'écoute, elle doit le connaître!

France, au milieu de nous un enfant vient de naître,
Et si ma faible voix se fait entendre ici,
C'est devant son berceau que je te parle ainsi.

Son courageux aïeul est ce roi populaire
Qu'on voit depuis huit ans, sans crainte et sans colère,
En pilote hardi nous montrer le chemin.
Son père est près du trône, une épée à la main;
Tous les infortunés savent quelle est sa mère.

Ce n'est qu'un fils de plus que le ciel t'a donné,
France : ouvre-lui tes bras sans peur, sans flatterie;
Soulève doucement ta mamelle meurtrie,
Et verse en souriant, vieille mère-patrie,
Une goutte de lait à l'enfant nouveau-né.

29 août 1828.

IDYLLE.

A quoi passer la nuit quand on soupe en carême?
Ainsi, le verre en main, raisonnaient deux amis.
Quels entretiens choisir, honnêtes et permis,
Mais gais, tels qu'un vieux vin les conseille et les aime?

RODOLPHE.

Parlons de nos amours; la joie et la beauté
Sont mes dieux les plus chers, après la liberté.
Ébauchons, en trinquant, une joyeuse idylle.
Par les bois et les prés, les bergers de Virgile
Fêtaient la poésie à toute heure, en tout lieu;
Ainsi chante au soleil la cigale dorée.
D'une voix plus modeste, au hasard inspirée,
Nous, comme le grillon, chantons au coin du feu.

ALBERT.

Faisons ce qui te plaît. Parfois, en cette vie,
Une chanson nous berce, et nous aide à souffrir;
Et, si nous offensons l'antique poésie,
Son ombre même est douce à qui la sait chérir.

RODOLPHE.

Rosalie est le nom de la brune fillette
Dont l'inconstant hasard m'a fait maître et seigneur.
Son nom fait mon délice, et, quand je le répète,
Je le sens, chaque fois, mieux gravé dans mon cœur.

ALBERT.

Je ne puis sur ce ton parler de mon amie.
Bien que son nom aussi soit doux à prononcer,
Je ne saurais sans honte à tel point l'offenser,
Et dire, en un seul mot, le secret de ma vie.

RODOLPHE.

Que la fortune abonde en caprices charmants!

Dès nos premiers regards nous devînmes amants.
C'était un mardi gras, dans une mascarade.
Nous soupions; — la Folie agita ses grelots,
Et notre amour naissant sortit d'une rasade,
Comme autrefois Vénus de l'écume des flots.

ALBERT.

Quels mystères profonds dans l'humaine misère!
Quand, sous les marronniers, à côté de sa mère,
Je la vis, à pas lents, entrer si doucement
(Son front était si pur, son regard si tranquille!),
Le ciel m'en est témoin, dès le premier moment,
Je compris que l'aimer était peine inutile;
Et cependant mon cœur prit un amer plaisir
A sentir qu'il aimait, et qu'il allait souffrir.

RODOLPHE.

Depuis qu'à mon chevet rit cette tête folle,
Elle en chasse à la fois le sommeil et l'ennui;
Au bruit de nos baisers le temps joyeux s'envole,
Et notre lit de fleurs n'a pas encore un pli.

ALBERT.

Depuis que dans ses yeux ma peine a pris naissance,
Nul ne sait le tourment dont je suis déchiré.
Elle-même l'ignore, — et ma seule espérance
Est qu'elle le devine un jour, quand j'en mourrai.

RODOLPHE.

Quand mon enchanteresse entr'ouvre sa paupière,
Sombre comme la nuit, pur comme la lumière,
Sur l'émail de ses yeux brille un noir diamant.

ALBERT.

Comme sur une fleur une goutte de pluie,
Comme une pâle étoile au fond du firmament,
Ainsi brille en tremblant le regard de ma mie.

RODOLPHE.

Son front n'est pas plus grand que celui de Vénus.
Par un nœud de ruban deux bandeaux retenus
L'entourent mollement d'une fraîche auréole;

Et, lorsqu'au pied du lit tombent ses longs cheveux,
On croirait voir, le soir, sur ses flancs amoureux,
Se dérouler gaîment la mantille espagnole.

ALBERT.

Ce bonheur à mes yeux n'a pas été donné
De voir jamais ainsi la tête bien-aimée.
Le chaste sanctuaire où siége sa pensée
D'un diadème d'or est toujours couronné.

RODOLPHE.

Voyez-la, le matin, qui gazouille et sautille;
Son cœur est un oiseau, — sa bouche est une fleur.
C'est là qu'il faut saisir cette indolente fille,
Et, sur la pourpre vive où le rire pétille,
De son souffle enivrant respirer la fraîcheur.

ALBERT.

Une fois seulement, j'étais le soir près d'elle;
Le sommeil lui venait, et la rendait plus belle;
Elle pencha vers moi son front plein de langueur,
Et, comme on voit s'ouvrir une rose endormie,
Dans un faible soupir, des lèvres de ma mie,
Je sentis s'exhaler le parfum de son cœur.

RODOLPHE.

Je voudrais voir qu'un jour ma belle dégourdie,
Au cabaret voisin de champagne étourdie,
S'en vînt, en jupon court, se glisser dans tes bras.
Qu'adviendrait-il alors de ta mélancolie?
Car enfin toute chose est possible ici-bas.

ALBERT.

Si le profond regard de ma chère maîtresse,
Un instant par hasard, s'arrêtait sur le tien,
Qu'adviendrait-il alors de cette folle ivresse?
Aimer est quelque chose, et le reste n'est rien.

RODOLPHE.

Non, l'amour qui se tait n'est qu'une rêverie.
Le silence est la mort, et l'amour est la vie;
Et c'est un vieux mensonge à plaisir inventé,

Que de croire au bonheur hors de la volupté !
Je ne puis partager ni plaindre ta souffrance.
La hasard est là-haut pour les audacieux ;
Et celui dont la crainte a tué l'espérance
Mérite son malheur et fait injure aux dieux.

ALBERT.

Non, quand leur âme immense entra dans la nature,
Les dieux n'ont pas tout dit à la matière impure
Qui reçut dans ses flancs leur forme et leur beauté.
C'est une vision que la réalité.
Non, des flacons brisés, quelques vaines paroles
Qu'on prononce au hasard et qu'on croit échanger,
Entre deux froids baisers quelques rires frivoles,
Et d'un être inconnu le contact passager,
Non, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas même un rêve ;
Et la satiété, qui succède au désir,
Amène un tel dégoût quand le cœur se soulève,
Que je ne sais, au fond, si c'est peine ou plaisir.

RODOLPHE.

Est-ce peine ou plaisir, une alcôve bien close,
Et le punch allumé, quand il fait mauvais temps ?
Est-ce peine ou plaisir, l'incarnat de la rose,
La blancheur de l'albâtre, et l'odeur du printemps?
Quand la réalité ne serait qu'une image,
Et le contour léger des choses d'ici-bas,
Me préserve le ciel d'en savoir davantage !
Le masque est si charmant que j'ai peur du visage,
Et, même en carnaval, je n'y toucherais pas.

ALBERT.

Une larme en dit plus que tu n'en pourrais dire.

RODOLPHE.

Une larme a son prix ; c'est la sœur d'un sourire.
Avec deux yeux bavards parfois j'aime à jaser ;
Mais le seul vrai langage, au monde, est un baiser.

ALBERT.

Ainsi donc, à ton gré, dépense ta paresse.

O mon pauvre secret, que nos chagrins sont doux !

RODOLPHE.

Ainsi donc, à ton gré, promène ta tristesse.
O mes pauvres soupers, comme on médit de vous !

ALBERT.

Prends garde seulement que ta belle étourdie
Dans quelque honnête ennui ne perde sa gaîté.

RODOLPHE.

Prends garde seulement que ta rose endormie
Ne trouve un papillon quelque beau soir d'été.

ALBERT.

Des premiers feux du jour j'aperçois la lumière.

RODOLPHE.

Laissons notre dispute, et vidons notre verre.
Nous aimons, c'est assez ; chacun a sa façon.
J'en ai connu plus d'une, et j'en sais la chanson.
Le droit est au plus fort en amour comme en guerre,
Et la femme qu'on aime aura toujours raison.

SILVIA.

A MADAME ***.

Il est donc vrai, vous vous plaignez aussi,
Vous dont l'œil noir, gai comme un jour de fête,
Du monde entier pourrait chasser l'ennui:
Combien donc pesait le souci
Qui vous a fait baisser la tête?
C'est, j'imagine, un aussi lourd fardeau
Que le roitelet de la fable;
Ce grand chagrin qui vous accable
Me fait souvenir du roseau;
Je suis bien loin d'être le chêne.
Mais, dites-moi, vous qu'en un autre temps
(Quand nos aïeux vivaient en bons enfants)
J'aurais nommée Iris, ou Philis, ou Climène,
Vous qui, dans ce siècle bourgeois,
Osez encor me permettre parfois
De vous appeler ma marraine,
Est-ce bien vous qui m'écrivez ainsi,
Et songiez-vous qu'il faut qu'on vous réponde?
Saviez-vous que, dans votre ennui,
Sans y penser, madame et chère blonde,
Vous me grondez comme un ami?
Paresse est manque de courage,
Dites-vous; s'il en est ainsi,
Je vais me remettre à l'ouvrage.
Hélas! l'oiseau revient au nid,
Et quelquefois même à la cage.
Sur mes lauriers on me croit endormi;
C'est trop d'honneur pour un instant d'oubli,

Et dans mon lit les lauriers n'ont que faire.
Ce ne serait pas mon affaire.
Je sommeillais seulement à demi,
A côté d'un brin de verveine
Dont le parfum vivait à peine,
Et qu'en rêvant j'avais cueilli.
Je l'avoûrai, ce coupable silence,
Ce long repos, si maltraité de vous,
Paresse, amour, folie ou nonchalance,
Tout ce temps perdu me fut doux.
Je dirai plus, il me fut profitable;
Et si jamais mon inconstant esprit
Sait revêtir de quelque fable
Ce que la vérité m'apprit,
Je vous paraîtrai moins coupable.
Le silence est un conseiller
Qui dévoile plus d'un mystère;
Et qui veut un jour bien parler
Doit d'abord apprendre à se taire.
Et quand on se tairait toujours,
Du moment qu'on vit et qu'on aime,
Qu'importe le reste? et vous-même,
Quand avez-vous compté les jours?
Et puisqu'il faut que tout s'évanouisse,
N'est-ce donc pas une folle avarice,
De conserver comme un trésor
Ce qu'un coup de vent nous enlève?
Le meilleur de ma vie a passé comme un rêve
Si léger, qu'il m'est cher encor.
Mais revenons à vous, ma charmante marraine.
Vous croyez donc vous ennuyer?
Et l'hiver qui s'en vient, rallumant le foyer,
A fait rêver la châtelaine.
Un roman, dites-vous, pourrait vous égayer;
Triste chose à vous envoyer!
Que ne demandez-vous un conte à La Fontaine?

C'est avec celui-là qu'il est bon de veiller;
Ouvrez-le sur votre oreiller,
Vous verrez se lever l'aurore.
Molière l'a prédit, et j'en suis convaincu,
Bien des choses auront vécu
Quand nos enfants liront encore
Ce que le bonhomme a conté,
Fleur de sagesse et de gaîté.
Mais, quoi! la mode vient, et tue un vieil usage.
On n'en veut plus, du sobre et franc langage
Dont il enseignait la douceur,
Le seul français, et qui vienne du cœur;
Car, n'en déplaise à l'Italie,
La Fontaine, sachez-le bien,
En prenant tout, n'imita rien;
Il est sorti du sol de la patrie,
Le vert laurier qui couvre son tombeau;
Comme l'antique, il est nouveau.
Ma protectrice bien-aimée,
Quand votre lettre parfumée
Est arrivée à votre enfant gâté,
Je venais de causer en toute liberté
Avec le grand ami Shakspeare.
Du sujet, cependant, Boccace était l'auteur;
Car il féconde tout, ce charmant inventeur;
Même après l'autre, il fallait le relire.
J'étais donc seul, ses Nouvelles en main,
Et de la nuit la lueur azurée,
Se jouant avec le matin,
Étincelait sur la tranche dorée
Du petit livre florentin;
Et je songeais, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Combien c'est vrai que les Muses sont sœurs:
Qu'il eut raison, ce pinceau plein de grâce
Qui nous les montre au sommet du Parnasse,
Comme une guirlande de fleurs!

La Fontaine a ri dans Boccace,
Où Shakspeare fondait en pleurs.
Sera-ce trop que d'enhardir ma muse,
Jusqu'à tenter de traduire à mon tour
Dans ce livre amoureux une histoire d'amour?
Mais tout est bon qui vous amuse.
Je n'oserais, si ce n'était pour vous;
Car c'est beaucoup que d'essayer ce style
Tant oublié, qui fut jadis si doux;
Et qu'aujourd'hui l'on croit facile.

Il fut donc, dans notre cité,
Selon ce qu'on nous a conté
(Boccace parle ainsi, la cité, c'est Florence),
Un gros marchand, riche, homme d'importance,
Qui de sa femme eut un enfant,
Après quoi, presque sur-le-champ,
Ayant mis ordre à ses affaires,
Il passa de ce monde ailleurs.
La mère survivait; on nomma des tuteurs,
Gens loyaux, prudents et sévères,
Capables de se faire honneur
En gardant les biens d'un mineur.
Le jouvenceau, courant le voisinage,
Sentit d'abord douceur de cœur
Pour une fille de son âge
Qui pour père avait un tailleur;
Et peu à peu, l'enfant devenant homme,
Le temps changea l'habitude en amour,
De telle sorte que Jérôme
Sans voir Silvia ne pouvait vivre un jour.
A son voisin la fille accoutumée
Aima bientôt comme elle était aimée.
De ce danger la mère s'avisa,
Gronda son fils, longtemps moralisa,
Sans rien gagner par force ou par adresse.

Elle croyait que la richesse
En ce monde doit tout changer,
Et d'un buisson peut faire un oranger [1].
Ayant donc pris les tuteurs à partie,
La mère dit : « Cet enfant que voici,
» Lequel n'a pas quatorze ans, Dieu merci,
» Va désoler le reste de ma vie.
» Il s'est si bien amouraché
» De la fille d'un mercenaire,
» Qu'un de ces jours, s'il n'en est empêché,
» Je vais me réveiller grand'mère.
» Soir ni matin, il ne la quitte pas.
» C'est, je crois, Silvia qu'on l'appelle;
» Et s'il doit voir quelque autre dans ses bras,
» Il se consumera pour elle.
» Il faudrait donc, avec votre agrément,
» L'éloigner par quelque voyage :
» Il est jeune, la fille est sage,
» Elle l'oublira sûrement;
» Et nous le marirons à quelque honnête femme. »
Les tuteurs dirent que la dame
Avait parlé fort sagement :
« Te voilà grand, dirent-ils à Jérôme,
» Il est bon de voir bu pays.
» Va-t'en passer quelques jours à Paris,
» Voir ce que c'est qu'un gentilhomme,
» Le bel usage, et comme on vit là-bas;
» Dans peu de temps tu reviendras. »
A ce conseil, le garçon, comme on pense,
Répondit qu'il n'en ferait rien,
Et qu'il pouvait voir aussi bien
Comment l'on vivait à Florence.
La-dessus, la mère en fureur
Répond d'abord par une grosse injure;

[1] Proverbe florentin.

Puis elle prend l'enfant par la douceur,
On le raisonne, on le conjure,
A ses tuteurs il lui faut obéir;
On lui promet de ne le retenir
Qu'un an au plus. Tant et tant on le prie,
Qu'il cède enfin. Il quitte sa patrie;
Il part, tout plein de ses amours,
Comptant les nuits, comptant les jours,
Laissant derrière lui la moitié de sa vie.
L'exil dura deux ans; ce long terme passé,
Jérôme revint à Florence,
Du mal d'amour plus que jamais blessé,
Croyant sans doute être récompensé.
Mais c'est un grand tort que l'absence.
Pendant qu'au loin courait le jouvenceau,
La fille s'était mariée.
En revoyant les rives de l'Arno,
Il n'y trouva que le tombeau
De son espérance oubliée.
D'abord il n'en murmura point,
Sachant que le monde, en ce point,
Agit rarement d'autre sorte.
De l'infidèle il connaissait la porte,
Et tous les jours il passait sur le seuil,
Espérant un signe, un coup d'œil,
Un rien, comme on fait quand on aime.
Mais tous ses pas furent perdus;
Silvia ne le connaissait plus,
Dont il sentit une douleur extrême.
Cependant, avant d'en mourir,
Il voulut de son souvenir
Essayer de parler lui-même.
Le mari n'était pas jaloux,
Ni la femme bien surveillée.
Un soir que les nouveaux époux
Chez un voisin étaient à la veillée,

Dans la maison, au tomber de la nuit,
Jérôme entra, se cacha près du lit,
Derrière une pièce de toile;
Car l'époux était tisserand,
Et fabriquait cette espèce de voile
Qu'on met sur un balcon toscan.
Bientôt après les mariés rentrèrent,
Et presque aussitôt se couchèrent.
Dès qu'il entend dormir l'époux,
Dans l'ombre, vers Silvia Jérôme s'achemine,
Et, lui posant la main sur la poitrine,
Il lui dit doucement: « Mon âme, dormez-vous? »
La pauvre enfant, croyant voir un fantôme,
Voulut crier; le jeune homme ajouta :
« Ne criez pas, je suis votre Jérôme. »
« Pour l'amour de Dieu, dit Silvia,
» Allez-vous-en, je vous en prie.
» Il est passé, ce temps de notre vie
» Où notre enfance eut loisir de s'aimer.
» Vous voyez, je suis mariée.
» Dans les devoirs auxquels je suis liée,
» Il ne me sied plus de penser
» A vous revoir ni vous entendre.
» Si mon mari venait à vous surprendre,
» Songez que le moindre des maux
» Serait pour moi d'en perdre le repos;
» Songez qu'il m'aime et que je suis sa femme. »
A ce discours, le malheureux amant
Fut navré jusqu'au fond de l'âme.
Ce fut en vain qu'il peignit son tourment,
Et sa constance et sa misère;
Par promesse ni par prière,
Tout son chagrin ne put rien obtenir.
Alors, sentant la mort venir,
Il demanda que, pour grâce dernière,
Elle le laissât se coucher

Pendant un instant auprès d'elle,
Sans bouger et sans la toucher,
Seulement pour se réchauffer,
Ayant au cœur une glace mortelle;
Lui promettant de ne pas dire un mot,
Et qu'il partirait aussitôt
Pour ne la revoir de sa vie.
La jeune femme, ayant quelque compassion,
Moyennant la condition,
Voulut contenter son envie.
Jérôme profita d'un moment de pitié;
Il se coucha près de Silvie.
Considérant alors quelle longue amitié
Pour cette femme il avait eue,
Et quelle était sa cruauté,
Et l'espérance à tout jamais perdue,
Il résolut de cesser de souffrir,
Et, rassemblant dans un dernier soupir
Toutes les forces de sa vie,
Il serra la main de sa mie,
Et rendit l'âme à son côté.
Silvia, non sans quelque surprise,
Admirant sa tranquillité,
Resta d'abord quelque temps indécise.
« Jérôme, il faut sortir d'ici,
» Dit-elle enfin, l'heure s'avance. »
Et comme il gardait le silence,
Elle pensa qu'il s'était endormi.
Se soulevant donc à demi,
Et doucement l'appelant à voix basse,
Elle étendit la main vers lui,
Et le trouva froid comme glace.
Elle s'en étonna d'abord;
Bientôt, l'ayant touché plus fort,
Et voyant sa peine inutile,
Son ami restant immobile,

Elle comprit qu'il était mort.
Que faire? Il n'était pas facile
De le savoir en un moment pareil.
Elle avisa de demander conseil
A son mari, le tira de son somme,
Et lui conta l'histoire de Jérôme
Comme un malheur advenu depuis peu,
Sans dire à qui, ni dans quel lieu.
« En pareil cas, répondit le bonhomme,
» Je crois que le meilleur serait
» De porter le mort en secret
» A son logis, l'y laisser sans rancune,
» Car la femme n'a point failli,
» Et le mal est à la Fortune. »
« — C'est donc à nous de faire ainsi, »
Dit la femme; et, prenant la main de son mari,
Elle lui fit toucher près d'elle
Le corps sur son lit étendu.
Bien que troublé par ce coup imprévu,
L'époux se lève, allume sa chandelle,
Et, sans entrer en plus de mots,
Sachant que sa femme est fidèle,
Il charge le corps sur son dos,
A sa maison secrètement l'emporte,
Le dépose devant la porte,
Et s'en revient sans avoir été vu.
Lorsqu'on trouva, le jour étant venu,
Le jeune homme couché par terre,
Ce fut une grande rumeur;
Et le pire, dans ce malheur,
Fut le désespoir de la mère.
Le médecin aussitôt consulté,
Et le corps partout visité,
Comme on n'y vit point de blessure,
Chacun parlait à sa façon
De cette sinistre aventure.

La populaire opinion
Fut que l'amour de sa maîtresse
Avait jeté Jérôme en cette adversité,
Et qu'il était mort de tristesse,
Comme c'était la vérité.
Le corps fut donc à l'église porté,
Et là s'en vint la malheureuse mère,
Au milieu des amis en deuil,
Exhaler sa douleur amère.
Tandis qu'on menait le cercueil,
Le tisserand, qui, dans le fond de l'âme,
Ne laissait pas d'être inquiet :
« Il est bon, dit-il à sa femme,
» Que tu prennes ton mantelet,
» Et t'en ailles à cette église
» Où l'on enterre ce garçon
» Qui mourut hier à la maison.
» J'ai quelque peur qu'on ne médise
» Sur cet inattendu trépas;
» Et ce serait un mauvais pas,
» Tout innocents que nous en sommes.
» Je me tiendrai parmi les hommes,
» Et prîrai Dieu, tout en les écoutant.
» De ton côté, prends soin d'en faire autant
» A l'endroit qu'occupent les femmes.
» Tu retiendras ce que ces bonnes âmes
» Diront de nous, et nous ferons
» Selon ce que nous entendrons. »
La pitié trop tard à Silvie
Était venue, et ce discours lui plut.
Celui dont un baiser eût conservé la vie,
Le voulant voir encore, elle s'en fut.
Il est étrange, il est presque incroyable,
Combien c'est chose inexplicable
Que la puissance de l'amour.
Ce cœur, si chaste et si sévère,

Qui semblait fermé sans retour
Quand la fortune était prospère,
Tout à coup s'ouvrit au malheur.
A peine dans l'église entrée,
De compassion et d'horreur
Silvia se sentit pénétrée;
L'ancien amour s'éveilla tout entier.
Le front baissé, de son manteau voilée,
Traversant la triste assemblée,
Jusqu'à la bière il lui fallut aller;
Et là, sous le drap mortuaire
Sitôt qu'elle vit son ami,
Défaillante et poussant un cri,
Comme une sœur embrasse un frère,
Sur le cercueil elle tomba;
Et comme la douleur avait tué Jérôme,
De sa douleur ainsi mourut Silvia.
Cette fois ce fut au jeune homme
A céder la moitié du lit:
L'un près de l'autre on les ensevelit.
Ainsi ces deux amants séparés sur la terre
Furent unis, et la mort fit
Ce que l'amour n'avait pu faire.

FIN.

TABLE.

Au Lecteur 5

PREMIÈRE PARTIE.

CONTES D'ESPAGNE ET D'ITALIE (1830).

Don Paëz. 9
Les Marrons du feu. 27
Portia. 70
L'Andalouse. 87
Le Lever. 89
Madrid. 91
Madame la Marquise. 93
Au Yung-Frau. 96
A Ulric G. 97
Venise. 98
Stances. 101
Sonnet. Que j'aime le premier frisson d'hiver. 103
Ballade à la Lune. 104
Mardoche. 109

POÉSIES DIVERSES (1831).

Les Vœux stériles. 133
Octave. 139
Les Secrètes Pensées de Rafaël. 142
Pâle Étoile du soir. 147
Chanson. 148
A Pépa. 149
A Juana. 150

DEUXIÈME PARTIE.

UN SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL (1833).

Au Lecteur. 154
Dédicace. 155
La Coupe et les Lèvres. 163
A quoi rêvent les jeunes filles. 217
Namouna. 253

TROISIÈME PARTIE.

POÉSIES NOUVELLES (1838-1840).

Rolla. 293
Une bonne fortune. 318
Lucie. 330
La Nuit de mai. 334
La Nuit de décembre. 341
La Nuit d'août. 348
La Nuit d'octobre. 353
Lettre à M. de Lamartine. 363
A la Malibran. 372
L'Espoir en Dieu. 379
A la Mi-Carême. 387
Dupont et Durand. 390
Au Roi, après l'attentat de Meunier. 399
Sur la Naissance du comte de Paris. 400
Idylle. 404
Silvia. 409

Poitiers. — Typ. de A. Dupré.

64656479